

Histoire de la linguistique
générale et slave:
«sciences» et «traditions»

édité par Ekaterina VELMEZOVA



Cahiers de l'ILSL, N° 37, 2013

Unil

UNIL | Université de Lausanne

**Histoire de la linguistique
générale et slave:
«sciences» et «traditions»**

Cahiers de l'ILSL N° 37, 2013

L'édition de ce recueil a été rendue possible grâce à
l'aide financière de la Faculté des Lettres de l'Université
de Lausanne

Ont déjà paru dans cette série:
Cahiers de l'ILSL

- L'École de Prague: l'apport épistémologique (1994, n° 5)
Fondements de la recherche linguistique:
perspectives épistémologiques (1996, n° 6)
Formes linguistiques et dynamiques interactionnelles (1995, n° 7)
Jakobson entre l'Est et l'Ouest, 1915-1939 (1997, n° 9)
Le travail du chercheur sur le terrain (1998, n° 10)
Mélanges en hommage à M. Mahmoudian (1999, n° 11)
Le paradoxe du sujet: les propositions impersonnelles
dans les langues slaves et romanes (2000, n° 12)
Descriptions grammaticales et enseignement de la grammaire
en français langue étrangère (2002, n° 13)
Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne
(2003, n° 14)
Un paradigme perdu: la linguistique marriste (2005, n° 20)
La belle et la bête: jugements esthétiques en Suisse romande et
alémanique sur les langues (2006, n° 21)
Langues en contexte et en contact (2007, n° 23)
Langage et pensée: Union Soviétique, années 1920-30 (2008, n° 24)
Discours sur les langues et rêves identitaires (2009, n° 26)
Langue et littératures pour l'enseignement du français en Suisse
romande: problèmes et perspectives (2010, n° 27)
Plurilinguismes et construction des savoirs (2011, n° 30)
Langue(s). Langage(s). Histoire(s) (2011, n° 31)
Identités en confrontation dans les médias (2012, n° 32)
Humboldt en Russie (2012, n° 33)
Mélanges offerts en hommage à Remi Jolivet (2013, n° 36)

Les *Cahiers de l'ILSL* peuvent être commandés à l'adresse suivante:

CLSL, Faculté des Lettres, Anthropole
CH-1015 LAUSANNE
renseignements: <http://www.unil.ch/clsl>

Histoire de la linguistique générale et slave: «sciences» et «traditions»

Centre de Linguistique et des Sciences du Langage

numéro édité par Ekaterina Velmezova

Comité de lecture international:

Émilie Aussant (Paris, France)
Craig Brandist (Sheffield, Grande-Bretagne)
Claire Forel (Genève, Suisse)
Enrica Galazzi (Milan, Italie)
Boris Gasparov (New York, États-Unis)
Gerda Hassler (Potsdam, Allemagne)
Andries van Helden (Leyde, Pays-Bas)
Yuri Kleiner (Saint-Pétersbourg, Russie)
Kalevi Kull (Tartu, Estonie)
Tat'jana Nikolaeva (Moscou, Russie)
Christian Puech (Paris, France)
Patrick Sériot (Lausanne, Suisse)
Galin Tihanov (Londres, Grande-Bretagne)
Jaan Valsiner (Worcester, États-Unis / Aalborg, Danemark)
Bénédicte Vauthier (Berne, Suisse)
Stéphane Viellard (Paris, France)
Serhii Wakoulenko (Kharkiv, Ukraine)
Daniel Weiss (Zurich, Suisse)
Ana Zandwais (Porto Alegre, Brésil)

Illustration de couverture: dessin d'E. Velmezova «Drugelis»

Cahiers de l'ILSL, n° 37, 2013



UNIL | Université de Lausanne

Les Cahiers de l'ILSL
(ISSN 1019-9446)
sont une publication du Centre de
Linguistique et des Sciences du
Langage de l'Université de Lausanne
(Suisse)

Linguistique et sciences du langage
Quartier UNIL-Dorigny,
Bâtiment Anthropole
CH-1015 Lausanne

Présentation

Ekaterina VELMEZOVA

Avec ce recueil, nous continuons la série des publications des actes des écoles doctorales en histoire des théories linguistiques, organisées par l'Université de Lausanne (plus précisément par la Section des langues et civilisations slaves et de l'Asie du Sud / CRÉCLECO [Centre de recherches en histoire et épistémologie comparée de la linguistique d'Europe centrale et orientale]). Néanmoins, comme cela était également le cas de nos deux précédents recueils (*Cahiers de l'ILSL*, № 26 [2009] et № 31 [2011]), le contenu de ce livre dépasse celui de nos écoles doctorales: dans ce volume, nous publions également les articles de chercheurs qui ont présenté leurs travaux en venant à l'Université de Lausanne pour d'autres occasions (cours et séminaires, stages, colloques et journées d'études, réunions des participants de divers projets de recherche, etc.). Cela nous permet de réunir dans ce livre les contributions de chercheurs venant de Suisse et de Russie, de France, ainsi que de Lituanie, de Belgique, de Tchéquie.

Malgré la diversité des sujets traités dans ce volume, ce qui est commun à tous les auteurs est leur intérêt pour l'histoire des idées linguistiques, abordée sous différents angles et étudiée à travers plusieurs «traditions» de recherche, ainsi qu'à la lumière des liens qui existent entre la linguistique et d'autres disciplines, d'autres «sciences»¹. Dans la plupart des articles, telle ou telle «tradition» linguistique est discutée à la lumière de sa comparaison avec d'autres «traditions» – comme le montre déjà l'article de Roger Comtet (Toulouse) qui ouvre ce recueil. Dans cette recherche est présenté et analysé en détail le *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa*, dictionnaire plurilingue de Simon Peter Pallas, réalisé, dans sa version originelle, en 1787-1789 sur l'ordre de l'impératrice Catherine II. L'ouvrage de Pallas, considéré par l'auteur de l'article comme

¹ En utilisant aussi bien dans cette phrase que dans le titre du recueil les mots *traditions* et *sciences* entre guillemets, nous insistons sur le caractère non ontologique des notions correspondantes, sur la dépendance de leur contenu aux définitions qu'on leur donne. Un hommage à Ferdinand de Saussure s'impose: ici encore, «c'est le point de vue qui crée l'objet» (F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot, 1971 [1916], p. 23).

«un document original et digne d'intérêt», se situait au carrefour non seulement de plusieurs «traditions scientifiques nationales», mais également de différentes époques, de différents «paradigmes» dans l'évolution des idées linguistiques (compte tenu, bien sûr, de toutes les restrictions et les précautions avec lesquelles la notion de *paradigme*, d'origine kuhnienne, devrait être utilisée en étant appliquée aux études dans le domaine de l'histoire des idées linguistiques). Dans l'article de Jacqueline Léon (Paris), qui étudie une tout autre époque, le XX^{ème} siècle, il s'agit également d'une comparaison: cette fois, de la comparaison entre les premières recherches britanniques et russes, réalisées dans les années 1950 et consacrées à la traduction automatique. Dans les deux cas, insiste J. Léon, les recherches correspondantes s'inscrivaient «dans la continuité de la tradition culturelle sur le long terme», ce qui permet à la linguiste française de dépasser le cadre temporel initialement prévu pour son étude. Si dans la recherche de Guy Jucquois (Louvain) il ne s'agit pas de telle ou telle tradition «nationale», l'aspect comparatif de sa contribution n'en est pas moins évident, car l'auteur juxtapose deux théories (ou, plutôt, «deux types d'explication» renvoyant aux théories connues sous les noms de *Wellentheorie* [cf. la «linguistique aréale»] et de *Stammbaumtheorie* [la «linguistique génétique»]) qui encore aujourd'hui semblent parfois difficilement conciliables. En avançant la thèse que, en réalité, les linguistes modernes ne sont pas obligés de choisir nécessairement entre ces deux modèles, le chercheur belge s'appuie dans son argumentation sur l'analyse des faits de l'histoire des théories linguistiques. Cette approche ne peut que contribuer à augmenter l'intérêt des linguistes d'aujourd'hui pour l'histoire des sciences du langage. Quant à Pierre Swiggers (Louvain – Liège), son article, consacré à Jules Gilliéron, met en avant les liens qui se manifestent, dans l'œuvre de ce dernier, entre la linguistique, d'un côté et, de l'autre, «une géographie, une géologie et une biologie du langage», et c'est ainsi que la comparaison acquiert, cette fois, une dimension interdisciplinaire.

Les articles publiés dans la partie suivante du recueil visent également une comparaison interdisciplinaire, ce qui nous a permis de les diviser en quatre sous-parties thématiques – en nous rendant compte, en même temps, du caractère conventionnel d'une telle division. La première sous-partie, intitulée «Linguistique, épistémologie, philosophie du langage», comporte les contributions de Vladimir Feščenko² (Moscou) et de Patrick Flack (Prague). Dans le premier article est abordée la notion de *conceptologie*, qui est devenue l'un des termes-clés dans les recherches

² Comme dans nos deux recueils précédents des actes des écoles doctorales en histoire des théories linguistiques, à quelques exceptions près (dues aux normes typographiques des *Cahiers de l'ILSL*), dans ce volume est adopté le système de translittération international ou «des slavistes» (cf. S. Aslanoff [Aslanov], *Manuel typographique du russe*. Paris: Institut d'études slaves, 1986, p. 38).

linguistiques en Russie actuelle – en grande partie, grâce à la dimension cognitive qui y caractérise actuellement les recherches linguistiques. D’après V. Feščenko, l’un des précurseurs de cette tendance, supposant un vif intérêt pour l’étude des concepts, fut le philosophe russe Sergej Askol’dov, qui écrivait au sujet du *concept* déjà dans ses travaux des années 1920. Cette même époque, très riche et importante pour les historiens des idées linguistiques, est abordée, sous un autre angle, dans la contribution de P. Flack où sont discutés les rapports compliqués entre la phénoménologie et le structuralisme. Avec cette recherche, le lecteur se déplace à Prague qui, dans les années 1930, était devenue un lieu de rencontre de ces deux courants, ce dont témoigne, entre autres, l’héritage intellectuel du célèbre Roman Jakobson et d’Edmund Husserl. Même si, d’après P. Flack, la linguistique de Jakobson et la phénoménologie de Husserl sont «irréconciliables, voire antagonistes», la prise en compte de deux savants – intermédiaires entre les deux courants, Gustav Špet et Hendrik Pos – permet de ne pas mettre un point final aux discussions au sujet du problème des liens entre la linguistique structurale et la phénoménologie husserlienne.

Dans l’article de la chercheuse lausannoise Kateřina Chobotová, qui ouvre la sous-partie suivante du recueil, est analysé le discours sur les théories de la langue littéraire en Tchécoslovaquie – ce qui nous permet, en passant de l’étude de la philosophie du langage vers le problème du «social» dans ses rapports avec la linguistique, de rester toujours à Prague, l’une des capitales intellectuelles de l’Europe centrale au XX^{ème} siècle. D’après K. Chobotová, les différentes définitions données à la *langue littéraire* en Tchécoslovaquie dans la première moitié du siècle passé, permettent de montrer, de façon manifeste, les liens qui existent entre les théories linguistiques, d’une part, et les intérêts politiques, de l’autre. Les liens entre la linguistique et la politique sont également au centre de l’article de Sébastien Moret (Lausanne), consacré aux idées d’Antoine Meillet sur les langues arménienne et albanaise. Les réflexions du linguiste français sur ce sujet renvoyaient à ses opinions sur le destin des deux nations dans le contexte politique général en Europe après la Première guerre mondiale. Même si Meillet se voulait objectif en essayant de trouver dans certains traits typiquement linguistiques les bases de ses représentations sur le futur politique des Arméniens et des Albanais, S. Moret montre de façon convaincante que, en réalité, il ne s’agissait pour Meillet que de «prouver» des faits déjà établis à l’avance, avec appui sur la linguistique. Les deux contributions qui closent cette sous-partie – celles des chercheuses lausannoises Inna Tylkowski et Elena Simonato-Kokochkina –, sont consacrées à la linguistique soviétique des années 1920-1930. En parlant de la «linguistique sociale», ou «sociolinguistique», E. Simonato-Kokochkina fait le résumé de plusieurs articles d’Evgenij Polivanov où il s’agit de la phonétique et de la phonologie.

Dans la contribution d'I. Tylkowski est proposée à l'attention des lecteurs une analyse des conceptions dites «dialogiques» de Lev Jakubinskij et Valentin Vološinov. Cette étude met en question la légitimité de la thèse sur le texte «De la parole dialogale» de Jakubinskij comme la source principale de la conception du dialogue chez Vološinov. D'après I. Tylkowski, Jakubinskij s'appuie dans sa conception sur la «psychologie objective» (la réflexologie), tandis que la base de la théorie de Vološinov était «sociologique», *par excellence*.

Dans la sous-partie suivante du recueil sont réunies les contributions dont les auteurs s'intéressent non seulement à l'histoire des théories linguistiques, mais aussi à l'analyse des œuvres littéraires. D'ailleurs, dans l'histoire des théories linguistiques, cela était parfois typique également des travaux des intellectuels à qui sont consacrés les articles publiés dans cette division du volume – comme en témoigne, par exemple, l'article d'Irina Ivanova (Lausanne) sur la nature de la *langue* et du *langage* chez les formalistes russes. La chercheuse lausannoise souligne entre autres le fait suivant: si au centre des intérêts professionnels des formalistes était l'analyse des œuvres littéraires, la composante linguistique des études des représentants de ce mouvement ne devrait pas non plus être oubliée, et cela au moins pour deux raisons. Tout d'abord, derrière l'analyse littéraire des formalistes russes, il y avait toujours une philosophie du langage implicite. D'autre part, les linguistes ont participé aux recherches du mouvement formaliste à égalité avec les historiens de la littérature et les critiques littéraires. (Du reste, comme cela est montré dans le compte rendu des deux colloques consacrés à la célébration du centenaire du formalisme russe et organisés en 2013 [cf. l'Annexe], la synthèse des composantes «linguistique» et «littéraire» dans les recherches des formalistes non seulement constitue un facteur important de l'intérêt actuel pour l'héritage intellectuel des formalistes, mais, en même temps, donne aux chercheurs modernes la possibilité d'utiliser dans leurs propres recherches certaines méthodes élaborées par les formalistes.) Ekaterina Velmezova (Lausanne) montre dans son article comment la soi-disant «question slave», l'un des facteurs-clés de la «libre discussion linguistique» en URSS en 1950, a été reflétée dans la prose de l'écrivain russe Aleksandr Solženicyn. Quant aux recherches d'Alessandro Chidichimo (Genève) et de Julija Snežko (Vilnius), le constituant «littéraire» y est plus manifeste que la composante linguistique proprement dite. Or, dans les deux cas sont analysées les réflexions d'intellectuels qui ont contribué de façon importante à l'évolution des sciences du langage: Michel Bréal (connu surtout pour ses travaux dans le domaine de la «science des significations») et Nikolaj Karamzin (dont les idées ont beaucoup influencé les discussions au sujet de la «langue littéraire russe», dans la première moitié du XIX^{ème} siècle). Ainsi la valeur indubitable des articles d'A. Chidichimo et de Ju. Snežko consiste dans le fait qu'y sont présentés des aspects rela-

tivement peu connus de l'activité intellectuelle de personnages dont les noms resteront pour toujours très significatifs pour les historiens des idées linguistiques.

Enfin, la sous-partie du recueil intitulée «Sciences du langage et sciences de la nature dans une perspective historique» est représentée par la recherche de la linguiste parisienne A.-G. Toutain, où est proposée une nouvelle vision du débat entre Roman Jakobson et François Jacob sur les analogies qui existent entre les codes verbal et génétique. Cette analyse nous permet de revenir, une fois de plus, sur la question éternelle – aussi bien pour les linguistes que pour les biologistes – sur les liens entre les sciences du langage et les sciences de la nature.

Espérons que les textes réunis dans ce recueil, aussi bien par la diversité des sujets qui y sont abordés que par la richesse et la variété des méthodes appliquées à la résolution de problèmes très divers, seront d'intérêt non seulement pour les linguistes et les historiens des sciences du langage, mais également pour les représentants des autres branches du savoir: les philosophes et les épistémologues, les sémioticiens, les biologistes, les historiens de la littérature... Cet aspect interdisciplinaire caractérise nos écoles doctorales en histoire de la linguistique depuis leur début (2002); et nous tiendrons à le préserver également dans nos prochains recueils, en assurant, de cette manière, non seulement une collaboration internationale fructueuse avec d'autres universités et centres de recherches, mais aussi une ouverture d'esprit, cette condition *sine qua non* de tout travail intellectuel.

P.S. Je tiens à remercier Patrick Sériot pour son aide dans la sélection des textes de ce recueil, ainsi que Sébastien Moret et Emily Wright pour leurs remarques précieuses qui m'ont été très utiles dans le travail sur les articles réunis dans ce volume.

Le dictionnaire plurilingue de Pallas (1787-1789) au carrefour des idées linguistiques de son temps

Roger COMTET

Université de Toulouse LLA-CREATIS (EA 4152)

Résumé:

Le dictionnaire polyglotte de Pallas, dans sa version originelle (1787-1789), a la singularité de proposer la transcription de 130 mots de base en 200 langues différentes en n'utilisant que les seules ressources de l'alphabet cyrillique. En dépit de toutes les critiques suscitées par ce péché originel, il n'en constitue pas moins un document original et digne d'intérêt; bien souvent, en effet, il propose des premières informations sur des langues peu connues et pas encore dotées d'écriture et nous renseigne sur l'évolution phonétique des langues transcrites; mais surtout, le dictionnaire se situe au croisement des idées linguistiques de l'époque, au confluent de deux siècles et de deux univers culturels, entre Europe et Russie. C'est au décryptage de ces différentes lectures que s'attache cet article, dans une perspective diachronique et interculturelle; vu sous cet éclairage multiple, le dictionnaire apparaît finalement comme un maillon particulièrement représentatif qui relie la linguistique du XVIII^{ème} siècle, dont il est comme la quintessence, au comparatisme à venir qu'il anticipe par bien des aspects.

Mots-clés: P.S. Pallas, idées linguistiques, XVIII^{ème} siècle européen, XVIII^{ème} siècle russe, Catherine II, dictionnaires polyglottes, cyrillisation, précomparatisme, comparatisme, typologie des langues

«[...] die Krönung der Sprachwissenschaft des 18. Jahrhunderts»
(Doerfer 1965, p. 15).

«[...] ein wichtiger Stein in Mosaik der allgemeinen Sprachkunde
des 18. Jahrhunderts»
(Haarmann 1979b, p. 7).

«Eine wichtige Bedeutung kommt ihm dagegen im Bereich der sprach-
vergleichenden und – typologischen Studien zu»
(Prędota 2004, p. 59).

Force est de constater que les dictionnaires de langue sont généralement réduits à la portion congrue dans l'histoire de la pensée linguistique et de ses implications culturelles alors que leur dimension idéologique est au contraire bien souvent privilégiée¹. Dans l'histoire des idées linguistiques, ce sont bien les grammaires, les descriptions de structures de langues qui sont le plus souvent exploitées, alors que l'on pourrait imaginer que règne de ce point de vue une parfaite isotopie entre grammaires et dictionnaires de langue; le *Dictionnaire français de l'Académie* paru en 1694 ne fait-il pas écho à la *Grammaire générale et raisonnée de Port Royal* de 1660? Et on peut noter qu'à date ancienne grammaires et dictionnaires étaient souvent couplés, comme en témoignent plusieurs ouvrages du XVIII^{ème} siècle russe².

La première édition du dictionnaire de Pallas, le fameux *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa* en deux volumes, est réalisée de 1787 à 1789, soit en pleine période d'effervescence précomparatiste puisque la célèbre communication de William Jones à la Société asiatique du Bengale suggérant une origine commune au sanskrit, au grec et au latin date de 1786; en fait, c'est tout un travail de comparaison entre les langues qui s'effectue à cette époque, s'inscrivant d'ailleurs souvent dans une quête obstinée des origines des différents peuples. On trouve l'écho de tout ce remue-ménage linguistique dans le dictionnaire de Pallas auquel nous avons déjà consacré deux études³. Nous nous proposons ici de faire la part du nouveau et de l'ancien dans cet ouvrage cyclopéen en le présentant tout d'abord dans ses grandes lignes.

¹ Les exceptions sont rares, on pense ici au colloque «Dictionnaires de langue française et grammaire» organisé le 21 mars 2001 par Julien Pruvost à l'Université de Cergy-Pontoise en collaboration avec la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage (SHESL).

² Cf. Kopijewitz 1706 ou Vejsman 1731 qui comporte en annexe les *Anfangs-Gründe der russischen Sprache* de Vasilij Adodurov (reproduit in Unbegaun 1969, p. 81-121).

³ Comtet 2010 et 2011.

1. UNE GRANDIOSE ENTREPRISE

On rappellera tout d'abord que le titre exact de l'ouvrage (*Répertoire comparé de toutes les langues et dialectes, collectés par la main d'une auguste personne*) est plutôt celui de «vocabulaire» ou de «répertoire», comme en témoignent ses titres latin et russe (*Linguarum totius orbis vocabularia comparativa, Sravnitel'nye slovari vsex jazykov i narečij sobrannyx desniceju vysočajšej osoby*) (nous soulignons. – R.C.). Pallas singularise ainsi d'emblée son grand œuvre en n'ayant recours ni au terme ancien de *thesaurus* ni à celui, plus récent puisque apparu à l'époque de la Renaissance, de *diccionarius* pour désigner des répertoires bilingues. Comme nous le rapporte Friedrich von Adelung⁴, cela répondait à un projet de Catherine II, passionnée par le problème de l'origine des langues et qui voulait établir par l'étymologie l'antériorité des Slaves par rapport aux Teutons en Europe. Son idée, qui ne fait que reprendre le mémoire adressé jadis par Gottfried Wilhelm Leibniz à Pierre I^{er} concernant les langues de l'Empire⁵, est de constituer un vaste répertoire de toutes les langues du monde connues à l'époque, répertoire consigné en écriture cyrillique considérée *a priori* comme universelle; son projet prend corps en 1784, l'impératrice ayant constitué alors un corpus de 130 substantifs qui vont être traduits en 200 langues différentes du monde (51 européennes et 149 extra-européennes) et fourniront la matière du premier volume publié en 1787; le second volume qui suit en 1789 y ajoute 72 autres langues ainsi qu'une liste de numéraux (de 1 à 10, 100 et 1000)⁶. Von Adelung faisait ici à juste titre remarquer que ces numéraux faisaient intervenir 25 langues de plus que celles recensées par le dictionnaire⁷, de plus, les langues n'y étaient pas présentées selon l'ordre immuable adopté dans le reste de l'ouvrage.

Catherine II, qui considérait la tâche comme essentielle pour sa renommée, avait poussé ce travail gigantesque à marche forcée, ce qui peut

⁴ von Adelung 1815 [Haarmann (éd.), 1976, p. 40-48].

⁵ Leibniz avait adressé au tsar plusieurs demandes d'information sur les langues de l'Empire, demeurées sans suite, et dans une lettre du 26 octobre 1713 il proposait que l'on composât un dictionnaire de ces langues, assorti des traductions du *Pater noster*. Le projet devait être développé par le traducteur et orientaliste allemand Georg Kehr (1692-1740), un an après son arrivée à Saint-Pétersbourg en 1732, avec son relevé de 137 alphabets différents accompagné du *Pater noster* traduit dans les langues correspondantes, texte demeuré à l'état de manuscrit jusqu'en 1876 (cf. Haarmann 1976, p. 5). À signaler également l'«Avertissement et invitation concernant un seul sujet à traduire en plusieurs langues» diffusé en 1773 depuis Saint-Pétersbourg par Hartwig Ludwig Christian Bacmeister (1730-1806) (Lauch 1968, p. 457). Cf. également Pekarskij 1862 [1972, p. 26]; von Adelung 1815, p. v-vi, n. 1 [Haarmann (éd.), 1976, p. v-vi, n. 1]; Pallas 1785 [1996, p. 470].

⁶ Cf. Pallas 1785 [1996, p. 471 et suiv.] Nous avons utilisé pour ce travail l'édition électronique suivante du premier volume: <http://www.archive.org/stream/sravnitelnyeslo00cathgoog#page/n7/mode/2up/> (page consultée le 15.09.2012). Il existe par ailleurs une édition fac-similé (Haarmann [éd.], 1977-1982).

⁷ von Adelung 1815 [Haarmann (éd.), 1976, p. 85].

expliquer en grande partie ses imperfections (manque de cohérence interne dans les transcriptions, erreurs ou oublis, ou «cases blanches»⁸); il est vrai que l'ouvrage brasse dans son ensemble 120 000 mots différents qui représenteraient au total 1 350 000 signes⁹, ce qui rendait inévitables des erreurs dans un travail mené tambour battant dans des délais extrêmement serrés. L'impératrice choisit comme maître d'ouvrage le savant géologue et naturaliste Peter Simon Pallas (1741-1811), connu pour ses voyages d'exploration en Sibérie. Natif de Berlin et établi dans la capitale russe depuis 1767, Pallas était polyglotte¹⁰ avec une mère française appartenant à la seconde génération du Refuge huguenot; comme tout bon naturaliste, ce qu'avait été aussi son illustre prédécesseur Conrad Gessner qui n'était pas plus linguiste de formation que lui, il possédait le don des grandes typologies et classifications; et surtout, c'était un savant reconnu dans le monde intellectuel européen avec lequel il entretenait une immense et intense correspondance¹¹.

Catherine II nous rapporte dans son inimitable français comment elle confia la tâche à Pallas: «[...] je fis prier le Professeur Pallas de venir chez moi, et après la confession exacte de ma part de ce péché, nous sommes convenus de rendre par l'impression ces traductions utiles à ceux qui auraient ensuite à s'occuper de l'ennui d'autrui»¹². Il ne restait plus à Pallas qu'à s'exécuter bon gré mal gré¹³. Comme nous l'avons déjà rappelé, l'impératrice avait déjà à cette date sélectionné une liste de substantifs considérés comme les plus essentiels; on pense qu'elle a pu s'inspirer pour cela de l'ouvrage de James Burnett lord Monboddo consacré à l'origine du langage avec sa liste des *capital words*¹⁴ ainsi que du *Monde primitif* d'Antoine Court de Gébelin¹⁵. En ce qui concerne le répertoire des langues, elle avait fait appel à l'érudit berlinois, libraire et éditeur, Christoph Friedrich Nicolai qui établit une liste de 200 langues datée du 20 janvier 1785 et assortie d'une bibliographie des dictionnaires et ouvrages

⁸ Dans sa préface, Pallas faisait confiance aux «amateurs de langues», aussi bien étrangers que sujets de l'Empire et disposant du dictionnaire pour combler par la suite ces lacunes signalées en pointillé dans le texte (Pallas 1786-1787, t. 1, p. 4).

⁹ Selon Archambault 2000b, p. 361.

¹⁰ En particulier, il maîtrise l'anglais, le français, l'allemand, le russe, le latin et le grec.

¹¹ Ce qui explique certainement qu'il ait été préféré à Hartwig Ludwig Christian Bacmeister, ou à Johann Vollrath Bacmeister, son frère (ou cousin), attachés l'un et l'autre à l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg, beaucoup plus compétents sur le plan linguistique, mais loin de jouir de la même notoriété; on rappellera cependant plus loin la contribution des Bacmeister à la préparation du dictionnaire.

¹² Lettre à Johann Georg Zimmermann du 9 mai 1785, citée d'après Wendland 1992, p. 493 et von Adelung 1815 [Haarmann (éd.), 1976, p. 40].

¹³ Dans une lettre à John Banks accompagnant l'envoi de l'*Avis au public* et datée d'août 1785, Pallas précise qu'il a été chargé de cette tâche «though much against my inclination» (Kaltz 2004, p. 184, n. 14).

¹⁴ Monboddo 1773.

¹⁵ Court de Gébelin 1773.

concernant la parenté des langues¹⁶. Simultanément, Pallas fit paraître en français et allemand un *Avis au public concernant les vocabulaires comparés des langues de toute la terre* daté du 23 mai 1785¹⁷ qui annonçait le projet avec comme but affiché, selon ses propres termes, de rendre plus apparente l'affinité des langues et leur comparaison plus facile; au passage était rappelée la position privilégiée en ce domaine de l'Empire russe qui «contient sans doute plus de nations et de peuplades, de langues et de dialectes qu'aucun autre Royaume de la terre»¹⁸. Et de rappeler que l'Empire de Catherine II «pouvait fournir pour ce glossaire presque le tiers de toutes les langues usitées sur le globe, et surtout un nombre considérable de ces langues encore ignorées des savants»¹⁹. En même temps, il était précisé que l'on ferait appel pour la notation des idiomes à une «orthographe uniforme et déterminée»²⁰, soit celle offerte par l'alphabet cyrillique (à noter que déjà Leibniz, dans son mémoire sur la collecte des langues de l'Empire adressé à Pierre I^{er}, recommandait de noter leur prononciation «en caractères russes»²¹). Et, pour finir, il était affirmé que l'on ferait ainsi infiniment mieux que «les essais de quelques-uns de donner l'raison dominicale ou quelque autre suite de phrases en différentes langues» qui sont «très imparfaits»²².

Il restait à remplir le cadre ainsi défini; un protocole d'enquête fut publié à Saint-Pétersbourg en 1786 sous le titre de *Modèle de vocabulaire, qui doit servir à la comparaison de toutes les langues*; il contenait la liste des vocables retenus par Catherine II, assortie de traductions en latin, allemand et français. Pour les langues européennes, on eut recours au répertoire établi à l'Académie de Saint-Pétersbourg par Bacmeister en 1773²³ et qui fut recopié en plusieurs exemplaires; s'y ajoutèrent les

¹⁶ *Tableau général de toutes les langues du monde avec un catalogue préliminaire des principaux dictionnaires dans toutes les langues et des principaux livres qui traitent de l'origine de toutes les langues, de leur étymologie et de leur affinité fait par ordre de S.M.I. l'Impératrice de toutes les Russies* (Manuscrit conservé dans les archives de l'Académie des Sciences de Russie, cf. Kaltz 2004, p. 182).

¹⁷ Pallas 1785 [1996]. L'«Avis» connut deux éditions à Saint-Pétersbourg en français en 1785 et 1788, deux autres à Berlin en allemand en 1785 et 1786 (cf. Wendland 1992, p. 492).

¹⁸ Pallas 1785 [1996, p. 471].

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*, p. 473.

²¹ *Ibid.*, p. 470.

²² *Ibid.*, p. 472. Il est fait allusion ici aux traductions du *Pater noster* par les missionnaires et autres qui s'étaient multipliées depuis les grandes découvertes (depuis, en particulier, le *Mithridates* de Gessner).

²³ Publié à Saint-Pétersbourg en 1773 en russe, français, latin et allemand (*Ob'javlenie i prošenie, kasajuščiesja do sobranija raznyx jazykov v primerax / Avertissement et invitation concernant un seul sujet à traduire en plusieurs langues / Nachricht und Bitte wegen einer Sammlung von Sprachproben / Idea et desiderata de colligendis linguarum speciminibus*) (Bacmeister 1773). À titre d'exemple, le texte se terminait par un extrait de la *Bible* traduit en latin, arabe, français, allemand, russe, suédois et finnois. La question de savoir si l'on a affaire ici à H. Bacmeister (Login Ivanovič à la russe), attaché à l'Académie des Sciences dont il supervisait le lycée, ou à son frère (ou cousin) J. Bacmeister (1732-1788), bibliothécaire à la même Acadé-

échantillons de langues rapportés par Pallas de ses expéditions²⁴ ainsi que les matériaux du même ordre collectés par les savants germano-russes lors de leurs explorations en Asie centrale et Sibérie. Furent également mobilisés les gouverneurs de provinces, les représentations diplomatiques russes à l'étranger²⁵, jusqu'aux patriarches orientaux de Constantinople et Antioche pour l'abyssin, le syriaque, le chaldéen²⁶; le savant évêque de Nijni-Novgorod Damaskin (Dmitrij Semenov-Rudnev) se chargea de compiler les mots tatars, mordves et tchérémisses²⁷, et Pallas mit aussi à contribution le réseau de ses innombrables correspondants à l'étranger²⁸, utilisant en outre les archives de Vasilij Tatiščev et Charles-Frédéric de Patron Baudan²⁹ conservées à l'Académie des Sciences. On ajoutera qu'il fut aussi secondé dans sa tâche par toute une équipe de collaborateurs, sans oublier la présidente de l'Académie, la princesse Ekaterina Daškova, qui aurait été mise, elle aussi, à contribution³⁰. Pallas, dans sa préface, précise qu'il a eu recours à des compilations manuscrites pour les langues peu connues et que c'est lui-même qui a mis en forme tout ce que Bacmeister n'avait pas traité, c'est-à-dire les langues extra-européennes³¹.

Le tirage de cette première édition, considérée comme un simple ballon d'essai par Catherine II, fut limité à 500 exemplaires distribués avec parcimonie, 40 seulement étant réservés à la vente (Pallas lui-même fut lui aussi réduit à la portion congrue); cette situation entraîna les récriminations des savants étrangers frustrés par ces restrictions: il était en effet le plus souvent impossible de consulter un ouvrage qui suscitait le plus vif intérêt comme étant le dictionnaire polyglotte le plus complet paru à ce jour³². Suivit une seconde édition en quatre volumes parue à Saint-

mie et polyglotte reste parfois posée en dépit de l'opinion généralement admise (cf. par exemple von Adelung 1815 [Haarmann (éd.), 1976, p. 23-24]); on peut penser que tous les deux ont participé plus ou moins à l'entreprise de Pallas (cf. Fodor 1975, p. 23-24 et Prędota 2004, p. 52), même si c'est H. Bacmeister qui a de toute évidence participé le plus activement à l'entreprise.

²⁴ On doit à Pallas, entre autres, d'avoir fait connaître le parler des marchands indiens établis à Astrakhan, ce qui participe de la révélation progressive du sanskrit en Russie (cf. Comtet 1999a, p. 118); ses notes sur le kalmouk de 1771 ne sont pas moins précieuses.

²⁵ En témoigne la demande adressée à Charles III d'Espagne (cf. Larrucea de Tovar 1984); on sait aussi que George Washington, le premier président des États-Unis, qui avait été sollicité, fit rassembler des matériaux pour le dictionnaire.

²⁶ Jagić 1910 [2003, p. 70-72].

²⁷ Vomperskij 1986, p. 73.

²⁸ Témoin sa lettre à John Banks du 13/24 août 1785 où il sollicite des matériaux sur le cornique, le dialecte de l'île de Man, celui des Orcades, ainsi que d'autres langues parlées dans l'Empire britannique (Wendland 1992, p. 496). Les archives de l'enquête qui n'ont pas été perdues (cf. Fodor 1982, p. 229) seraient conservées à la Bibliothèque nationale de Saint-Petersbourg et à l'Académie des Sciences de Russie (cf. Wendland 1992, p. 497-498).

²⁹ Cf. von Adelung 1815 [Haarmann (éd.), 1976, p. 10-20].

³⁰ Certainement à son corps défendant, à en juger par les propos peu amènes qu'elle tient dans ses *Mémoires* sur le dictionnaire qualifié d'«étrange travail», «pitoyable et imparfait» (Pontremoli [éd.], 1966, p. 279).

³¹ Pallas 1786-1787, t. 1, p. 6.

³² Seuls 3 exemplaires seraient alors parvenus à Paris. Dans son compte rendu devant l'Académie celtique en 1802, Volney (Constantin-François Chassebœuf de La Giraudais) évoque ces difficul-

Pétersbourg en 1790-1791; déçue par les critiques qui avaient accueilli la première édition (de la part de Kraus entre autres, dès 1787³³), l'impératrice en avait confié la responsabilité à un pédagogue serbe de talent du nom de Fedor Ivanovič Jankovič de Mirievo [Theodor Jankiewitsch de Miriewo] (1741-1814)³⁴. Entre temps, la présentation du dictionnaire, suivant en cela les nouvelles directives de l'impératrice, avait radicalement changé même si les matériaux utilisés demeuraient les mêmes, en y ajoutant 30 langues d'Afrique et 23 des Amériques; dans ses quatre volumes in-quarto, les entrées ne correspondaient plus en effet à des vocables de base russes accompagnés de leur traductions dans les différents idiomes mais à des mots communs rangés selon l'ordre alphabétique de leur transcriptions cyrilliques, et entraînant parfois des séries homonymiques, ce qui était suggéré par le nouveau titre adopté: *Dictionnaire comparé de toutes les langues et dialectes organisé selon l'ordre alphabétique* [Srvnitel'nyj slovar' vsech jazykov i narečij po azbučnomu porjadku raspoloženij]³⁵. Par exemple le mot monosyllabique A³⁶ est suivi de ses différentes significations en 16 langues, depuis l'hébreu, l'irlandais, le «créole du Surinam», le copte d'Égypte, le lezghien, jusqu'au tchoukche³⁷! Ignatij Jagič a pu qualifier cette nouvelle mouture de «chaos complet»³⁸ et, encore récemment, on voit Hans Arens estimer qu'ainsi «l'ouvrage était devenu parfaitement inutilisable pour quelque comparaison linguistique que ce fût»³⁹; le travail sur le signifiant, la forme phonique, prenait ainsi le pas sur le signifié, la notion. Autre innovation, l'introduction de langues d'Afrique et des Amériques, ce qui portait le nombre des langues recensées à 279. L'ouvrage fut tiré à 1000 exemplaires mais connut une diffusion encore plus aléatoire que le précédent. Une fois de plus, comme pour Pallas, un grand savant avait été distrait sans grand profit de travaux infiniment plus utiles par une souveraine bien

tés: «[...] nous devons des remerciements à M. de Grave, pour le cadeau qu'il nous a fait du premier volume d'un livre si rare à Paris que le second volume ne s'y trouve point, que ce premier manque lui-même à la bibliothèque Impériale, et qu'avant ce jour, je ne connaissais qu'une seule personne (Mr. Pougens) qui en eût un exemplaire, d'ailleurs tronqué de la préface latine et du tableau alphabétique sans lesquels votre exemplaire me fût resté inintelligible» (von Adelung 1815 [Haarmann (éd.), 1976, p. 142-143]). De la même manière, Christian Jakob Kraus (1753-1807) ne put rédiger son analyse de l'ouvrage que grâce à l'obligeance de son ami Johann Georg Hamann qui mit son exemplaire personnel à sa disposition.

³³ Cf. von Adelung 1815 [Haarmann (éd.), 1976, p. 110-131]; Kaltz 1985 et 2004.

³⁴ Catherine II l'avait fait venir d'Autriche en 1782, sur recommandation de Joseph II, pour réformer l'enseignement primaire sur le modèle autrichien du statut de 1774; il en résulta le statut [ustav] de 1786; on doit aussi à Jankovič de Mirievo la traduction en russe de l'*Orbis sensualium pictus* de Comenius dont il était un fervent disciple.

³⁵ Jankovič de Mirievo 1790-1791.

³⁶ *Ibid.*, t. 1, p. 6.

³⁷ On trouvera d'autres exemples dans Bulič 1904, p. 227.

³⁸ Jagič 1910 [2003, p. 72].

³⁹ Arens 1955, p. 117.

plus despotique qu'éclairée, «pour flatter un petit préjugé» comme le disait la princesse Daškova⁴⁰.

C'est le premier dictionnaire que nous allons analyser comme témoignage linguistique d'une pensée encore tributaire du passé mais qui anticipe aussi sur l'avenir; une première évidence s'impose d'emblée: le dictionnaire est ancré dans la pensée linguistique du XVIII^{ème} siècle, aussi bien dans une perspective européenne que dans une perspective russe.

2. LA PERSPECTIVE EUROPÉENNE

2.1. LA TRADITION LEXICOGRAPHIQUE DES DICTIONNAIRES POLYGLOTTES ET DES CATALOGUES DE LANGUES

De multiples traits ancrent le dictionnaire dans l'Europe des Lumières; il participe tout d'abord d'une tradition déjà ancienne des dictionnaires polyglottes⁴¹; on considère généralement comme prototype de ce genre d'ouvrage le dictionnaire d'Ambrosius Calepino paru en 1502 et qui, jusqu'en 1772, ne cessa d'être réédité et enrichi⁴² mais qui avait cependant été précédé par des répertoires à visée pratique⁴³; citons aussi la présentation de toutes les langues connues à l'époque par le savant helvète humaniste Conrad von Gessner dont le *Mithridates* parut en 1555⁴⁴ et dont le titre sera plus tard repris par Johann Christoph von Adelung (l'oncle de Friedrich) (1732-1806) puis Johann Severin Vater (1771-1826) pour leur répertoire de 400 langues du monde paru de 1806 à 1817⁴⁵. Il se trouve que ce type de publications, conforme à la tradition descriptive et cumulative de Leibniz, se multiplia à l'époque où fut composé le dictionnaire de Pallas, la collecte des vocables se faisant de plus en plus systématique, et on a pu écrire que «l'un des faits marquants de la production linguistique du dernier quart du XVIII^e siècle est la parution de grandes compilations dont la constitution se poursuivra sans véritable solution de continuité durant le premier quart du XIX^e siècle, formant ainsi série»⁴⁶. On se doit de citer ici, à côté des ouvrages déjà évoqués de Monboddo et de Court de Gébelin, le répertoire de l'abbé jésuite Lorenzo Hervás y Panduro paru en 1787 en Italie qui recensait déjà pas moins de 150 langues différentes⁴⁷.

⁴⁰ Pontremoli (éd.), 1966, p. 278.

⁴¹ Cf. à ce sujet Mounin 1967, p. 130-131.

⁴² Cf. par exemple Calepino 1578.

⁴³ Cf. Auroux, Clerico 1992, p. 366.

⁴⁴ Gesnerus 1555.

⁴⁵ von Adelung, Vater 1806-1817.

⁴⁶ Auroux, Hordé 1992, p. 538.

⁴⁷ Hervás y Panduro 1787. Travail préparatoire au grand répertoire de 300 langues différentes paru de 1800 à 1805 en Espagne (Hervás y Panduro 1800-1805).

Le point final semble avoir été mis par la compilation d'Adriano Balbi avec ses 500 entrées parue en 1826⁴⁸.

2.2. LE REFLET D'UN MONDE EUROPÉOCENTRÉ

Comment expliquer cette inflation simultanée d'inventaires des langues du monde? Sylvain Auroux invoque ici le souci de rendre accessibles toutes les langues de l'univers dont la connaissance s'était considérablement élargie à la faveur des voyages de découverte qui se multiplient à compter du XVI^{ème} siècle⁴⁹. La démarche de toutes les descriptions linguistiques est résolument centripète, du centre à la périphérie, et européo-centrée: on n'a de cesse de ramener l'inconnu au connu, c'est-à-dire à la grammaire latine, fût-ce dans la relecture qu'en fit la grammaire générale. C'est ce que rappelle S. Auroux: «Chaque nouvelle langue branchée sur le réseau des connaissances linguistiques, au même titre que chaque nouvelle contrée représentée par les cartographes européens, va accroître l'efficacité du réseau et son déséquilibre au profit d'une seule région du monde»⁵⁰.

On se doit de rappeler au passage que toutes ces compilations pré-comparatistes ont parfois, par la recherche des analogies externes, abouti à des apparentements judicieux; c'est Hervás y Panduro qui conçoit dès 1784 une famille des langues austronésiennes (Madagascar, Asie du Sud-Est, Taïwan, Pacifique...); et c'est Court de Gébelin qui a su avec perspicacité apparenter le tahitien au malais⁵¹. Tout ce travail est en tout cas à mettre en relation avec l'exploration du monde qui s'accélère en cette fin du XVIII^{ème} siècle; de plus en plus de langues apparaissent ainsi au grand jour en un mouvement qui s'accélère et aboutit, après les 200 langues recensées dans le premier volume de Pallas, aux 500 langues de von Adlung et Vater. On relèvera qu'à l'époque la Russie participe déjà activement à cet inventaire du monde à la faveur de toutes ses expéditions en Asie centrale, Sibérie et Extrême Orient; grâce aux naufragés nippons Denbei, Gonza et Zōsa qui ont été littéralement kidnappés pour leur soutirer leur savoir, elle s'ouvre au japonais et à la culture de l'Empire du Soleil levant⁵²; et, depuis les travaux fondateurs menés à l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg par Gottlieb Bayer et Georg Kehr dans la première moitié du siècle, la Russie occupe une «position clé» dans l'étude des langues de l'Orient et de l'Extrême Orient⁵³. On sait aussi que bientôt les circumnavigations d'Ivan Krusenstern et Jurij Lisjanskij, tout comme les expéditions de Otto von Kotzebue, Fabian Gottlieb von Bellingshausen

⁴⁸ Balbi 1826.

⁴⁹ Auroux 1992, p. 52.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 11.

⁵¹ Auroux 2007, p. 36-37.

⁵² Cf. Sevela 1993.

⁵³ Lauch 1968, p. 457; cf. aussi Kulikova, Kyčanov 1990a, p. 51-54 et p. 65-58.

et Mixail Lazarev vont rivaliser avec les voyages de James Cook et du comte de La Pérouse dans le Pacifique⁵⁴.

Pallas participe pleinement à cette démarche de familiarisation par la transcription cyrillique de tous les idiomes du monde, en refusant tout autre caractère typographique (sinon le *G* cédillé pour transcrire le /h/ aspiré, assimilé à la réalisation méridionale fricative de /g/ importée par les clercs ukrainiens à Moscou au XVIII^{ème} siècle). La démarche n'est pas moins centripète: du slave aux autres langues européennes, jusqu'à la périphérie asiatique qui inclut le Japon. En même temps, comme ailleurs en Europe, le préromantisme aboutit à banaliser les deux grandes langues de référence qu'étaient jusqu'alors le latin et le grec puisqu'elles ne figurent plus qu'aux 21^{ème} et 22^{ème} rangs. Il demeure que, pour les besoins de la promotion, le dictionnaire avait des exemplaires dotés d'appendices en latin (introduction, commentaires), ceux-ci ayant été prépubliés dès 1786⁵⁵.

2.3. LA QUÊTE DES ORIGINES ET DES APPARENTEMENTS

Cependant, tout ce travail de compilation est essentiellement motivé par la quête des origines, le souci de retrouver des filiations et des parentés; dès la Renaissance, lorsque l'on commence à s'intéresser à l'hébreu, à l'arabe et à l'araméen, la notion de *parenté linguistique* voit le jour⁵⁶. Gessner, déjà, en bon réformé, présuppose que l'hébreu est la langue-mère de tous les autres idiomes, ce qui lui permet de minimiser le rôle du latin et de promouvoir du même coup l'allemand⁵⁷. Court de Gébelin, profondément chrétien dans sa quête d'une langue primitive unique, écarte ce qui irait contre l'idée de monogénéisme alors que Monboddo soutiendrait plutôt le polygénéisme. Ce souci d'établir l'origine des langues se retrouve chez Pallas avec une organisation des entrées qui correspond à celle des dictionnaires polyglottes de la Renaissance; à partir d'un mot renvoyant à une notion se trouvent classés les mots correspondants dans toutes les langues recensées. Cette approche sera différente dans la version de Jankovič de Mirievo qui part des mots identiques dans leur transcription cyrillique dans les différentes langues pour faciliter d'éventuels apparentements. En tout cas, chez Pallas, l'approche génétique est bien établie avec la présentation des différentes familles de langues; déjà, Nicolai, qui avait, comme on l'a rappelé en préalable, établi une liste des différentes langues du monde, s'était efforcé de les ranger, «autant qu'il était pos-

⁵⁴ Cf. Adassovsky 1999.

⁵⁵ Cet appareil avait été tiré à part, ce qui explique que parfois l'on indique 1786 au lieu de 1787 comme première date de publication du dictionnaire (cf. par exemple dans le titre «Nachdruck der Ausgabe St. Petersburg 1786», de Haarmann [Hrsg.], 1977-1982).

⁵⁶ Cf. Percival 1992, p. 228.

⁵⁷ Colombat, Peters 2009, p. 23.

sible, selon leur affinité»⁵⁸. Comme chez Nicolai, en premier lieu vient pour chaque groupe la langue la plus ancienne, la «langue-mère»; on trouve ensuite les autres langues apparentées, avec des séquences qui suggèrent par contiguïté des regroupements justifiés la plupart du temps.

Par exemple, pour les langues romanes, on a la séquence latin / italien / napolitain / espagnol / portugais / vieux provençal [*romenskij*] et vieux français / français moderne / valaisan [*vallezanskij*, qui correspond au rhéto-romanche]⁵⁹. Pour le groupe germanique, la séquence est la suivante: gotique / anglo-saxon / anglais / teuton / bas-allemand / allemand / cimbrique⁶⁰ / danois / islandais / suédois / hollandais / frison. Cette distribution se retrouve chez Hervás y Panduro, mais Pallas n'a pu éventuellement s'en inspirer que pour le second volume de son dictionnaire pour des raisons de chronologie (la première version de Hervás y Panduro est de 1787⁶¹, cependant que les deux volumes de Pallas ont paru en 1787 et en 1789). Il semble par contre plus sûr que Pallas ait pu s'inspirer pour les langues romanes de l'*Esquisse de la langue humaine* de Johann Christian Christoph Rüdiger paru en 1782⁶², comme le suggère Harald Haarmann⁶³.

Dans tous les cas, Pallas sacrifie au goût de l'époque pour les grandes classifications avec tous ses regroupements et subdivisions et, tout comme dans ses travaux de naturaliste (comme, par exemple, la *Flora russica* composée en 1784-1785), il suit l'exemple de son contemporain Charles de Linné (1717-1778), rendu célèbre par ses nomenclatures associant à chaque espèce un nom de genre et un nom spécifique.

Il demeure que pour Pallas, comme il le rappelle dans son *Avis au public*, étudier la parenté des langues, chercher leur origine, devait avant tout permettre d'identifier les liens historiques entre les différents peuples conformément aux conceptions de son époque: «Quel vaste champ de découvertes et quelle instruction pour l'histoire un littérateur judicieux ne pourra-t-il pas trouver dans une collection de cette grande variété de peuples dont l'origine et les migrations nous sont, pour la plupart, inconnues [...]»⁶⁴. Or l'idée de n'étudier l'histoire d'un idiome que par rapport à celle du peuple qui le pratique traverse tout le XVIII^{ème} siècle, depuis Leibniz, et va retrouver vigueur à l'époque du préromantisme et du romantisme; on peut penser ici à Johann Gottfried von Herder, pour qui

⁵⁸ Dans le *Tableau général des langues du monde*, cf. von Adelung 1815 [Haarmann (éd.), 1976, p. 43-44].

⁵⁹ On relève que le roumain [*voloskij*] est dissocié de la série, figurant plus loin au numéro 46 entre l'albanais et le hongrois, ce qui reflète les hésitations de l'époque quant à son origine (cf. Haarmann [éd.], 1979, p. 60-63).

⁶⁰ Les Cimbres étaient primitivement établis dans le Jutland avant qu'ils n'émigrent vers la Méditerranée.

⁶¹ Cf. Hervás y Panduro 1787.

⁶² Rüdiger 1782.

⁶³ Haarmann 1979a, p. 60.

⁶⁴ Pallas 1785 [1996, p. 472].

«c'est dans le génie de la langue que réside l'âme de la nation»⁶⁵. Il faut ici rappeler que son *Traité sur l'origine de la langue* a été écrit dès 1772⁶⁶ et renouvelait la quête de l'origine des langues, qui ne dépendait plus de la divinité ou de règles universelles, mais se trouvait désormais étroitement rattachée à l'histoire particulière des différents peuples.

2.4. LES UNIVERSALIA IN REBUS

Le contexte européen de l'époque se marque aussi dans le choix des entrées retenues par «la main d'une très auguste personne» [*desniceju vse-vysočajšej osoby*], comme l'annonce le titre du dictionnaire. Ces entrées renvoient à des notions posées comme universelles, des universaux platoniciens en quelque sorte. C'est en somme le modèle de la grammaire générale, logique, appliqué au domaine lexical: les concepts sont partout identiques, se recourent parfaitement et chaque idiome ne fait que les articuler d'une façon particulière. La sémantique sous-jacente, en l'absence de tout exemple d'emploi, postule donc que les mots sont indépendants du contexte, et on est encore bien loin de la conception moderne d'un sens construit pragmatiquement par le contexte, en situation. Mais, dans la refonte du dictionnaire opérée par Jankovič de Mirievo, l'optique est différente puisque l'on part désormais du matériau brut, individuel. Si la première version demeure cartésienne, la seconde est déjà préromantique.

Il faudrait ajouter à cela que la quête sous-jacente des apparentements s'opère, comme cela a été le cas au cours du XVIII^{ème} siècle dans la perspective leibnizienne, à partir d'accumulations de formes lexicales empruntées à des langues différentes entre lesquelles on recherche des ressemblances externes (d'où les errements de la linguistique fantasmagorique d'alors). Le fait que ce soient ici exclusivement des substantifs⁶⁷, et non des verbes ou des mots grammaticaux, limite encore un peu plus la portée de la comparaison sous-jacente; le comparatisme ne commencera vraiment qu'avec la prise en compte des morphèmes grammaticaux et des analogies de structures entre les différentes grammaires, ce qui paraît s'esquisser déjà chez Hervás y Panduro.

2.5. LA RECHERCHE D'UN ALPHABET UNIVERSEL

S'articule sur cette problématique le vieux rêve européen d'un alphabet universel, intimement lié à celui d'une langue universelle parfaite et apparu en corrélation avec le déclin du latin comme langue de communication

⁶⁵ Thiesse 2001, p. 37.

⁶⁶ Cf. von Herder 1772.

⁶⁷ «Dans ce choix on a donné la préférence aux substantifs et adjectifs de première nécessité [...]» (Pallas 1785 [1996, p. 472]).

savante. Aussi bien René Descartes que Gottfried Wilhelm Leibniz ont rêvé d'un langage universel qui aurait été servi par un alphabet *ad hoc*, Leibniz imaginant même un moment d'utiliser pour cela les idéogrammes du chinois⁶⁸. Considérer que l'alphabet cyrillique était capable de noter toutes les langues du monde allait en ce sens et l'idée s'en répandit même par la suite au-delà des frontières de l'Empire⁶⁹. L'entreprise de Pallas s'inscrivait bien dans cette optique, même si le mouvement général était plutôt de créer des codes écrits universels que d'utiliser les alphabets pré-existants; dans le même ordre d'idées on notera aussi que la graphie mise en œuvre est résolument pétroviennne, éliminant les vestiges slavons (*fīta* = *θ* et *ižica* = *ν*) et se rapprochant le plus possible du tracé simple et épuré de l'alphabet latin qui demeure la référence implicite.

Tout ceci montre bien à quel point l'entreprise pallasienne se trouve ancrée dans le XVIII^{ème} siècle européen, le Siècle des Lumières; néanmoins le dictionnaire n'est pas moins tributaire du contexte spécifiquement russe de l'époque.

3. LE CONTEXTE RUSSE

3.1. LA TRADITION LEXICOGRAPHIQUE RUSSE

On a pu dire que le XVIII^{ème} siècle a été en Russie le siècle de la traduction. Impulsé par Pierre I^{er}, le besoin de s'assimiler les techniques et le savoir de l'étranger n'a fait que se renforcer tout au long de la période, entraînant la création de toute une série de dictionnaires bilingues ou polyglottes. Les ouvrages les plus emblématiques et les plus souvent cités de cette production sont le *Dictionnaire trilingue* de Fedor Polikarpov-Orlov paru en 1704⁷⁰ qui faisait intervenir le slavon, le grec et le latin⁷¹ ainsi que le *Dictionnaire allemand-latin* d'Ehrenreich Weismann qui fut republié en 1731 par l'Académie des Sciences en y ajoutant des équivalents russes, ce qui en faisait de facto un dictionnaire trilingue⁷². On peut se rendre compte de l'inflation de ce genre de dictionnaires en consultant des ouvrages tels que ceux de Valerij Vomperskij⁷³, Sergej Bulič⁷⁴ ou Fedor Sorokoletov⁷⁵. On sait d'ailleurs à quel point ce travail de confron-

⁶⁸ Harbsmeier 1992, p. 305.

⁶⁹ Un certain Masson aurait défendu contre Volney l'universalité du cyrillique à l'Académie celtique en 1807 (cf. Auroux, Désirat, Hordé 1982, p. 80, n. 18).

⁷⁰ Polikarpov-Orlov 1704.

⁷¹ Cf. à ce sujet Sorokoletov 1998, p. 80-87.

⁷² Vejsman 1731; cf. aussi Scholz, Freidhof *et al.* (éd.), 1982-1983 et Sorokoletov 1998, p. 88-98.

⁷³ Vomperskij 1986.

⁷⁴ Bulič 1904 [1989, p. 362-365].

⁷⁵ Sorokoletov 1998, p. 64-71.

tation avec les idiomes étrangers a été bénéfique pour l'élaboration de la norme langagière du russe tout au long du XVIII^{ème} siècle; peut-être explique-t-il aussi l'importance prise par la synonymie dans la rhétorique et la réflexion linguistique dans la Russie de cette époque⁷⁶, et le dictionnaire de Pallas propose assez souvent dans ses équivalences des synonymes. On peut penser en tout cas que cette profusion de traductions et de dictionnaires polyglottes a facilité l'élaboration du dictionnaire en mettant à sa disposition des équivalences déjà consacrées par l'usage⁷⁷.

3.2. L'IMPORTANCE DE L'ORTHOGRAPHE ET DE LA GRAPHIE

Cependant, dans le dictionnaire, il ne s'agit pas seulement de traduire mais aussi de transcrire en cyrillisant pour les langues utilisant d'autres alphabets; on ne relève pas ici une ligne bien arrêtée mais plutôt une oscillation au gré des dominantes de chaque langue envisagée entre translittération (basée sur la graphie, comme pour le français) et transcription phonétique (comme pour l'anglais). On a là comme un écho attardé du débat sur l'orthographe qui va de pair dans la Russie du XVIII^{ème} siècle avec la recherche d'une norme linguistique⁷⁸; on sait que ce débat s'est articulé, pour l'essentiel, autour d'une option phonétique défendue initialement par Vasilij Trediakovskij, et une option étymologique (en fait, déjà morphématique) qu'on retrouve chez Mixail Lomonosov. Là encore le dictionnaire fait écho aux préoccupations linguistiques de la Russie de l'époque.

3.3. UNE LINGUISTIQUE NATIONALISTE

Le dictionnaire ne reflète pas moins le souci de promouvoir la langue russe et son écriture cyrillique, conformément aux propres préoccupations de Catherine II dont nous avons déjà évoqué le goût pour les étymologies fantasmagoriques destinées à prouver l'antériorité et la prééminence des Slaves par rapport aux autres peuples d'Europe. Le dictionnaire s'inscrit dans cette perspective puisqu'il pose *a priori* l'excellence de l'alphabet cyrillique qui serait le seul à même de transcrire toutes les langues du monde. En même temps, dans la hiérarchie des langues que suggère de manière implicite l'ordonnancement adopté, on note que le slavon occupe la première place, suivi par le russe et les autres langues slaves. Par ailleurs, la nomenclature des diverses langues est russe, comme si le russe était un langage universel qui pouvait assumer le rôle dévolu jusqu'alors au latin et qu'il allait de soi de le comprendre. Von Adelung se plaindra par la suite qu'il n'y ait eu aucune glose en latin ou français, les langues internationales de l'époque, se demandant par exemple si le lecteur, même

⁷⁶ Cf. Gorbounova 2000.

⁷⁷ Sur ce point, on peut consulter Archaimbault 2000a; Comtet 1995 et 1997.

⁷⁸ Cf. Comtet 1999b.

s'il est au fait du cyrillique, va s'y retrouver entre des paronymes comme «en gallois» [*po vallski*], «en romanche» [*po vallezanski*] et «en roumain» [*po volški*]⁷⁹.

Quoi qu'il en soit, on ne peut que faire le rapprochement avec le célèbre panégyrique de la langue russe auquel Lomonosov se livre dans l'introduction de sa *Grammaire russe* [*Rossijskaja grammatika*]:

«Charles Quint, empereur romain, avait coutume de dire que pour parler avec Dieu la meilleure langue est l'espagnol, avec ses amis le français, avec ses ennemis l'allemand, et avec les femmes l'italien. Mais s'il avait connu la langue russe, il aurait certainement ajouté qu'elle convient pour parler avec tout le monde. Car il aurait trouvé en elle la magnificence de l'espagnole, la vivacité de la française, la force de l'allemande, la douceur de l'italienne et surtout la richesse et l'énergique concision propre aux langues grecque et latine»⁸⁰.

Les Russes avaient déjà, grâce à Lomonosov, leur grammaire générale; avec Pallas, leur alphabet cyrillique se voit consacré comme l'écriture universelle la plus parfaite.

3.4. LA TRADITION RUSSE

DE LA CLASSIFICATION DES LANGUES SLAVES

On sait que le sentiment de la proximité entre les différentes nations slaves basée sur leurs langues se trouve exprimé dès le début de l'histoire russe dans l'introduction à la *Chronique des temps passés* [*Povest' vremennyx let*]. Au XVIII^{ème} siècle, cela se retrouve, entre autres, chez Lomonosov dans un projet intitulé *Lettre sur la similitude de l'évolution des langues* [*O sxodstve i peremenax jazykov*]⁸¹ et encore plus chez Tatiščev qui distingue, dans la préface de son *Histoire de la Russie* [*Istorija Rossii*] parue de 1763 à 1784⁸², quatre groupes de Slaves: les Slaves orientaux, sur la rive gauche du Dniepr, jusqu'à la Caspienne et au Caucase; les Slaves occidentaux sur la rive droite: Tchèques, Moraves, Cachoubes, Polonais, Polabes et Vénèdes [Wendes]; les Slaves septentrionaux, ceux de la Grande Russie des provinces de Novgorod, Pskov, de Beloozero, du Pomorié; les Slaves méridionaux, du Dniepr à la Méditerranée⁸³.

Chez Pallas, le classement est le suivant: 1. slavon [*po slavjanski*]. 2. slovaque [*po slavjano-vengerski*]. 3. croate [*po illirijski*]. 4. tchèque [*po*

⁷⁹ von Adelung 1815 [Haarmann (éd.), 1976, p. 84].

⁸⁰ Lomonosov 1755 [1757, p. 6-7].

⁸¹ Cf. Lomonosov 1952, p. 763 et p. 944-945 (le texte n'a pas été conservé, il date probablement de 1755).

⁸² Tatiščev 1763-1784. Il s'agit des trois premiers tomes. Le tome 4 parut en 1783 et le dernier tome fut publié par Osip Bodjanskij en 1847-1848.

⁸³ D'après Berezin 1984, p. 58-59.

bogemski. 5. serbe [*po serbski*]. 6. vénète (wende, le bas sorabe)⁸⁴ [*po vendski*]. 7. sorabe (le haut sorabe) [*po sorabski*]. 8. polabe [*po polabski*]. 9. cachoube [*po kašubski*]. 10. polonais [*po pol'ski*]. 11. ukrainien [*po malorossijski*]. 12. souzdalien [*po suzdał'ski*]⁸⁵. La séquence reprend donc pour l'essentiel le classement de Tatiščev. On ne s'étonnera pas de n'y trouver ni le bulgare, encore inconnu à l'époque⁸⁶, ni d'autres langues comme le norvégien, que l'on confond avec le danois.

3.5. LA HIÉRARCHIE LINGUISTIQUE

On peut s'étonner de voir le groupe des langues celtiques suivre immédiatement celui des langues slaves dans le dictionnaire, devançant ainsi le grec (dans ses deux variantes, ancienne [*po ellinski*] et moderne [*po novogrečeski*]) et le latin et sa descendance romane. On trouve ici le celte (13. [*po kel'tski*]), le breton (14. [*po bretanski*]), le gascon (15. [*po baskonski*] (à tort, bien sûr!⁸⁷), l'irlandais (16. [*po irlandski*]), l'écossais (17. [*po šotlandski*]), le gallois (18. [*po valski*]), et le cornique (19. [*po kornvalski*]), déjà définitivement éteint, semble-t-il, à cette date. Comment rendre compte de cette promotion du celte? On peut penser ici au contexte du préromantisme européen, marqué par le rejet de ce qu'Anne-Marie Thiesse appelle la «culture unique»⁸⁸, c'est-à-dire le classicisme français et la tradition gréco-latine. On se cherche alors d'autres racines, et James Macpherson vient à point pour proposer un modèle gaélique en publiant son cycle poétique apocryphe d'*Ossian* en 1760. On a pu ainsi écrire que «dans toute l'Europe du XIX^{ème} siècle commençant les Celtes étaient un *must* en matière d'ancêtres»⁸⁹. La celtomanie règnera en France dans le dernier quart du XVIII^{ème} siècle et Volney lancera bientôt la thèse selon laquelle les Gaulois et non les Romains sont les véritables pères de la nation française; et bientôt, la bourgeoisie va revendiquer ses origines gauloises en opposition aux aristocrates descendants des envahisseurs francs⁹⁰. En Russie, *Ossian*, connu d'abord dans la version française de Pierre Le Tourneur puis dans la traduction russe d'Ermil Kostov de 1792 réalisée à partir de celle-ci, rencontre un franc succès.

⁸⁴ Sans rapport avec l'homonyme qui a pu être utilisé pour désigner les Slovènes et leur langue.

⁸⁵ En fait, jargon des colporteurs russes, appelés *suzdal* (*suzdala* au pluriel) en Sibérie car originaires en majorité de la province de Vladimir où se trouve la ville de Souzdał; ce parler a ici le statut d'une langue à part entière. Dans l'introduction du dictionnaire (Pallas 1786-1787, t. 1, p. 5), on en fait un mélange de mots «arbitraires» et de mots russes et grecs, ce qui peut s'expliquer par les échanges commerciaux.

⁸⁶ Cf. Strantchevska-Andrieu 2011.

⁸⁷ Les mots cités sont basques; on peut supposer ici une confusion entre basque et gascon, l'introduction prenant cependant soin de distinguer ce «gascon» du basque parlé en Espagne [*vaskueneç*] et qui «n'a rien de commun avec le celte» (Pallas 1786-1787, t. 1, p. 5).

⁸⁸ Thiesse 2001, p. 29-34.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 39.

⁹⁰ Thiesse 2010, p. 39-42.

Cette mode celte va rencontrer un grand succès en Russie car elle permettait à la fois de s'affranchir du modèle gréco-latin et de faire pièce au germanisme envahissant (ce qu'avait illustré la controverse sur les origines de la Russie⁹¹). On vit ainsi Aleksandr Sumarokov dans son *Origine du peuple russe* [*O proisxoždenii rossijskogo naroda*] affirmer que le slave est plus antique que le latin et que le germanique; et comme pour lui les Celtes sont les habitants primitifs de l'Europe, il postule que «Celtes et Slaves, c'est tout un. Ces deux races ont constitué la population antique de l'Europe, contemporaine des Coptes et de Scythes»⁹². Sumarokov pose ainsi l'équivalence du «celto-russe» [*cel'torossijskij*] avec le «slavo-russe» [*slavjano-rossijskij*]; Trediakovskij allait dans le même sens et les slavophiles reprendront par la suite la thèse à des degrés divers⁹³. La hiérarchisation des langues dans le dictionnaire de Pallas illustre donc bien à sa manière cette promotion du celte dans la Russie du XVIII^{ème} siècle. Le contexte russe du siècle se marquerait à vrai dire encore de bien des manières qui resteraient à développer, comme cette symbiose scientifique germano-russe qui a largement dominé alors le paysage intellectuel et scientifique de la Russie, avec des savants formés par les universités allemandes mais qui faisaient l'essentiel de leur carrière en Russie, ou l'inspiration chrétienne (l'ordre des entrées du dictionnaire calquant grosso modo celui de la *Genèse*), etc. Il nous reste à nous demander dans quelle mesure l'ouvrage de Pallas anticipe sur la linguistique à venir.

4. TENTATIVE DE BILAN

4.1. UNE ENTREPRISE «PRÉCOMPARATISTE»?

On présente souvent le dictionnaire comme participant à la «préhistoire» de la linguistique, comme une étape «prélinguistique»; de fait, il se situe à la charnière de deux époques; d'une part, c'est la dernière grande compilation de langues qui paraît avant le *Mithridates* de von Adelung et Vater (1806-1817)⁹⁴ qui, rappelons-le, mettra un point final à ces compilations polyglottes. Mais, simultanément, il annonce le comparatisme par l'ordonnancement même des familles de langues (dans la première version bien sûr), qui peut suggérer des rapprochements féconds, et par son titre («répertoire comparé»); la composante historique du comparatisme est par là bien présente, il manque encore la comparaison des structures mêmes de la langue, des morphèmes grammaticaux, même si l'on peut observer

⁹¹ Cf. entre autres Jouteur, Mervaud (éds), 2004.

⁹² Sumarokov, cité d'après Martel 1933, p. 23; cf. aussi Bulič 1904, p. 210-211.

⁹³ Cf. Laruelle 2005, p. 47-48, p. 68, p. 83 et suiv.

⁹⁴ Von Adelung a réalisé le premier tome; à la suite de son décès, c'est Vater qui se chargera de mener l'entreprise à son terme.

que la transposition cyrillique entraîne souvent une schématisation des sons représentés qui sont réduits à des abstractions, avec une esquisse de correspondances systématiques. Par exemple, pour le polonais, les chuintantes molles sont notées par les sifflantes ou les affriquées correspondantes, ce qui fait que ces graphèmes notent en fait des sortes d'hyperunités par recouvrement partiel des traits distinctifs entre des phonèmes apparentés, conformément à leur orthographe. On peut citer ici *maqż* = 9. *monż''*, *ojciec* = 3. *ojčec''*, *kośc* = 44. *kosc''*, etc. Il est bien sûr trop tôt pour parler ici de phonologie, mais ces abstractions annoncent dans une certaine mesure la future algèbre des comparatistes appliquée aux racines et morphèmes. D'ailleurs, c'est en se référant au dictionnaire et dans cet esprit que Josef Dobrovský, que l'on présente comme le premier slaviste comparatiste, va rédiger dès 1795, suite à son périple de 1792-1793 en Suède et Russie, un premier essai scientifique d'appareillement des différentes langues slaves en comparant russe et tchèque où il corrige ce faisant les erreurs sur le tchèque présentes chez Pallas⁹⁵.

Le dictionnaire consigne aussi les acquis de l'époque en matière de classification des langues qu'il regroupe d'une manière souvent judicieuse; par exemple, la famille finno-ougrienne est correctement regroupée, du № 47 (hongrois) au № 73 («ostiak de la lignée de Lumpokol» qui correspond à l'ostiak); il fournit aussi un savoir sur des langues qui n'avaient pas encore été décrites, ce qu'il fait qu'il «restera comme une source abondante d'informations originales sur toute une série de langues»⁹⁶. Les futurs comparatistes ont donc pu disposer là de matériaux précieux dans leur démarche de reconstruction.

Il faut souligner enfin que les nombreuses critiques que le dictionnaire a suscitées ont paradoxalement, par réaction, fait progresser la réflexion linguistique de l'époque, comme le soulignent Pierre Swiggers et Piet Desmet: «Fort imparfait, le travail de Pallas a eu le mérite de susciter quelques réactions qui ont aiguisé la conscience méthodologique des savants»⁹⁷. C'est Kraus qui l'illustre le mieux; effectivement, dans son compte rendu du premier volume du dictionnaire paru peu après la publication de celui-ci⁹⁸, ce philosophe, disciple et ami de Kant, qui travaillait à mettre en parallèle le tsigane et l'hindoustani (hindi) et avait donc une pratique linguistique, avance, au fil de la critique, des concepts méthodologiques étonnamment modernes; la critique essentielle porte sur le champ de la comparaison, uniquement lexical, alors qu'il faudrait privilégier la «structure des langues», soit la flexion des mots et leurs combinaisons

⁹⁵ Dobrowsky 1795.

⁹⁶ Ariste 1979, p. 145.

⁹⁷ Swiggers, Desmet 1996, p. 136.

⁹⁸ Kraus 1787. Nous avons utilisé la traduction en anglais de Barbara Kaltz pour des raisons de commodité (Kaltz 1985) et aussi parce qu'elle est plus complète que les extraits reproduits chez von Adelung (von Adelung 1815 [Haarmann (éd.), 1976, p. 110-130]) ou H. Arens (Arens 1955, p. 118-127).

pour relier les idées⁹⁹. La nécessité de privilégier ainsi la grammaire revient en leitmotiv, et on n'est pas très éloigné du systémisme des futurs comparatistes, car on croit ici déjà entendre Rasmus Rask dans son *Investigation sur l'origine du vieux norrois ou islandais* de 1818:

«À travers les échanges entre les peuples, un nombre incroyable de mots peut passer d'une langue à l'autre, quelque différentes qu'elles puissent être toutes deux par l'origine et par le type [...]. La correspondance grammaticale est une indication beaucoup plus certaine de parenté ou d'identité originelle, parce qu'une langue qui est mêlée à une autre n'emprunte que rarement ou jamais les changements morphologiques ou inflexions de cette dernière»¹⁰⁰;

mais d'autres idées fort intéressantes et souvent prémonitoires sont aussi avancées, comme la nécessité d'une méthode d'enquête rigoureuse¹⁰¹, l'impossibilité de faire coïncider exactement le sens des mots d'une langue à l'autre¹⁰², l'idée de la spécificité des phonétiques particulières¹⁰³, la nécessité de bien distinguer les mots des objets qu'ils désignent¹⁰⁴, le problème de la distinction entre langue et dialecte¹⁰⁵, la problématique des échanges et du mélange des langues avec la prise en compte de la géographie linguistique¹⁰⁶, l'influence de la culture, des conditions de vie sur la langue¹⁰⁷, etc. Il y a même l'ébauche de lois linguistiques, quand Kraus écrit, par exemple, que «[...] la grammaire est d'autant plus compliquée et présente d'autant plus d'anomalies que les langues sont moins évoluées; et plus elles sont métissées, plus elles sont simples et similaires»¹⁰⁸. On a pu ainsi affirmer que le texte de Kraus est «un chaînon important dans l'histoire du comparatisme»¹⁰⁹. Volney, quant à lui, dans son rapport devant l'Académie celtique de 1802¹¹⁰ se livre à toute une brillante réflexion sur les rapports entre graphie et phonétique qui alimentera plus tard le projet d'alphabet phonétique universel sur lequel il travaillera ensuite 25 ans durant (selon le principe qu'à tout son distinct doit correspondre un signe spécifique). Il pense aussi un temps refondre le dictionnaire de Pallas en le transcrivant en alphabet latin. Rappelons aussi que le

⁹⁹ Kaltz 1985, p. 241.

¹⁰⁰ Rask, cité d'après Mounin 1967, p. 169.

¹⁰¹ Kaltz 1985, p. 242 et p. 248.

¹⁰² *Ibid.*, p. 243.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 242.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 243.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 247.

¹⁰⁶ *Ibid.*

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 252-253.

¹⁰⁸ Kraus, cité d'après Kaltz 1985, p. 246.

¹⁰⁹ Swiggers, Desmet 1996, p. 139.

¹¹⁰ «Rapport fait à l'Académie Celtique, sur l'ouvrage russe de Mr. le Professeur Pallas, intitulé: Vocabulaires comparés des langues de toute la terre, par Mr. le Sénateur Volney», texte publié par le *Moniteur universel*, journal officiel fondé en 1789 (1804, XIV, 31-32) (reproduit in von Adelung 1812 [Haarmann (éd.), 1976, p. 141-174]).

dictionnaire de Pallas a suscité par émulation des projets, comme celui du même Volney de 1807¹¹¹ ou celui d'Aleksandr Šiškov¹¹², qui republia par ailleurs Pallas en le remaniant¹¹³ ainsi que des ouvrages qui prétendaient le compléter sur certains points comme les *Asia polyglotta* de Julius Heinrich von Klaproth parus en 1825¹¹⁴. Relevons aussi que les tout premiers répertoires de mots bulgares recueillis par Vuk Karadžić et Petr Keppen au début des années 1820 suivent le modèle de Pallas¹¹⁵. Il faut préciser aussi que le *Complément aux dictionnaires comparatifs de Saint-Petersbourg* de Karadžić¹¹⁶, inspiré par Jernej Kopitar, a décrit pour la première fois le bulgare contemporain, tout en proposant un système de transcription. Karadžić y corrige aussi les erreurs sur le serbe présentes chez Pallas. On ne cessera de fait de se référer au dictionnaire jusqu'à Theodor Benfey¹¹⁷; tout cela en fait indiscutablement un grand événement dans l'histoire de la linguistique.

4.2. LA TENSION ENTRE L'ABSTRACTION ET LA MATÉRIALITÉ DU SIGNE

Cette tension se trouve illustrée par le changement de perspective d'une version à l'autre, entre celle de Pallas, orientée vers le sens, et celle de Jankovič de Mirievo qui privilégie la forme matérielle des mots. Cela se retrouve aussi dans la concurrence entre translittération et transcription phonétique que l'on peut observer; cette dernière domine parfois pour certaines langues comme l'anglais ou le turc, et demeure en fait toujours présente. C'est ainsi que le dictionnaire est souvent un témoignage sur l'évolution phonétique des langues; citons ici le français, pour lequel sont relevés des traits caractéristiques de l'époque, comme la persistance dans certains milieux de la réalisation de la diphtongue notée par *oi* comme [we] au lieu de [woa] (cf. 25. *poèl''* pour *poil*, 77. *ètoèl''* = *étoile*). Il y a aussi la réalisation comme [lj] ([l] + yod) de ce qui est noté par *ill* au lieu

¹¹¹ Volney présente alors à l'Académie celtique une «Nouvelle liste de mots, proposée aux savants, en place de celle de Pallas, à traduire dans toutes les langues, pour servir à les comparer» dans le cadre du débat sur les patois (cf. Désirat, Hordé 2000, p. 272).

¹¹² «Suite du dictionnaire comparatif assortie de remarques» [*Prodolženje sravnitel'nogo slovarja s primečanjami na onyj*]. Demeuré à l'état d'ébauche, signalé avec un titre différent in von Adelung 1812 [Haarmann (éd.), 1976, p. 209]; publié dans le volume 16 de l'édition des œuvres de Šiškov datant de 1818-1839, en 17 volumes (Šiškov 1838a).

¹¹³ Cf. in Šiškov 1838b. Le titre est accompagné de sa traduction allemande (*Vergleichendes Wörterbuch in zweihundert Sprachen*). Aidé par des collaborateurs tels que Karl Grosheinrich, traducteur auprès de l'Académie, Šiškov avait pourvu chaque mot d'appel russe de notes sur son origine d'après ses assonances avec les équivalents étrangers (d'après Sorokoletov 1998, p. 143).

¹¹⁴ von Klaproth 1825.

¹¹⁵ Cf. Strantchevska-Andrieu 2011, p. 147-175 et p. 189.

¹¹⁶ *Dodatak k Sanktpeterburgskim sravnitel'nim rječnicima sviju jezika i narečija, s osobitim ogledama Bulgarskog jezika*, publié à Vienne en 1822 dans les 14 numéros successifs du journal *Novine srbske*, puis sous forme de brochure séparée.

¹¹⁷ Benfey 1869, p. 265-268.

du simple yod de l'époque actuelle¹¹⁸. On trouve ainsi 23. *orèl'e* = *oreille*, 6. *fil'e* = *fille*, 80. *turbil'on''* = *tourbillon*, etc. Pour donner un autre exemple, citons l'usage de la lettre *jat'* (que nous translittérons ici comme *ě*), «Ђ» sortie de l'usage après la réforme orthographique de 1918; son utilisation dans le dictionnaire tend à suggérer que ce graphème notait encore un phonème différent de /e/ avec lequel il en est ensuite venu à se confondre puisqu'il sert à transcrire *ie* du polonais et *ě* du tchèque, comme dans 2. *něbo* = *niebo*, 18. *člověk''* = *člověk*.

4.3. L'AMORCE D'UNE GUERRE DES ALPHABETS?

Le dictionnaire marque enfin une étape importante dans la codification des transcriptions en russe des langues étrangères notées dans des alphabets non cyrilliques, beaucoup des choix opérés se retrouvant dans l'usage actuel suivi pour les transcriptions en russe. Le dictionnaire traduit aussi par là la prétention d'imposer des alphabets panslaves sur la seule base du russe, et le XIX^{ème} siècle sera ensuite ponctué par ces tentatives dont le panslavisme masque mal les tentations hégémoniques de la Russie, comme dans l'*Alphabet panslave* d'Aleksandr Gil'ferding de 1871 (*Obščeslavjanskaja azbuka*¹¹⁹).

On sait aussi qu'au XX^{ème} siècle, à l'époque soviétique, la vocation universelle de l'alphabet cyrillique sera à nouveau proclamée lors de la cyrillisation des différents alphabets de l'Union à partir des années 1930. On ne fera ainsi que reprendre l'idée de l'écriture cyrillique comme écriture supranationale, une sorte d'hypergraphie, qui avait été pour la première fois mise en pratique par le dictionnaire de Pallas.

EN GUISE DE CONCLUSION

Au terme de cette analyse, on peut penser que les dictionnaires méritent au moins autant que les grammaires d'être exploités pour écrire l'histoire de la linguistique; l'isotopie règne à une même époque entre ces deux modèles, comme avec toute autre production linguistique, ils ne peuvent que participer d'une même vision. C'est ainsi que le dictionnaire de Pallas marque une étape importante de la linguistique russe entre XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, entre Europe et Russie, tout comme d'autres recherches d'apparences menées à la même époque en différents pays. Comme l'écrit Fedor Berezin, «là furent discutés, parfois démontrés, des apparences concrets qui jetèrent au moins les bases du comparatisme déve-

¹¹⁸ Cf. Grévisse 1980, p. 43.

¹¹⁹ Cf. Comtet 2008.

loppé dans les pays respectifs»¹²⁰. La valeur de ce témoignage l'emporte largement sur les critiques de détail qu'il n'a cessé de susciter¹²¹.

Reste que cet ouvrage illustre une nouvelle fois cette contradiction inhérente à la Russie entre l'aspiration à l'universalité et l'attachement à la singularité, contradiction que relevait déjà Volney dans son rapport sur l'ouvrage fait devant l'Académie celtique en 1802:

«L'on est embarrassé d'expliquer pourquoi un gouvernement qui, depuis un siècle, a pris à tâche de s'assimiler à l'Europe, d'adopter tous nos usages, a dans cette occasion écarté et repoussé notre alphabet, qui sous le nom d'Alphabet Romain domine désormais dans tout le monde civilisé: et comment, dans un sujet d'un intérêt si général, il a donné la préférence à un alphabet d'un ressort si borné, auquel le monde savant n'avait été préparé par aucun genre de littérature...»¹²².

© Roger Comtet

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADASSOVSKY Georges, 1999: «Les découvertes russes en Polynésie française», in Comtet R. (éd.), *Les Russes et l'Orient [Slavica occitania]*, 1999, № 8] p. 43-66
- von ADELUNG Friedrich, 1815: *Catherinens der Grossen Verdienste um die vergleichende Sprachkunde*. Sankt-Petersburg: Friedrich Drechsler [éd. fac-similé Haarmann (éd.), 1976]
- von ADELUNG Johann Christoph, VATER Johann Severin, 1806-1817: *Mithridates oder allgemeine Sprachkunde mit dem Vater unser als Sprachprobe in beinahe fünfhundert Sprachen und Mundarten*, t. 1-4. Berlin: Vossische Buchhandlung
- ARCHAIMBAULT Sylvie, 2000a: «Les approches normatives en Russie (XVIII^e siècle)», in Auroux (éd.), 2000, p. 901-907
- , 2000b: «Notice 5106 sur Pallas, Peter Simon», in Colombat B., Lazcano E. (éds), 2000: *Corpus représentatif des grammaires et des traditions linguistiques*, t. 2 [*Histoire. Épistémologie. Langage*, hors-série, 2000, № 3], p. 361-363
- ARENS Hans, 1955: *Sprachwissenschaft. Der Gang ihrer Entwicklung von der Antike bis zur Gegenwart*. Freiburg – München: Karl Alber
- ARISTE Paul, 1979: «Two Old Vocabularies of the Votic Language», in Haarmann (éd.), 1979, p. 145-180

¹²⁰ Berezin 1984, p. 66.

¹²¹ Cf. Jagič 1910 [2003, p. 70-72]; Haarmann 1976, p. 6; Prędoła 2004, p. 55.

¹²² Cité d'après von Adelung 1815 [Haarmann (éd.), 1976, p. 143-146].

-
- AUROUX Sylvain, 1992: «Introduction. Le processus de grammatisation», in Auroux (éd.), 1992, p. 11-64
 - (éd.), 1992: *Histoire des idées linguistiques*. T. 2. *Le développement de la grammaire occidentale*. Sprimont: Mardaga
 - (éd.), 2000: *Histoire des idées linguistiques*. T. 3. *L'hégémonie du comparatisme*. Sprimont: Mardaga
 - , 2007: *La question de l'origine des langues, suivi de L'historicité des sciences*. Paris: P.U.F. [Quadrige]
 - AUROUX Sylvain, CLERICO Geneviève, 1992: «Les traditions nationales. 4. France», in Auroux (éd.), 1992, p. 359-386
 - AUROUX Sylvain, DESIRAT Claude, HORDÉ Tristan, 1982: «La question de l'histoire des langues et du comparatisme», in *Histoire. Épistémologie. Langage*, 1982, vol. 4, № 1, p. 75-81
 - AUROUX Sylvain, HORDÉ Tristan, 1992: «Les grandes compilations et les modèles de mobilité», in Auroux (éd.), 1992, p. 538-579
 - BACMEISTER Hartwig Ludwig Christian, 1773: *Avertissement et invitation concernant un seul sujet à traduire en plusieurs langues*. Saint-Petersbourg: Imprimerie de l'Académie des sciences
 - BALBI Adriano, 1826: *Atlas ethnographique du globe, ou classification des peuples anciens et modernes d'après leur langue*, vol. 1-2. Paris: Rey et Gravier
 - BENFEY Theodor, 1869: *Geschichte der Sprachwissenschaft und orientalischen Philologie in Deutschland seit dem Anfange des 19. Jahrhunderts mit einem Rückblick auf die früheren Zeiten*. München: Cotta
 - BEREZIN Fedor Mixajlovič, 1984: «La linguistique historique en Russie au XVIII^e siècle», in *Histoire. Épistémologie. Langage*, 1984, vol. 6, № 2, p. 55-67
 - BULIČ Sergej Konstantinovič, 1904: *Očerk istorii jazykoznanija v Rossii*. T. 1. *XIII v. – 1825 g.* Sankt-Peterburg: Merkušev [Esquisse de l'histoire de la linguistique en Russie. T. 1. Du XIII^{ème} siècle à 1825] [éd. fac-similé Keipert H. (éd.), München: Otto Sagner, 1989]
 - CALEPINO Ambrosius [Ambrogio], 1578: *Ambrosii Calepini dictionarium, quanta maxima fide ac diligentia fieri potuit accurate emendatum multisque partibus cumulatam. Adjectae sunt latinis dictionibus, hebraea, graecae, gallicae, italicae, germanicae et hispanicae [...]*. Lugduni: G. Rouillus
 - COLOMBAT Bernard, PETERS Manfred, 2009: «Introduction», in Colombat B., Peters M. (éds), *Conrad Gessner. Mithridate. Mitridates (1555)*. Genève: Droz, p. 11-65
 - COMTET Roger, 1995: «La tradition russe des dictionnaires des mots étrangers», in Comtet R. (éd.), *Miscellanea [Slavica occitania]*, 1995, № 1], p. 25-47

- , 1997: «L'apport germanique à la réflexion sur la langue en Russie; des origines aux slavophiles», in Comtet R., Knopper F. (éds), *Germano-slavica* [*Slavica occitania*, 1997, № 4], p. 25-69
- , 1999a: «La découverte du sanskrit en Russie au XIX^e siècle», in Comtet R. (éd.), *Les Russes et l'Orient* [*Slavica occitania*, 1999, № 8], p. 115-142
- , 1999b: «Norme graphique et orthographique dans la réflexion linguistique russe au XVIII^e siècle», in *Histoire. Épistémologie. Langage*, 1999, vol. 21, № 1, p. 5-25
- , 2008: «Aleksandr Gil'ferding [Hilferding] (1831-1872), son alphabet panslave (1871) et la question polonaise», in Roudet R., Zaremba Ch. (éds), *Questions de linguistique slave*. Aix-en-Provence: Publications de l'Université de Provence, p. 92-106
- , 2010: «Le russe comme métalangage: transcription et translittération en alphabet cyrillique dans le *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa* de Pallas», in *Histoire. Épistémologie. Langage*, 2010, vol. 32, № 1, p. 93-114
- , 2011: «La cyrillisation du polonais selon le *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa* de Pallas (1787)», in Velmezova E. (éd.), *Langue(s). Langage(s). Histoire(s)*. [Cahiers de l'ILSL, 2011, № 31], p. 5-24
- COURT de GEBELIN Antoine, 1773: *Monde primitif analysé avec le monde moderne considéré dans son génie allégorique et dans les allégories auxquelles conduisit ce génie. Précédé du plan général des diverses parties qui composeront le Monde primitif avec des figures de taille douce*. Paris: Chez l'auteur
- DESIRAT Claude, HORDÉ Tristan, 2000: «Le programme des idéologues», in Auroux (éd.), 2000, p. 263-277
- DOBROWSKY [DOBROVSKÝ] Josef, 1795: *Litterarische Nachrichten von einer auf Veranlassung der Königl. böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften im Jahre 1792 unternommenen Reise nach Schweden (und Rußland). Nebst einer Vergleichung der Russischen und Böhmischen Sprache nach dem Petersburger Vergleichung-Wörterbuche*. Prag: Johann Gottfried Calve
- DOERFER Gerhardt, 1965: *Ältere westeuropäische Quellen zur Kalmuckischen Sprachgeschichte (Witsen 1692 bis Zwick 1827)*. Wiesbaden: Harrassovitz [Asiatische Forschungen]
- FODOR István, 1975: *Pallas und andere afrikanische Vokabularien vor dem 19. Jahrhundert. Ein Beitrag zur Forschungsgeschichte (Kommentare zu Peter Simon Pallas, Linguarum totius orbis vocabularia comparativa. I)*. Hamburg: Helmut Buske
- , 1982: «The Redaction of the Vocabulary of Pallas», in *Studia slavica hungarica*, 1982, vol. XXVIII, p. 229-245

-
- GESNERUS [von GESSNER] Conradus [Konrad], 1555: *Mithridates sive de differentiis linguarum tum veterum tum quae hodie apud diversas nationes in toto orbe terrarum usu sunt observationes*. Zürich: C. Froschauer
 - GORBOUNOVA Raïssa, 2000: *L'étude des synonymes en Russie*. Lyon: Centre d'études slaves André Lirondele [*Specimina slavica Lugdunensia*, 2000, vol. 1]
 - GREVISSE Maurice, 1980: *Le bon usage. Grammaire française avec des Remarques sur la langue française d'aujourd'hui*, 11^{ème} édition. Paris – Gembloux: Duculot
 - HAARMANN Harald, 1976: «Einleitende Vorbemerkungen», in Haarmann (éd.), 1976, p. 4-12
 - (éd.), 1976: *Friedrich von Adelung. Catherinens der Grossen Verdienste um die vergleichende Sprachkunde, Sankt-Petersburg, 1815*. Hamburg: Helmut Buske
 - (éd.), 1977-1982: *P.S. Pallas. Linguarum totius orbis vocabularia comparativa. Nachdruck der Ausgabe St. Petersburg 1786*. Hamburg: Helmut Buske
 - , 1979a: «Die Klassifikation der romanischen Sprachen in den Werken der Komparativisten aus der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts (Rüdiger, Hervás, Pallas)», in Haarmann (éd.), 1979, p. 45-89
 - , 1979b: «Vorwort», in Haarmann (éd.), 1979, p. 7-16
 - (éd.), 1979: *Wissenschaftsgeschichtliche Beiträge zur Erforschung indogermanischer, finnisch-ugrischer und kaukasischer Sprachen bei Pallas (Kommentare zu Peter Simon Pallas: Linguarum totius orbis vocabularia comparativa. 2)*. Hamburg: Helmut Buske
 - HARBSMEIER Christoph, 1992: «La connaissance du chinois», in Auroux (éd.), 1992, p. 299-312
 - von HERDER Johann Gottfried, 1772: *Abhandlung über den Ursprung der Sprache und Fragmente über die neuere deutsche Literatur*. Berlin: Voss
 - HERVÁS Y PANDURO Lorenzo (Abbé), 1787: *Vocabulario poligloto, con prolegomeni sopra più de CL lingue*. Cesena: Gregorio Biasini all'Insegna di Pallade
 - , 1800-1805: *Catálogo de las lenguas de las naciones conocidas, y numeración, división y clases de éstas según la diversidad de sus idiomas y dialectos*, t. 1-6. Madrid: Impr. de la Administración del Real Arbitrio de Beneficiencia
 - JAGIĆ [JAGIĆ] Ignatij Viktorovič [Vatroslav], 1910 [2003]: *Istorija slavjanskoj filologiji*. Moskva: Indrik, 2003 [Histoire de la philologie slave]
 - JANKOVIČ de MIRIEVO Fedor Ivanovič (éd.), 1790-1791: *Sravnitel'nyj slovar' vsejazykov i narečij po azbučnomu porjadku raspolož-*

- nyj, t. 1-4. Sankt-Peterburg: Tip. Brejtkopfa [Dictionnaire comparé de toutes les langues et dialectes organisé selon l'ordre alphabétique]
- JOUTEUR Isabelle, MERVAUD Michel (éds), 2004: «*Les origines de la Russie*» de Gottlieb Bayer (1741). Toulouse: Slavica occitania [*Specimina Slavica occitania*, 2004, t. IX]
- KALTZ Barbara, 1985: «Christian Jakob Kraus' Review of 'Linguarum totius orbis vocabularia comparativa' Ed. by Peter Simon Pallas (St. Petersburg, 1787)», in *Historiographia linguistica*, 1985, vol. XII, № 1/2, p. 229-260
- , 2004: «"Deutsche gründliche Kritik". Christian Jacob Kraus zu Pallas' Vergleichendem Glossarium aller Sprachen», in Tintemann U., Trabandt Jü. (éds), *Sprache und Sprachen in Berlin um 1800*. Berlin: Wehrhahn, p. 181-197
- von KLAPROTH Julius Heinrich, 1825: *Asia polyglotta*. Paris: J.M. Eberhardt
- KOPIJEVITZ Eliam, 1706: *Rukovedenie v grammatiku vo slavjano-rossijskiju. Manuductio in grammaticam in Sclavonico Rosseanam*. Stolzenberg: Christianus Philipus Golzius [reprint in Unbegaun 1969, p. 1-79]
- KRAUS Christian Jacob, 1787: «Vergleichendes Glossarium aller Sprachen und Mundarten... [...]», in *Allgemeine Literatur Zeitung*, (Jena), Oktober 1787, № 235, col. 1-8; № 236, col. 9-16; № 237, col. 17-24
- KULIKOVA A.M., KYČANOV Evgenij Ivanovič, 1990: «Vostokovedenie v Rossii v XVIII stoletii», in Kim G.F., Šastitko P.M. (éds), *Istorija otečestvennogo vostokovedenija v Rossii do serediny XIX veka*. Moskva: Nauka, p. 38-95 [Études orientales en Russie au XVIII^{ème} siècle]
- LARRUCEA de TOVAR Consuelo, 1984: «José Celestino Mutis (1732-1808) and the Report on American Languages Ordered by Charles III of Spain for Catherine the Great of Russia», in *Historiographia linguistica*, 1984, vol. XI, № 1/2, p. 213-229
- LARUELLE Marlène, 2005: *Mythe aryen et rêve impérial dans la Russie du XIX^e siècle*. Paris: CNRS éditions
- LAUCH Annelies, 1968: «Das Petersburger Vergleichende Wörterbuch und die Erarbeitung des nationalen Geschichtsbildes der Esten», in Grasshoff H., Uhmann U. et al. (éds), *Studien zur Geschichte der russischen Literatur des 18. Jahrhunderts*, t. 3. Berlin: Akademie-Verlag, p. 455-620
- LOMONOSOV Mixail Vasil'evič, 1755 [1757]: *Rossijskaja grammatika*. Sankt-Peterburg: Akademija nauk, 1757 [Grammaire russe]
- , 1952: *Polnoe sobranie sočinenij*, vol. 7. Moskva – Leningrad: Izdatel'stvo Akademii nauk [Œuvres complètes]
- MARTEL Antoine, 1933: *Michel Lomonosov et la langue littéraire russe*. Paris: Champion

-
- MONBODDO James Burnett, 1773: *Of the Origin and Progress of Language*, vol. 1. London – Edinburgh: J. Balfour and T. Cadell
 - MOUNIN Georges, 1967: *Histoire de la linguistique des origines au XX^e siècle*. Paris: P.U.F.
 - PALLAS Peter Simon, 1785 [1996]: «Avis au public concernant le vocabulaire comparé des langues de toute la terre», in Causat P., Adamski D. (éds), *La langue source de la nation*. Sprimont: Mardaga, 1996, p. 469-474
 - , 1786-1787: *Linguarum totius orbis vocabularia comparativae. Sravnitel'nye slovari vsech jazykov i narečij sobrannyx desniceju vysočajšej osoby*, t. 1-2. Sankt-Peterburg: Tip. Johann Karl Schnoor [Répertoire comparé de toutes les langues et dialectes, collectés par la main d'une auguste personne]
 - PEKARSKIJ Petr Petrovič, 1862 [1972]: *Nauka i literatura v Rossii pri Petre Velikom*. Sankt-Peterburg: Obščestvennaja Pol'za, 1972 [Science et littérature en Russie sous le règne de Pierre le Grand]
 - PERCIVAL William Keith, 1992: «La connaissance des langues du monde», in Auroux (éd.), 1992, p. 226-238
 - POLIKARPOV-ORLOV Fedor Polikarpovič, 1704: *Leksikon trejazyčnyj, sireč' rečenij slavenskix, ellinogrečeskix i latinskix sokrovišče iz različnyx drevnix i novyx knig sobrannyx i po slavjanskomu alfavitu v čin razpoložennoe*. Moskva: Tipografija Akademii nauk [Dictionnaire trilingue, ou thesaurus de mots slaves, grecs et latins rassemblés d'après divers ouvrages anciens et modernes et présentés selon l'ordre de l'alphabet slave]
 - PONTREMOLI Pascal (éd.), 1966: *Mémoires de la princesse Daschkoff, dame d'honneur de Catherine II, impératrice de toutes les Russies*. Paris: Mercure de France
 - PREĐOTA Stanisław, 2004: *Mehrsprachige Wörterbücher des 16. bis 18. Jahrhunderts mit einem niederländischen und polnischen Teil*. Frankfurt am Main *et al.*: Peter Lang
 - RÜDIGER Johann Christian Christoph, 1782: *Grundriß einer Geschichte der menschlichen Sprache nach allen bekannten Mund- und Schriftarten mit Proben und Bücherkenntnis*, t. 1. Leipzig: P.G. Kummer
 - SCHOLZ Friedrich, FREIDHOF Gerd *et al.* (éds), 1982-1983: *Weismanns Petersburger Lexikon 1731*, t. 1-4. München: Otto Sagner
 - SEVELA Marya, 1993: *Aux origines de l'orientalisme russe: le cas des écoles de japonais (1705-1816)* [Archives et documents de la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage (SHESL), 1993, 2^{ème} série, № 9, décembre]
 - SOROKOLETOV Fedor Pavlovič, 1998: *Istorija russkoj leksikografii*. Sankt-Peterburg: Nauka [Histoire de la lexicographie russe]

-
- STRANTCHEVSKA-ANDRIEU Christina, 2011: *La découverte de la langue bulgare par les linguistes russes au XIX^e siècle* [*Slavica occitania*, 2011, № 32]
- SWIGGERS Pierre, DESMET Piet, 1996: «L'élaboration de la linguistique comparative: Comparaison et typologie des langues jusqu'au début du XIX^e siècle», in Schmitter P. (éd.), *Sprachtheorien der Neuzeit I. Von der Grammaire de Port-Royal zur Konstitution moderner linguistischer Disziplinen*. Tübingen: Gunter Narr, p. 122-177
- ŠIŠKOV Aleksandr Semenovič, 1838a: «Prodolženie sravnitel'nogo slovarja s primečanijami na onyj», in Šiškov 1838b, p. 257-352 [Suite du dictionnaire comparatif assortie de remarques]
- , 1838b: *Sobranie sočinenij i perevodov*, vol. 16. Sankt-Peterburg: Tipografija Carskoj rossijskoj akademii [Œuvres et traductions]
- TATIŠČEV Vasilij Nikitič, 1763-1784: *Istorija Rossii*, t. 1-3. Moskva: Universitetskaja tipografija [Histoire de la Russie]
- THIESSE Anne-Marie, 2001: *La création des identités nationales. Europe XVIII^e-XX^e siècle*. Paris: Seuil
- , 2010: *Faire les Français: quelle identité nationale?* Paris: Stock, Paris
- UNBEGAUN Boris Ottokar, 1969: *Drei russische Grammatiken des 18. Jahrhunderts*. München: Wilhelm Fink
- VEJSMAN Ęrenrejx [Weismann, Ehrenreich (Erich)], 1731: *Teutsch-lateinisch- und Russisches Lexikon, samt denen Anfangs-Gründen der Russischer Sprache. Zu allgemeinen Nutze der Kayserl. Akademie der Wissenschaften zum Druck befördr.* Sankt-Petersburg: Akademie der Wissenschaften
- VOMPERSKIJ Valerij Pavlovič, 1986: *Slovari XVIII veka*. Moskva: Nauka [Les dictionnaires du XVIII^{ème} siècle]
- WENDLAND Folkwart, 1992: *Peter Simon Pallas (1741-1811). Materialien einer Biographie*. Berlin – New York: Walter de Gruyter

Faut-il décidément choisir entre la linguistique aréale et la linguistique génétique?

Guy JUCQUOIS

Université de Louvain – Académie royale de Belgique

Résumé:

La grammaire comparée traditionnelle, notamment dans le domaine des langues indo-européennes, se heurte à la difficulté de concilier deux types d'explication que résument les théories connues sous les noms de *Wellentheorie* et de *Stammbaumtheorie*. La théorie du proto-mondial tente de concilier les deux au sein d'une théorie qui ferait remonter toutes les langues parlées par *Homo sapiens* à une protolangue originelle. La préhistoire de l'homme permet, grâce à une meilleure compréhension des processus liés à la sédentarisation et à l'avènement d'agglomérations humaines d'établir à la fois les liens qui ont pu se tisser entre des communautés préhistoriques au sein des différentes aires culturelles et, d'autre part, à une époque plus récente, la constitution de nouvelles zones culturelles correspondant également à des zones sociales et politiques au sens large. Dans ces dernières, les différents parlars ont progressivement adopté des traits grammaticaux semblables, élaborant ainsi peu à peu ce qui sera visé par le terme de *parenté génétique* tandis que les parentés en chaînes seraient les traces actuelles de liens culturels anciens.

Mots-clés: linguistique historique, parenté génétique, linguistique aréale, *Stammbaumtheorie*, *Wellentheorie*, proto-mondial, parentés en chaîne, origine du langage humain, hominidés, structures élémentaires, irradiation, sédentarisation, contextualisation, syntaxisation

1. DE QUELQUES DIFFICULTÉS DE LA LINGUISTIQUE COMPARATIVE CONTEMPORAINE

1.1. LE CHOIX DIFFICILE ET CRITIQUABLE ENTRE LINGUISTIQUE ARÉALE ET LINGUISTIQUE GÉNÉTIQUE

En dehors de l'élaboration d'une théorie générale du langage, la linguistique contemporaine a constamment oscillé, depuis les débuts du XIX^{ème} siècle, entre deux modèles explicatifs face à la diversité des langues en regard de similitudes frappantes. Le premier modèle, inspiré des courants biologiques évolutionnistes et ensuite surtout du darwinisme, a abouti à la linguistique génétique, appelée habituellement «grammaire historique» quand il s'agit d'une seule langue, et «grammaire comparée» quand il s'agit au contraire d'un groupe de langues. Le second modèle s'inscrit dans un courant d'idées, récent également et contemporain du premier, et qui est attentif aux variations dans l'espace, telles qu'elles se manifestent dans une synchronie donnée. Ce courant donnera naissance à ce qu'on désigne sous le nom de «linguistique aréale». Ce mouvement d'idées se rattache à la sensibilité qui se fait jour dès la fin du XVIII^{ème} siècle envers le terroir, la vie sociale, et qui débouchera ultérieurement sur la géographie humaine, la sociologie, l'ethnologie, etc.

1.2. LES LIENS AVEC LES MATRICES DOMINANTES: DIFFUSION- NISME, ARÉALISME ET ROMANTISME; GÉNÉTIQUE, ÉVOLUTION- NISME ET ARBORESCENCES GÉNÉTIQUES

Chacun de ces deux modèles s'enracine dans des modalités de vie et de pensée, concurrentes, mais qui vont coexister de la fin du XVIII^{ème} siècle à aujourd'hui. Sans doute, y aura-t-il des périodes où l'un des deux modèles s'imposera davantage que l'autre. Mais le succès, de l'un comme de l'autre, variera selon les moments et selon les régions. Dans le domaine des variations linguistiques, chacun des deux courants parviendra à obtenir ce que l'on pourrait appeler ses «parts de marché», mais les limites de chacune des théories apparaissent rapidement. On connaît les explications reposant sur la *Stammbaumtheorie* et celles découlant de la *Wellentheorie*, telles qu'elles figurent dans toutes les histoires de la linguistique. Des théories issues d'une perception aréale de la culture liée aux fondements du romantisme et à son essor naîtront des conceptions explicatives de la diversité des groupements humains reposant sur une transmission historique de traits culturels, au sens le plus large, atteignant peu à peu des aires d'irradiation dont l'étendue sera fonction de l'importance des centres et des courants économiques, politiques, culturels, etc.

Dans le domaine des sciences de l'homme, le diffusionnisme (par exemple, la hache à main dont les formes standardisées s'étendent sur tous les territoires occupés par *Homo erectus*) qui se répandra en anthropologie dès le troisième tiers du XIX^{ème} siècle s'intéressera en premier lieu aux peuples «sans histoire» dont il voudra mettre en évidence l'historicité. Ce courant rejoint ainsi l'aréalisme mis en avant par August Schleicher bien plus tôt, notamment dans les sciences du langage et sur les territoires occupés à époque historique par des peuples de langues indo-européennes. Au XX^{ème} siècle, le culturalisme n'est pas étranger dans ses principes fondateurs des courants qui ont suscité le diffusionnisme et l'aréalisme. Les courants issus d'une conception historique de la variation s'inscrivent dans une tradition occidentale beaucoup plus forte que les courants basés sur des emprunts de traits culturels. Militent en leur faveur aussi bien les éléments de transmission au sein de chaque communauté, de chaque ethnie commence-t-on à dire en ce début du XIX^{ème} siècle, que la notion de *territoire* et de *frontière*, que le sentiment de nationalité. L'*hérité* et l'*héritage* sont des notions proches, biologiques et culturelles, constitutives de notre patrimoine. Les courants issus du romantisme privilégient par contre aussi bien les sentiments nationalistes que le désir de franchir ses propres frontières et de développer ses capacités de compréhension et d'intérêt pour d'autres cultures.

1.3. LES DIFFICULTÉS: IDÉOLOGIQUES, PARENTÉS EN CHAÎNE, SOLUTIONS MULTIPLES, ETC.

La coexistence de deux systèmes d'explication renvoie, on vient de le rappeler, à des tensions au sein de la communauté en présence. Les éléments qui demeurent inexplicables dans chacun des deux modèles proposés ont généralement fait l'objet de tentatives de solutions partielles. Sans prétendre que l'ensemble de ces solutions partielles est erroné ou simplement *ad hoc*, il est cependant difficile d'admettre qu'elles puissent suffire à résorber l'écart entre les deux modèles explicatifs. Avant de revenir à cette question de façon plus explicite, parcourons rapidement les principales de ces explications partielles. La principale des difficultés réside dans le fait que, lorsqu'on compare deux ensembles voisins géographiquement, il arrive assez fréquemment qu'ils présentent des traits communs insuffisants pour étayer une origine génétique commune, mais que le hasard ne peut suffire à expliquer. Par exemple, si on compare les langues indo-européennes et les langues sémitiques, il est possible de mettre en évidence un nombre non négligeable de traits communs. Il en va de même lors d'une comparaison entre l'indo-européen et le finno-ougrien, etc.

On met ainsi en évidence des parentés en chaîne qui permettent de proche en proche d'atteindre des régions fort éloignées et des groupes de

langues très distantes du groupe original pris en tête de la comparaison initiale. Cela permet, par exemple, d'établir des comparaisons binaires avec chacun des termes de la succession suivante pris avec un de ses voisins: *finno-ougrien*, *indo-européen*, *sémitique*, *hamitique*, *couchitique*, *berbère*, *nilotique*, *tchadique*, etc. Ce sont d'ailleurs des phénomènes de ce genre qui ont engendré la nécessité de proposer à côté de l'explication initialement dominante par la linguistique génétique comparative une explication de nature aréale. Le même mode d'explication pouvant d'ailleurs également être avancé à propos de rapprochements ou d'isoglosses propres à certains groupes au sein d'une famille linguistique déterminée – ainsi, entre le germanique et le baltique ou le slave, ou entre ce dernier et l'iranien, etc., considérations déjà mises en avant par Antoine Meillet dans son ouvrage sur *Les dialectes indo-européens*. L'histoire, encore largement inachevée, des langues mixtes ainsi que celle, différente, des langues mélangées, des *Mischsprachen*, des créoles et des pidgins, reprend la même question mais sous l'angle des langues attestées historiquement et fréquemment à dates récentes. Il s'agit alors de rendre compte de langues dont l'apparition est récente et dont les conditions d'émergence nous sont, de ce fait, relativement accessibles. Dans ce dernier cas de figure, au moins une des langues en présence (généralement une langue coloniale) est bien connue, parfois les deux. Lorsque plus de deux langues sont en présence le mélange des langues s'effectue également le cas échéant. Ce qu'il y a d'intéressant pour nous dans ce phénomène c'est précisément l'apparition progressive de la grammaticalisation et de la syntaxisation d'une nouvelle langue qui puise des traits originaux dans chacune des sources linguistiques en présence. Nous reprendrons cette observation dans la suite.

1.4. DES MODÈLES EXPLICATIFS LIÉS À DES PARADIGMES RÉVOLUS

En somme, les disciplines linguistiques qui ambitionnent d'expliquer l'histoire d'ensembles de langues et de rendre compte aussi bien de la diversité de celles-ci, de la variation entre elles et à travers leurs histoires singulières, mais tout autant des similitudes ou des ressemblances structurées, oscillent depuis plus de deux siècles entre deux grands modèles explicatifs dont aucun des deux n'emporte la conviction. Au contraire, on constate une progressive désaffection, tant envers le modèle strictement génétique et comparatif dont l'achèvement le plus réussi est certainement l'indo-européen qu'envers le modèle aréal qui ne suscite plus non plus beaucoup d'intérêt. Il suffit pour en prendre la mesure de constater combien les cours universitaires dans ce secteur ont rapidement disparu des programmes. Durant mes études, les cours de grammaire comparée étaient fort importants et la réussite dans ces matières conditionnait à coup sûr la

réussite globale. Grammaires historiques et grammaires comparées ont pratiquement disparu des programmes partout dans le monde en tout cas en tant que cours obligatoires et importants. Ne faut-il pas voir dans ces évolutions le signe d'une modification profonde des paradigmes de pensée? La disparition à peu près concomitante des deux modes d'explication ne doit-elle pas être interprétée comme la marque d'un lien intrinsèque entre l'une et l'autre, chacune des deux renvoyant symétriquement à l'autre? C'est l'interprétation que nous adoptons ici en faisant un détour par la préhistoire et la philosophie politique.

2. DES RÉFLEXIONS ISSUES D'UNE HISTOIRE DES LANGAGES HUMAINS NATURELS

Nous proposons donc d'abandonner provisoirement les deux modèles habituels pour nous pencher sur une histoire globale des langages humains naturels en remontant aux origines de ces derniers telles qu'on peut les reconstruire.

2.1. AUX ORIGINES DES LANGAGES HUMAINS NATURELS

2.1.1. LES LANGAGES ANIMAUX

On sait qu'aujourd'hui les paléontologues sont parvenus à remonter par des traces fossiles presque à l'époque de la séparation des premiers hominidés d'avec la branche des pongidés. Au fur et à mesure de l'évolution qui conduira aux futurs hominidés puis notamment à *Homo sapiens* vont se développer diverses aptitudes caractéristiques, dans leur étonnante conjonction, de notre espèce humaine. Sans doute, certains traits, pris isolément, peuvent être présents dans telle ou telle espèce, il n'y a cependant que dans notre espèce que l'ensemble de ces traits sont présents et qu'ils agissent habituellement en concordance les uns avec les autres. Les règles sociales du fonctionnement collectif se sont développées bien davantage dans de nombreuses autres espèces que chez *Homo sapiens*, mais alors c'est toujours au détriment d'autres aspects développementaux, comme on s'en aperçoit, notamment, chez les insectes sociaux. Avant d'aborder d'autres aspects de l'évolution, observons comment des formes de communication apparaissent pour ainsi dire dans, sans doute, la totalité des espèces vivantes. Nous parlons de formes de «communication» plutôt que de formes langagières, car au premier stade de la communication, on note de simples bruits exprimant une émotion, une douleur, une joie, etc. Ces bruits ne sont pas destinés à d'autres êtres vivants même si ces derniers les perçoivent et en tirent des conclusions. Au stade suivant, des bruits identiques peuvent, outre leur force expressive ou émotionnelle,

avoir comme objectif de faire signe à des congénères, plus rarement à des individus appartenant à d'autres espèces. Des bruits, des gestes, des mimiques peuvent être isolés ou se structurer de façon très rudimentaire selon une certaine syntaxe. Les lexèmes peuvent être fixés dans une à plusieurs traditions (c'est le cas de certains oiseaux) et se transmettre ainsi aux fins d'apprentissage précisant certaines formes innées.

2.1.2. LES LANGAGES DES HOMINIDÉS

Chez les primates supérieurs, plus particulièrement chez les pongidés¹, apparaît clairement un troisième stade de cette longue évolution. En effet, les expériences faites sur des pongidés (chimpanzés) montrent leur capacité à apprendre et à transmettre un langage humain, artificiel pour eux, et ils se révèlent capables de reproduire des structures prédicatives simples de type Sujet + Prédicat et même de les transposer métaphoriquement, notamment dans le domaine moral. Selon toute vraisemblance, la complexification des formes du langage s'est effectuée parallèlement sur trois axes: une zone d'expansion de chacun des langages (zones culturelles); une fixation des formes lexicales; une amorce de syntaxisation (parataxe vs syntaxe).

L'archéologie préhistorique met en évidence des zones culturelles dont l'expansion varie selon les données contextuelles (périodes, climat, ressources alimentaires, démographie, etc.). Les zones culturelles sont caractérisées précisément par la fixation relative, à l'intérieur de chaque zone, de ce que je pourrais désigner comme des «signifiants culturels». La normalisation formelle s'effectue selon deux principes: une forme tend à devenir identique dans toute l'aire culturelle; les différentes formes dans une même aire culturelle tendent à se structurer de manière identique, de constituer progressivement une «grammaire», d'où ultérieurement la possibilité de comparaisons grammaticales (par exemple, morphologiques).

2.1.3. LES STRUCTURES ÉLÉMENTAIRES PRÉDICATIVES

Il n'y a aucune raison de penser que les anciens hominidés n'aient pas été capables de prestations identiques, au contraire, à en juger par leurs progrès appréciables par l'évolution des technologies que l'archéologie préhistorique met en évidence. On a donc tout lieu de penser que les bandes d'hominidés qui se sont succédé durant des millions d'années pour aboutir peu à peu à *Homo sapiens* aient progressivement disposé d'un langage, au moins sommaire, composé d'un lexique peu à peu en expansion et d'une ou des quelques formes syntactiques très rudimentaires.

¹ Cf. les expériences faites avec Sarah et Washoe, sur celles-ci notamment les travaux de David Premack (entre autres, Premack 1976).

La structure binaire est évidemment la structure la plus simple. La structure prédicative est en fait une structure binaire puisque la copule n'est pas indispensable et est de fait absente dans de nombreuses langues ou n'apparaît que comme support d'autres indications (temps, personnes, modalités, etc.). Toute structure plus complexe peut être ramenée à une structure plus simple qui aboutit finalement à une structure binaire. Inversement, c'est au départ de structures élémentaires prédicatives que peuvent s'élaborer ensuite des structures de plus en plus complexes, ainsi qu'une véritable syntaxe.

2.1.4. LE PASSAGE À DES STRUCTURES COMPLEXES

L'étude de la complexité inclut également celle des processus de complexification. Il s'agit d'une problématique récente qui doit beaucoup à des savants tels qu'Henri Atlan ou Edgar Morin. Lors d'un colloque de Cerisy (dont les actes ont été publiés en 1991), l'œuvre d'H. Atlan a été examinée sous l'angle des théories de la complexité et la parole a été donnée d'abord à Atlan. Rapidement Atlan explique ainsi que les questions soulevées par l'analyse du langage constituent un «domaine d'approche privilégié des relations entre complexités naturelle et artificielle»². Finalement la question est simple en ce qui concerne les langages formels puisqu'ils peuvent être réduits à des langages de programmation que l'on peut ensuite analyser en termes de complexité algorithmique. La question est bien plus redoutable pour les langages naturels. L'auteur propose comme seule issue envisageable de les considérer comme des cas particuliers d'auto-organisation biologique avec accroissement de la complexité. Les liens qui s'établissent ainsi entre le langage et l'environnement résultent d'une intériorisation dans des faits de langue de réalités extérieures. Nous reprenons cette thèse ici.

Le passage à des structures grammaticales complexes se fait, dans notre hypothèse, en parallèle avec l'évolution corrélatrice d'autres phénomènes. Pour illustrer cela par un exemple simple, c'est dans la Rome classique que la ville prend des structures urbanistiques de plus en plus complexes qui correspondent et répondent à l'évolution de la société latine, c'est aussi le moment où la phrase latine se complexifie. Pour n'en citer que deux exemples, l'apparition du style indirect surtout avec César qui le met en œuvre dans un souci de propagande à travers des textes où il feint de disparaître pour réapparaître plus efficacement à la troisième personne. L'autre exemple, repris à la même langue et à la même époque avec l'invention de la période dont Cicéron illustre à merveille la technique et la mise en œuvre.

² Atlan 1991, p. 29.

2.2. LES DÉBUTS DE LA SÉDENTARISATION

Les débuts de la sédentarisation vont entraîner partout un accroissement important de la taille des communautés humaines. La question de l'alimentation et de la protection contre des bandes rivales, les intempéries ou des prédateurs se posera en des termes absolument nouveaux.

2.2.1. DES AGGLOMÉRATS HUMAINS

On sait que les hominidés ont vécu durant la plus grande partie du paléolithique en petites bandes de chasseurs-cueilleurs. Les bandes vivent à ciel ouvert, sans abri ou avec des abris de fortune contre les intempéries. Dans ce type de société dont il ne subsiste plus beaucoup d'exemples aujourd'hui, la recherche de la nourriture conditionne la survie du groupe. La bande ne peut être ni trop nombreuse, ni trop faible non plus. Trop nombreuse, elle s'exposerait à ne pas trouver les quantités indispensables de nourriture nécessaire à la survie de tous. De fait, les bandes essaient en général dès qu'elles atteignent quelques dizaines de personnes (50 ou 60 personnes sont des nombres plafonds). Le groupe ne peut être trop peu nombreux non plus, il serait une proie facile pour des bandes rivales, la maladie risquerait également de la faire descendre en dessous d'un seuil critique, surtout si des problèmes de consanguinité devaient encore restreindre sa capacité reproductrice. La possibilité de trouver une nourriture suffisante, quelles que soient les circonstances climatiques du moment, quelles que soient les conditions environnementales de l'époque, va progressivement modifier les rapports de l'Homme à son alimentation tout comme les rapports des Hommes entre eux.

2.2.2. L'ARME ALIMENTAIRE

DANS UN CONTEXTE DE SPÉCIALISATION

L'avènement de l'agriculture et de l'élevage va modifier radicalement les conditions de vie de l'espèce humaine. Ces événements majeurs surviendront à des dates différentes selon les lieux. L'élevage apparaît durant la période de protonéolithique (X^{ème} et IX^{ème} millénaires avant notre ère). Il s'étendra peu à peu. L'agriculture est précédée d'une période de plusieurs millénaires durant laquelle dans des lieux où poussent de façon spontanée et à l'état naturel diverses graminées et d'autres plantes qui seront ultérieurement cultivées, se constituent des réserves alimentaires provisoires. Ces lieux changent selon les opportunités. Ils permettent toutefois à l'espèce humaine de garantir ses ressources alimentaires. Les lieux où abondent des ressources alimentaires végétales sont souvent fréquentés par des animaux que l'homme peut chasser plus aisément du fait de leur proximité. La conservation des aliments et leur distribution suffisamment

équitable modifient les rapports sociaux et ce d'autant plus que l'abondance des ressources facilite l'accroissement numérique des communautés.

2.2.3. LES MODIFICATIONS URBANISTIQUES

Les communautés recherchent d'ailleurs des lieux situés à proximité de ces garde-manger naturels et s'y installent de façon semi-nomade. Vers la même époque apparaissent d'autres signes importants, comme des objets ornés artistiquement ou religieusement. La poterie apparaît dès les débuts du X^{ème} millénaire en plusieurs endroits. On la retrouve rapidement partout. Les variétés des réalisations permettent habituellement de déterminer les zones culturelles et les zones d'influence. Les plans des logements se complexifient et l'architecture se diversifie selon les régions. Les zones culturelles se stabilisent. Les agglomérations s'enrichissent de lieux de pouvoir, les témoignages d'objets religieux se multiplient, autant manifestation populaire que prérogatives de pouvoirs centraux qui émergent peu à peu. Les débuts de ce qu'on peut appeler l'urbanisation mettent en évidence une hiérarchie topographique claire: au sommet de la société et de l'agglomération, les lieux de pouvoir (temples, palais, réserves alimentaires), puis des lieux de production et finalement au bas de l'échelle les lieux réservés aux échelons inférieurs de la société.

2.2.4. UNE SOCIÉTÉ FORTEMENT HIÉRARCHISÉE

Lorsque l'histoire se manifeste sous des formes idéographiques, que ce soit en pays de Sumer, en Égypte ou en Chine, outre l'apparition de systèmes d'écritures, définition traditionnelle de l'histoire en l'occurrence précédée depuis plusieurs millénaires par des systèmes de glyphes, répandus sur des aires culturelles fort étendues, on sait que d'autres manifestations culturelles, religieuses et politiques se produisent dans le même temps. Ce n'est pas un hasard si les grandes sociétés qui émergent de la protohistoire sont de grands Empires: Empire sumérien puis akkadien, Empire égyptien et Empire chinois. Les premiers textes de l'histoire reflètent la nature complexe de ces sociétés. Ils traitent de gestion économique et de comptabilité, d'impôts, de redevances, de rations alimentaires, de commerce; ils règlent également la vie religieuse et à travers des textes juridiques précoces le droit des citoyens; ils citent et évoquent les dieux des panthéons. Le pouvoir politique se lit en filigrane, mais ne se découvre que très rarement: Hamurabi reçoit le code du dieu Shamash, ce qui souligne clairement les fondements de pouvoirs politiques d'une nouvelle espèce. De même chez des nomades vivant à proximité, Moïse reçoit le décalogue des «mains» de Dieu.

2.3. LES ADAPTATIONS LANGAGIÈRES

Les langues humaines étant le principal médiateur pour que l'homme puisse exprimer le monde, tout comme elles lui permettent de s'exprimer lui-même et d'être aux autres, on s'attend à ce que chaque langue porte les «traces» de son histoire immémoriale et qu'elle se soit adaptée aux exigences spécifiques de la communication dans chacune des situations où elles ont été utilisées surtout durant de longues périodes.

2.3.1. LA SYNTAXISATION DES LANGUES

En lisant Proust ou Dostoïevski, Cicéron ou César, Dante ou Goethe, peu d'entre les lecteurs s'interrogent sur les raisons qui ont progressivement permis à des langues d'exprimer la pensée humaine dans différentes langues en disposant d'un lexique nuancé et important ainsi que d'une grammaire raffinée, adaptée à l'expression de liens subtils et facilitant la verbalisation de pensées complexes, parfois hautement sophistiquées. Il est impossible de retracer l'histoire de la grammaticalisation des langues depuis les premières structures, les plus élémentaires, les plus simples, les structures binaires, celles que l'on désigne comme des structures attributives ou prédicatives, des structures à deux termes seulement. Les techniques de comparaison permettent sans doute d'évoquer certains éléments de cette longue histoire. Cela en retraçant à l'intérieur d'une famille linguistique génétique l'histoire et la préhistoire de certaines grammaticalisations.

Dans le cadre des langues indo-européennes ou des langues sémitiques, par exemple, la reconstruction grammaticale s'exerce relativement ou aisément, tant pour la morphologie (dérivation nominale ou verbale; flexion nominale et verbale) que pour la syntaxe de certains groupes ou de certaines modalités d'expression (par exemple, parataxe *vs* syntaxe; développement des syntagmes; systèmes des clitiques; etc.). Si certains traits grammaticaux peuvent s'emprunter et même «voyager», à l'instar de certains lexèmes, le phénomène est bien plus rare que pour les mots-voyageurs. On pourrait citer l'extension géographique progressive des adverbes exprimant 'oui' et 'non'. Ou l'extension des flexions déterminées enclitiques aux adjectifs en iranien, en baltique et en slave, avec le parallélisme des flexions forte et faible en germanique. Ou encore, l'extension, sans doute à partir du grec, lui-même s'inspirant peut-être de modèles sémitiques, d'un système d'articles permettant la substantivation de n'importe quel élément, etc.

2.3.2. IRRADIATION DES LANGUES, IRRADIATION DES POUVOIRS

Il est vraisemblable qu'à partir des modifications substantielles dans la vie des communautés humaines apportées à la fin du mésolithique les populations d'un certain nombre de territoires se sont relativement stabilisées. Au paléolithique, par contre, les bandes de chasseurs-cueilleurs circulaient constamment, se fréquentant ou s'évitant entre elles, mais échangeant objets, expériences, mots, se croisant éventuellement, s'associant aussi ou se combattant... À partir des débuts de la sédentarisation, le langage change de statut et le pouvoir de nature. Jusqu'à cette époque le langage servait aux simples réalités de la cueillette ou de la chasse. Le chef de la bande ne donne pas ses «ordres», il n'est même pas, selon l'expression latine, le *primus inter pares*, il fonctionne selon ce qu'on désignerait aujourd'hui comme un «médiateur», renvoyant aux autres membres de la communauté leurs propos jusqu'à ce que du groupe émane une synthèse ou une décision.

Dans une communauté devenue numériquement bien plus importante, le langage exerce une autre fonction. À la forte hiérarchisation de la société, imposée par les innovations économiques, sociales, religieuses et culturelles, correspond un changement dans le langage. La distance qui intervient entre le chef et chacun des simples sujets se marque sans doute également par une distance dans le langage et les attitudes. Le pouvoir descend les échelons de la hiérarchie depuis le sommet jusqu'aux derniers niveaux du peuple. Le pouvoir irradie du haut vers le bas, le langage du pouvoir se répand de la même manière, il s'étend aussi sur l'ensemble des terres où le pouvoir s'exerce. Comme on le constate par les observations de la sociolinguistique, l'exercice du pouvoir se conjugue aux effets de la vie sociale sur une aire déterminée et aboutit peu à peu à une homogénéisation des caractéristiques de la communauté.

2.3.3. LA NÉCESSAIRE CONTEXTUALISATION

Les identités communautaires se forment ainsi sur la base de différences antérieures qui s'estompent au profit de traits communs. Aux effets uniformisateurs jouant dans l'espace devenu commun s'ajoutent dorénavant le poids des expériences communes et leur transmission à toute la communauté. La vie commune entraîne le développement d'une histoire commune et d'un système commun d'interprétation. L'historicité de chaque communauté se développe de ce fait. Dorénavant, chaque communauté humaine se transmettra sa propre histoire, le langage de cette transmission exigera une contextualisation spécifique.

2.4. LA DIFFÉRENCIATION DES LIENS LINGUISTIQUES

C'est dans ce contexte particulier du développement des communautés humaines que l'on peut tenter de comprendre un nouveau processus de différenciation des liens linguistiques antérieurs.

2.4.1. LA SURVIE DES LIENS ANTÉRIEURS ET LEURS DÉVELOPPEMENTS RÉCENTS (LIENS ARÉAUX)

Les éléments lexicaux et, de manière sans doute moins évidente, les éléments grammaticaux datant des époques antérieures à la sédentarisation et aux importantes modifications qui en découlèrent pour les communautés humaines, assuraient des liens ponctuels entre diverses communautés humaines. Ces liens furent abandonnés ou réinterprétés dans de nouveaux systèmes langagiers. Comme ces liens n'étaient pas justifiables au sein d'un système, ils purent plus aisément s'inscrire dans de nouveaux systèmes langagiers. La survie de ces isoglosses dans plusieurs zones devenues depuis des zones «nationales» ou «ethniques» permet de pointer des liens aréaux qui sont à la base des recoupements observés dans les comparaisons du deuxième ou du troisième degré.

2.4.2. LES DÉBUTS DES LIENS «GÉNÉTIQUES»

Par contre, le développement de la vie communautaire à l'intérieur de chaque territoire introduisit le système langagier de chaque communauté dans des ensembles de liens structurés, liens qui furent préservés lors de migrations et d'éclatements ultérieurs. De la même manière, des liens existant entre plusieurs communautés fixées géographiquement dans le voisinage les unes des autres permettent, par leur structuration, d'exprimer des concordances entre des langues dont on affirmera ensuite qu'elles descendent de la même protolangue. La génétique des populations, discipline dont les progrès récents sont fulgurants, fournit un excellent modèle de ce genre de développements.

2.4.3. LES PARENTÉS EN CHAÎNES: CONFUSIONS ENTRE LE GÉNÉTIQUE ET L'ARÉAL

Parallèlement, la structuration des éléments entre des communautés voisines ou leur maintien dans un éventuel éclatement d'une ancienne communauté permet de comprendre ce que l'on désigne habituellement par des «parentés en chaîne». Exemple du finno-ougrien et de l'indo-européen ou exemple de l'indo-européen et du sémitique: dans cette perspective, comment interpréter les rapports entre le finno-ougrien et le sémitique. Deux solutions peuvent être ainsi proposées: soit, dans la perspective des

théories du proto-mondial, les points en commun seraient les preuves d'une parenté originelle de toutes les langues humaines, soit, en privilégiant les hypothèses culturalistes, les éléments comparables seraient les vestiges actuels de communautés régionales aujourd'hui largement disparues. Nous ne pensons pas pouvoir adhérer à la première solution puisqu'aucune règle phonétique ou phonologique établissant des équivalences strictes entre les différentes familles ne s'est avérée possible, il nous semble donc préférable de dissocier les deux types d'explication: la première serait génétique, la seconde relèverait plutôt de l'histoire des cultures et des mentalités.

3. CONCLUSIONS

Il est temps de conclure. Ne doit-on pas considérer que chacune des deux explications traditionnelles, s'enracinant dans une matrice particulière, adopte les présupposés propres à une vision des choses, propre aussi à une matrice kuhnienne largement enracinée dans le XIX^{ème} siècle? Les explications évolutives doivent s'intégrer dans les contextes auxquels elles se rapportent: de ce fait les explications génétiques ou aréales ne s'insèrent pas dans des contradictions. Il n'est pas nécessaire de choisir entre elles puisqu'elles conviennent l'une et l'autre, car elles s'appliquent à des ordres différents de phénomènes. La convergence des modes d'explication entre la préhistoire, la paléontologie, l'éthologie animale, les sciences du langage, l'histoire de la philosophie politique, etc., tout converge en effet pour que nous prenions en compte les deux modes d'explication. Ceux-ci ne s'excluent donc pas, ils se complètent en un phénomène d'adaptation explicative.

© Guy Jucquois

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ATLAN Henri, 1991: «L'intuition du complexe et ses théorisations», in Fogelman Soulié F., Milgram M. (éds), *Les théories de la complexité. Autour de l'œuvre d'Henri Atlan. Colloque de Cerisy 1984*. Paris: Seuil, p. 9-42
- PREMACK David, 1976: *Intelligence in Ape and Man*. Hillsdale, N.J. New York: L. Erlbaum Associates



August Schleicher (1821-1868) et Johannes Schmidt (1843-1901)

**Traduction automatique et modes d'intégration
dans les sciences du langage.
Le cas des premiers travaux
britanniques et russes**

Jacqueline LÉON

Université Paris Diderot – CNRS

Résumé:

Dans cet article, je propose d'examiner comment la traduction automatique, technologie de guerre froide conçue aux États-Unis en dehors de la linguistique, a été intégrée dans les sciences du langage. On examinera les premières expériences menées dans les années 1950 en Grande-Bretagne et en URSS en montrant que, dans les deux cas, cette intégration s'est effectuée grâce à un ancrage solide dans les traditions linguistiques et culturelles, et sur le long terme. Ont été développées des méthodes de traduction automatique par langue intermédiaire fondées sur des théories sémantiques propres à chaque tradition, très différentes des méthodes américaines centrées sur l'analyse syntaxique et les langages formels.

Mots-clés: traduction automatique, horizon de rétrospection, horizon de projection, tradition britannique, tradition russe, langues universelles, langues intermédiaires

INTRODUCTION

La traduction automatique (*infra* TA), apparue à la fin des années 1940, est issue des sciences de la guerre¹, à l'interaction des sciences et de l'ingénierie, qui ont connu un essor particulier aux États-Unis. La TA a été développée en tant que technologie à haute valeur stratégique destinée à fournir des traductions en série, au départ par les États-Unis, puis par les trois autres pays, Grande-Bretagne, URSS et France, tenus pour les «vainqueurs» de la Seconde guerre mondiale, possédant l'arme atomique et impliqués au premier chef dans la guerre froide. Bien que son objectif ait été de traduire des langues dans d'autres langues, la TA a été conçue en dehors de la linguistique et a dû être intégrée dans un second temps par les sciences du langage. Cette intégration, qu'on peut qualifier de tournant de l'automatisation pour les sciences du langage, s'est effectuée de façon diverse selon les traditions intellectuelles, culturelles et linguistiques. Dans cet article, j'examinerai plus particulièrement les traditions britannique et russe qui, tout aussi curieux que cela puisse paraître, peuvent être comparées sur le plan des «modes d'intégration» de la TA. Pour appréhender ce tournant, je vais m'appuyer sur les notions d'*horizon de rétrospection*² et de *projection*³ introduites par Sylvain Auroux⁴, en développant deux parties: a) la mise en place de la TA aux États-Unis comme nouvel horizon de rétrospection pour les sciences du langage; b) une étude comparative de l'intégration de ce nouvel horizon dans les traditions britannique et russe.

¹ Dahan, Pestre (éds), 2004.

² «Parce que c'est un phénomène social (et non biologique), l'activité scientifique est impossible sans transmission du savoir, sans le fonctionnement institutionnel des formations, du cumul des connaissances (par exemple sans bibliothèque), et sans la mémoire individuelle. Le texte scientifique comprend essentiellement deux types d'expressions. Les unes font référence au seul domaine des phénomènes, manipulés à l'aide de concepts appartenant à la connaissance commune [...] les autres font référence à d'autres travaux, par définition antérieurs. Nommons *horizon de rétrospection*, cet ensemble de références [...] la structure de l'horizon de rétrospection est une cause dans la production momentanée de la recherche [...] Mais à l'inverse, la structure du système scientifique détermine celle des horizons de rétrospection» (Auroux 1987, p. 29).

³ «Parce qu'il est limité, l'acte de savoir possède par définition une épaisseur temporelle, un *horizon de rétrospection*, aussi bien qu'un *horizon de projection*. Le savoir (ou les instances qui le mettent en œuvre) ne détruit pas son passé, comme on le croit souvent à tort, il l'organise, le choisit, l'oublie, l'imagine ou l'idéalise, de la même façon qu'il anticipe son avenir en le rêvant tandis qu'il le construit. Sans mémoire et sans projet, il n'y a tout simplement pas de savoir» (Auroux 1995, p. 49).

⁴ Auroux 1987 et 1995.

1. CONSTRUCTION D'UN HORIZON DE RÉTROSPECTION POUR LA TA COMME TECHNOLOGIE DE GUERRE

Deux personnalités et trois rapports ont impulsé et jalonné les débuts de la TA, en délimitant une périodisation en trois temps, un début, un milieu, une fin, sur une période courte de 17 ans (1949-1966). Il s'agit de Warren Weaver et de Yehoshua Bar-Hillel, et pour les rapports du *Memorandum* de Weaver (1949), du rapport Bar-Hillel (1960) et du rapport de l'ALPAC (1966).

1.1. LE MEMORANDUM DE WEAVER (1949)

Au début l'histoire est américaine, et la figure de Warren Weaver (1894-1978) y joue un rôle central. Mathématicien, il dirige, pendant la Seconde guerre mondiale au MIT, la section D2 «Fire Control» du tout puissant *Office of Scientific Research and Development*, qui est au cœur du dispositif militaro-scientifique américain. Après la guerre, Weaver retourne à la *Rockefeller Foundation* et fait partie de nombre d'institutions gouvernementales d'organisation et de financement de la recherche, civiles comme la NSF (*National Science Foundation*) et l'*American Association for the Advancement of Science*, ou militaire comme la *Naval Research Advisor Committee*. De plus, il est un des membres fondateurs de la *Rand Corporation*, premier *think tank* américain, fondée par l'*US Air Force* et regroupant des logiciens et des mathématiciens.

La grande affaire de l'après-guerre, c'est la guerre froide, où, dans la compétition scientifique et militaire avec les Soviétiques, la traduction des textes scientifiques russes en anglais occupe pour les Américains une place cruciale. La TA correspondait, pour Weaver, au type d'objectif défini par la *Rand*, dans le sillage de la «culture de guerre»⁵: interpénétration des sciences fondamentales et de l'ingénierie; automatisation d'un travail jusqu'alors spécifiquement humain; définition d'un objectif unique, en l'occurrence la production en série de traductions scientifiques et techniques; mise en œuvre de moyens humains et techniques colossaux pour réaliser l'objectif en privilégiant les solutions formelles par rapport aux solutions humaines. En diffusant son *Memorandum* «*Machine Translation*» en 1949, Weaver impulse des recherches en TA au sein de la *Rand Corporation* et dans trois universités américaines, dont le *Research Laboratory of Electronics* du MIT où Bar-Hillel va être embauché en 1951.

⁵ Dahan, Pestre (éds), 2004.

1.2. UNE LINGUISTIQUE POUR INGÉNIEUR

Dans le cadre de la culture scientifique de guerre, la linguistique n'a pas de place. La TA est une technologie destinée à produire des traductions en série et économiquement rentables où les questions linguistiques sont considérées comme non prioritaires au regard des problèmes liés à l'architecture et à la limitation de la puissance des machines, limitation de mémoire, de vitesse et de stockage. En créant une linguistique pour la machine [*machine translation linguistics*], les ingénieurs vont d'ailleurs dénier à la linguistique toute légitimité dans l'automatisation de la traduction, en créant des objets linguistiquement artificiels, notamment en morphologie pour la confection de dictionnaires électroniques⁶. On assiste ainsi à la négation de l'horizon de rétrospection des néo-bloomfieldiens qui avaient consacré plusieurs décennies à décrire la morphophonologie des langues.

1.3. RAPPORT BAR-HILLEL ET RAPPORT DE L'ALPAC

Malgré le succès médiatique de la première démonstration sur ordinateur qui a eu lieu en 1954 à New York⁷, et qui fut suivie de la création de nouveaux centres de TA, notamment des premiers centres en Grande-Bretagne et en URSS, les bailleurs de fonds, NSF et CIA, commencent à douter de l'efficacité de cette nouvelle technologie, dont les résultats s'avèrent très médiocres.

Bar-Hillel (1915-1975) va jouer alors un rôle considérable. Philosophe des sciences et logicien, il est nommé premier chercheur à plein temps en TA au MIT en 1951, et sera chargé en 1958 par la NSF d'établir un rapport sur la TA. Il enquêtera sur la vingtaine d'équipes existant dans le monde: dix centres aux États-Unis, sept centres en URSS, deux centres en Grande-Bretagne, un centre en Italie. L'argumentation de Bar-Hillel, dans son rapport publié en 1960, aboutit à un jugement sans appel. La «Fully Automatic High Quality Translation»⁸, préconisée par plusieurs groupes de TA, est une illusion et un objectif déraisonnable même pour les textes scientifiques. Malgré les investissements considérables, très peu de problèmes linguistiques ont été résolus. Le seul objectif «raisonnable» pour la commercialisation de la traduction scientifique de bonne qualité, c'est la traduction humaine assistée par ordinateur.

Le relais institutionnel est pris par la mise en place du comité ALPAC (*Automatic Language Processing Advisory Committee*) dont le rapport, publié en 1966, aura des conséquences importantes certes sur le

⁶ Léon 1999.

⁷ Celle-ci, qui consistait dans la traduction par la machine de quelques phrases mettant en jeu un dictionnaire de quelques mots et quelques règles de syntaxe, a connu un grand succès.

⁸ 'Traduction entièrement automatisée de très bonne qualité'.

devenir de la TA, mais aussi sur le statut et la réorganisation de la linguistique aux États-Unis. L'ALPAC, en provoquant l'arrêt des financements des groupes de TA aux États-Unis et dans le monde en général, clôt cette période de 17 ans des débuts de la TA. Toutefois, en décrétant la légitimité de la linguistique computationnelle comme «nouvelle linguistique», il joue également un rôle important dans l'histoire des sciences du langage. La linguistique computationnelle, fondée sur l'interaction entre langages formels à base logico-mathématique, analyse syntaxique et programmation marque le tournant de l'automatisation des sciences du langage.

Bar-Hillel joue là encore un rôle essentiel. Dès 1952, il préconise le développement d'une syntaxe opérationnelle pour la TA à base logico-mathématique, à partir des travaux du logicien Kazimierz Ajdukiewicz et des grammaires transformationnelles de Zellig Sabbetai Harris, dans le sillage des travaux de Rudolf Carnap. Il faut noter que c'est grâce à cet environnement, le groupe de TA au MIT où il fut recruté en tant qu'élève de Harris, et les travaux en analyse syntaxique automatique de Bar-Hillel, que Noam Chomsky a commencé à travailler sur la grammaire générative et transformationnelle. Le rapport de l'ALPAC s'appuie d'ailleurs sur le programme chomskyen pour promouvoir la linguistique computationnelle. Le noyau dur et scientifique de la linguistique computationnelle, c'est l'analyse syntaxique automatique.

1.4. UN NOUVEL HORIZON DE RÉTROSPECTION

La TA n'est donc pas créée *ex nihilo*, elle a son propre horizon de rétrospection. C'est celui de son maître d'œuvre, Weaver, homme-clé des sciences de la guerre, et c'est aussi celui de Bar-Hillel, instaurateur de l'analyse syntaxique automatique. Pour Weaver, ce sont la théorie de l'information, la logique, les statistiques, les probabilités, le calcul numérique et la cryptographie qui vont servir d'horizon de rétrospection à la constitution de la TA comme première application non numérique des calculateurs électroniques. Bar-Hillel ancre la TA dans la première mathématisation du langage, la logique mathématique des années 1930 et l'analyse syntaxique.

Cet horizon de rétrospection va s'intégrer à la linguistique américaine de deux façons. La TA ravive chez les néo-bloomfieldiens, bien que de façon relativement brève, un intérêt pour la traduction⁹. Parallèlement, la possibilité d'automatisation conduit à un développement de la formalisation des procédures de description chez les bloomfieldiens, notamment Charles F. Hockett et Zellig Harris. Les représentations arborescentes deviennent dynamiques et on voit apparaître les premières grammaires génératives préfigurant les travaux de Chomsky des années 1955-1957¹⁰.

⁹ Archaimbault, Léon (à paraître).

¹⁰ Léon (à paraître [b]).

Les tentatives de formalisation, analyse syntaxique de Bar-Hillel et représentations hiérarchiques dynamiques chez Hockett et Harris, sont ancrées dans la première mathématisation du langage. En intégrant la possibilité d'automatisation, une nouvelle étape de cette mathématisation va s'accomplir, celle de l'automatisation-mathématisation de la grammaire. La linguistique computationnelle et la grammaire générative deviennent alors les horizons de projection des sciences du langage aux États-Unis¹¹.

2. LES PREMIÈRES EXPÉRIENCES DE TA EN GRANDE-BRETAGNE ET EN URSS: UNE INTÉGRATION SUR LE TEMPS LONG

Les premières expériences de TA en Grande-Bretagne et en URSS présentent plusieurs similitudes. Acteurs majeurs de la guerre froide, les Britanniques et les Russes sont en effet les premiers, dans le sillage des États-Unis et de la première démonstration sur ordinateur de 1954, à s'engager dans des expériences de TA. Même si les groupes russes et britanniques ont mené des expérimentations en TA de façon parallèle et souvent dans la méconnaissance totale des travaux des uns et des autres¹², ils ont comme point commun d'avoir entrepris ces expérimentations en les inscrivant dans leurs horizons de rétrospection respectifs, et en arrimant les horizons de projection sur le temps long. En donnant la priorité au transfert de sens dans le processus de traduction et non à la logique mathématique et à la syntaxe comme les Américains, ils ont été amenés à développer des méthodes pour la TA de langues intermédiaires à base sémantique. Ce qui différencie ces deux modèles, outre le contexte politique, c'est la familiarité avec la première mathématisation. Avec les travaux de Bertrand Russell, Alan Turing, Ludwig Wittgenstein (entre autres), les Britanniques sont très au fait de la première mathématisation qui composait l'essentiel de l'horizon de rétrospection de Weaver et de la TA. Ils ont leur propre école de théorie de l'information avec E. Colin Cherry, Dennis Gabor et David McKay. Pour les Soviétiques, c'est au travers des débats sur la cybernétique que ces questions sont abordées. Même si Norbert Wiener (1894-1964)¹³ reconnaît les travaux pionniers de certains mathématiciens russes – il cite Andrej Kolmogorov (1903-1987), Nikolaj Krylov

¹¹ Outre la TA, il faut prendre en considération l'interaction entre théorie de l'information et phonétique acoustique, également issue des sciences de la guerre, dans la construction de nouveaux horizons de rétrospection et de projection pour les sciences du langage. Ainsi, les travaux de Roman Jakobson, Gunnar Fant, Morris Halle et E. Colin Cherry sur la théorie des traits distinctifs ont joué un rôle essentiel dans la mathématisation des sciences du langage de la seconde moitié du XX^{ème} siècle (Léon [à paraître (a)]).

¹² On notera que les Russes connaissaient les travaux du CLRU (Mel'čuk 1961; Žolkovskij 1961), l'inverse n'étant pas vrai.

¹³ Wiener 1948.

(1879-1955) et Nikolaj Bogoljubov (1909-1992)¹⁴ – il est difficile de cerner actuellement l'ancrage des Russes dans la première mathématisation du langage¹⁵.

2.1. LES PIONNIERS:

L'ESPÉRANTO COMME LANGUE INTERMÉDIAIRE

2.1.1. LA MACHINE DE SMIRNOV-TROJANSKIJ (1931, 1947)

Étrangement, les tout premiers pionniers de la machine à traduire sont d'une part un Russe, d'autre part deux Britanniques dont aucun n'est linguiste. Ce sont des inventeurs qui, bien qu'à des époques différentes, se sont appuyés sur l'espéranto comme langue intermédiaire pour imaginer une machine à traduire.

Le projet de machine à traduire conçu par l'ingénieur Petr Smirnov-Trojanskij (1894-1950) en 1931, et rédigé en 1947 sous le titre *De la machine à traduire, construite sur la base d'une méthode monolingue*, a été publié en 1959 par les pionniers de la TA en URSS, Izabella Bel'skaja, Dmitrij Panov et Lev Korolev. En reprenant ce projet des années 1930-1940, l'objectif des chercheurs soviétiques était de tenter d'instaurer les Russes comme pionniers de la TA, avant les Américains, à l'instar du sputnik lancé en 1957.

Le tableau ci-dessous (p. 56) illustre la méthode de traduction élaborée par Smirnov-Trojanskij¹⁶:

¹⁴ «Let it be remarked parenthetically that some of my speculations in this direction attach themselves to the earlier work of Kolmogoroff in Russia, although a considerable part of my work was done before my attention was called to the work of the Russian school. [Kolmogoroff A.N. 1941 "Interpolation und Extrapolation von stationären zufälligen Folgen" Bull. Ac. Sciences USSR ser. maths 5 3-14]» (*ibid.*, p. 11).

¹⁵ Ce point, abordé dans Mindell, Segal, Gerovitch 2003, mériterait d'être approfondi.

¹⁶ Archambault, Léon 1997, p. 115.

A	A1	(B1 + C1)		(B + C)	
Das Bild	Das Bild - o	картина - o	Le tableau - o	картина	Le tableau
der Welt	die Welt de - o	мир de - o	le monde de - o	мира	du monde
zeigt,	zeigen - as	показывать - as	montrer - as	показывает,	montre
wie	wie	как	comment	как	comment
die Materie	die Materie - o	материя - o	la matière - o	материя	la matière
sich bewegt	sich bewegen - as	двигаться - as	se mouvoir - as	движется,	se meut
wie	wie	как	comment	как	comment
die Materie	die Materie - o	материя - o	la matière - o	материя	la matière
denkt	denken - as	мыслить - as	penser - as	мыслит	pense

Comme base d'automatisation de la traduction, Smirnov-Trojanskij postule une structure commune à toutes les langues, au delà de leur diversité; entre la langue-source et la langue-cible, il suggère de passer par un texte intermédiaire, qu'il dit *logique*, qui consiste en une suite de mots apparaissant sous leur forme grammaticale de base, comme autant d'entrées de dictionnaire qui seront ensuite traduites. Dans le système de Smirnov-Trojanskij, un traducteur obtient, à partir d'un texte en langue source A, un texte en langage *logique* A₁ que la machine traduira automatiquement en langage *logique* B₁, grâce à un dictionnaire qui traduit automatiquement les entrées. Le texte B₁ sera ensuite arrangé manuellement par un rédacteur en langue cible B.

Certaines formes de ce langage logique: forme + marque de reconnaissance du verbe (as) et du nom (o) sont des emprunts à l'espéranto.

Pour Smirnov-Trojanskij, le grand intérêt de cette méthode de traduction réside dans le fait qu'il s'agit d'une méthode *monolingue*, chaque traducteur pouvant ne connaître qu'une langue et une seule: il met ainsi le travail de traduction à la portée de tous les citoyens, puisque «ce travail ressemble aux exercices des écoliers du cours élémentaire qui décomposent un texte de leur langue natale en parties de propositions et en parties de discours»¹⁷. En outre, les avantages économiques de la méthode sont nombreux, notamment la possibilité de faire appel à des traducteurs non qualifiés.

¹⁷ Cf. in Panov (éd.), 1959, p. 8.

2.1.2. LE *PIDGIN ENGLISH* DE RICHENS ET BOOTH (1948)

Pour Andrew D. Booth (1918-2009) et Richard H. Richens (1919-1984), une langue est une suite de symboles représentant des idées. La traduction est une opération de substitution d'une langue à une autre pour exprimer le même ensemble d'idées. La procédure consiste à décomposer les mots du texte source en unités sémantiques (racines et affixes séparés par des *), chacune représentant une idée (1), puis à opérer une traduction mot à mot en appliquant un dictionnaire bilingue. Le résultat est une suite de mots et de directives grammaticales ressemblant à une forme stéréotypée de *Pidgin English* (2) contenant des directives grammaticales issues de l'analyse de la langue source (3). L'astérisque signale le lieu d'une décomposition morphologique, résultat d'une post-édition. Celle-ci doit être réécrite en anglais standard (4).

(1) texte français (source)

Il n'est pas étonnant de constater que les hormone*s de croissance ag*issent sur certain*es espèce*s, alors qu'elles sont in*opér*antes sur d'autre*s, si l'on song*e à la grand*e spécificité de ces substance*s.

(2) résultat: *Pidgin English*

v not is not / step astonish v of establish v that / which ? v hormone m of growth act m on certain m species m, then that / which ? v not operate m on of other m if v one dream / consider z to v great v specificity of those substance m.

(3) directives grammaticales utilisées dans l'exemple

m: pluriel (multiple, pluriel ou duel)	v vide (dénué de signification) z non spécifié
--	---

(4) résultat du post-editing

It is not surprising to learn that growth hormones may act on certain species while having no effect on others, when one remembers the narrow specificity of these substances¹⁸.

Dans le cas russe, comme dans le cas britannique, ces approches, qui peuvent paraître naïves, témoignent de l'importance d'un horizon de rétropection commun qui peut ici se confondre avec une tradition, dont font partie, dans les années 1930-1950, les langues internationales, en particulier l'espéranto. Mais les similitudes s'arrêtent là. Les modèles de langues intermédiaires qui en sont issus sont très différents. Les contextes, eux aussi, sont différents. Smirnov-Trojanskij conçoit sa machine à traduire bien avant l'apparition des ordinateurs dans un contexte de planification

¹⁸ Richens, Booth 1955, p. 36-37.

multilingue, dont la figure de proue est Ernest Drezen dans les années 1930¹⁹. L'objectif est de traduire toutes les langues de l'Union.

Le début de la TA en Grande-Bretagne commence avec la rencontre de Booth, directeur du centre informatique du Birbeck College de l'Université de Londres avec Weaver. Celui-ci promet de doter l'Université d'un ordinateur électronique à la condition que des expérimentations non numériques, en particulier de TA, y soient effectuées. Comme signalé plus haut, ni Booth ni Richens n'est linguiste, ni même mathématicien. Le premier est cristallographe, le second est biologiste, spécialiste de la génétique des plantes. Ce sont des «inventeurs» sans aucun ancrage ni dans les sciences de la guerre, ni dans la première mathématisation du langage.

2.2. LEXIQUE, CONTEXTE ET THÉSAURUS: LES EXPÉRIENCES DU CAMBRIDGE LANGUAGE RESEARCH UNIT²⁰

Le *Cambridge Language Research Unit* (CLRU) ne comporte pas d'ingénieurs, et n'est pas soumis, comme les Américains, à la pression stratégique-économique de fournir des traductions en série économiquement rentables. Il est dirigé par une philosophe, Margaret Masterman (1910-1986), élève de Wittgenstein, et comprend des linguistes (Martin Kay et Michael Alexander Kirkwood Halliday) et des mathématiciens (le statisticien Arthur Frederick Parker-Rhodes, les informaticiens Yorick Wilks et Karen Spark-Jones). La présence en son sein de Richens, qui, comme on l'a vu, a commencé des expérimentations de TA dès 1948, contribue probablement au fait que le groupe ait été reconnu très tôt par les Américains. En particulier, Richens signe avec Booth un chapitre du premier ouvrage collectif de TA publié au MIT²¹. Le CLRU participe dès 1956 à un colloque organisé par le MIT et, la même année, reçoit un financement de la NSF.

Malgré leur proximité avec les Américains, les membres du CLRU n'adoptent pas une approche logico-syntaxique. La langue intermédiaire à base sémantique qu'ils élaborent se situe à la croisée de deux courants appartenant à la tradition britannique, et constitutifs de l'horizon de rétrospection de ces premières expérimentations: les langues universelles du XVII^{ème} siècle et les théories contextuelles du sens des années 1930 (Bronisław Kasper Malinowski et le second Wittgenstein). On peut distinguer trois projets successifs de langues intermédiaires développés par les membres du CLRU entre 1955 et 1968: *Nude*, *Nude II*, et les *templates*.

¹⁹ Archaimbault 2001.

²⁰ Pour un exposé détaillé de ces travaux, cf. Léon 2004 et 2007.

²¹ Locke, Booth (eds.), 1955.

2.2.1. LA LANGUE INTERMÉDIAIRE NUDE

Pour élaborer sa langue intermédiaire, Richens²² s'inspire des projets de langues universelles britanniques du XVII^{ème} siècle, notamment l'*Ars Signorum* de George Dalgarno (1661) et l'*Essay towards a Real Character and a Philosophical Language* de John Wilkins (1668). Il faut préciser qu'un des descendants de Wilkins est le botaniste Carl von Linné dont Richens, spécialiste des plantes, connaissait probablement les travaux.

Cette langue est conçue comme un réseau sémantique de cinquante «idées nues» [*naked ideas*] où les particularités structurales (et surtout morphologiques) de la langue source sont supprimées, d'où son nom de *Nude*. Le réseau sémantique, dit Richens, est ce qui est invariant durant la traduction²³. Ces idées nues sont structurées en *chunks* (ou unités sémantiques). Ce sont des formules composées de primitives sémantiques et d'opérateurs syntaxiques.

Par exemple²⁴:

.Pz	one
Xp'CL	seed
Xp'CL.Pz	one seed

Six primitives sont utilisées dans cet exemple²⁵:

p	plant	X	part, component
z	negation, opposite, contrary	C	causation, influence
P	plurality, group, number	L	living, alive

ainsi que deux opérateurs syntaxiques:

Le point [.] marque une relation monadique: un adjectif ou un verbe intransitif sont marqués par l'attente d'une relation avec un nom²⁶.

Les apostrophes ['] sont utilisées comme des parenthèses à l'intérieur d'un mot.

L'interlingua «algébrique» de Richens, conçue comme un réseau de primitives sémantiques, est très proche d'une caractéristique universelle. Comme Wilkins, Richens pose le problème de la compositionnalité des particules verbales de l'anglais²⁷. Le sens d'un mot est une composition d'éléments de sens:

²² Richens 1955.

²³ «The semantic net thus represents what is invariant during translation» (Richens 1956, p. 24).

²⁴ Richens 1955, p. 4-5.

²⁵ *Ibid.*, p. 9.

²⁶ L'opérateur [.] marque une relation dyadique, par exemple un verbe transitif marqué par l'attente d'un sujet et d'un objet. *Nude* a une syntaxe qui a pu être considérée comme une préfiguration de la grammaire des cas: un verbe transitif est marqué pour un sujet et un objet.

²⁷ Cram 1994.

seed (graine) = Xp'CL [X partie + p plante / C cause L vie]

Toutefois, aucune procédure automatique d'extraction des réseaux sémantiques à partir des textes de base n'est envisageable à partir de *Nude*, et celle-ci ne sera pas réellement exploitée pour la TA.

2.2.2. NUDE II: UNE LANGUE INTERMÉDIAIRE PAR THÉSAURUS

À partir de *Nude*, Masterman va élaborer un second projet de langue intermédiaire qui s'inspire tout à la fois de *Nude*, de la notion de *thesaurus* et des théories wittgensteiniennes sur la définition du sens d'un mot par ses contextes d'usage. Si contradictoire que puisse paraître cette tentative d'allier une conception du sens *a priori* – que comporte tout projet de langue universelle – avec une conception du sens par l'usage, elle eut des retombées intéressantes.

Une des composantes de la nouvelle langue intermédiaire est le *Thesaurus*, paru en 1852, de Peter Mark Roget, considéré à raison par les historiens de la linguistique comme un des continuateurs de Wilkins. Masterman remplace les cinquante primitives de *Nude* par les *heads* du *Thesaurus* et améliore la syntaxe.

Les primitives sont des mots de l'anglais. La syntaxe de *Nude II* consiste en deux connecteurs et une convention de parenthésage²⁸.

[:] relie deux éléments dont la relation est celle d'ajout à l'élément principal;

[/] est un connecteur verbal non commutatif représentant la relation de sujet à verbe ou de verbe à objet;

de vraies parenthèses remplacent les apostrophes de Richens, et regroupent les primitives par deux.

Les primitives de *Nude II* utilisées dans l'exemple sont les suivantes:

	NUDE ELEMENT	APPROXIMATING AREA OF MEANING	EXAMPLE
6	CAUSE	Causative actions	Cause / (have / sign) (say)
13	HAVE	Pertain «of»	Cause / (nothave / life) (kill)
33	MAN	Human Kingdom	(part: folk): man (member of family)
41	SIGN	Symbol (any sort)	Cause / (have / sign) (speak)

Speak
cause / (have / sign)

he says
man / (cause / (have / sign))

Speaker
man: (cause / (have / sign))

²⁸ L'exemple suivant est extrait de Masterman 1959, p. 62-63.

L'organisation des *heads* forme un réseau sémantique de structure non hiérarchique (qui a donné lieu à une formalisation en treillis). Les *heads* doivent avoir un sens sans pour autant être des mots appartenant à une langue donnée. Masterman, en tant qu'élève de Wittgenstein, partage sa conception du sens des mots par l'usage et refuse d'envisager les primitives de *Nude II* comme des concepts universaux *a priori*, ce qu'ils étaient dans la version de Richens. De même, elle est absolument hostile à toute hypothèse cognitive considérant les primitives comme des éléments d'un langage de la pensée, comme par exemple le *Mentalese* de Jerry Alan Fodor²⁹. Pour Masterman, c'est le thésaurus qui permet de faire le lien entre les deux conceptions contradictoires du sens (langue universelle / usage). La méthode de langue intermédiaire par thésaurus est, selon Masterman, directement inspirée des intuitions de Wittgenstein³⁰, en ce que le sens d'un mot est défini à partir de ses contextes d'usage. L'hypothèse fondamentale qui étaye la faisabilité d'un thésaurus (et donc d'une langue intermédiaire par thésaurus) est que, bien que l'ensemble des usages possibles des mots dans une langue soit infini, le nombre de situations extralinguistiques primaires nécessaires pour communiquer est fini. Cette hypothèse a des conséquences importantes pour la TA. La traduction, comme la communication, n'est possible que si les deux populations et les deux cultures correspondant aux langues envisagées dans la traduction partagent un stock commun de contextes extralinguistiques même si elles sont très différentes. Cette conception implique que la traduction entre deux langues, c'est également la traduction entre deux cultures.

2.2.3. LES TEMPLATES DE WILKS

Le troisième projet est développé par un des plus jeunes membres du CLRU et élève de Masterman, Yorik Wilks (né en 1939), qui adapte le langage *Nude* à un projet de résolution d'ambiguïtés sémantiques dans un texte³¹. La notion d'*ambiguïté* admise par tout expérimenteur de TA – puis plus tard de traitement automatique des langues en général – consiste à assimiler mot ambigu sémantiquement et mot polysémique, autrement dit à considérer que tous les sens possibles de ce mot sont les sens attribués par le dictionnaire. Wilks, au contraire, dans la lignée de Wittgenstein, de John Rupert Firth et de Masterman, définit les ambiguïtés sémantiques par rapport à leur contexte d'usage, en l'occurrence un texte. Pour résoudre ces ambiguïtés, il met au point un système de représentation sémantique des textes à l'aide de *templates* qui doivent capturer l'essentiel de l'information dans les textes. Les *templates*, sortes de patrons du sens d'une proposition ou d'une phrase simple, sont fabriqués à l'aide de for-

²⁹ Fodor 1975.

³⁰ Wittgenstein 1953.

³¹ Wilks 1968.

mules très proches des formules de *Nude*. Ces formules permettent d'encoder les différents sens d'un mot à l'aide de 53 primitives, dont 45 sont communes avec les *archiheads* de la méthode par thésaurus. Grâce à une procédure de *pattern matching*, les différentes représentations des mots vont être confrontées à celles du texte, et comme pour le thésaurus, si deux représentations de deux mots contiennent les mêmes primitives, elles permettront de résoudre l'ambiguïté, ou du moins de proposer un sens préféré (Wilks parlera plus tard de sémantique préférentielle).

Les travaux de Wilks ont le mérite d'introduire les études sur les primitives sémantiques, conçues dans le cadre de la TA, dans le débat tout nouveau à la fin des années 1960 de la sémantique non référentielle et de l'intelligence artificielle. Ils constituent pour une part l'horizon de projection des premières tentatives de TA, ouvrant sur des développements internationalisés de la linguistique, tout en gardant une spécificité britannique héritée de Henry Sweet, Wittgenstein et Firth d'un travail sur les textes plutôt que sur des phrases isolées³².

2.3. CYBERNÉTIQUE ET TA EN UNION SOVIÉTIQUE DANS LES ANNÉES 1950

Alors qu'aux États-Unis, la TA est clairement un héritage de la cybernétique et de la théorie de l'information, en URSS, leur relation n'est pas aussi immédiate mais tout aussi certaine. Il faut préciser que la cybernétique a connu une fortune contrastée en URSS³³. L'ouvrage de Wiener, *Cybernetics* paru en 1948, fait l'objet en URSS, dès 1952, d'une campagne hostile, la cybernétique étant considérée comme une science bourgeoise. Après la mort de Staline, on peut noter un changement d'attitude de la communauté scientifique soviétique à l'égard de la cybernétique. En novembre 1954, l'exposé «Qu'est-ce que la cybernétique?» d'Arnold Kolman devant l'Académie des sciences sociales du Comité central du Parti communiste, sera publié en RDA puis dans *La Pensée* et dans *Behavioral Science*. Ce changement peut aussi être imputé au fait que, grâce à ses écrits critiques sur la société américaine, Wiener n'est plus considéré comme un «scientifique impérialiste»; notamment, dans la deuxième édition de son ouvrage *The Human Use of Human Being*³⁴, il s'en prend au maccarthysme et milite contre l'utilisation de l'arme atomique. Enfin, la cybernétique et la rétroaction, à l'œuvre dans les systèmes de défense anti-aérienne mis au point pendant la Seconde guerre mondiale, est devenue

³² Les travaux fonctionnalistes de Halliday, qui faisait partie du CLRU, sont aussi issus des travaux sur le thésaurus. Pour Halliday, la théorisation des applications demeure intrinsèquement liée à la linguistique théorique. Cette position, manifeste dans son engagement dans la TA, l'enseignement des langues et plus tard la *Corpus Linguistics*, se trouve en complète continuité avec l'empirisme britannique hérité de Sweet et de Firth.

³³ Mindell, Segal, Gerovitch 2003.

³⁴ Wiener 1950.

nécessaire pour les militaires soviétiques, et un rapport confidentiel rédigé par le vice-amiral russe Aksel' Berg semble jouer un rôle décisif. En 1958, l'ouvrage de Wiener est traduit en russe. À partir de 1961, la cybernétique n'est plus une science bourgeoise mais une théorie à promouvoir. Ainsi Nikita Khrouchtchev et Walter Ulbricht s'y réfèrent dans les congrès tenus respectivement par leurs partis.

L'engagement des Soviétiques dans la TA est contemporain du retour en grâce de la cybernétique. C'est en effet à partir de 1954, date de la présentation de Kolman, et de la première démonstration de TA sur ordinateur à New York, que les premiers travaux en TA sont envisagés. En 1956, une résolution du XX^{ème} Congrès du PCUS promeut de façon explicite la TA comme projet scientifique prioritaire. C'est en 1958, date de la traduction de l'ouvrage de Wiener, que sont créées deux revues où seront publiés des articles sur la TA, *Problemy kibernetiki* [Problèmes de cybernétique] et *Mašinnyj perevod i prikladnaja lingvistika* [Traduction automatique et linguistique appliquée].

Toutefois, contrairement aux États-Unis, la TA n'occupe pas, en URSS, une place stratégique dans la guerre froide. Il y a peu de financement et les ordinateurs sont réservés aux services secrets ou à des fins strictement militaires. Les chercheurs qui sont engagés dans la TA appartiennent à des disciplines spéculatives comme les mathématiques ou la linguistique mathématique, considérées comme peu «dangereuses» idéologiquement. À ce titre, ils bénéficient d'une certaine tranquillité, et leur situation, toutes choses égales par ailleurs, est comparable à celle des Britanniques, eux aussi peu soumis aux pressions économiques et stratégiques.

Ainsi, la demande des autorités est moins de traduire l'anglais vers le russe que de traduire le russe dans les autres langues de l'Union. La TA est conçue comme la première étape d'un programme plus général de traitement de l'information, de son extraction et de son stockage à partir de textes écrits dans différentes langues, tel qu'éditer, faire des résumés, fournir des références bibliographiques, etc.

Dans leurs premiers travaux, les chercheurs russes se positionnent vis-à-vis des travaux américains, pionniers dans le domaine et référence obligatoire en ces temps de guerre froide et de compétition³⁵. Ils critiquent la conception de la traduction héritée de la théorie de l'information et préconisée par Weaver, de traiter les langues comme des codes et la traduction comme un décodage. Au contraire, la traduction se définissant comme un transfert de sens d'une langue à l'autre, ne peut se traiter comme un changement de code, c'est-à-dire de formes uniquement. Cette

³⁵ Les travaux respectifs sont relativement connus des deux côtés du rideau de fer. Un des pionniers de la TA, Panov, assiste à la première traduction sur ordinateur à New York. Les travaux russes en TA ou en documentation automatique sont traduits systématiquement par un service américain, le *Joint Publication Research Service (JPRS)* dès 1956.

position les conduit à développer une approche sémantique de la TA, au détriment de l'analyse syntaxique, dominante aux États-Unis, et à donner plus d'importance à la synthèse en langue cible, d'où l'élaboration de langues intermédiaires.

2.4. MODÈLES DE LANGUE INTERMÉDIAIRE³⁶

Plusieurs modèles ont servi pour l'élaboration de langues intermédiaires: le russe, les langues internationales, l'idée de protolangue, tous inscrits sur le long terme dans la tradition culturelle ou linguistique russe. D. Panov³⁷ écarte les langues artificielles, telles que les langues internationales qu'il tient pour incapables de transmettre la richesse des langues naturelles. Il écarte également l'idée de construire une langue spécifique adaptée à la traduction et propose le russe comme langue intermédiaire. Les arguments en faveur du russe sont économiques et linguistiques, le russe étant présenté comme comportant des propriétés spécifiques comme la non-ambiguïté morphologique du verbe permettant d'identifier exactement la forme d'un verbe même hors contexte.

Nikolaj Andreev (1920-1997) dirige à l'Université de Leningrad le Laboratoire expérimental de traduction par machine rattaché à l'Institut de mathématiques et de mécanique. Son modèle de langue intermédiaire est issu de l'idée de langue univoque d'information promue par Drezen³⁸. Sa méthode de construction repose sur un traitement statistique des invariants linguistiques et sur une conception des langues comme faits sociaux. Ainsi, ne font partie de la langue intermédiaire que les structures suffisamment distribuées dans les langues naturelles examinées. La présence ou absence de ces structures se trouve de plus pondérée par le nombre de locuteurs et le nombre de textes déjà traduits. Cette méthode fondée sur des données statistiques (nombre de structures communes, nombre de locuteurs, nombre de textes traduits) rappelle les méthodes qui, au XIX^{ème} siècle, présidaient au choix d'une langue internationale *a posteriori* ainsi qu'une tendance bien connue en URSS à la planification chiffrée. Par ailleurs, au travers du terme de *hiéroglyphes* par lequel Andreev nomme les éléments de base de sa langue intermédiaire, on reconnaît un des vieux mythes de construction d'une langue parfaite des images, de même que certains projets de pasigraphie du XIX^{ème} siècle. Andreev propose de calculer pour chaque langue un indice de congruence à partir du nombre de hiéroglyphes concordants (le hiéroglyphe de la langue d'entrée est le même que celui de la langue de sortie) et non concordants qu'elle comporte, et de la pondération qui lui est affectée.

Soit la phrase anglaise suivante et sa traduction en hiéroglyphes:

³⁶ Cf. Archaimbault, Léon 1997.

³⁷ Panov 1956.

³⁸ Andreev 1957.

<i>the</i>	<i>sun</i>	<i>is</i>	<i>a</i>	<i>yellow</i>	<i>star</i>
φ5τ4	δ1	φ1 φ8 τ5	φ6 τ4	δ2τ2	δ3 τ1

Les hiéroglyphes sémantiques δ correspondent aux unités lexicales: par exemple δ1 est le hiéroglyphe sémantique de *sun*.

Les hiéroglyphes formels φ correspondent aux informations grammaticales: φ5 est le hiéroglyphe formel de l'article défini.

Les hiéroglyphes tectoniques traduisent l'ordre des mots: φ4 est le hiéroglyphe tectonique indiquant que l'article est suivi de N³⁹.

Igor' Mel'čuk (né en 1932), hispanisant et francisant, travaille à l'Institut de linguistique de l'Académie des Sciences de l'URSS. Il développe en 1956 avec la mathématicienne Ol'ga Kulagina (1932-2005) un système de TA français-russe, avant de s'intéresser à un algorithme de traduction russe-hongrois pour lequel il concevra l'idée d'une langue intermédiaire⁴⁰. Le hongrois présente une particularité dans le processus de traduction: alors que dans la traduction de langues comme le russe, l'anglais, le français ou l'allemand, il est possible de considérer la différence d'ordre des mots comme négligeable, ce n'est pas possible dans la traduction hongrois-russe. La solution consiste soit à concevoir une procédure spéciale qui rende compte de ce changement pour chaque paire de langues, soit à envisager une méthode dissociant analyse et synthèse de façon à neutraliser le problème de transfert de l'ordre des mots. Cette méthode, c'est la langue intermédiaire.

Les travaux de Mel'čuk sont inspirés par ceux de Vjačeslav Ivanov (né en 1929), qui fut son directeur de thèse. Ivanov propose de réinvestir dans la réflexion sur la langue intermédiaire le travail théorique de la linguistique historique et comparée. Ce travail s'inscrit dans l'héritage direct de Jan Baudouin de Courtenay (1845-1929) par les références explicites que fait Ivanov à la théorie de la mixité de toutes les langues. L'idée en est que les méthodes de comparaison des faits de langue sont largement éprouvées, mais qu'une métathéorie capable de décrire la structure formelle de la comparaison, une *théorie des relations des systèmes linguistiques* reste à construire. Celle-ci s'appuierait sur une langue abstraite, nommée protolangue, qui ne serait pas représentative d'un état antérieur d'une langue donnée, mais qui en constituerait le système abstrait, au sens où celle-ci recèlerait toutes les potentialités communes à un groupe de langues, que ces potentialités soient exprimées ou non. C'est cette protolangue que propose Ivanov comme langue intermédiaire pour la TA.

³⁹ Andreev 1957, p. 62.

⁴⁰ Kulagina, Mel'čuk 1967.

Mel'čuk conçoit la traduction automatique comme le transfert de sens d'une langue à une autre en s'appuyant sur les invariants linguistiques. Il s'agit alors de savoir comment traiter les traits variants dans la langue intermédiaire. C'est en termes de significations grammaticales (opposées aux significations lexicales), empruntées à Franz Boas via un article de 1959 de Jakobson «Boas' View of Grammatical Meaning» que Mel'čuk traite les variations. Toutefois, il ne considère pas les significations grammaticales comme des universaux (il utilisera le terme de *flexions* dans son *Cours de morphologie générale*), et exploite le fait que celles-ci ne sont pas identiques au regard de la traduction. Il va les utiliser pour un traitement distinct des langues sources et cibles. Une bonne partie des significations grammaticales (informations morpho-syntaxiques), singulières pour chaque langue et utiles lors de l'analyse du texte en langue source, ne sont plus nécessaires lors de la phase de traduction proprement dite. Ainsi il n'est pas nécessaire de connaître directement le genre, le nombre, le cas d'un adjectif russe quand on le traduit en français ou en allemand. Ce qui est important c'est d'avoir trouvé, lors de la phase d'analyse, le substantif avec lequel il s'accorde. Il en va autrement des indicateurs grammaticaux de significations lexicales, servant au repérage référentiel des éléments lexicaux (nombre des noms, temps et mode des verbes, etc.) qui, eux, sont nécessaires à la traduction.

La langue intermédiaire ainsi construite ne peut être une langue ni entièrement artificielle ni entièrement naturelle. Elle est fondée sur l'extraction de propriétés de langues. Pour la TA, Mel'čuk en vient à privilégier la synthèse. Commencer par l'analyse, dit-il, est trop difficile, dans la mesure où, le sens étant un élément fondamental de la traduction, l'analyse suppose que l'on maîtrise la compréhension d'un texte. Ce renversement sera un des traits caractéristiques du modèle qu'il développera dans les années 1970, avec Aleksandr Žolkovskij et Jurij Apresjan à partir de ses travaux sur la langue intermédiaire: le modèle sens → texte de préférence au modèle texte → sens⁴¹. Le modèle sens-texte est ainsi la partie la plus visible de l'horizon de projection des travaux de TA des années 1950 en Union soviétique. Par ailleurs Mel'čuk se considère comme un typologue et sa conception des significations grammaticales non universelles est investie dans son *Cours de morphologie générale*⁴².

⁴¹ Mel'čuk, Žolkovskij 1971; Apresjan, Žolkovskij, Mel'čuk 1973.

⁴² Mel'čuk 1993-2000.

CONCLUSION

Les deux cas examinés, Grande-Bretagne et Russie, d'un mode d'intégration de la TA dans les sciences du langage s'inscrivent dans la continuité de la tradition culturelle sur le long terme. Continuité ne veut pas dire linéarité. Dans le cas britannique, il s'agit d'aller puiser dans la tradition des projets de langue universelle du XVII^{ème} siècle repris au XIX^{ème} siècle, aussi bien que dans les théories contextualistes du sens contemporaines des premières expériences de TA. Ont également présidé à ces premières expériences menées par des philosophes, linguistes et mathématiciens, l'attachement britannique à l'interaction entre théorie et visées pratiques. Dans le cas de l'URSS, la planification linguistique est aussi ancrée dans le long terme, une forte tradition de planification linguistique était apparue dès le XVII^{ème} siècle de Pierre le Grand, ravivée à la fin du XIX^{ème} siècle et dans les années 1930, avec les projets de langues internationales. La tradition de linguistique comparée, de Baudouin de Courtenay à Ivanov, a été reprise par Mel'čuk dans son modèle sens-texte. Dans l'horizon de rétrospection des pionniers de la TA en URSS, il faut aussi inclure une conception des langues comme systèmes complexes et subtils permettant d'exprimer des pensées, ancrés dans l'histoire et les pratiques sociales. Dans les deux traditions, traduction entre langues implique traduction entre cultures. La possibilité d'automatisation a servi de catalyseur et a fait naître de nouveaux modèles pour les sciences du langage qui, pour les traditions concernées⁴³, se sont inscrits dans le long terme.

© Jacqueline Léon

⁴³ Pour les Français, au contraire, l'expérience est brutale puisque rien dans l'horizon de rétrospection des sciences du langage en particulier et des sciences en général ne les préparait à l'intégration de la TA. Cela va nécessiter des opérateurs, personnalités et institutions de tous ordres, pour assurer le passage et l'intégration de l'automatisation-mathématisation dans les sciences du langage (cf. Léon 2010).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANDREEV Nikolaj Dmitrievič, 1957: «Mašinnyj perevod i problema jazyka-posrednika», in *Voprosy jazykoznanija*, 1957, № 5, p. 117-121 [Traduction automatique et le problème de la langue-intermédiaire] [traduction anglaise: «Machine Translation and the Problem of an Intermediary Language», JPRS/DC-68⁴⁴, p. 58-67]
- APRESJAN Juri D., ŽOLKOVSKIJ Aleksandr K., MEL'ČUK Igor A., 1973: «Materials for an Explanatory-Combinatory Dictionary of Modern Russian» in Kiefer F. (ed.), *Trends in Soviet Theoretical Linguistics*, vol. 18. Boston: Dordrecht-Holland, p. 411-438
- ARCHAIMBAULT Sylvie, 2001: «Les approches normatives en Russie», in Koerner K., Auroux S., Niederehe H.J., Versteegh K. (eds.), *History of the Language Sciences*, vol. 18. Berlin: Walter de Gruyter, p. 901-907
- ARCHAIMBAULT Sylvie, LÉON Jacqueline, 1997: «La langue intermédiaire dans la Traduction Automatique en URSS (1954-1960). Filiations et modèles», in *Histoire. Épistémologie. Langage*, 1997, vol. 19, № 2, p. 105-132
- , (à paraître): «Machine Translation: Theoretical and Practical Shift within American and Russian Linguistics», in *Proceedings of the International Conference «Shifting Paradigms: How Translation Transforms the Humanities» (University of Illinois at Urbana Champaign, October 2010)*
- AUROUX Sylvain, 1987: «Histoire des sciences et entropie des systèmes scientifiques. Les horizons de retrospection», in Schmitter P. (éd.), *Zur Theorie und Methode der Geschichtsschreibung der Linguistik*. Tübingen: Narr, p. 20-42
- , 1995: «L'histoire des sciences du langage et le paradoxe historiographique», in *Le Gré des langues*, 1995, № 8, p. 40-63
- BAR-HILLEL Yehoshua, 1960: «The Present Status of Automatic Translation of Languages», in Alt F.C. (ed.), *Advances in Computers*, vol. 1. New York – London: Academic Press, p. 91-141
- BOOTH Andrew D. (ed.), 1967: *Machine Translation*. Amsterdam: North Holland Publishing Company

⁴⁴ Plusieurs articles parus en russe dans des revues russes, ont été traduits en anglais par un centre de traduction américain des années 1960 le JPRS (*Joint Publications Research Service*) (cf. aussi la note 35). Certains de ces documents traduits se trouvent dans les archives sur l'histoire de la traduction automatique et du traitement automatique du langage (1954-1975), CNRS, Université Paris Diderot.

-
- CRAM David, 1994: «Collection and Classification: Universal Language Schemes and the Development of Seventeenth Century Lexicography», in Blaicher G., Glaser B. (éds), *Anglistentag 1993 Eichstätt Proceedings*. Tübingen: Max Niemeyer Verlag, p. 59-69
 - DAHAN Amy, PESTRE Dominique (éds), 2004: *Les sciences pour la guerre (1940-1960)*. Paris: Éditions de l'ÉHÉSS
 - FODOR Jerry Alan, 1975: *The Language of Thought*. New York: Thomas Y. Crowell Company, Inc.
 - KULAGINA Olga S., MEL'ČUK Igor A., 1967: «Automatic Translation: Some Theoretical Aspects and the Design of a Translation System», in Booth (ed.), 1967, p. 137-173
 - LÉON Jacqueline, 1999: «La mécanisation du dictionnaire dans les premières expériences de traduction automatique (1948-1960)», in Cram D., Linn A., Nowak E. (eds.), *History of Linguistics 1996*, vol. II. Amsterdam: John Benjamins Publishing Company, p. 331-340
 - , 2004: «*The inkstand was in the pen* and Other Stories. The Controversy between Bar-Hillel and the Cambridge Language Research Unit about Language Formalization and Machine Translation», in *The Bulletin of the Henry Sweet Society for the History of Linguistic Ideas*, 2004, № 42, p. 4-10
 - , 2007: «From Universal Languages to Intermediary Languages in Machine Translation: The Work of the Cambridge Language Research Unit (1955-1970)», in Guimaraes E., Luz Pessoa de Barros D. (eds.), *History of Linguistics 2002*. Amsterdam – Philadelphia: John Benjamins Publishing Company, p. 123-132
 - , 2010: «Automatisation-mathématisation de la linguistique en France dans les années 1960. Un cas de réception externe», in Neveu F., Muni-Toke V., Durand J., Kingler T., Mondada L., Prévost S. (éds), *Actes du 2^{ème} Congrès mondial de linguistique française, La Nouvelle-Orléans, CMLF10*. Paris: Institut de la Langue Française
 - , (à paraître [a]): «La théorie des traits distinctifs de Jakobson: transferts et convergences entre mathématiques, ingénierie et linguistique», in Archaimbault S., Fournier J.-M., Raby V. (éds), *Hommage à Sylvain Auroux*
 - , (à paraître [b]): «Traduction, procédures, formalisation. Le tournant de l'automatisation de la linguistique structurale américaine», in *Actes du colloque du Cerlico, mai 2011, Orléans*
 - LOCKE William N., BOOTH Andrew D. (eds.), 1955: *Machine Translation of Languages, 14 Essays*. New York: MIT – John Wiley & son
 - MASTERMAN Margaret, 1959: «What Is a Thesaurus?» [CLRU, ML 90 (archives sur l'histoire de la traduction automatique et du traitement automatique du langage [1954-1975], CNRS, Université Paris Diderot)]

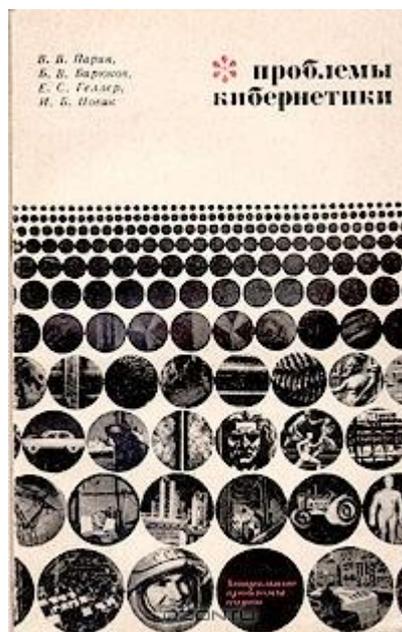
- MEL'ČUK Igor A., 1961: «Some Problems of MT Abroad», in *Reports at the Conference on Information Processing, MT and Automatic Text Reading*. [Moscow:] Academy of Sciences, Institute of Scientific Information, 1961, № 6, p. 1-44 [JPRS⁴⁵ 13135, mars 1962, p. 1-75]
- , 1993-2000: *Cours de morphologie générale (théorique et descriptive)*. Montréal – Paris: Presses de l'Université de Montréal – CNRS Éditions
- MEL'ČUK Igor A., ŽOLKOVSKIJ Aleksandr K., 1971: «Construction d'un modèle actif de la langue sens-texte», in *Documents de linguistique quantitative*, 1971, № 10: *La sémantique en URSS*, p. 11-50
- MINDELL David, SEGAL Jérôme, GEROVITCH Slava, 2003: «Cybernetics and Information Theory in the United States, France and the Soviet Union», in Walker M. (ed.), *Science and Ideology: A Comparative History*. London: Routledge, p. 66-95
- PANOV Dmitrij Jur'evič, 1956: *Avtomatičeskij perevod*. Moskva: Izdatel'stvo AN SSSR [Traduction automatique] [traduction anglaise: *Automatic Translation*. Oxford – New York: Pergamon Press Inc, 1960]
- (éd.), 1959: *Perevodnaja mašina P.P. Trojanskogo*. Moskva: Izdatel'stvo AN SSSR [CASDN № T/R 136-1059⁴⁶ (archives sur l'histoire de la traduction automatique et du traitement automatique du langage [1954-1975], CNRS, Université Paris Diderot)] [La machine à traduire de P.P. Trojanskij]
- RICHENS Richard H., 1955: «General Program for Mechanical Translation between Any Two Languages via an Algebraic Interlingua» [CLRU, ML5 (archives sur l'histoire de la traduction automatique et du traitement automatique du langage [1954-1975], CNRS, Université Paris Diderot)]
- , 1956: «Preprogramming for Mechanical Translation», in *Mechanical Translation*, 1956, vol. 3, № 1, p. 20-27
- RICHENS Richard H., BOOTH Andrew, 1955: «Some Methods of Mechanized Translation», in Locke, Booth (eds.), 1955, p. 24-46
- WEAVER Warren, 1949 [1955]: «Translation», in Locke, Booth (eds.), 1955, p. 15-23
- WIENER Norbert, 1948: *Cybernetics or Control and Communication in the Animal and the Machine*. Paris – Cambridge, MA – New York: Librairie Hermann & co – The MIT Press – John Wiley
- , 1950: *The Human Use of Human Beings*. Boston: Houghton Mifflin
- WILKS Yorick, 1968: «On Line Semantic Analysis of English Texts», in *Mechanical Translation*, 1968, vol. 11, № 3-4, p. 59-72

⁴⁵ Cf. la note 44.

⁴⁶ Ce document a été traduit en français par le Comité d'Action Scientifique de Défense Nationale (CASDN).

-
- WITTGENSTEIN Ludwig, 1953: *Philosophical Investigations*. New York: Basil Blackwell
 - ŽOLKOVSKIJ Aleksandr K., 1961: «Essays on and in MT by the Cambridge Research Unit, Cambridge, England, June 1959», in *Mašinnyj perevod i prikladnaja lingvistika*, 1961, № 5, p. 81-89 [JPRS 13761⁴⁷, mai 1962, p. 102-115]
 - [SANS AUTEUR], 1966: *Language and Machines. Computers in Translation and Linguistics. A Report by the Automatic Language Processing Advisory Committee (ALPAC)*. National Academy of Sciences, National Research Council

⁴⁷ Cf. la note 44.



V.V. Parin, B.V. Birjukov, E.S. Geller, I.B. Novik *Problemy kibernetiki*.
Moskva: Znanie, 1969 [Problèmes de cybernétique]

Regards dialectiques sur la vie du langage: la «biogéologie» du langage de Jules Gilliéron¹

Pierre SWIGGERS

Université KU Leuven (Louvain) – Université de Liège (ULg)

Résumé:

Après une longue période d'investissement «folklorique» dans l'étude des dialectes, l'avènement de la grammaire historico-comparative a amené l'institutionnalisation de la dialectologie. Si dans ses débuts la dialectologie «scientifique» s'est surtout intéressée à l'action des lois phoniques dans les dialectes et au problème de la délimitation des dialectes, l'œuvre de Jules Gilliéron a marqué un tournant épistémologique et «factuel» dans les études, en orientant la recherche dialectologique vers une géographie, une géologie et une biologie du langage. La présente contribution analyse les grandes innovations méthodologiques apportées par les travaux et par l'enseignement de Gilliéron: la mise en rapport de la diversification spatiale et de la stratification dans le temps; le rapport dialectique entre contrainte et liberté, entre évolution et changement; la substitution de l'histoire des mots à l'histoire des sons comme objet d'étude fondamental.

Mots-clés: Jules Gilliéron, géographie linguistique, dialectologie, géologie et biologie du langage, langues «littéraires» vs patois vs dialectes, tournant épistémologique

¹ Le présent texte condense et systématise l'exposé oral (appuyé par un dossier avec des éléments de bibliographie) qui a été fait à l'École Doctorale CUSO, le 6 octobre 2011. Dans l'exposé oral, la partie consacrée à l'histoire de la dialectologie avant et au temps de Gilliéron était plus développée que dans cette version écrite; nous y avons insisté sur les querelles autour des «lois phoniques» et des «limites dialectales». Par contre, dans l'exposé oral les conceptions de Gilliéron concernant l'«évolution» et le «changement» étaient résumées dans leurs grandes lignes. Nous tenons à remercier les auditeurs du colloque à Leysin de leurs remarques.

«Les conférences de M. Gilliéron à l'École des Hautes Études ont renouvelé toute la question du vocabulaire des parlers gallo-romans: elles ont posé toutes sortes de problèmes sur les rapports entre les patois et la langue littéraire et ont abouti à une révision de bien des doctrines sur la phonétique romane [...]. Les conditions qui déterminent les variations du vocabulaire sont infiniment variées. En en mettant quelques-unes en lumière, et en faisant apparaître constamment l'influence d'une langue commune comme le français, M. Gilliéron a fait progresser d'une manière importante la théorie générale du vocabulaire»

(Meillet 1916, p. 65 et 67).

«Que ceux dont Gilliéron a parfois parlé avec rudesse fassent aujourd'hui effort pour imaginer cette lutte intime de son esprit contre les vieilles idoles linguistiques, son éblouissement devant la vérité entrevue [...] il restera de lui deux magnifiques dons qu'il a faits à la France et à la science: l'Atlas, la plus sûre enquête qui ait jamais été faite sur le langage, base nécessaire de toute autre enquête sur les parlers de France, de toute étude future sur l'évolution de ces parlers, et premier modèle de toute enquête ultérieure sur quelque parler que ce soit; et ce principe, dont il est un peu vain de se demander s'il fonde une science ou une méthode nouvelle, mais auquel la linguistique ne pourra plus désormais faillir, que la répartition des faits du langage est elle-même un fait qu'il faut expliquer et par elle-même est génératrice d'explications»

(Roques 1926, p. 219-220).

1. EN GUISE D'INTRODUCTION: POURQUOI RELIRE (OU «REVISITER») GILLIÉRON AUJOURD'HUI?

La régression, voire la disparition de nombreux dialectes sur le terrain de la Romania («*continua*») – comme dans d'autres régions à travers le monde – et l'intérêt accru pour la théorisation «modélisante» en linguistique depuis les années 1950 ont eu un effet dévastateur sur la pratique (recherche et enseignement) de la dialectologie. Si actuellement on peut constater, heureusement, un regain d'intérêt pour les travaux dialectologiques, il n'en reste pas moins que la riche tradition de cette discipline est insuffisamment connue. Or, il suffit d'ouvrir un manuel classique comme

celui de Leonard Bloomfield, *Language* (1933)² pour se rendre compte de l'importance, empirique et théorique, de la géographie linguistique pour la linguistique générale. Dans son ouvrage, Bloomfield consacre un chapitre entier à la «Dialect Geography» (chapitre 19) et parmi les travaux dialectologiques qu'il mentionne figure l'atlas de la Gallo-Romania réalisé par deux hommes: Jules Gilliéron, le linguiste géographe et son collaborateur Edmond Edmont, l'enquêteur. Le nom de Gilliéron revient au chapitre 22 («Fluctuation in the Frequency of Forms»): Bloomfield – pourtant plus familier avec les recherches dans le domaine des langues germaniques – y consacre quelques passages aux travaux de «pathologie linguistique» (plus particulièrement l'homonymie) de Gilliéron. L'auteur y insiste sur l'apport fondamental de Gilliéron à la compréhension d'un problème-clé de la linguistique générale: celui de la variation linguistique dans l'espace, dans ses rapports avec le cours évolutif des langues et des dialectes et avec le comportement des locuteurs au sein de la société.

Mais, à côté de cet argument plutôt théorique, il y a un motif plus pressant, de plus grand poids, pour relire et revaloriser l'œuvre de Gilliéron: c'est celui de son héritage direct en dialectologie. En effet, son œuvre, et plus particulièrement l'*Atlas linguistique de la France (ALF)*³, ainsi que son enseignement à l'École Pratique des Hautes Études, ont inspiré et modelé les nombreux atlas linguistiques qui ont suivi la publication des fascicules de l'*ALF*. La liste, impressionnante, des travaux qui ont pris l'*ALF* comme modèle ou comme point de référence, parle pour elle-même:

- | | |
|-----------|--|
| 1909-1914 | Iosif POPOVICI, <i>Dialectele romîne din Istria</i> |
| 1910 | Georges MILLARDET, <i>Étude de dialectologie landaise</i> |
| 1910 | Georges MILLARDET, <i>Petit atlas linguistique d'une région des Landes: Contribution à la dialectologie gasconne</i> |
| 1912 | Karl SALOW, <i>Sprachgeographische Untersuchungen über den östlichen Teil des katalanisch-languedokischen Grenzgebietes</i> |
| 1913 | Charles BRUNEAU, <i>Étude phonétique des patois d'Ardenne + Enquête linguistique sur les patois d'Ardenne + La limite des dialectes wallon, champenois et lorrain en Ardenne</i> |
| 1913 | Fritz KRÜGER, <i>Linguistische Karten des languedokischen-katalanischen Grenzgebietes</i> |
| 1914 | Adolphe TERRACHER, <i>Les aires morphologiques dans les parlers du Nord-Ouest de l'Angoumois (1800–1900)</i> |
| 1914-1915 | Jules GILLIÉRON & Edmond EDMONT, <i>Atlas linguistique de la Corse</i> |
| 1917 | Oscar BLOCH, <i>Atlas linguistique des Vosges méridionales</i> |
| 1917-1919 | Friedrich SCHÜRR, <i>Romagnolische Mundarten. Sprachproben in phonetischer Transkription + Romagnolische Dialektstudien</i> |

² «Considered by many to be the most important general treatise on language ever written» (Hockett 1984, p. IX).

³ Gilliéron, Edmont 1902-1910.

- 1919 Début des enquêtes d'Antonin DURAFFOUR sur le parler de Vaux-en-Bugey
- 1921 Max Leopold WAGNER, *Das ländliche Leben Sardiniens im Spiegel der Sprache. Kulturhistorische-sprachliche Untersuchung*
- 1923 Fin de la récolte des matériaux pour le *Vocabolario dei dialetti della Svizzera italiana* (C. SALVIONI)
- 1923-1939 Antoni GRIERA, *Atlas lingüístic de Catalunya*
- 1924 Début des enquêtes de Jean HAUST pour l'*Atlas linguistique de la Wallonie*
- 1925 L. GAUCHAT, J. JEANJAQUET & E. TAPPOLET, *Tableaux phonétiques des patois suisses romands, relevés comparatifs d'environ 500 mots dans 62 patois-types*
- 1925 Ugo PELLIS, *Questionario dell'Atlante linguistico italiano*
- 1928-1940 Karl JABERG & Jakob JUD, *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz* (équipe d'enquêteurs: P. Scheuermeier, G. Rohlf, M.L. Wagner)
- 1930 Tomás NAVARRO TOMÁS, *Atlas lingüístico, cuaderno I*
- 1932 Rudolf HALLIG, enquêtes dans la Lozère
- 1933-1935 Ugo PELLIS, enquêtes en Sardaigne
- 1933-1942 Gino BOTTIGLIONI, *Atlante linguistico etnografico italiano della Corsica* [enquêtes 1928-1932]
- 1935 Gerhard ROHLFS, *Le gascon: étude de philologie pyrénéenne*
- 1936 Carlo BATTISTI, *Dizionario toponomastico atesino*
- 1936-1939 Fritz KRÜGER, *Die Hochpyrenäen* (6 volumes)
- 1937-1939 Enquêtes de Pierre GARDETTE sur les parlers du Forez
- 1938 Premier fascicule du *Dicziunari rumantsch-grischun* [premières enquêtes: 1899-1904]
- 1938-1942 Sever POP & Emil PETROVICI, *Atlasul lingvistic român + Micul atlas lingvistic roman*
- 1939 Projet du *Nouvel atlas linguistique de la France par régions*

2. LE PÉRIPLE MÉTHODOLOGIQUE DE LA DIALECTOLOGIE, DU XIX^{ÈME} AU XX^{ÈME} SIÈCLE

L'œuvre de Gilliéron a constitué si non une rupture profonde, du moins un tournant dans l'histoire de la dialectologie⁴. Avant l'institutionnalisation de la dialectologie, en tant que science auxiliaire de la grammaire historico-comparative, la dialectologie se pratiquait comme une science «folklorique» et se concrétisait dans trois types de publications:

1) L'édition de textes en patois, qu'il s'agisse de chants et de chansons, de poèmes, de légendes ou de contes populaires; cf. les travaux de Théodore Hersart de la Villemarqué ou de François-Marie Luzel pour la Bretagne,

⁴ Cf. Pop 1950, première partie et les contributions in Lauwers, Simoni-Aurembou, Swiggers (éds), 2002.

de Louis de Backer pour le Nord de la France ou de François Fertault pour la Bourgogne.

2) Des travaux lexicographiques qui prennent la forme d'un glossaire ou d'un dictionnaire bilingue dans lequel le dialecte et le français sont juxtaposés.

3) Un dernier type est constitué par les ouvrages qui traitent de l'origine et de la formation du français dans ses rapports avec les dialectes. Ces essais, qui ne sont pas exempts de considérations spéculatives et de revendications politico-idéologiques, se concentrent avant tout sur l'histoire des dialectes et la constitution de la langue nationale. On peut mentionner à titre d'exemple les *Nouvelles recherches sur les patois ou idiomes vulgaires de la France* de Jacques-Joseph Champollion-Figeac (1809), les *Mélanges sur les langues, dialectes et patois* d'Eugène Coquebert de Montbret (1831) – où sont intégrés les résultats de son enquête par correspondance de 1807 afin de recueillir une version de la Parole de l'Enfant prodigue dans les divers patois de France –, l'*Histoire littéraire, philologique et bibliographique des patois et de l'utilité de leur étude* de Pierquin de Gembloux, pseudonyme de Charles Claude (1841, deuxième édition 1858) ou *Origine et formation de la langue française* de Joseph Balthazar Auguste Albin d'Abel de Chevallet (1853-1857).

Avec l'avènement du modèle historico-comparatif d'origine allemande au cours du XIX^{ème} siècle, l'étude des dialectes prend une dimension toute nouvelle et devient progressivement une composante méthodologiquement importante de l'approche comparatiste. En effet, les comparatistes se rendaient compte du fait que non seulement la documentation dialectale était là, en accès direct, pour être explorée dans sa grande richesse, mais surtout du fait que la variation géographique avait un double intérêt heuristique: d'une part parce que la dispersion dans l'espace pouvait être corrélée avec des stades historiques et d'autre part parce qu'on comprenait que si l'on voulait saisir les changements linguistiques du passé, il fallait examiner les processus qui se déroulaient à l'époque contemporaine.

L'œuvre des comparatistes allemands a reçu un accueil enthousiaste⁵ – et cela à une époque de haute tension politique – en France, où autour de Gaston Paris et Paul Meyer s'est constitué un groupe de romanistes⁶ qui ont modelé la philologie romane sur un concept scientifique

⁵ Cf. Desmet, Lauwers, Swiggers 2000.

⁶ Les années 1865-1875 ont été déterminantes pour la mise en place institutionnelle de la philologie romane en France: en 1868, G. Paris entre à la Section des sciences historiques et philologiques de l'École pratique des Hautes Études et en 1872, il succède à son père dans la chaire de langue et littérature françaises du Moyen Âge, au Collège de France; la même année, il fonde avec P. Meyer la revue *Romania*, et en 1875, il crée, avec Meyer, la «Société des anciens textes français». L'importance stratégique de Paris ne se limita pas au contexte français: il fut aussi le maître de plusieurs élèves étrangers qui allaient devenir les premiers titulaires de chaires de philologie romane dans leurs pays (cf. Desmet, Swiggers 1990).

mettant à l'avant-plan deux critères: 1) le maniement d'un corpus de documentation aussi complet et aussi fiable que possible; 2) l'emploi d'une méthode historico-comparative qui respecte la régularité du développement des langues. C'est cette philosophie – ou ce style de recherche scientifique – qui est inculqué aux élèves qui fréquentent les cours de l'École pratique des Hautes Études et de l'École des Chartes. Du coup, une nouvelle mentalité de recherche⁷ s'installe en philologie, et G. Paris, en harmonie avec son collègue classiciste et indo-européaniste Michel Bréal, s'en fait le porte-parole. Le glas a sonné pour la philologie à base impressionniste⁸.

Paris a été le maître et protecteur de Gilliéron⁹, qui avait été son élève à l'École pratique de 1876 à 1880 et qui avait pris la succession d'Arsène Darmesteter comme maître de conférences auprès de Paris à la section des langues romanes de l'École pratique en 1883. Gilliéron y enseignera la dialectologie et sera nommé directeur adjoint en 1892, puis directeur d'études à la chaire de dialectologie de la Gaule romane à partir de 1916. En 1887, il fonde avec son disciple l'abbé Rousselot – responsable du laboratoire de phonétique expérimentale créé en 1885 à l'École pratique – la *Revue des patois gallo-romans* (1887-1893)¹⁰, qui s'ouvre d'ailleurs sur un article-programme dans lequel Rousselot présente les exigences méthodologiques auxquelles devrait répondre toute étude dialectale qui se veut scientifique. Cette revue sera relayée par le *Bulletin de la Société des parlers de France*, qui paraît de 1893 à 1898.

C'est d'ailleurs Paris qui a élaboré un programme de recherche pour la dialectologie, consistant tout d'abord en une phase descriptive:

«Pour arriver à réaliser cette belle œuvre [dresser l'atlas phonétique de la France. – P.S.], il faudrait que chaque commune d'un côté, chaque son, chaque forme, chaque mot de l'autre, eût sa monographie, purement descriptive, faite

⁷ Une mentalité scientifique qui était en même temps teintée d'idéologie jacobine, comme le montrent les débats entre le groupe parisien et G.I. Ascoli (à propos du francoprovençal) et entre le groupe parisien et les occitanistes de Montpellier et de Toulouse (à propos des limites entre oïl et oc); cf. Desmet, Lauwers, Swiggers 2002.

⁸ Cf. Swiggers 1991.

⁹ La citation suivante de Paris montre à quel point Gilliéron a toujours pu compter sur l'appui de son maître: «Il existe à l'École des Hautes Études une conférence spécialement consacrée à l'étude de nos patois, dirigée par l'homme qui en a vraiment inauguré en France l'étude scientifique, M. Gilliéron. Non seulement, en suivant les leçons de cet excellent maître, les jeunes gens désireux de prendre part à la grande œuvre que je définissais tout à l'heure recevront une direction absolument sûre et précise; mais encore tous ceux qui, retenus loin de Paris, voudront aborder ces études, trouveront auprès de M. Gilliéron les conseils les plus pratiques et les plus précieuses indications. D'ailleurs, avec un disciple qui est promptement devenu un maître à son tour, M. l'abbé Rousselot, M. Gilliéron vient de fonder une *Revue des patois gallo-romans* que je ne puis assez vous recommander et qui est destinée à devenir le centre de tous les travaux de ce genre» (Paris 1888, p. 168-169).

¹⁰ On assiste, la même année encore, à la création d'une autre revue dialectologique à Lyon, à savoir la *Revue des patois* de Léon Clédat, dont les ambitions sont toutefois clairement différentes (cf. Lauwers, Swiggers [éds], 2010).

de première main, et tracée avec toute la rigueur d'observation qu'exigent les sciences naturelles. Pour dresser de semblables monographies, il n'est pas besoin de posséder des connaissances bien profondes, mais il est indispensable d'employer de bonnes méthodes [...]. Ces conditions [de la lexicographie dialectale. – P.S.], cette méthode on peut aujourd'hui les apprendre [...]¹¹.

Cette partie descriptive doit être complétée par une partie «étymologique» pour laquelle «on doit toujours partir du latin, prendre chaque son et chaque groupe de sons du latin et montrer ce qu'il donne dans le parler de chacune des localités qu'on étudie»¹². À ce clivage peut correspondre une division du travail entre «amateurs» et «spécialistes», les premiers rédigeant des monographies sur le parler d'une commune et les seconds interprétant ces descriptions à la lumière des données historiques. Paris¹³ plaide pour une telle collaboration entre amateurs et hommes de science, tout en marquant la supériorité de l'approche historique. Les premiers travaux de Gilliéron répondront d'ailleurs largement au programme esquissé par Paris.

Mais très tôt, Gilliéron va prendre ses distances par rapport à la tradition comparatiste (de type néo-grammairien) et, de façon particulièrement ferme, par rapport au primat accordé à la phonétique, dans les descriptions de dialectes ou dans les enquêtes sur le terrain. Gilliéron orientera la dialectologie vers une géographie, ou plus exactement une «géobiologie» du langage, prenant comme objet l'histoire des mots «au sein de la société»¹⁴. Son œuvre laissera une empreinte profonde sur les études de romanistique (dialectologie, lexicologie diachronique, grammaire historique, sémantique), mais aussi sur «toute la linguistique historique en général»: «[I]l n'y a pas d'homme qui, depuis qu'il enseigne, ait eu plus d'action sur tous ceux qui ont étudié l'histoire des parlers gallo-romans, l'histoire des langues romanes, et, finalement, toute la linguistique historique en général»¹⁵.

Pour comprendre cet éloge de la part de Meillet, il faut faire la distinction entre 1) la valeur empirique (et plus spécifiquement heuristique) et 2) l'intérêt méthodologique et épistémologique de la géographie linguistique.

1) Du point de vue empirique, l'étude des dialectes a permis de donner une base documentaire plus vaste et plus sûre aux recherches de comparaison linguistique. Meillet était conscient du fait que la géographie linguistique élargissait le cadre de la grammaire comparée, et apportait une ex-

¹¹ Paris 1888, p. 168.

¹² Paris 1881, p. 603.

¹³ Paris 1881.

¹⁴ Nous faisons allusion ici à la définition saussurienne de la linguistique comme branche de la sémiologie et dont l'objet est constitué par l'usage de signes (langagiers) au sein de la vie sociale (cf. Swiggers 2012).

¹⁵ Meillet 1921a, p. 305.

tension à la méthode comparative¹⁶. Là où la grammaire comparée étudie des rapports de correspondance entre des données qui relèvent de différents états historiques de langues diverses rapportées à une langue commune, la géographie linguistique prend comme objet les «mêmes données» linguistiques (les mots de mêmes sens, les formes grammaticales de même valeur) sur l'ensemble d'un seul domaine linguistique.

Or, si la géographie linguistique veut s'insérer dans une méthodologie qui sous-tend de façon globale les recherches de comparaison linguistique, elle doit répondre – aux yeux de Meillet¹⁷ – à trois exigences méthodologiques: 1° les observations doivent être distribuées de manière égale sur l'ensemble du territoire étudié; 2° les faits recueillis doivent être du même ordre (lexical, grammatical, etc.); 3° le questionnaire doit être établi avec soin et manié avec beaucoup de précautions méthodologiques. Les matériaux doivent être reportés sur des cartes exposant un seul fait linguistique. Compte tenu de ces exigences et face aux problèmes¹⁸ – en premier lieu le problème de la comparabilité – que posent les monographies de parlers locaux et les études de géographie linguistique portant sur des aires plus larges, on comprend pourquoi l'*ALF* est aux yeux de Meillet «un instrument de travail supérieur à tout ce qu'elle [la grammaire comparée] possédait et précisément adapté à ses besoins»¹⁹.

2) Quant à l'intérêt méthodologique et épistémologique de la géographie linguistique, on constate que Meillet valorise son double apport à la linguistique historique et à la linguistique générale.

En premier lieu, les études de géographie linguistique ont montré, selon Meillet, que si le dialecte²⁰ même ne se laisse pas définir avec une précision absolue²¹, la délimitation se fait en fonction de traits et de structures linguistiques. Tout comme dans le domaine indo-européen, où il importe d'opérer avec des superpositions de lignes d'isoglosses, la dialectologie gallo-romane a montré que chaque fait linguistique a ses frontières propres, et que le dialectologue doit se fonder sur des faisceaux d'isoglosses, qui indiquent des limites – flottantes, mais réelles – entre de grandes aires dialectales. Bref, la géographie linguistique confirme la réalité, à un premier niveau de recherche linguistique, des faits linguis-

¹⁶ Meillet 1925.

¹⁷ *Ibid.*, p. 62-63.

¹⁸ Un autre problème réside dans l'hétérogénéité des parlers locaux (*ibid.*, p. 54, p. 60 et p. 61), d'où aussi le problème du choix des informateurs.

¹⁹ *Ibid.*, p. 65.

²⁰ Il convient de noter aussi que Meillet n'a jamais considéré le dialecte comme une cellule close, mais qu'il a, au contraire, toujours insisté sur le bilinguisme (ou la diglossie) et sur les rapports entre les patois et la langue standard (cf. Meillet 1931; 1932; 1933 et 1936, p. 93, p. 146 et p. 190).

²¹ Cf. la citation suivante: «À prendre les choses à la rigueur, il n'y a donc, dans le cas idéal considéré, que des limites particulières de faits linguistiques; il n'y a pas de limites de dialectes, car les lignes des divers faits se croisent, et ne coïncident jamais que par accident» (Meillet 1908, p. 3).

tiques, et la validité d'une recherche ciblée sur les homomorphies et divergences de faits, quitte à y superposer des unités construites par abstraction ou par généralisation (probabiliste) ou par référence à des attitudes de locuteurs²². C'est dans cette optique qu'il faut comprendre l'affirmation de Meillet selon laquelle la géographie linguistique a permis de résoudre le «problème du dialecte»²³.

Deuxièmement, la géographie linguistique apporte une dimension explicative, au plan de l'histoire de la langue, à la linguistique historique. Par sa méthode géographique et, davantage, géologique, Gilliéron est parvenu à mettre en rapport des phénomènes spatialement et temporellement homogènes (la synchronie dialectale vers 1900) pour en dégager des développements longitudinaux (diachronie). Plus particulièrement, pour les recherches comparatives, la géographie linguistique est un instrument microscopique qui permet de décrire en détail des étapes intermédiaires²⁴ entre une période de communauté linguistique et la séparation ou dialectalisation subséquente sous l'action de facteurs linguistiques, psychologiques et culturels.

Aux yeux de Meillet, la dialectique entre éléments et système que la géographie linguistique permet d'apprécier dans le détail est un apport innovateur à la linguistique historico-comparative, qui a tout intérêt à considérer des séries de faits en leur donnant leur place dans une histoire des systèmes linguistiques:

«La géographie linguistique a eu le mérite de mettre en pleine évidence la singularité de l'histoire de chaque mot, de chaque forme. Mais cette singularité a sa place dans des ensembles systématiques, et qui envisagerait les faits isolés sans se les représenter dans ces ensembles risquerait de commettre des erreurs pires encore que le linguiste qui envisage exclusivement des ensembles et n'étudie pas avec une critique assez sûre chacun des faits particuliers dont sont faits ces ensembles»²⁵.

²² Meillet 1918 et 1921b, p. 81-82 et p. 104; cf. Swiggers 1985.

²³ Cf. la citation suivante: «On s'était souvent demandé comment tracer les limites entre les dialectes. D'une part, le dialecte apparaissait comme un ensemble offrant des caractères particuliers et s'opposant à d'autres dialectes. De l'autre, on n'arrivait pas à trouver aux dialectes des limites précises. Autrefois, un observateur parti de Bordeaux pour déterminer la limite entre les parlers gallo-romans du Nord et du Midi, avait dû renoncer à marquer une frontière et s'était arrêté sans avoir terminé son travail. Il a suffi de rapprocher les cartes pour apercevoir la vérité» (Meillet 1925, p. 66).

²⁴ Cf. Meillet 1911.

²⁵ Meillet 1925, p. 70-71.

3. UN REGARD SUR L'HOMME:

JULES GILLIÉRON (1854-1926)

Qui était le maître d'œuvre de cet ouvrage monumental, l'*ALF*?

Né à Neuveville, le 21 décembre 1854, Jules Gilliéron fit ses études à l'Académie de Neuchâtel (où il eut Cyprien Ayer²⁶ comme professeur); avant de se présenter aux épreuves, Gilliéron fit un voyage en Orient (son journal de voyage a été conservé et est déposé à la Bibliothèque nationale de Berne), en compagnie de son frère Alfred. En automne 1875, il se présenta aux examens, mais ayant reçu le rapport sur ses examens, il s'adressa au Conseil de la Faculté pour demander qu'on ne lui décerne pas le diplôme (décision dans laquelle il fut appuyé par son père):

«[J]e me vois dans la nécessité de refuser le diplôme que vous êtes disposés à me donner par *bienveillance*, avec la mention de *suffisant*, en qualifiant mon examen d'inférieur à tous ceux qui ont été faits jusqu'à présent pour l'obtention de ce titre [...]. Je vous prie de ne pas prendre la peine de me décerner un diplôme que je refuse absolument, vu les conditions dans lesquelles il m'est offert»²⁷.

En hiver 1875, Gilliéron s'inscrivit à l'Université de Bâle et y suivit les cours de Jacob Burckhardt, Friedrich Nietzsche²⁸ et Jules Cornu; ce dernier conseilla à son jeune élève d'aller suivre les cours de Gaston Paris et de Paul Meyer – dont il avait lui-même suivi l'enseignement – à l'École Pratique des Hautes Études et à l'École des Chartes.

En 1876-1877, Gilliéron fut auditeur aux cours de G. Paris, de M. Bréal, d'A. Darmesteter et de L. Havet à l'École Pratique des Hautes Études, et de P. Meyer à l'École des Chartes. Il s'attela à la rédaction d'une thèse, qui fut présentée et publiée en 1880 sous le titre *Le patois de la commune de Vionnaz (Bas-Valais)*²⁹. De 1878 à 1897, Gilliéron enseigna l'allemand au collège Chaptal, charge qu'il combina, à partir de 1883,

²⁶ Celui-ci, dans son *Introduction à l'étude des dialectes du pays romand* (Ayer 1878), avait reconnu l'intérêt fondamental des études portant sur des dialectes sans tradition écrite: «Dans une langue qui n'est pas fixée par l'écriture, la prononciation ne dépend jamais des caprices de l'orthographe, comme ç'a été le cas pour le français, mais elle est soumise aux influences naturelles du milieu géographique, c'est-à-dire de l'altitude, du sol, du climat, et par suite du genre de vie des populations qui la parlent» (p. 7).

²⁷ Nous citons ici un passage du texte de Georges Redard sur «Jules Gilliéron en Orient», tel qu'il figure dans Pop, Pop 1959, p. 154.

²⁸ Ceux-ci sont évoqués, en note, dans le livre Gilliéron 1923, p. 126-127: «Ceux qui estiment que la phonétique n'a pas pour but unique d'étudier comment on démolit une langue, trouveront dans l'Atlas de la Corse une ample matière à observation. Paraphrasant le dire d'un de mes maîtres, aussi consciencieux dans l'enseignement de l'histoire, que l'était peu son illustre collègue, Nietzsche, dans l'enseignement du grec: "Ja, meine Herrn, ohne Paris wäre die Welt unvollständig", je dirai que la phonétique sans la Corse serait incomplète, mon assertion dût-elle étonner mes lecteurs, comme celle de Jakob Burckhardt devait étonner son auditoire allemand».

²⁹ Gilliéron 1880; cf. aussi son atlas phonétique du Valais roman (Gilliéron 1881).

avec un enseignement à l'École Pratique des Hautes Études portant sur les «patois vivants de la France», en rapport direct avec les variations dialectales de l'ancien français. Gilliéron a continué son enseignement à l'École jusqu'à l'année de sa mort (1926). Son enseignement à l'École Pratique des Hautes Études prit d'abord la forme d'une «conférence», ensuite celle d'une «Section de Dialectologie de la Gaule romane», dont Gilliéron fut nommé directeur adjoint en 1892 et directeur d'études en 1916.

Sur l'enseignement de Gilliéron nous avons les témoignages de quelques-uns de ses élèves, qui en ont retenu l'intensité presque dramatique, les élans de passion scientifique et quelquefois de colère, mais aussi le souci de la discussion ouverte et de l'honnêteté scientifique³⁰.

«De stature herculéenne, la figure vivement colorée, il faisait retentir de sa forte voix les locaux ordinairement silencieux de l'École des Hautes Études. Il arpentait la petite salle à grands pas, heurtait violemment le tableau sur lequel il épinglait les cartes linguistiques, interpellait ses auditeurs, les harcelait, provoquait la contradiction pour pouvoir l'écraser. Quand les deux heures de ces conférences passionnées étaient écoulées, Gilliéron amenait chez Balzar les plus intimes de ses élèves; et nous buvions des demis. Et comme les discussions continuaient assez vives, nous buvions beaucoup de demis. Il est presque inutile de dire que nos voisins et nos voisines regardaient parfois avec étonnement cet homme puissant et ces jeunes gens parler avec tant de chaleur d'abeilles, de guêpes, de mouches à miel et semblaient se demander avec inquiétude quels étaient ces êtres aux noms mystérieux que nous appelions *ep*, *cep*, *mouchep*; et pourtant c'étaient bien les ancêtres de nos auditeurs involontaires qui avaient ainsi nommé la simple abeille.

Quand il s'avancait, la taille haute, coiffé d'un chapeau aux larges bords, appuyé sur une canne de montagnard, une pipe de terre à la bouche, qui aurait pensé, en le voyant, se trouver en présence d'un chercheur, d'un savant, d'un homme qui passait ses journées, penché sur les cartes d'un atlas»³¹.

C'est en conjonction directe avec son enseignement de dialectologie que Gilliéron a conçu le projet d'un atlas des dialectes français. L'*ALF* est l'entreprise à laquelle Gilliéron a voué trois-quarts de sa carrière. Réalisé avec l'aide d'un seul collaborateur (E. Edmont)³², l'*ALF* fut en quelque

³⁰ Cf. aussi le témoignage de L. Spitzer (Spitzer 1926) et les «souvenirs» de S. Pop, A. Grieria, J.U. Hubschmied, G. Bottiglioni (Pop, Pop 1959, p. 178-193); cf. également les notices nécrologiques de S. Pop (Pop 1927) et de B.A. Terracini (Terracini 1926).

³¹ Bloch 1929, p. 657-658.

³² Tout au long de sa carrière, Gilliéron a pris la défense de son collaborateur non-linguiste, en qui il avait une confiance absolue. Cf. Gilliéron 1923, p. 67 et p. 145: «Je ne me fie qu'aux matériaux qui ont été recueillis indépendamment de toute préoccupation étymologique, phonétique, folklorique ou autre. L'irrégularité de ceux d'Edmont me plaît, et convient à mes travaux, la régularité de ceux qu'expose M. Gauchat me déplaît et ne convient pas à mes travaux»; «[j]e savais bien, M. Edmont, que de tous ceux que j'ai connus depuis 40 ans que j'enseigne à l'École des Hautes Études, en qualité de *parjedā* de dialectologie, vous étiez le seul à qui je pouvais confier un travail dont, après expérience, je me sentais tout-à-fait incapable, le seul à pouvoir me fournir des matériaux sincères» (cf. aussi *ibid.*, p. 74, p. 117 et p. 127).

sorte le remaniement d'un projet entamé dès 1883 par Gilliéron, celui d'un atlas phonétique de la France (conformément au souhait exprimé par G. Paris)³³. Les enquêtes commencèrent en août 1897 et prirent fin au printemps 1901³⁴. En quatre ans, Edmont visita 992 localités; dans 638 points³⁵ le questionnaire (qui s'augmenta de 1421 à 1920 questions) fut rempli³⁶. Le report des réponses (environ un million) sur les cartes fut l'œuvre de Gilliéron; l'*Atlas* fut publié de 1902 à 1910 et inaugura une nouvelle tradition, celle de la géographie linguistique à base d'enquêtes orales menées sur une grande échelle³⁷.

4. L'HISTOIRE DES MOTS:

DE LA GÉOGRAPHIE À LA GÉOLOGIE

Quelles sont les raisons qui expliquent pourquoi Gilliéron a eu recours à la géographie du langage? Il y a d'abord l'intérêt que Gilliéron portait – dès son enfance – à l'histoire, et surtout à l'histoire des grands ensembles: histoire des phénomènes géologiques, des civilisations, des langues. Ensuite, la géographie était pour lui le reflet, en synchronie, de processus temporels qui avaient laissé des sédimentations spatialement reconnaissables (l'idée apparaît déjà en 1883, avec application à la phonétique)³⁸.

À cette conception, ses travaux sur les patois apporteront la confirmation décisive.

«Prononcer *sans examen géographique* que tel point de l'aire **serrare** par exemple a tiré régulièrement du mot latin **resecare* sa forme actuelle **resega**, c'est s'exposer cent fois à commettre une erreur capitale pour n'avoir qu'une fois la chance de rencontrer la vérité»³⁹.

³³ «La grande tâche qui s'impose à nous, et qui ne peut s'exécuter que par la collaboration active et méthodique des savants de la France entière, est de dresser l'atlas phonétique de la France, non pas d'après des divisions arbitraires et factices, mais dans toute la richesse et la liberté de cet immense épanouissement» (Paris 1888, p. 168).

³⁴ Cf. Simoni-Aurembou 2002.

³⁵ Un point a fait l'objet de deux enquêtes; l'*ALF* est donc basé sur 639 questionnaires remplis.

³⁶ Dans la majorité des points, une seule personne a été interrogée. Dans plus de 70 localités, deux personnes ont répondu au questionnaire. Dans huit villages, trois ou quatre personnes ont été interrogées.

³⁷ Pour l'insertion de l'œuvre de Gilliéron dans l'histoire des études dialectologiques, cf. Desmet, Lauwers, Swiggers 2002.

³⁸ Cf. le compte rendu de Ch. Joret, *Des caractères et de l'extension du patois normand. Étude de phonétique et d'ethnographie* (1882) par Gilliéron (Gilliéron 1883); cf. aussi Gilliéron 1896.

³⁹ Gilliéron, Mongin 1905, p. 25.

«C'est l'étude des cartes de l'*Atlas linguistique* qui a fait ressortir à nos yeux l'importance primordiale de ce point de vue négligé jusqu'ici: la distribution géographique du mot»⁴⁰.

La géographie linguistique, l'examen de la dispersion dans l'espace de traits ou de formes linguistiques, se base sur l'examen de cartes linguistiques, où le dialectologue distingue, à l'aide de procédés graphiques (hachures, grisés, couleurs), des aires linguistiques distinctes, occupées par les types lexicaux⁴¹.

L'adoption de la perspective géographique implique, pour Gilliéron, deux décisions:

1) celle de refuser le concept opérationnel de *patois*, «cette fausse linguistique dénommée patois, cette conception d'une commune ou même d'un groupe qui serait resté le dépositaire fidèle d'un patrimoine latin»⁴². À l'unité artificielle de patois, Gilliéron oppose l'unité lexicale: l'*individualité des mots*. C'est l'histoire des mots qui permet de construire une chaîne continue, alors que les patois sont «une série de traditions phonétiques brisées, remplacées par d'autres qui se brisent à leur tour»⁴³;

2) corrélativement, la notion de *loi phonétique* n'est plus au centre du changement linguistique: de phénomène temporel, au départ individuel et physiologique, elle devient progressivement un phénomène spatial, social et psychique, tout en conservant bien sûr son inscription dans le temps.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 3-4. Cet article est une discussion méthodologique prenant comme point de départ la carte donnant les formes qui correspondent à la notion de 'scier' dans le Midi.

⁴¹ Cf. la schématisation de la carte consacrée à l'«abeille» (la première carte de l'*ALF*) telle qu'on la trouve à la fin de l'étude de Gilliéron sur la généalogie des mots qui désignent l'abeille (Gilliéron 1918, carte hors texte).

⁴² Gilliéron, Mongin 1905, p. 27. Les auteurs parlent même du «mensonge» des patois: «Mais dans ce noyau qui paraît constituer l'âme même du patois, des informations éparses font apparaître quelquefois des formes *vieilles* par où se révèle un substrat phonétique qui n'a pas laissé de trace et qui est en désaccord avec ce qu'on est tenté de définir comme la tradition phonétique locale. Nous assistons même à des retours en arrière, à des phonétisations rétrogrades qui répondent à un appel venu du dehors, à des méprises engendrées par une similitude accidentelle. [...] Nulle part nous n'avons la certitude de saisir une tradition phonétique fidèle: nous entrevoyons une série de traditions phonétiques brisées, remplacées par d'autres qui se brisent à leur tour, quelquefois contradictoires, quelquefois concordantes, et ce mouvement du latin initial s'échelonne sur un espace de 1500 ans. [...] Nous croyons être en face de la tradition phonétique; nous n'atteignons qu'un simulacre qui reproduit par hasard un état déjà traversé, qui pourrait mille fois ne pas le reproduire. Et ce mensonge chronologique suppose nécessairement un mensonge géographique: soit qu'il y ait eu substitution pure et simple de langage, soit que le mot qui perd alors sa pureté locale ait seulement obéi à une impulsion exotique. À tout moment nous nous heurtons à de faux indigènes qui sont des acclimatés, à des mots qui, dans quelque ordre que ce soit – lexicologique, phonétique, sémantique – et à quelque degré que ce soit, ont emprunté ou leur vie tout entière ou une partie de leur vie. Les patois individuels sont le perpétuel mensonge chronologique et géographique: la géographie seule, par ses aspects et l'interprétation inéluctable de ces aspects, est capable de circonscrire autour du mot les limites de temps et d'espace qu'il ne doit pas dépasser» (*ibid.*, p. 26-27).

⁴³ *Ibid.*, p. 26.

La conception géographique et, bientôt, géologique du langage⁴⁴ se développe dans la mesure où s'élabore l'*ALF*. Cet atlas, conçu comme «un recueil de matériaux devant servir à l'étude des patois de la France romane et de ses colonies linguistiques limitrophes», représente les aires de distribution de faits lexicologiques, phonétiques, morphologiques et syntaxiques de 638 parlers à distances à peu près égales les uns des autres (en évitant les centres urbains)⁴⁵. L'*ALF* est en quelque sorte la réalisation «par saccades» de l'entreprise massive qu'avait souhaitée G. Paris en 1888, à savoir la constitution d'un «grand herbier national des patois français»⁴⁶. L'*ALF* se veut un enregistrement synchronique rigoureux, par prises instantanées, des emplois linguistiques individuels saisis sur le vif⁴⁷, et nullement retravaillés par l'enquêteur ni par le dialectologue. La méthode interprétative se veut conforme au calcul des probabilités.

Dans l'interprétation des cartes de l'*ALF*⁴⁸, deux aspects cruciaux – marquant la transition de la géographie à la géologie et à la biologie⁴⁹ – sont à distinguer:

⁴⁴ Pour Gilliéron, l'approche géographique apporte une perspective proprement scientifique: «En voulant soustraire la linguistique à l'examen de la géographie on la diminue d'un facteur puissant – le plus puissant peut-être – qui peut lui donner le droit d'être considérée comme une véritable science» (Gilliéron 1915, vol. II, p. 10).

⁴⁵ L'entreprise reposait sur une répartition méthodologiquement réfléchie du paysage dialectal: la France romane (avec la Belgique wallonne et la Suisse romande) a été découpée en 10 secteurs et dans chaque secteur 100 points théoriques ont été fixés en allant du centre à la périphérie. Des 1000 points, Edmont en a prospecté 992; les résultats publiés concernent 638 points (cf. Pop, Pop 1959, p. 74-76 et la description, comportant quelques erreurs, de Julien Martel [Martel 1959]).

⁴⁶ Paris 1888, p. 168.

⁴⁷ «Les réponses que nous reproduisons dans nos cartes représentent toujours l'inspiration, l'expression première de l'interrogé, une traduction de premier jet» (Gilliéron 1902, p. 7). C'est explicitement à cette approche «concrète» que se rattachent Jaberg et Jud dans leur *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz* (Jaberg, Jud 1928-1940): «[e]in Sprachatlas erstrebt nicht die Darstellung lautlicher Normal- oder Idealformen. Sein Gegenstand ist nicht der Sprache, sondern das Sprechen. Das Wort erscheint nicht in einer Durchschnittsform, sondern in seiner momentanen Verwirklichung, wobei sein lautliches Gewand durch den Satz, dem es eingefügt ist, oder bei isoliertem Abfragen durch die momentane Bewusstseinslage des Befragten bedingt ist» (Jaberg, Jud 1928, p. 240).

⁴⁸ Pour les lectures qu'on peut faire de l'*ALF*, cf. Brun-Trigaud, Le Berre, Le Dù 2005.

⁴⁹ Dans leur notice à propos du travail Gilliéron, Mongin 1905, Louis Gauchat et Jules Jeanjaquet ont, de façon très judicieuse, relevé cette transition: «Cette recherche, qui rappelle les procédés de la géologie, conduit à l'aire primitive SERRARE, datant de l'époque de la romanisation du pays [...]. Recueillir les traces directes et indirectes d'anciens types lexicaux à l'aide des cartes de l'Atlas, aussi de celles où ils apparaissent avec des significations nouvelles ou dans des dérivés, s'en servir pour reconstituer les couches lexicales successives du sol de France, tel est donc l'objectif de la géographie linguistique. C'est en même temps réfléchir sur les causes de ces refoulements et supplantations ou faire de la biologie linguistique» (Gauchat, Jeanjaquet 1920, p. 158-159). J. Gilliéron et J. Mongin s'en étaient tenus à relever la continuité entre géographie et géologie: «[N]ous devons réaliser d'abord une géographie ou géologie du langage qui nous permettra de situer les mots chronologiquement, de définir leurs rapports, de reconstituer leur genèse. C'est l'étude des cartes de l'Atlas linguistique qui a fait ressortir à nos yeux l'importance primordiale de ce point de vue négligé jusqu'ici: la distribution géographique du mot. Ces cartes doivent être coloriées comme celles des géologues: abstraction faite des différences secondaires, les vocables patois se groupent par types, et ces types distincts couvrent des aires distinctes qu'il

1) *l'interprétation générale de la variation* (ou de la variété) qu'on observe;

2) *la reconstruction des processus historiques.*

Dans les deux cas, Gilliéron propose des vues intéressantes.

Se gardant de délimiter les aires par des frontières linguistiques nettes, Gilliéron propose une conception *graduelle* des variantes linguistiques. L'unité relative d'une aire linguistique est le produit de conditions sociales qui excluent la «différenciation à l'infini de la matière lexicale»⁵⁰, plus précisément le produit de l'influence (normative) des centres intellectuels, sociaux, politiques et religieux. La différenciation est toujours dans un rapport dialectique avec l'uniformisation.

Les langues tendent, d'une part, à la différenciation en patois ou parlars populaires, différenciation qui est le signe de l'état vital de la langue (comme le prouve la floraison d'étymologies populaires⁵¹). À cette fragmentation s'oppose, d'autre part, la tendance à l'uniformisation, garantie par l'importance et la pression sociales de la langue littéraire⁵². À l'opposé des patois, la langue littéraire est caractérisée par une prise de distance par rapport aux déviations de l'usage populaire. Toutefois, son développement linguistique est analogue à celui des patois⁵³.

Entre le patois et la langue littéraire, caractérisée par un centre national unique, se situe le dialecte, régi de son côté par un centre régional⁵⁴. Les dialectes représentent l'état de centralisation «vers lequel s'acheminent nos patois avant d'être absorbés par la langue littéraire»⁵⁵. Cet accaparement progressif des patois par la langue littéraire rencontre une opposition des patois et amène une scission: à mesure que «l'élément cultivé de la société»⁵⁶ abandonne l'utilisation du patois, celui-ci se diffé-

convient de désigner aux yeux par une couleur» (Gilliéron, Mongin 1905, p. 3). Dans la suite de leur travail, Gilliéron et Mongin manient une terminologie à coloration biologique; cf. «[à] un moment donné de la vie de ses patois l'aire bleue a cessé de tolérer un *re-* qui créait un faux sens» (*ibid.*, p. 18); cf. aussi *ibid.*, p. 21, à propos de la «palingénésie» d'images expressives.

⁵⁰ Cette idée est illustrée surtout dans les travaux que Gilliéron a publiés à partir de 1919.

⁵¹ «C'est à toutes les époques de la langue que se manifeste l'étymologie populaire, et qu'elle soustrait aux lois phonétiques des mots qu'elles auraient broyés et la plupart du temps condamnés à produire des équivoques et par conséquent à provoquer et à activer l'emprunt à des langues étrangères, notamment au latin classique» (Gilliéron 1918, p. 224-225); «[j]e veux chercher à convaincre que 'La faillite de l'étymologie phonétique' n'est pas un titre de réclame, mais qu'il renferme l'expression exacte de ma pensée, que je résume ainsi: l'étymologie primaire n'a souvent qu'une valeur fugitive; une fois embarqué, le mot français vogue où le pousse le français, obéit à l'étymologie populaire, devient papillon, de chrysalide qu'il était et à l'état de quoi il reste selon les lexicographes» (Gilliéron 1922, p. 19). Par son appréciation de l'action (quasi omniprésente) de l'étymologie populaire, Gilliéron s'oppose nettement à Saussure, qui réduit l'étymologie populaire à une anomalie. Il se rapproche davantage des conceptions de Hugo Schuchardt, par l'opposition véhémement à une étymologie formaliste, découpée des réalités extralinguistiques et de la personnalité des sujets parlants (cf. Swiggers 2000).

⁵² Gilliéron 1919, p. 67.

⁵³ *Ibid.*, p. 34-35.

⁵⁴ Gilliéron 1918, p. 58.

⁵⁵ Gilliéron 1919, p. 9-10.

⁵⁶ Gilliéron 1923, p. 96.

rencie à son tour de la norme nationale en s'alimentant à des aires voisines.

L'unité des variantes linguistiques est elle-même un concept relatif. Aussi bien au niveau lexical qu'au niveau phonétique, la communauté linguistique est le produit d'une œuvre d'uniformisation et d'assimilation. Gilliéron insiste sur la non-homogénéité lexicale du patois: tout patois présente une quantité considérable de mots empruntés (c'est l'inégalité de *souche*), et les mots ont été introduits à des moments différents (c'est l'inégalité d'*entrée*). Cette double inégalité lexicale est responsable de l'inégalité phonétique du patois, qui est détruite progressivement au moyen de retouches phonétiques légères⁵⁷. Si les patois se distinguent entre eux par «un noyau lexical représentant une tradition phonétique», Gilliéron relativise en même temps leur unité en attirant l'attention sur leurs variations à l'infini⁵⁸ et en insistant sur le travail d'uniformisation lexicale et d'assimilation phonétique qui les précèdent:

«Il est clair que l'uniformité lexicale présente d'une aire comme **resecare** ou **sectare** est un aboutissant, qu'elle n'est non pas *unité*, mais *uniformisation* [...]. Un noyau lexical représentant une tradition phonétique s'assimile les apports de tous les âges avec un sentiment des équivalences qui varie naturellement à l'infini selon les patois et le moment de ces patois. L'œuvre de l'assimilation se fait par des étapes»⁵⁹.

Le dialectologue explorant le paysage linguistique doit donc dégager les couches de formation qui ont conduit à l'état présent des patois. Si le recensement des formes dans l'espace, au plan synchronique, est affaire de géographie linguistique (la distribution de types lexicaux), l'interprétation requiert une phase *géologique* et une phase *biologique*. La phase géologique consiste à restituer la chronologie des étapes lexicales, à situer les diverses couches lexicales et à définir leurs rapports. L'explication des rapports de succession, de superposition (partielle ou totale) relève de la biologie du langage, l'étude de la vie des patois. Au centre de cette biologie se trouvent les concepts d'*évolution* et de *changement*.

⁵⁷ Gilliéron, Mongin 1905, p. 25-26.

⁵⁸ Gilliéron 1919, p. 124-125 et p. 133.

⁵⁹ Gilliéron, Mongin 1905, p. 25-26.

5. AU CŒUR DE LA VIE DU LANGAGE: ÉVOLUTION ET CHANGEMENT

L'*ALF* est l'instrument qui permet à Gilliéron de faire «l'histoire linguistique de la France»⁶⁰. L'entreprise qui consiste à interpréter les matériaux bruts de l'*ALF* est une «stratigraphie des mots dans l'histoire des faits linguistiques»⁶¹. L'étude sur les noms de l'abeille⁶² est éminemment représentative de cette *Wortgeschichte* à travers l'espace. Gilliéron y replace les mots dans leur milieu naturel, c'est-à-dire celui de la diversité infinie des besoins, des états sociaux, des «mille manières de sentir et d'agir»⁶³. La synchronie instantanée que reproduit la carte est le condensé d'une histoire complexe des mots, «et par là des choses et des idées»⁶⁴. La géographie linguistique se convertit ainsi en une géologie des usages linguistiques, en une chronologie de couches linguistiques, où l'élément pivot est le *mot*:

«Un mot a ses conditions géographiques précises qu'il importe avant tout de déterminer. Un fait géographique est souvent la clef de son histoire. De par les conditions géographiques, une étymologie, possible ailleurs, est impossible là. [...] Nous devons réaliser d'abord une géographie ou géologie du langage qui nous permettra de situer les mots chronologiquement, de définir leurs rapports, de reconstituer leur genèse»⁶⁵.

Par rapport aux néo-grammairiens, Gilliéron introduit un changement de perspective radical: les lois phonétiques ne sont pas des formules captant le changement linguistique, mais elles sont vues comme des principes exerçant leur régime implacable sur l'évolution des langues, créant par là des conditions de changement. Il nous semble en effet utile de distinguer deux dimensions: celle de l'*évolution*, le cours évolutif «naturel» du langage, qui tout en étant «libre», aboutit à des situations contraignantes, et celle du *changement*, la modification introduite dans la langue par les locuteurs, et cela à la suite d'un état de contrainte. Le changement est donc toujours un nouvel état auquel on aboutit par réaction à un état anté-

⁶⁰ Gilliéron 1902, p. 3. C'est là le programme qui sous-tend le travail Gilliéron, Roques 1912.

⁶¹ Gilliéron 1918, p. 1.

⁶² Gilliéron 1918. Ouvrage imposant, par l'étendue de la documentation, mais aussi par la force imaginative qui le sous-tend, la *Généalogie des mots qui désignent l'abeille* a fait l'objet de nombreuses appréciations (pour une liste des comptes rendus, cf. Lauwers, Swiggers 2002a, p. 201-202), qui mériteraient un examen détaillé; pour une prise de position qui, en fait, vise l'œuvre presque entière de Gilliéron et de certains de ses disciples, cf. Millardet 1923 (cf. Swiggers 2009). Fidèle à son anti-dogmatisme, Gilliéron écrira en 1922: «Mon livre sur les noms de l'abeille n'est qu'une ébauche» (Gilliéron 1922, p. 31, en note). La première partie de *Thaumaturgie linguistique* (Gilliéron 1923, p. 9-121) consiste en un approfondissement, une justification et, là où il y a lieu, une rectification des idées exposées dans la *Généalogie*.

⁶³ Gilliéron 1922, p. 45.

⁶⁴ Gilliéron, Mongin 1905, p. 4; Gilliéron 1918, p. 3-4.

⁶⁵ Gilliéron, Mongin 1905, p. 3.

rieur ressenti comme pathologique et comme entravant la communication langagière. Cette distinction permet de saisir le positionnement de Gilliéron par rapport à la linguistique historico-comparative: celle-ci, s'intéressant en premier lieu à la loi phonique, s'est occupée des processus aveugles affectant les sons⁶⁶ (processus de mutilation) et les sens (processus affectant les rapports entre formes et significations), mais ne s'est pas occupée des changements lexicaux conscients, qui opèrent non sur des séries, mais sur des éléments discrets. Gilliéron en vient ainsi à opposer «l'étymologie (traditionaliste)», celle des «étymologistes»⁶⁷ à l'explication de la véritable «histoire» d'un mot, qui se fonde sur un travail de géographie (et géologie) linguistique:

«Les étymologistes vous diront que *mouchette* “moucheron” de nos parlers français actuels est un diminutif de *mouche*. Cela est vrai étymologiquement, mais cela n'explique pas son existence historique, que la géographie linguistique nous révèle. Le *mouchette* “moucheron” d'aujourd'hui n'est qu'un resuscité d'un ancien *mouchette* “moucheron” antérieur à la venue de *mouchette* “abeille”»⁶⁸.

L'évolution du langage se produit en dehors du contrôle exercé par le sujet humain: elle est ébranlée par des développements dans la réalité (l'univers extralinguistique) et par des développements dans l'univers intralinguistique, où certains processus affectent la forme et / ou le sens des mots⁶⁹, sans que le sujet linguistique n'intervienne. On constate que les mots s'usent formellement et subissent des altérations (éventuellement par une analogie inconsciente⁷⁰ ou par une dérivation débridée) et qu'au plan sémantique, il y a des emplois abusifs de mots. Dans un tel modèle, il n'est pas étonnant qu'un phénomène «régulier» comme la loi phonique soit conçu comme une donnée physiologique, voire comme la réalisation prototypique du déterminisme dans la vie du langage. Les mutations phonétiques ne se laissent pas expliquer: elles relèvent du «mystère physiologique»⁷¹, c'est-à-dire des «lois auxquelles nous devons obéir fatalement»⁷². Leur régime «implacable»⁷³ va toujours dans le sens d'une usure,

⁶⁶ Gilliéron s'est toujours opposé à une pratique de l'étymologie qui ne s'appuie que sur les données de la phonétique historique (cf. Gilliéron 1919 et 1922).

⁶⁷ Cf. le titre du livre Gilliéron 1922; sur les conceptions de Gilliéron en matière d'étymologie (ou, mieux, contre l'étymologie classique), cf. Hillen 1973 et Chaurand 2002.

⁶⁸ Gilliéron 1923, p. 31; cf. aussi p. 109, où l'auteur oppose «l'étymologie» d'un mot à «l'historique» de celui-ci.

⁶⁹ Gilliéron s'est surtout intéressé, dès le début de sa carrière, aux évolutions phoniques incontrôlées. Dans ses travaux postérieurs, il mentionne aussi «la libre évolution sémantique» (cf. Gilliéron 1922, p. 1); celle-ci s'oppose à un changement déterminé, le plus souvent à la suite d'une (nouvelle) étymologie populaire.

⁷⁰ L'analogie peut aussi avoir une fonction thérapeutique: dans ce cas-là, elle relève du *changement* linguistique; cf. à ce propos Gilliéron 1919, p. 55-56.

⁷¹ *Ibid.*, p. 133.

⁷² Gilliéron 1918, p. 262.

de manière incontrôlée: «Les mots s'usent indépendamment de notre volonté sous l'action triturante des lois phonétiques»⁷⁴ – et, par conséquent, une foule de [mots] disparus sont des «déchets de l'usure phonétique»⁷⁵. Le régime implacable des évolutions phoniques⁷⁶ est perçu comme une dégénérescence constante. De par sa nature aveugle, l'évolution phonétique produit des «mutilés» phonétiques et provoque des collisions homonymiques. Or, si la *loi phonique* est une notion-clé dans la doctrine gilliéronienne, ce n'est que pour les conséquences qui en découlent, c'est-à-dire les états pathologiques qui *nécessitent* une action de réparation.

L'évolution du langage aboutit, dans l'optique de Gilliéron, à une contrainte «physique»: le côté formel et le côté sémantique de la langue sont atteints⁷⁷, de manière contraignante, par l'évolution. Or, comme le langage est un instrument, cette évolution contraignante est ressentie comme une pression psychique et plus particulièrement comme une pathologie: la langue, instrument menacé dans son fonctionnement par l'évolution, doit être «réparée»⁷⁸. C'est dans ce travail de réparation que réside la liberté du locuteur, qui pour le reste est contraint par le système linguistique et par les évolutions affectant ce système⁷⁹. Cet état pathologique où se trouve la langue est le résultat de l'évolution de formes, le plus souvent sous l'influence de développements spontanés ou conditionnés de sons, mais parfois aussi de développements morphologiques ou de «situations»⁸⁰ sémantiques (ou sémantico-formelles). Gilliéron observe que l'action des

⁷³ *Ibid.*, p. 14.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 261.

⁷⁵ Gilliéron 1915, vol. I, p. 14.

⁷⁶ Nous avons systématisé l'opposition entre *évolution* et *changement*; en fait, Gilliéron utilise aussi «changement phonique» là où il s'agit d'une *évolution* incontrôlée (et destructrice). Cf. la citation suivante: «Ces mots [du stock lexical latin local. – P.S.] se sont modifiés sans doute, mais par des changements progressifs et réguliers: ils représentent pour chaque parler la tradition phonétique locale. Pour un même phonème latin placé dans les mêmes conditions ils présenteront tous des produits identiques; ils constituent, en regard d'une série homophone latine, une série patoise homophone» (Gilliéron, Roques 1907, p. 119). J. Gilliéron et M. Roques se montrent ici fidèles à la croyance néo-grammairienne en l'uniformité locale des traitements phoniques, mais le contexte d'insertion épistémologique vient diminuer ce caractère de fidélité: Gilliéron (qui s'intéresse non aux évolutions d'étymons, mais aux histoires de mots) voit l'évolution régulière comme un processus incontrôlé: son attention se porte vers le terrain fertile des changements lexicaux, qui eux sont des processus d'interventions par les locuteurs dans les parlers.

⁷⁷ Cf. Gilliéron 1918, p. 258-259: «L'état pathologique a été engendré d'une part par la convergence en un même point de l'action des lois mécaniques (collision formelle des mots), d'autre part par la convergence en un même point de perceptions et de conceptions psychologiques (collision sémantique dans un mot)».

⁷⁸ «La langue n'est-elle pas un instrument qu'il faut réparer, quand il est faussé?» (Gilliéron 1923, p. 25); «[L]e langage est ainsi l'objet d'une étude incessante, d'un travail d'amélioration et de retouche» (Gilliéron, Roques 1907, p. 143).

⁷⁹ Sur la dialectique de la contrainte et de la liberté chez Gilliéron, cf. les remarques de J.-P. Chambon et P. Swiggers (Chambon, Swiggers 1995, p. 489-492) et l'analyse détaillée de P. Lauwers (Lauwers 2002).

⁸⁰ Gilliéron a insisté sur le fait qu'un mot qui n'a pas une sémantique fermement établie se prête plus facilement à des processus amenant une pathologie du langage (cf. Gilliéron 1923, p. 108).

lois phoniques – c'est-à-dire l'évolution régulière du langage – aboutit à un «charabia» et à des dommages: «Nous croyons prétendre qu'il n'est aucune loi phonétique qui, dans le long cours d'un parler, s'effectue sans causer des dommages nécessitant une œuvre de réparation et des modifications de tout ordre»⁸¹.

Au total, on peut relever chez Gilliéron sept types d'évolutions engendrant une pathologie du langage:

- 1) l'homonymie⁸² (ou le télescopage de formes) et la mutilation;
- 2) l'irrégularité morphologique;
- 3) la synonymie;
- 4) la sursaturation sémantique;
- 5) la transgression des contraintes dérivationnelles;
- 6) la perte de transparence étymologique;
- 7) le déséquilibre entre désignation et conceptualisation.

Les états pathologiques sont intenables parce qu'ils vont à l'encontre de deux principes: l'un, qui est de l'ordre des grandes chaînes évolutives (englobant aussi les changements volontaires), et qu'on pourrait envisager comme un principe de nivellement, à savoir la régularisation, et l'autre, qui est de l'ordre de l'intervention volontaire, et qu'on pourrait désigner comme un principe d'efficacité, à savoir «le besoin de distinguer les uns des autres des homonymes de sémantique différente et des sémantiques différentes dans un seul et même mot»⁸³.

C'est face à ce sentiment de gêne, de pression psychique engendrée par l'état pathologique de la langue que le locuteur intervient: le changement linguistique – par lequel on passe à un nouvel état – est une activité consciente, une véritable intervention thérapeutique. Celle-ci peut se faire par le recours à l'emprunt – solution parfois utile, mais que Gilliéron considère comme l'indice d'un manque de vitalisme dialectal –, ou par l'exploitation de moyens du «fonds indigène». Dans ce dernier cas, plusieurs possibilités se présentent et on peut relever⁸⁴ dans les écrits de Gilliéron neuf moyens thérapeutiques «intrinsèques»:

- 1) la substitution lexicale;
- 2) l'étymologie populaire;
- 3) la restauration phonétique;
- 4) la thérapeutique flexionnelle;
- 5) l'analogie;

⁸¹ Gilliéron 1915, vol. I, p. 4.

⁸² L'œuvre de Gilliéron a mis en relief l'importance de l'homonymie dans la vie du langage. «C'est par centaines que se chiffrent les substitutions à des mots 'indésirables' pour cause de pléthore sémantique, par centaines même celles qui ont pour cause la collision homonymique. Cette dernière catégorie de substitutions est généralement niée, et cette négation repose sur la constatation que l'homonymie est fréquente dans la langue. Singulier raisonnement: la catastrophe n'a pas eu lieu, parce qu'il y a eu de nombreux rescapés!» (Gilliéron 1918, p. 263).

⁸³ *Ibid.*, p. 258.

⁸⁴ Cette liste a été établie à partir d'une lecture cumulative de l'œuvre de Gilliéron; l'auteur lui-même n'a pas dressé un inventaire global des moyens thérapeutiques.

- 6) la morphologie lexicale (dérivationnelle);
- 7) la différenciation syntaxique;
- 8) l'exploitation d'un état de fluctuation⁸⁵;
- 9) la dilatation sémantique.

Le changement linguistique participe de l'aspect psychologique individuel et de l'aspect social du langage. Il se déroule dans le cerveau (en tant que siège du psychisme humain) et non dans les organes phona-teurs⁸⁶; sa nature essentielle est d'être un changement non pas de sons, mais de *mots* (particuliers)⁸⁷. C'est ici qu'intervient la «personnalité» des mots⁸⁸: face à la pression exercée par l'évolution phonique, chaque mot (de la série homophone, porteuse du phonème en question) réagit différemment, selon sa «personnalité lexicale»⁸⁹. Cette personnalité comporte plusieurs aspects relevant de divers plans; la somme de ces traits conditionne la «puissance de réaction» du mot face à la loi⁹⁰. La langue ne procédant pas par sauts dans son développement, Gilliéron décrit la vie des mots en termes de continuité et de répercussion propagée: «Dans le monde lexical, il ne se produit pas la plus légère vibration qui n'ait sa répercussion dans le milieu où elle se produit, et si l'élément vibrant a cessé de vibrer, les ondes qui en sont émanées sont là pour témoigner de son existence»⁹¹.

Cette citation, tirée d'une publication tardive de Gilliéron, témoigne du glissement des idées de Gilliéron vers une conception diffusionniste. À partir de son grand travail, riche en hypothèses spéculatives et en formulations très nuancées, sur les désignations de l'abeille⁹², l'auteur a échafaudé une conception qu'on peut qualifier de «diffusionniste»:

⁸⁵ On y a recours quand les autres moyens thérapeutiques s'avèrent inefficaces; il s'agit d'une thérapeutique qu'on pourrait appeler «homéopathique» en ce qu'elle tire un rendement fonctionnel de l'état pathologique.

⁸⁶ Gilliéron 1918, p. 223-224 et 1919, p. 66-67.

⁸⁷ Cf. le renversement de perspective qui est formulé dans Gilliéron 1921, p. 73: «Est-ce la phonétique qui permet de retracer l'histoire des mots, et ne serait-ce pas les mots qui permettent de retracer leur histoire et d'établir les lois phonétiques?». Cf. aussi la citation suivante: «Vous travaillez à l'étymologie, mais souvenez-vous que le peuple y a travaillé avant vous. Souvenez-vous que les étymologies que vous présentent vos professeurs ne sont que le point de départ d'un mot français, qu'une fois détaché de sa souche, le mot est un oiseau qui a pris sa volée et suit les chemins que lui dictent les conditions atmosphériques de l'espace aérien et les rencontres qu'il peut y faire. Ne vous contentez pas de faire l'histoire d'un mot, pareillement à celle que ferait un historien littéraire, qui retracerait la vie d'un homme célèbre en ces termes: Balzac, sur les genoux de sa nourrice, portait une robe bleue, rayée de rouge. Il écrivit la *Comédie humaine*. Ne soumettez, provisoirement, à l'observation phonétique que ce que vous croyez qui échappe à l'observation historique, en vous souvenant toujours que votre ennemi, c'est l'inconnu, l'impénétrable pour le linguiste, c'est le mystère physiologique, et que ce mystère ne pourra se révéler comme impénétrable qu'en reculant d'abord les bornes à l'aide de l'histoire et du raisonnement» (Gilliéron 1919, p. 132-133).

⁸⁸ Sur cet aspect, cf. Lauwers, Swiggers 2002b, p. 123-126.

⁸⁹ Gilliéron, Roques 1908-1909, p. 24.

⁹⁰ Pour une étude détaillée de certains cas, cf. *ibid.*, p. 24-25 et Gilliéron 1923, p. 134-135.

⁹¹ Gilliéron 1922, p. 65.

⁹² Gilliéron 1918.

«[C]ombien dès lors il faut peu de chose pour faire naître une loi qui, prenant naissance en un ou deux mots, se répercute sur toute la masse linguistique phonétiquement congénère.

Ne serait-ce pas là l'origine même de bien des lois phonétiques qui commencent par un mot, et finiraient par s'appliquer à tous ceux qui ont le caractère modifiable de la modification apportée à ce mot?»⁹³.

Cette nouvelle orientation se caractérise par trois traits: 1) le mot ne constitue plus un frein (par sa «personnalité lexicale»), mais bien le levier d'une évolution, et cela grâce à 2) l'analogie, dont l'action n'est plus vue comme inhibitrice; 3) l'attention de Gilliéron s'est déplacée vers la première manifestation de ce qui pourrait devenir une loi phonique. La réalisation effective des lois est conçue ici comme une progression: la régularité est l'effet d'une propagation. Bien des lois phoniques prendraient naissance dans un point particulier du lexique. Il appartient dès lors au linguiste de localiser la source de ce mouvement de propagation.

Cette conception diffusionniste est reprise au plan du changement linguistique: celui-ci, prenant son point de départ dans une réaction consciente contre un état pathologique de la langue (comme instrument de communication), ne peut se réaliser que par le contact des milieux sociaux. Les retouches et remaniements phonétiques ou sémantiques que subissent les mots sont en rapport avec le statut des milieux sociaux⁹⁴ et la propagation des changements prend des aspects différents selon les liens rattachant les parlers entre eux: «Les produits de l'œuvre de réparation lexicale se répandent à des allures différentes, selon le degré d'étroitesse des liens qui rattachent les parlers isolés et plus ou moins inactifs à des parlers directeurs»⁹⁵.

Vu la nature sociale de l'histoire des mots, les langues ne peuvent être conçues comme le produit d'une tradition phonétique pure. Gilliéron substitue au dogme de la régularité phonétique une conception sociale du changement linguistique, affirmant que la langue s'adapte au besoin du moment⁹⁶: «Quiconque a lu avec attention les vicissitudes qu'a traversées

⁹³ *Ibid.*, p. 199.

⁹⁴ Gilliéron 1919, p. 133.

⁹⁵ Gilliéron 1918, p. 58.

⁹⁶ Dans ces processus d'adaptation au besoin du moment, la langue (des patoisants) fait preuve de créativité, mais d'une créativité insouciance: «La création de termes patois, en opposition à l'adoption de termes français, va de pair avec l'esprit conservateur du patois, et la faculté créatrice se manifeste, fût-ce même au détriment de la clarté linguistique, dût-elle même produire d'intolérables équivoques, pareilles à celle que produisit *mouche-ep* en devenant *mouchette*. Elle opère naïvement, sans penser aux lendemains et aux inconvénients qui résultent de son imprévoyance. C'est ainsi que l'aire *apis*, ne pouvant tirer de son "mèche" patois (FARET), pas plus que de ses "allumer", une diminutivité susceptible d'être "méchette-allumette", la tire du mot français MÉCHE, dans lequel elle croit reconnaître "ce que l'on mouche", et en fait naïvement MOUCHE qui lui donnera un MOUCHETTE "méchette-allumette"» (Gilliéron 1923, p. 95). Cf. aussi Gilliéron 1922, p. 12-13 à propos des créations moins durables que font les patois en comparaison avec la langue littéraire (cf. *ibid.*, p. 48).

apis pour aboutir à *abeille* en français comprendra aisément qu'il faut à la langue une bonne raison pour qu'elle se modifie»⁹⁷.

6. POUR CONCLURE

L'œuvre de Gilliéron n'est pas sans failles: on a critiqué, non sans raison, les déficiences dans la préparation et l'exécution des enquêtes, les erreurs de perception / transcription, les défauts dans le schéma interprétatif, souvent très spéculatif⁹⁸, ou encore les attaques injustifiées contre l'étymologie «des étymologistes» (celle des spécialistes de la grammaire historico-comparative) et la défense, parfois aveuglée, de «l'étymologie du peuple»⁹⁹. Et on peut regretter aussi que Gilliéron ne nous ait pas laissé un exposé d'ensemble de sa «géobiologie linguistique»: il n'était pas théoricien, et sa réflexion sur la vie du langage a été en constante évolution, dans une lutte continue entre l'auteur et les mots, entre l'auteur et ses contradicteurs, entre l'auteur et lui-même...

Mais il faut savoir gré à Gilliéron d'avoir mis en place une conceptualisation dynamique pour les travaux de dialectologie et de géographie linguistique: une conceptualisation qui s'articule autour de la langue comme instrument de communication.

En tant qu'outil communicatif, la langue doit en premier lieu être efficace, selon Gilliéron. Or, l'efficacité dépend de principes dont la non-réalisation constitue une entrave au fonctionnement optimal de la langue. Ces principes sont: l'univocité, la régularité (transparence et conformité morphologiques), l'économie, la transparence étymologique et l'équilibre entre réalité désignée et conceptualisation.

De plus, le langage est un «être» psychique, ce qui implique qu'il a une existence réelle et une existence virtuelle. Pour Gilliéron, la langue a deux faces: une face *manifeste*, réelle, «en acte», et une face *latente*, virtuelle, en gestation ou «en gésine»¹⁰⁰. Tout fait linguistique, avant de se réaliser (formellement et sémantiquement), a eu une existence «mentale», «idéale». Or, les mots qui restent dans les limbes, les «fantômes», ne manquent pas d'exercer une influence sur l'activité linguistique des locuteurs.

Gilliéron distingue les «fantômes» qui peuvent prendre corps et ceux qui sont condamnés à une existence idéale. Ces derniers sont de purs construits théoriques¹⁰¹: s'ils se lexicalisaient, ils transgresseraient les

⁹⁷ Gilliéron 1919, p. 43.

⁹⁸ Cf. par exemple Gilliéron 1918.

⁹⁹ Cf. surtout Millardet 1923 (cf. Swiggers 2009).

¹⁰⁰ Gilliéron 1912, p. 11; 1915, p. 23; 1921, p. 57 et 1922, p. 25.

¹⁰¹ Ils ont donc une valeur explicative réelle. Cf. le cas du fantôme *saim* postulé par Gilliéron: *essaim* est devenu *saim* «effectivement peut-être seulement un jour, une heure, mais c'est ce qu'il a fait assurément en théorie tout au moins. Il n'existe nulle part, mais il a peut-être existé et

principes qui régissent la langue (comme par exemple certaines régularités dérivationnelles). Tous les fantômes contraints à rester en gestation sont dus à la dérivation instantanée, à l'analogie ou à l'étymologie populaire: il s'agit de créations entraînées par une force presque incontrôlée, mais contrecarrées par la réticence devant l'homonymie et le bi-sémantisme, et par les contraintes dérivationnelles. Ils ne passent pas le filtre de la conscience des locuteurs.

Quant aux fantômes qui peuvent prendre corps, Gilliéron distingue a) une réserve générale, qui devient «effective» dès qu'il y a détresse lexicale¹⁰²; b) le recours possible à des formules explicatives (cf. les formules «*mouche*» ou «*mouche à miel*» pour désigner l'abeille); c) un trésor lexical latent qui résulte de croisements et d'hypercorrections.

Cette «visée du langage par ses deux faces» explique pourquoi on trouve constamment chez Gilliéron un dépassement épistémologique des termes contraires (abstrait)¹⁰³: entre loi phonique et analogie, entre l'homonymie et la polysémie, entre le régulier et l'irrégulier, les bornes ne sont pas, dans la réalité concrète et quotidienne, très nettes. Gilliéron ne fut pas un linguiste de structures figées, de systèmes rigides: au cœur de son œuvre et de sa réflexion se trouvent les couches *flexibles* de locuteurs et de traditions de la parole, d'activités et de comportements de sujets linguistiques vis-à-vis d'une évolution complexe qui affecte les patois, dans leurs rapports mutuels et dans leurs contacts avec une langue nationale faisant d'incessants progrès¹⁰⁴. La linguistique gilliéronienne apparaît ainsi comme une description et une explication (par démontage – exercice qui est nécessairement spéculatif!) des forces d'action et de réaction sur la plage continue des générations de locuteurs.

© Pierre Swiggers

certainement a existé idéalement, car sans lui ESSAIMER ne serait pas devenu SAIMER. ESSAIM «abeille» est devenu SAIM «abeille» toutes les fois qu'il a pu et partout où il a pu le devenir» (Gilliéron 1918, p. 112).

¹⁰² Cf. Gilliéron 1921, p. 57: «Dans la langue latente, en gésine, où la langue vivante va chercher des mots, lorsqu'un de ses éléments vient à succomber, et d'où elle les appelle à prendre part à sa lexicalité, JEUNE, appelé par ESSAIM qui est un groupe de jeunes abeilles, était un candidat désigné à la succession d'«abeille», aussi bien que JEUNE, appelé par OISEAU (qui était «père et mère d'oiseaux») était un candidat désigné à la succession d'«oiseau»».

¹⁰³ Cf. Gilliéron 1923, p. 29-30: «La langue n'est pas que le produit d'un travail machinal, elle est aussi le produit d'un travail raisonné, critique. L'étude séparée de l'un ne peut se faire qu'au détriment de l'autre. Il importe de ne point les séparer et de chercher à en faire exactement la part».

¹⁰⁴ Là aussi, Gilliéron dégage une dialectique entre *invasion* et *résistance*: «À l'époque où le français s'infiltré dans le patois qui l'absorbe, succède une époque où patois et français se scindent de plus en plus nettement. Ceci est conforme à une disparition lente des patois devant le français: à la suite de l'abandon progressif du patois par l'élément cultivé de la société, l'infiltration du français dans le patois fait place, sans que je veuille exclure d'autres conséquences, à une scission des deux parlers, qui dès lors sont en antagonisme. À l'invasion du français, parlé parallèlement avec le patois, réplique alors une opposition patoise, qui s'alimente naturellement à une source restée à l'écart de cette invasion» (*ibid.*, p. 96).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

TRAVAUX DE JULES GILLIÉRON¹⁰⁵

- , 1880: *Le patois de la commune de Vionnaz (Bas-Valais)*. Paris: Vieweg
- , 1881: *Petit atlas phonétique du Valais roman (sud du Rhône)*. Paris: Champion
- , 1883: «[Compte rendu de] Charles Joret, *Des caractères et de l'extension du patois normand. Étude de phonétique et d'ethnographie* [...] (1882)», in *Romania*, 1883, № 12, p. 393-403
- , 1896: «Notes dialectologiques», in *Romania*, 1896, № 25, p. 424-440
- , 1902: *Atlas linguistique de la France: Notice servant à l'intelligence des cartes*. Paris: Champion
- , 1902-1910 (avec E. Edmont): *Atlas linguistique de la France*. Paris: Champion (17 vol.; 1920 cartes) (*Table de l'Atlas*: publiée en 1912)
- , 1905 (avec J. Mongin): *Étude de géographie linguistique. «Scier» dans la Gaule romane du Sud et de l'Est*. Paris: Champion
- , 1907 (avec M. Roques): «Études de géographie linguistique», in *Revue de philologie française et de littérature*, 1907, № 21, p. 107-149
- , 1908-1909 (avec M. Roques): «Les noms gallo-romans des jours de la semaine», in *Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études, Sciences historiques et philologiques*, 1908-1909, p. 5-30 [première publication in *Revue de philologie française et de littérature*, 1908, № 22, p. 268-290]
- , 1912: *Étude de géographie linguistique: L'aire clavellus d'après l'Atlas linguistique de la France. Résumé de conférences faites à l'École Pratique des Hautes Études en 1912*. Neuveville: Beerstecher
- , 1912 (avec M. Roques): *Études de géographie linguistique d'après l'Atlas linguistique de la France*. Paris: Champion
- , 1915: [*Étude de géographie linguistique.*] *Pathologie et thérapeutique verbales*, vol. I-II. Neuveville: Beerstecher
- , 1915 (avec E. Edmont): *Atlas linguistique de la France: Corse*. Paris: Champion
- , 1918: *Généalogie des mots qui désignent l'abeille d'après l'Atlas linguistique de la France*. Paris: Champion
- , 1919: *Étude sur la défektivité des verbes. La faillite de l'étymologie phonétique*. Neuveville: Beerstecher

¹⁰⁵ Pour une bibliographie de l'œuvre de Gilliéron, cf. Roques 1930 et Lauwers, Swiggers 2002a.

- , 1921: *Pathologie et thérapeutique verbales*. Paris: Champion
- , 1922: *Les étymologies des étymologistes et celles du peuple*. Paris: Champion
- , 1923: *Thaumaturgie linguistique*. Paris: Champion

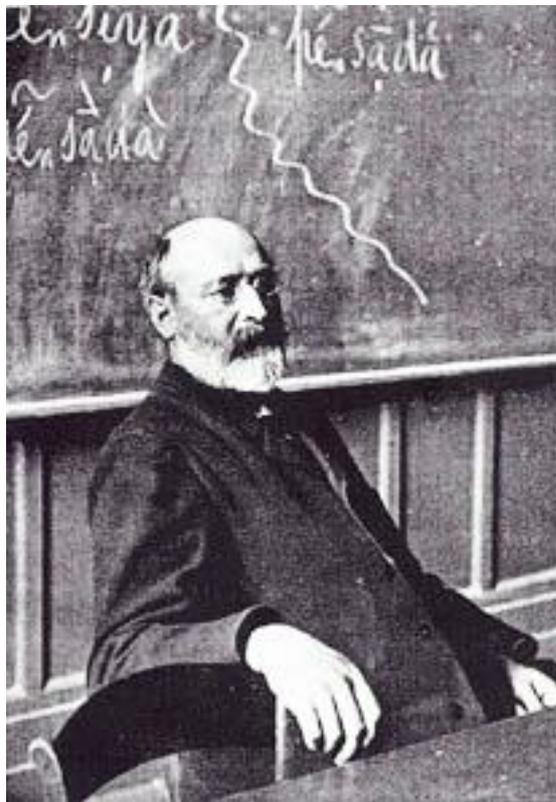
AUTRES SOURCES

- AYER Cyprien, 1878: *Introduction à l'étude des dialectes du pays romand*. Neuchâtel: Attinger
- BLOCH Oscar, 1929: «Jules Gilliéron et l'Atlas linguistique de la France», in *La Revue de Paris*, 1^{er} février 1929, p. 642-658
- BLOOMFIELD Leonard, 1933: *Language*. New York: Holt, Rinehart & Winston [rééd. Chicago: University of Chicago Press, 1984]
- BRUN-TRIGAUD Guylaine, LE BERRE Yves, LE DÛ Jean, 2005: *Lectures de l'Atlas linguistique de la France de Gilliéron et Edmont. Du temps dans l'espace*. Paris: Éditions du Centre des Travaux historiques et scientifiques
- CHAMBON Jean-Pierre, SWIGGERS Pierre, 1995: «Autoperception d'une genèse: fragment d'une conférence inédite de Walther von Wartburg sur le FEW (1951)», in *Revue de linguistique romane*, 1995, № 59, p. 483-501
- CHAURAND Jacques, 2002: «L'étymologie selon Gilliéron», in Lauwers, Simoni-Aurembou, Swiggers (éds), 2002, p. 149-165
- DESMET Piet, LAUWERS Peter, SWIGGERS Pierre, 2000: «Le transfert du "modèle allemand" et les débuts de la dialectologie française», in Englebert A., Pierrard M., Rosier L., van Raemdonck D. (éds), *Actes du XXII^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes (Bruxelles, 1998)*, vol. I. Tübingen: Niemeyer, p. 191-196
- , 2002: «Le développement de la dialectologie française avant et après Gilliéron», in Lauwers, Simoni-Aurembou, Swiggers (éds), 2002, p. 17-64
- DESMET Piet, SWIGGERS Pierre, 1990: «Gaston Paris en zijn contacten met Belgische filologen», in *De Brabantse folklore en geschiedenis*, 1990, № 265, p. 64-71
- GAUCHAT Louis, JEANJAQUET Jules, 1920: *Bibliographie linguistique de la Suisse romande*, t. II. Neuchâtel: Attinger
- HILLEN Wolfgang, 1973: *Sainéans und Gilliérons Methode und die romanische Etymologie*. Bonn: Romanisches Seminar der Universität
- HOCKETT Charles F., 1984: «Preface», in Bloomfield [1933], rééd. 1984, p. IX-XIV
- JABERG Karl, JUD Jakob, 1928: *Der Sprachatlas als Forschungsinstrument. Kritische Grundlegung und Einführung in den Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*. Halle: Niemeyer

-
- , 1928-1940: *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz (AIS)*, t. 1-8. Zofingen – Halle: Niemeyer
- LAUWERS Peter, 2002: «Jules Gilliéron: contrainte et liberté dans le changement linguistique», in Lauwers, Simoni-Aurembou, Swiggers (éds), 2002, p. 79-112
- LAUWERS Peter, SIMONI-AUREMBOU Marie-Rose, SWIGGERS Pierre (éds), 2002: *Géographie linguistique et biologie du langage: Autour de Jules Gilliéron*. Leuven et al.: Peeters
- LAUWERS Peter, SWIGGERS Pierre, 2002a: «Jules Gilliéron: Essai de bibliographie», in Lauwers, Simoni-Aurembou, Swiggers (éds), 2002, p. 189-212
- , 2002b: «Jules Gilliéron et les lois phoniques: la problématique du changement linguistique», in Lauwers, Simoni-Aurembou, Swiggers (éds), 2002, p. 113-148
- (éds), 2010: *L'œuvre grammaticale et linguistique de Léon Clédat*. Leuven et al.: Peeters
- MARTEL Julien, 1959: «Hommage à Edmond Edmont», in *Orbis*, 1959, № 8, p. 7-28
- MEILLET Antoine, 1908: *Les dialectes indo-européens*. Paris: Champion
- , 1911: «Différenciation et unification dans les langues», in *Scientia*, 1911, № 9, p. 402-419 [repris in Meillet 1921b, p. 110-129]
- , 1916: «[Compte rendu de] J. Gilliéron, *Étude de géographie linguistique. Pathologie et thérapeutique verbales. I. Chair et viande. La neutralisation de l'article défini. À propos de CLAVELLUS*. [Neuveville, 1915]», in *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 1916, № 20, p. 65-67
- , 1918: «Les parentés de langues», in *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 1918, № 21, p. 9-15 [repris in Meillet 1921b, p. 102-109]
- , 1921a: «J. Gilliéron et l'influence de l'étude des parlers locaux sur le développement du romanisme», in Meillet 1921b, p. 305-309
- , 1921b: *Linguistique historique et linguistique générale*, vol. I. Paris: Champion
- , 1925: *La méthode comparative en linguistique historique*. Paris: Champion
- , 1931: «Sur une période de bilinguisme en France», in *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 1931, № 1, p. 29-38 [repris in Meillet 1936, p. 90-98]
- , 1932: «Préface», in Bloch O., von Wartburg W. *Dictionnaire étymologique de la langue française*. Paris: P.U.F., p. VII-XVII [repris in Meillet 1936, p. 138-151, sous le titre «Sur l'étymologie du français»]
- , 1933: «Sur le bilinguisme», in *Journal de psychologie*, 1933, № 30/1-4, p. 167-171 [repris in Meillet 1936, p. 99-103]

- , 1936: *Linguistique historique et linguistique générale*, vol. II. Paris: Klincksieck
- MILLARDET Georges, 1923: *Linguistique et dialectologie romanes: Problèmes et méthodes*. Montpellier – Paris: Société des Langues Romanes – Champion
- PARIS Gaston, 1881: «[Compte rendu de] L. Adam, *Les patois lorrains* [Nancy – Paris, 1881]», in *Romania*, 1881, № 10, p. 601-609
- , 1888: «Les parlers de France», in *Revue des patois gallo-romans*, 1888, № 2, p. 161-175
- POP Sever, 1927: «Jules Gilliéron», in *Dacoromania*, 1927, № 4, p. 1531-1537
- , 1950: *La dialectologie. Aperçu historique et méthodes d'enquêtes linguistiques*. Première partie: *Dialectologie romane*. Deuxième partie: *Dialectologie non romane*, vol. 1-2. Louvain: Centre International de Dialectologie générale
- POP Sever, POP Rodica Doina, 1959: *Jules Gilliéron: vie, enseignement, élèves, œuvres, souvenirs*. Louvain: Centre International de Dialectologie générale
- ROQUES Mario, 1926: «Jules Gilliéron», in *Romania*, 1926, № 52, p. 219-221
- , 1930: *Bibliographie des travaux de Jules Gilliéron*. Paris: Droz
- SIMONI-AUREMBOU Marie-Rose, 2002: «Jules Gilliéron et Edmond Edmont: aperçus sur l'enquête de l'ALF», in Lauwers, Simoni-Aurembou, Swiggers (éds), 2002, p. 65-77
- SPITZER Leo, 1926: «Jules Gilliéron», in *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 1926, № 48, p. 506-511
- SWIGGERS Pierre, 1985: «La linguistique historico-comparative d'Antoine Meillet: théorie et méthode», in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 1985, № 39, p. 181-195
- , 1991: «Le travail étymologique: typologie historique et analytique, perspectives, effets», in Chambon J.-P., Lüdi G. (éds), *Discours étymologiques. Actes du colloque international organisé à l'occasion du centenaire de la naissance de Walther von Wartburg*. Tübingen: Niemeyer, p. 29-45
- , 2000: «La canonisation d'un franc-tireur: Hugo Schuchardt et la romanistique», in Dahmen W. et al. (éds), *Kanonbildung in der Romanistik und in den Nachbardisziplinen*. Tübingen: Narr, p. 269-304
- , 2009: «Linguistique et dialectologie romanes: l'apport de Georges Millardet», in *Dacoromania*, 2009, serie nouă, № 14/1, p. 11-24
- , 2012: «La dimension sociale de la langue et de la linguistique chez Saussure: fondements et apories d'un programme de linguistique générale», in Orioles V. (éd.), *Per Roberto Gusmani. Linguistica storica e teorica*, vol. 2. Udine: Forum, p. 385-397

— TERRACINI Benvenuto Aaron, 1926: «Jules Gilliéron», in *Archivio Glottologico Italiano*, 1926, № 21, p. 152-163



Jules Gilliéron (1854-1926)



Edmont Edmond (1849-1926)

Aux sources de la *conceptologie* russe: la philosophie du mot de Sergej Askol'dov¹

Vladimir FEŠČENKO

Institut de linguistique, Académie des Sciences de Russie

Résumé:

L'article porte sur la philosophie du mot du philosophe russe Sergej Askol'dov, reconstruite à partir de son essai «Le concept et le mot» (1928). Cet essai, redécouvert dans les années 1990 par les philologues russes Jurij Stepanov et Dmitrij Lixačev, éclaire quelques étapes de l'émergence de la *conceptologie* dans la linguistique russe. Askol'dov met en évidence le lien entre les *concepts cognitifs* (dits scientifiques) et les *concepts artistiques*. Il développe ses vues à partir de la critique de la tradition allemande des *Begriffsstudien*. Le *concept* chez Askol'dov est une catégorie plus vaste que le *Begriff*. Le philosophe russe entend le *concept* comme une catégorie sémiotique. Le *concept*, selon lui, a «la fonction de substituer». Pourtant, contrairement à la *notion*, au *terme* ou à l'*image*, la structure du *concept* est dynamique et «potentielle». Le *mot* en tant que partie organique du *concept* est traité par Askol'dov suivant la tradition russe du symbolisme (dans la poésie et dans la science). Tout en acceptant la nature arbitraire du signe dans la langue quotidienne, Askol'dov, cependant, met en relief le «lien interne organique entre le mot et son sens» dans la poésie.

Mots-clés: *conceptologie*, *concepts culturels*, S. Askol'dov, *concepts cognitifs* et *concepts artistiques*, *Begriffsstudien*, fonction substitutive, le mot, art verbal

¹ Cette recherche a été financée par le Ministère de l'Éducation et de la Science de la Fédération de Russie, projet № HIII-1140.2012.6.

1. LA *CONCEPTOLOGIE* – TENDANCE EN VOGUE DANS LA LINGUISTIQUE ET DANS LA SCIENCE DE LA CULTURE EN RUSSIE

Il n'y a pas de tendance plus populaire et plus en vogue dans la linguistique russe contemporaine que la *conceptologie*, autrement nommée *méthode d'analyse conceptuelle du langage*. Cela s'exprime par de nombreux colloques, par des tables rondes sur la linguistique cognitive, par la publication de dictionnaires de concepts de toutes sortes, ainsi que par le grand nombre de thèses soutenues, dont le sujet porte sur *Le concept de quelque chose dans telle ou telle image du monde*, ou bien *Le concept de quelque chose chez tel ou tel écrivain ou poète*. Il est évident que la conceptologie se présente comme un paradigme dominant des recherches linguistiques russes d'aujourd'hui, parallèlement aux approches telles que le cognitivisme, la théorie de la communication et la culturologie linguistique.

L'approche conceptuelle du langage et de la culture se manifeste en Russie depuis les deux dernières décennies en s'appuyant sur deux disciplines – la linguistique cognitive, d'une part, et l'étude linguistique des cultures, de l'autre. Si la linguistique traditionnelle considère le mot en tant qu'unité de l'analyse, la conceptologie suppose le concept en tant que tel comme un phénomène du monde mental résidant dans la conscience de l'homme.

Le terme *concept* fut redécouvert par la littérature linguistique russe au début des années 1990. En 1991 le recueil d'articles *Les concepts culturels* [*Kul'turnye koncepty*] fut publié sous la direction de Nina Arutjunova². Dans la préface, le sémioticien russe Jurij Stepanov (1930-2012) distinguait deux approches dans l'analyse conceptuelle du langage – la *logique* et la *sublogique*. De ce fait, le sens traditionnel logique du *concept* change, parce qu'on y introduit un sens culturel et cognitif³. En 1997, Stepanov publie son célèbre article «Le concept» [*Koncept*], dans lequel il s'appuie sur le constituant culturel du *concept*⁴. Tout en faisant la distinction entre le *concept* et la *notion* [*koncept vs ponjatie*] comme entre des termes de sciences différentes, il soutient que le *concept* en tant que terme de logique mathématique est introduit dans le domaine de l'étude des cultures. Voici sa définition du concept la plus répandue:

«Le concept représente une sorte de condensé de la culture dans la conscience humaine, à travers lequel la culture s'insère dans le monde mental de

² Cf. Arutjunova (éd.), 1991.

³ Stepanov 1991.

⁴ Cf. Stepanov 1997.

l'homme. Cependant, le concept est le moyen par lequel un homme – un homme ordinaire, pas un “créateur de valeurs culturelles” – s'engage lui-même dans la culture, ou dans certains cas l'influence même... Le concept est une cellule essentielle de la culture dans le monde mental humain»⁵.

On voit par là que l'image principale est un condensé, le condensé de la culture qui occupe la place d'une cellule dans la conscience de l'homme, ce qui indique la nature complexe et expérimentielle du concept. Les concepts, à la différence des notions, ne sont pas seulement des objets de la pensée mais aussi des objets de l'expérience.

Quelle est donc la structure du concept, à la différence de la structure du mot ou de la notion? D'après Stepanov, la structure du concept est stratifiée. Il y a trois éléments, ou trois strates du concept: 1) le trait principal et actuel; 2) le trait complémentaire ou plusieurs traits complémentaires et passifs, non plus actuels mais historiques; 3) la forme interne dont on ne se rend pas compte normalement et qui se manifeste dans la forme externe et verbale.

Les concepts, selon cette définition, se réalisent de manière différente, dans des strates différentes, chez différentes personnes et chez différents représentants de la culture. Dans l'ensemble, tous les concepts constituent un domaine de la culture associé au langage – le *domaine conceptualisé* [*konceptualizirovannaja oblast'*]⁶. Pour analyser ce domaine une nouvelle discipline a été introduite – la *sémiotique des concepts*, ou *conceptologie sémiotique*⁷.

Si Stepanov aborde le *domaine conceptualisé*, Dmitrij Lixačev (1906-1999) présente, en 1993, sa théorie de la sphère conceptuelle dans son article «La conceptsphère de la langue russe» [*Konceptosfera russkogo jazyka*]⁸. Il est intéressant de souligner la présence pertinente de la métaphore géométrique et astronomique de la sphère dans la science et la philosophie russes, à partir de la *biosphère* et de la *noosphère* de Vladimir Vernadskij (1863-1945) et de la *phonologosphère* de Pavel Florenskij (1882-1937), en passant par la *sémiosphère* de Jurij Lotman (1922-1993), jusqu'à la *conceptosphère* et *idéosphère* de Sergej Askol'dov (1871-1945), Jurij Stepanov et Dmitrij Lixačev. Il me semble que l'image de la sphère en tant qu'espace fermé et intégral, avec un centre et des périphéries, fonctionne comme un modèle génératif pour plusieurs conceptions russes. L'harmonie de la sphère, son homogénéité et sa continuité constituent les traits caractéristiques de la «pensée russe». La «pensée française», elle aussi, se sert de la métaphore de la sphère (cf. par exemple la *noosphère* de Pierre Teilhard de Chardin [1881-1965]). En même temps, chez Ro-

⁵ *Ibid.*, p. 40.

⁶ *Ibid.*, p. 44.

⁷ Cf. Stepanov 2001.

⁸ Cf. Lixačev 1993.

land Barthes (1915-1980), qui utilise le terme de *logosphère* dans son livre *Le bruissement de la langue* (1984), la sphère inclut l'idée de conflit et de guerre des langues⁹. Selon Barthes, la logosphère n'est qu'un espace de pouvoir et de répression, une figure de la hiérarchie de la société. En revanche, dans la «tradition russe», la sphère comme métaphore scientifique ne comporte pas de hiérarchie rigide; c'est plutôt un globe avec un centre invisible mais perceptible qu'entourent plusieurs strates, le tout constituant un ensemble «organique». C'est ainsi que Lixačev formule sa théorie de la *conceptosphère*.

En plus, Lixačev associe la conceptosphère à la «culture nationale russe». D'après lui, les mots, les sens des mots et les concepts de ces sens n'existent pas séparément, mais dans une certaine *idéosphère* humaine¹⁰. Chaque homme a ses propres associations, ses propres nuances de sens et de ce fait, ses propres particularités quant aux potentialités des concepts. Le contenu d'un concept dépend, donc, du contexte et de l'expérience culturelle du représentant du concept. Le terme *conceptosphère* contribue, ainsi, à comprendre en quoi le langage n'est pas seulement un moyen de communication, mais aussi, chez Lixačev, un «certain concentré d'une culture»¹¹ (selon la terminologie de Stepanov, les concepts sont «des constantes culturelles»¹²).

Ainsi donc, chez Lixačev, les concepts constituent l'«image nationale du monde», insérée dans la langue et dans la culture. Cette idée-là a servi de base à de nombreuses recherches conceptologiques dans la linguistique russe actuelle. Pourtant, certains chercheurs de ce genre ne s'aperçoivent pas que l'attachement rigide du concept à l'«image nationale du monde» aboutit au déterminisme linguistique extrême (cf. les travaux d'Anna Wierzbicka et ses débats avec Patrick Sériot¹³). De là s'ensuit que la «culture russe» devient isolée à cause de ses spécificités linguistiques. Et parfois les concepts jouent un rôle de brosses et de pinceaux avec lesquels on dessine l'«image nationale du monde», et pas seulement la russe. Il est dommage que certains conceptologues contemporains, passionnés par l'idée de l'«image nationale» unique, aient tendance à oublier le contexte dans lequel les études des concepts sont nées en Russie dans les années 1920, ils oublient également le sens impliqué par cette notion chez Askol'dov. C'est dans son article «Le concept et le mot» [*Koncept i slovo*], redécouvert dans les années 1990 par son ancien étudiant Lixačev, que le terme de *concept* fut formulé dans son sens actuel.

⁹ Cf. Barthes 1984.

¹⁰ Lixačev 1993, p. 9.

¹¹ *Ibid.*

¹² Stepanov 1997, p. 40.

¹³ Cf. par exemple Sériot 2004 et Wierzbicka 2008. L'avis du linguiste biélorusse Aleksandr Kiklevič me semble plus équilibré, cf. Kiklevič 2010.

2. LA PHILOSOPHIE DU LANGAGE DE SERGEJ ASKOL'DOV: «LE CONCEPT ET LE MOT» (1928)

Le philosophe Sergej Alekseevič Askol'dov (né Alekseev) est né en 1871 à Moscou dans la famille d'un autre philosophe russe, Aleksej Kozlov. Pendant les années 1920, il fut persécuté par les autorités soviétiques pour avoir organisé des sociétés religieuses clandestines qui distribuaient de la propagande anticommuniste. Après des décennies d'errance et d'exil il meurt en Allemagne, en 1945. La plupart de ses œuvres touchent aux problèmes de la gnoséologie. En critiquant la notion de *conscience en général* et de *sujet gnoséologique*, il tient à étudier le processus réel de la cognition. Il s'intéresse plutôt au problème de la «cognition» qu'à celui du «savoir», en s'appuyant sur «l'expérience pure» de la «conscience individuelle». Comme on le verra ci-dessous, cette conviction l'amène aux problèmes de la philosophie du langage. D'une manière générale, Askol'dov reste un personnage peu connu même chez les spécialistes de philosophie russe. Basile Zenkovsky (1881-1962) ne lui consacre qu'un petit chapitre dans son *Histoire de la philosophie russe*¹⁴. Néanmoins, ce sont justement ses idées linguistico-philosophiques qui ont donné naissance à la tradition tellement riche et populaire de la conceptologie d'aujourd'hui.

En parlant de la philosophie du langage d'Askol'dov, il faut mentionner ces trois écrits: «L'œuvre d'Andrej Belyj» [*Tvorčestvo Andreja Belogo*] (1922), «Forme et contenu dans l'art verbal» [*Forma i sodержание v iskusstve slova*] (1925) et «Le concept et le mot» [*Koncept i slovo*] (1928)¹⁵. Déjà dans l'article de 1925, lors de la polémique avec l'école formelle russe, Askol'dov déclare dans une note la nécessité de distinguer le *concept* en tant que catégorie spécifique, qui serait différente de la *notion* aussi bien que de l'*image*.

«Ce qui se cache sous le mot poétique – l'image, la notion ou le symbole – est une question particulière et trop compliquée pour la débrouiller ici. Nous sommes enclins à affirmer l'existence de concepts d'un genre spécifique – les concepts poétiques, différents des images ainsi que des notions abstraites»¹⁶.

Là, déjà, le problème du *concept* est posé et envisagé par rapport au «mot poétique», à savoir la poésie du symbolisme que l'auteur analyse dans les articles mentionnés. Mais revenons maintenant à l'objet principal de notre analyse – à l'article «Le concept et le mot». On peut répartir les idées d'Askol'dov en six thèses majeures et on les commentera, si nécessaire, l'une après l'autre dans le contexte de l'histoire des idées de son époque.

¹⁴ Cf. Zenkovsky 1953, p. 191-195.

¹⁵ Cf. Askol'dov 1922; 1925 et 1928. Ce dernier article de 1928 a été republié deux fois récemment (cf. Askol'dov 1928 [1997] et 1928 [2012]).

¹⁶ Askol'dov 1925, p. 325.

2.1. LES CONCEPTS ARTISTIQUES: DANS L'INDIVIDUEL

Askol'dov commence son analyse en évoquant les débats médiévaux sur les universaux, et se pose la question de savoir si le concept commun en tant que contenu de l'acte de connaissance ne reste pas une valeur assez vague et énigmatique. Le problème des universaux, comme on le sait, a été abordé par les partisans et les critiques du *conceptualisme* comme courant philosophique, fondé par le philosophe et théologien Jean Duns Scot (1265-1308). C'est justement à cette époque que le terme *conceptus* fut introduit pour signifier ce qui associe la chose et la parole. Le concept fut considéré, par les *conceptualistes* médiévaux, comme une entité mentale. Selon Duns Scot, le concept représente le lien entre la chose et la parole énoncée. Déjà avant, au XII^{ème} siècle, Pierre Abélard (1079-1142), en réfléchissant sur la nature du mot, s'était rendu compte que, dans la mesure où le mot signifie par lui-même quelque chose de commun dans les objets, quelque chose d'aperçu par la pensée, il peut fonctionner comme prédicat des objets, comme signification du concept¹⁷. Selon Abélard, le concept se distingue de la notion de la façon suivante. La notion est directement associée aux structures linguistiques qui remplissent les fonctions objectives de la pensée, indépendamment de la communication. Or, le concept est associé à la communication et au sens¹⁸.

Cependant, le concept est un universel. Lors des débats sur les universaux, les conceptualistes, comme les nominalistes, en réfutant la doctrine du réalisme, réfutaient l'existence réelle de ce qui est commun indépendamment des choses individuelles, mais, à la différence des nominalistes, ils admettaient l'existence dans l'esprit de concepts communs en tant que formes particulières de la connaissance. Il est bien évident qu'Askol'dov emprunte le terme *concept* justement à ce contexte médiéval. Pourtant, il se penche sur le terme *concept* d'une autre manière.

À savoir, il l'interprète à la lumière des études théoriques de l'art verbal. Il ne suffit pas, écrit-il, de caractériser le mot poétique et l'émotion suscitée par ce dernier comme uniquement esthétiques. D'une part, dit-il, dans la poésie il y a des images poétiques, de l'autre, dans le savoir scientifique il y a des notions abstraites. Mais n'y a-t-il pas de la cognition *sui generis* dans la poésie? Et dès lors, les images ne sont-elles pas les éléments de la cognition de son genre? La réponse d'Askol'dov est la suivante: dans le mot artistique l'image n'est pas seulement une émotion mais aussi un concept¹⁹. Il est curieux que même dans la poésie «transmentale» d'avant-garde de son époque il trouve des traces de la conscience, malgré le caractère irrationnel de cette poésie.

¹⁷ Cf. Radlov 1897.

¹⁸ Cf. Neretina 1994.

¹⁹ Askol'dov 1928 [1997, p. 268].

Askol'dov continue: «Quel est ce *quelque chose* de vague, dont la valeur principale se définit toujours par rapport au savoir et dans une large mesure par rapport à l'art verbal?»²⁰. À son avis, dans le domaine du savoir, ce «quelque chose» est associé au concept en tant que notion commune, or dans le domaine de l'art ce «quelque chose» doit être associé à ce qu'il appelle le *concept artistique* [*xudožestvennyj koncept*]. Les concepts cognitifs ne sont pas étrangers à la poésie, et, aussi individuels que soient les sens, les mots et les images, il y a ici une sorte de communauté. Donc, le concept, chez Askol'dov, est un moyen de voir la communauté des images artistiques individuelles.

À mon avis, cette tentative de mettre en évidence le lien entre les *concepts cognitifs* (dits scientifiques) et les *concepts artistiques* s'explique, chez le philosophe russe, par le lien étroit entre la science et l'art qui a été mis en valeur dans les années 1920 en Russie. En particulier, cela est lié aux tentatives de considérer, en premier lieu, l'art en tant qu'une sorte de cognition²¹; en deuxième lieu, la poésie en tant que genre philosophique²²; et en troisième lieu, le langage poétique en tant que système sémiotique particulier²³. Et ce n'est pas par hasard qu'Askol'dov s'intéresse justement à la poésie du symbolisme russe.

2.2. LA CRITIQUE D'AUTRES DOCTRINES DU CONCEPT

Dans son traitement du terme *concept*, Askol'dov se fonde sur la critique de la tradition allemande des *Begriffsstudien*, en réfutant, particulièrement, les idées d'Edmund Husserl (1859-1938). Dans la conception husserlienne de *Begriff* le philosophe russe ne voit qu'une variation de la doctrine du réalisme médiéval. Pour le philosophe russe le concept est une catégorie plus vaste. On peut voir la différence en comparant les idées d'Askol'dov avec la doctrine du logicien allemand Gottlob Frege (1848-1925). Son nom n'est pas évoqué par Askol'dov, puisque de toute évidence son héritage n'était pas connu à cette époque-là en Russie. Chez Frege, le *Begriff* n'est pas plus que le *designatum* d'un objet, c'est-à-dire une partie de la structure du signe linguistique²⁴. C'est justement ce sens étroit du terme *Begriff* qu'Askol'dov réfute, en le remplaçant par un terme plus étendu qui est son *concept*.

Il tient pour point faible de ces théories du *Begriff* l'impossibilité d'expliquer l'existence de nombreux concepts qui expriment justement le point de vue subjectif de l'homme sur les choses. D'autre part, il n'accepte

²⁰ *Ibid.*

²¹ Cf. les essais de Gustav Špet (1879-1937) «La cognition et l'art» [*Poznanie i iskusstvo*] (Špet 1926 [2007]) et «L'art en tant qu'espèce du savoir» [*Iskusstvo kak vid znanija*] (Špet 1927 [2007]).

²² Cf. les essais de Belyj (1880-1934) sur Aleksandr Blok.

²³ Cf. les travaux des formalistes russes.

²⁴ Cf. Frege 1892 [1971].

pas l'attitude des nominalistes qui n'entendent les concepts que comme des représentations individuelles n'existant pas dans l'esprit humain en tant qu'entités communes. Contrairement au nominalisme, Askol'dov conçoit le concept comme communauté des représentations individuelles.

2.3. LA FONCTION SUBSTITUTIVE DU CONCEPT

Le trait essentiel du concept en tant que moyen cognitif, selon Askol'dov, c'est sa fonction de substitution. «Le concept, estime-t-il, est une entité mentale qui nous substitue dans le processus de pensée tout un ensemble d'objets du même genre»²⁵. Donc, il ne s'agit pas seulement d'une notion, ni d'une représentation, mais aussi d'un «ensemble mental» qui remplit une fonction substitutive. Le concept ne se substitue pas toujours aux objets réels, il peut se substituer aussi à certains aspects d'un objet, ainsi qu'à certaines actions réelles. Askol'dov donne comme exemple le concept de *justice* [*spravedlivost'*] et le concept mathématique de *chiliaèdre* [*ty-sjačëugol'nik*]. Ce dernier se substitue à la diversité infinie des figures particulières à mille angles qui ne sont pas envisageables, mais qui résultent du calcul mental. Dans ce cas-là, le concept est ce qui se substitue aux longues opérations possibles. Au fond, la fonction de substitution chez Askol'dov ressemble à celle de signification chez Ferdinand de Saussure (1857-1913). En outre, le philosophe russe emploie ici le terme *signifier* justement comme verbe [*označat'*]. D'après lui, le concept peut représenter soit un signe ordinaire, soit un symbole expressif soit encore l'anticipation d'une action. On voit donc là une tentative de classifier des concepts en tant qu'entités sémiotiques. En s'appuyant sur la faculté substitutive du concept, il se pose ensuite la question: «Sur quoi cette puissance substitutive des signes, des symboles et des anticipations dans le domaine de la cognition et de l'art se base-t-elle?»²⁶.

2.4. LA NATURE POTENTIELLE ET DYNAMIQUE DES CONCEPTS

Ainsi, l'assomption de départ d'Askol'dov porte sur le fait que le concept se substitue aux objets et aux représentations concrètes. Par exemple,

«[...] si on veut soutenir un jugement sur la structure d'une fleur, on pense à la fois à toutes les espèces concrètes de fleurs. Mais ce n'est pas possible de le faire avec tout un ensemble indéterminé d'espèces. Par conséquent, je fais cette opération avec quelque chose de singulier qui se substitue à tout. Quelle est, donc, la nature de ce singulier pour que l'opération soit signifiante pour toutes les fleurs?»²⁷.

²⁵ Askol'dov 1928 [1997, p. 269].

²⁶ *Ibid.*, p. 270.

²⁷ *Ibid.*, p. 270-271.

Selon Askol'dov, la faculté substitutive du concept est fondée sur le potentiel. Lorsqu'on fait un geste menaçant à un ennemi, cette action déclenche une série de perspectives potentielles et pas tout à fait déterminées. Pareillement, la valeur des concepts en tant qu'«entités mentales», représente, dès lors, un acte qui génère des concrétudes mentales potentielles. D'où la caractéristique suivante des concepts: «[...] ce sont les boutons de fleurs bien complexes des concrétudes mentales»²⁸. Une métaphore assez compliquée, effectivement. Mais l'idée, c'est que le concept est acte de concevoir. Là Askol'dov se sert de la forme étymologique du mot *concept*, vue comme quelque chose qui donne à concevoir (c'est exactement dans ce sens-là que le terme *conceptus* était utilisé en latin à partir de Tertullien [160-220] et de saint Augustin [354-430]).

Ensuite, Askol'dov se pose la question suivante: mais si le concept n'est qu'un acte de concevoir, comment la rigueur et la finesse des relations logiques dans la structure du concept seraient-elles possibles? Voici la réponse qu'il donne: dans la structure dynamique du concept. Le concept comme acte de concevoir est en mesure de contenir les normes logiques, aussi bien que les écarts par rapport à celles-là. «Le concept est une ébauche projective de l'action régulière sur les particularités»²⁹, formule-t-il. Entre la structure dynamique du concept et la structure de ses résultats il existe, déclare-t-il, la même correspondance que dans le cas d'une figure géométrique et de ses projections sur le plan. Un exemple donné par Askol'dov: lorsque quelqu'un prononce le mot *justice*, cela veut dire que celui qui le prononce effectue un acte instantané, qui sert d'embryon pour tout un système d'opérations mentales sur les concrétudes de la justesse.

2.5. LA DIFFÉRENCE ENTRE LES CONCEPTS ARTISTIQUES ET LES CONCEPTS COGNITIFS

Ensuite, Askol'dov reprend le sujet du *concept artistique* pour saisir comment cette nature potentielle et dynamique des concepts se révèle dans le langage poétique et dans la cognition artistique. Il est admis normalement que les notions scientifiques portent une sorte de généralité, tandis que les images artistiques sont des entités individuelles. Ce type de dilemme est résolu par lui de la façon suivante. Le concept artistique, explique-t-il, est tout un ensemble de notions, de représentations, de sentiments et d'émotions. Il tient pour faute le point de vue des formalistes qui analysent la littérature en tant qu'assemblage de procédés artistiques, sans rapport avec la faculté cognitive de l'art verbal.

Cependant, pour Askol'dov, la spécificité des concepts artistiques par rapport aux concepts scientifiques réside dans «l'indétermination des

²⁸ *Ibid.*, p. 272.

²⁹ *Ibid.*

possibilités»³⁰, c'est-à-dire dans leur nature associative qui n'est pas subordonnée aux lois de la réalité ni de la logique rigide. Les concepts dans le langage poétique constituent chaque fois une norme individuelle particulière et de cette façon ils créent leur propre logique particulière. D'ailleurs, cela n'abolit pas la valeur commune du concept et sa faculté de se substituer. Askol'dov insiste sur le fait que le concept artistique n'égale pas l'image. Le concept se réfère aux images potentielles. Tout comme la notion scientifique, il a un élément générique. Là Askol'dov reprend la métaphore organique inhérente en général à son mode de pensée: «Le concept artistique est composé de la même manière qu'une pousse organique d'images potentielles»³¹. Ainsi, c'est une structure composée d'une partie visible et d'une partie invisible. Dans le concept poétique la partie invisible est plus importante que la partie visible. Cela ne fait que confirmer l'idée que dans la poésie l'indicible est plus important que le dicible. Je crois que là Askol'dov exprime une idée bien caractéristique de la «pensée russe» sur le langage et le signe: celle-ci s'intéresse plus à la partie invisible et indicible du signe qu'à sa partie manifeste et explicite.

2.6. LE MOT EN TANT QU'ÉLÉMENT CONSTITUTIF DU CONCEPT ARTISTIQUE

Enfin, j'en arrive au dernier point de l'article d'Askol'dov, qui concerne la nature du mot en tant qu'élément constitutif du concept artistique.

Quelle est la différence entre le rôle du mot dans l'œuvre artistique et celui qu'il a dans la cognition scientifique? Dans ce dernier cas, d'après Askol'dov, c'est tantôt un signe ordinaire, tantôt un terme scientifique. Il a «peu ou aucune affinité interne avec ses sens intérieurs»³². On le voit, Askol'dov insiste à nouveau sur une métaphore organique. Le mot poétique en tant que symbole, remarque-t-il, a un «lien intérieur organique avec son sens»³³. Par là, Askol'dov vise à dépasser le caractère «amorphe» de la notion de *mot*, en le traitant dans un sens plus étroit comme 'structure sonore perçue'. Là aussi, il aborde le problème de la nature arbitraire du rapport entre le son et le sens. Il est à remarquer qu'il a l'air d'accepter l'avis exprimé par Saussure dans le *Cours de linguistique générale*, en affirmant que dans la plupart des mots le rapport entre le son et le sens est purement accidentel et pas du tout nécessaire. Dans cette idée il voit «un des succès de la linguistique de son époque»³⁴. En même temps, il remarque que les qualités sonores des mots dans la parole poétique ont une affinité essentiellement plus interne et organique avec ses sens. Bien qu'il

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*, p. 276.

³³ *Ibid.*

³⁴ *Ibid.*

n'utilise pas l'expression *forme interne du mot*, il est évident que sa pensée avance sur un chemin analogue à ceux suivis par Aleksandr Potebnja (1835-1891), Andrej Belyj et Gustav Špet quand ils abordaient le problème de la nature du symbole et de la forme interne poétiques³⁵.

Enfin, pour donner un exemple d'un concept artistique, Askol'dov évoque le symbole de *lukomor'e* ('terre imaginaire', dans le folklore russe) d'Aleksandr Puškin. Selon Askol'dov, dans ce concept, il n'y a pas de sens central perceptible. Il ne représente qu'un ensemble associatif ouvert aux interprétations potentielles. À son avis, le concept *lukomor'e* est plus qu'une image. Il a plus de potentialité et plus de dynamique que l'imagerie statique: «Le plus caché et le plus énigmatique dans la nature du concept et du mot en tant que sa partie organique se découvre par la notion de potentialité»³⁶.

EN GUISE DE CONCLUSION

Ainsi donc, on voit comment le philosophe russe analyse le terme *concept*, en employant les métaphores du caché et de l'organique. Par ces métaphores il arrive à définir la catégorie du concept de la manière dont elle servira de base à la conceptologie russe. D'ailleurs, il est douteux qu'Askol'dov ait pu espérer que les études des concepts bénéficieraient d'une telle popularité dans la linguistique russe du XXI^{ème} siècle. Du moins, dans sa conception on ne trouve aucune référence à la spécificité «idioethnique» ni au déterminisme national des concepts culturels. Au contraire, en s'appuyant sur la nature potentielle des concepts artistiques, il les envisage comme éléments du savoir intégral. Et dans le langage il prévoit la possibilité de la pensée créative qui dépasse les normes fixes.

C'est justement ce sens du terme *concept* que Stepanov tente de développer, surtout dans ses derniers écrits. Le concept individuel et créatif n'est pas contraint par le cadre de la culture et de la langue nationales. Au contraire, il est capable d'accumuler l'espace conceptuel de pensée des autres cultures. Le concept est une unité du «monde mental» et le monde mental n'a pas de frontières nationales ni linguistiques déterminées. Par ailleurs, dans ses derniers travaux, Stepanov démontre que le concept peut être un genre particulier qui réunit les lettres, les arts plastiques et la philosophie. Le concept, selon cette conception, est une «notion délaissée par la science contemporaine»³⁷, qui est soumise à l'obsession non pas de déterminer mais d'appréhender. Il inclut «non seulement les notions logiques, mais aussi les constituants des phénomènes et situations scienti-

³⁵ Sur G. Špet et sa conception du signe et de la «sémiotique profonde», cf. Feshchenko 2008.

³⁶ Askol'dov 1928 [1997, p. 279].

³⁷ Stepanov 2007, p. 20.

fiques, psychologiques, artistiques, émotionnelles»³⁸. De plus, la recherche, la description et la «fabrication» d'un concept se transforment en un acte créatif du chercheur³⁹. À la différence de la plupart des conceptologues qui cherchent à voir sous les concepts une conscience commune linguistique et nationale, Stepanov met en jeu et développe le sens du *concept artistique* qui a été actualisé originellement par Askol'dov.

© Vladimir Feščenko

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARUTJUNOVA Nina Davidovna (éd.), 1991: *Logičeskij analiz jazyka: Kul'turnye koncepty*. Moskva: Nauka [L'analyse logique du langage: Les concepts culturels]
- ASKOL'DOV Sergej Alekseevič, 1922: «Tvorčestvo Andreja Belogo», in *Literaturnaja mysl'. Al'manax*, 1922, № 1, p. 73-90 [L'œuvre d'Andrej Belyj]
- , 1925: «Forma i sodržanie v iskusstve slova», in *Literaturnaja mysl'. Al'manax*, 1925, № 3, p. 305-341 [Forme et contenu dans l'art verbal]
- , 1928: «Koncept i slovo», in *Russkaja reč'. Novaja serija*, 1928, № 2, p. 28-44 [Le concept et le mot]
- , 1928 [1997]: «Koncept i slovo», in Neroznak V.P. (éd.), *Russkaja slovesnost'. Ot teorii slovesnosti k strukture teksta. Antologija*. Moskva: Academia, 1997, p. 267-279 [Le concept et le mot]
- , 1928 [2012]: «Koncept i slovo», in Askol'dov S.A. *Gnoseologija. Stat'i*. Moskva: Izdatel'stvo Moskovskoj Patriarxii, 2012, p. 171-185 [Le concept et le mot]
- BARTHES Roland, 1984: *Le bruissement de la langue*. Paris: Seuil
- FESHCHENKO Vladimir, 2008: «G. Chpet et la tradition cachée de la sémiotique profonde en Russie», in Dennes M. (éd.), *Gustave Chpet et son héritage aux sources russes du structuralisme et de la sémiotique* [*Slavica Occitania*, 2008, № 26], p. 127-138
- FREGE Gottlob, 1892 [1971]: *Écrits logiques et philosophiques*. Paris: Seuil, 1971
- KIKLEVIČ Aleksandr Konstantinovič, 2010: «Koncept! Koncept... Koncept? K kritike sovremennoj lingvističeskoj konceptologii», in Kiklevič A., Kamalova A. (éds), *Koncepty kul'tury v jazyke i tekste: teorija i analiz*. Olsztyn: Centrum Badań Europy Wschodniej, p. 175-219 [Concept! Concept... Concept? De la critique de la conceptologie]

³⁸ *Ibid.*

³⁹ Cf. Stepanov 2009.

- linguistique contemporaine]
- LIXAČEV Dmitrij Sergeevič, 1993: «Konceptosfera russkogo jazyka», in *Izvestija Akademii nauk SSSR. Serija literatury i jazyka*, 1993, t. 52, № 1, p. 3-9 [La conceptosphère de la langue russe]
 - NERETINA Svetlana Sergeevna, 1994: *Slovo i tekst v srednevekovoj kul'ture. Konceptualizm Petra Abeljara*. Moskva: Gnozis [La parole et le texte dans la culture médiévale. Le conceptualisme de Pierre Abélard]
 - RADLOV Èrnest Leopol'dovič, 1897: «Nominalizm», in *Ènciklopedičeskij slovar' Brokgauza i Èfrona*. Peterburg: Semenovskaja Tipo-Litografija, p. 494-505 [Nominalisme]
 - SÉRIOT Patrick, 2004: «Oxymore ou malentendu? Le relativisme universaliste de la métalangue sémantique naturelle universelle d'Anna Wierzbicka», in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 2004, № 57, p. 23-43
 - STEPANOV Jurij Sergeevič, 1991: «Koncept "pričina" i dva podxoda k konceptual'nomu analizu jazyka – logičeskij i sublogičeskij», in Arutjunova (éd.), 1991, p. 5-14 [Le concept de «cause» et deux approches de l'analyse conceptuelle de la langue – logique et sublogique]
 - , 1997: «Koncept», in Stepanov Ju.S. *Konstanty: Slovar' russkoj kul'tury. Opyt issledovanija*. Moskva: Jazyki russkoj kul'tury, p. 40-76 [Le concept]
 - , 2001: «Semiotika konceptov», in Stepanov Ju.S. (éd.), *Semiotika: Antologija*. Moskva – Ekaterinburg: Akademičeskij proekt – Delovaja kniga, p. 603-612 [La sémiotique des concepts]
 - , 2007: *Koncepty: tonkaja plenka civilizacii*. Moskva: Jazyki slavjanskix kul'tur [Les concepts comme couche mince de la civilisation]
 - , 2009: «Publičnoe izgotovlenie koncepta... (novyj žanr)», in Fateeva N.A. (éd.), *Jazyk kak mediator meždu znaniem i iskusstvom*. Moskva: Institut russkogo jazyka RAN, p. 217-220 [La fabrication publique d'un concept... (un nouveau genre)]
 - ŠPET Gustav Gustavovič, 1926 [2007]: «Poznanie i iskusstvo», in Špet 2007, p. 95-102 [La cognition et l'art]
 - , 1927 [2007]: «Iskusstvo kak vid znanija», in Špet 2007, p. 112-148 [L'art en tant qu'espèce du savoir]
 - , 2007: *Iskusstvo kak vid znanija. Izbrannye trudy po filosofii kul'tury*. Moskva: ROSSPEN [L'art en tant qu'espèce du savoir. Œuvres choisies sur la philosophie de la culture]
 - WIERZBICKA Anna, 2008: «Imeet li smysl govorit' o "russkoj jazykovej kartine mira"? (Patrik Serio utverždaet, čto net)», in Rozina R.I., Kustova G.I. (éds), *Dinamičeskie modeli: Slovo, predloženie, tekst*. Moskva: Jazyki slavjanskix kul'tur, p. 177-189 [Est-il pertinent de parler de «l'image linguistique russe du monde»? (Patrick Sériot affirme que non)]

— ZENKOVSKY Basile, 1953: *Histoire de la philosophie russe*, t. II. Paris: N.R.F.



Sergej Alekseevič Askol'dov (1871-1945)

Le moment phénoménologique de la linguistique structurale

Patrick FLACK

Université Charles de Prague

Résumé:

L'objectif de cette étude est de revenir sur la rencontre advenue à Prague dans les années 1930 entre la linguistique structurale et la phénoménologie et d'explorer l'hypothèse que la première citée a connu – certes confusément et fugacement – un véritable «moment phénoménologique». Notre intention ne sera pas d'isoler et de décrire de façon précise les empreintes conceptuelles laissées par la phénoménologie sur la linguistique structurale. Une telle analyse serait d'une part trop complexe pour être tentée ici et, d'autre part, n'est pas nécessaire dans la mesure où d'autres (M. Dennes, E. Holenstein) ont déjà suffisamment défini les grandes lignes de la rencontre entre structuralisme et phénoménologie (notamment la filiation E. Husserl – R. Jakobson) pour que l'on puisse la considérer comme avérée. Mon objectif consistera plutôt à apporter des éléments de réponse – via la prise en compte des travaux de G. Špet et de H. Pos – à deux objections d'ordre général qui stipulent que la phénoménologie de Husserl et la linguistique de Jakobson sont en fait antagonistes sur un point essentiel, l'idéalité du langage.

Mots-clés: phénoménologie, structuralisme, cognitivisme, épistémologie de la linguistique, idéalité, langage, R. Jakobson, E. Husserl, G. Špet, H. Pos

Il y a eu dans les années 1930, à Prague, une véritable rencontre entre la phénoménologie et la linguistique structurale, comme en attestent notamment les nombreuses prises de position de Roman Jakobson à ce propos, ou encore la conférence donnée par Edmund Husserl en 1935 au Cercle linguistique de Prague, sur invitation expresse des membres de celui-ci¹. Si le fait même de cette rencontre est avéré et parfaitement connu, ses modalités et ses implications précises autant pour le développement ultérieur de la phénoménologie que pour celui de la linguistique structurale sont en revanche toujours restées peu claires et ont en tous les cas suscité des interprétations très divergentes. On trouve ainsi des voix pour défendre l'idée que l'une et l'autre sont liées par un lien génétique fort et univoque, la linguistique structurale (dans sa version jakobsonienne) constituant de fait une «branche» de la phénoménologie husserlienne². Par contraste, nombreux ont été ceux pour critiquer la notion qu'il n'y ait jamais eu une réelle convergence entre phénoménologie et structuralisme, soulignant que leur rapprochement n'est envisageable que superficiellement, ou postulant même une radicale opposition de principe entre les deux³. Cette dernière position s'est largement imposée, via la controverse qui a opposé, en France, la phénoménologie de tendance existentialiste à des penseurs «structuralistes» tels que Claude Lévi-Strauss ou Michel Foucault.

Bien qu'il soit très répandu, le rejet de presque toute convergence entre phénoménologie et structuralisme (ou linguistique structurale) est très loin de constituer une interprétation satisfaisante de leurs rapports mutuels et elle ne rend certainement pas compte des tenants et aboutissants de leur rencontre historique à Prague. Un des défauts les plus évidents de cette hypothèse est en effet de négliger presque totalement l'étape pragoise du développement de la pensée structurale ainsi que son rapport à la phénoménologie à ce moment précis de son évolution. On en veut pour preuve les débats menés en France dans les années 1950 et 1960 au sujet de la phénoménologie et du structuralisme, qui se basent exclusivement sur la conception que se faisaient de leurs théories les défenseurs de l'une ou l'autre position à ce moment là, sans conscience claire de leurs antécédents fort différents en Europe centrale⁴. Quant à l'interprétation concurrente, qui fait du structuralisme jakobsonien une branche à part entière de la phénoménologie, elle est certes plus attentive aux liens historiques et personnels entre les deux mouvements. Il est toutefois aisé de lui reprocher à elle aussi une certaine méconnaissance du contexte particulier dans

¹ Cf. Dennes 1997.

² Cf. Hostenstein 1975 et 1976b.

³ Cf. Swiggers 1981.

⁴ On pense par exemple au célèbre colloque de Cérisy (1959) sur les notions de *genèse* et *structure* (cf. Gandillac, Piaget 2011).

lequel cette rencontre a eu lieu, méconnaissance qui l'a conduite à exagérer l'importance du rôle joué par la phénoménologie d'orientation husserlienne dans le développement de la linguistique structurale et par là même à obscurcir certains enjeux théoriques de leur rencontre⁵.

Au vu des lacunes historiques évidentes qui marquent les deux interprétations principales des rapports entre phénoménologie et structuralisme, une nouvelle analyse des circonstances de leur rencontre dans l'entre-deux-guerres en Tchécoslovaquie est indubitablement de mise. Cette analyse se doit, d'une part, de jeter une lumière plus complète sur le contexte de cette rencontre et, d'autre part, de proposer une interprétation plus nuancée et plus détaillée de ses implications. Il est bien clair qu'une telle analyse constitue une entreprise de grande envergure, qu'il ne saurait être question de mener à bien ici. Ne serait-ce que pour donner une image un tant soit peu exhaustive du contexte pragois qui sert d'arrière-plan à la rencontre entre phénoménologie et linguistique structurale, il faudrait notamment prendre en considération des éléments aussi variés que, dans le désordre: l'école formaliste russe (Boris Èjxenbaum, Viktor Šklovskij, Jurij Tynjanov), les théories soviétiques sur le langage et la pensée (Lev Vygotskij, Nikolaj Marr, Nikolaj Žinkin), la psychologie de la *Gestalt* (Christian von Ehrenfels), le néo-kantisme (Ernst Cassirer), la théorie eurasiste (Nikolaj Trubeckoj, Petr Savickij), divers philosophes du langage (Karl Bühler, Rudolf Carnap, Gottlob Frege, Anton Marty), ainsi bien sûr que certains représentants moins connus de la phénoménologie (Ludwig Landgrebe, Hendrik Pos, Gustav Špet) et du structuralisme tchèque (Jan Mukařovský, Felix Vodička). Dans l'optique d'amorcer malgré tout une nouvelle analyse des rapports entre phénoménologie et structuralisme, je me propose ici un objectif beaucoup plus limité, celui d'esquisser les grandes lignes de la convergence historique entre phénoménologie et linguistique structurale à Prague, avec l'ambition de défendre l'idée qu'il y a bel et bien eu – certes confusément et fugacement – un «moment phénoménologique» de la linguistique structurale.

⁵ Elmar Holenstein, par exemple, n'a pas eu accès à un nombre important de sources russes et tchèques qui, dans les années 1970, n'avaient pas encore été traduites: ce voile d'ignorance linguistique n'a commencé à être vraiment levé qu'après 1989, avec les traductions et les travaux pionniers de Maryse Dennes (Dennes 1998), Alexander Haardt (Haardt 1993), Patrick Sériot (Sériot 1995).

1. LA FILIATION E. HUSSERL – R. JAKOBSON ET SES LIMITES

Malgré leur tendance à exagérer la portée des liens entre phénoménologie et structuralisme, les travaux de Holenstein offrent un excellent point de départ pour une approche positive de ceux-ci. Dans ses analyses de l'œuvre de Jakobson, Holenstein met tout à fait judicieusement en lumière un nombre de points communs frappants entre les objectifs épistémologiques et les décisions méthodologiques centrales de la phénoménologie de Husserl et celles de la linguistique structurale de Jakobson⁶. Holenstein fait ainsi remarquer que tous deux partagent un rejet systématique et programmatique du psychologisme, et que tous deux cherchent à définir leur champ d'étude selon des principes autonomes et adaptés à leur objet. De même, tous deux s'appuient sur les concepts d'«intentionnalité» ou de «visée», qui présupposent non seulement que la conscience est toujours conscience de quelque chose, mais, corollairement, que la conscience contribue à structurer ses objets au lieu de les absorber passivement et mécaniquement. Selon Holenstein, Husserl et Jakobson partagent aussi la vieille idée d'une grammaire universelle, autrement dit, l'idée que «toutes les entités dans leurs complications et leurs modifications sont soumises à un type structurel qui peut être dérivé de leur nature»⁷. À côté de cette dimension formelle (*Formenlehre*), autant la phénoménologie que la linguistique structurale insiste aussi sur l'importance de la sémantique (*Bedeutungslehre*) à tous les niveaux de l'analyse logique et linguistique. Enfin, remarque Holenstein, autant Husserl que Jakobson accordent une importance fondamentale à la dimension intersubjective, communicative de la vie de la conscience et du langage. Sur tous ces points, il est évident que c'est Husserl qui a ouvert la voie, ce qui amène Holenstein à conclure que la phénoménologie husserlienne sert en fait de cadre général à la linguistique structurale, à qui elle fournit les outils pour se défaire des concepts désuets du psychologisme et passer à un modèle supérieur, plus fidèle à son objet.

Au demeurant, il est incontestable que les convergences relevées par Holenstein sont valables: la linguistique de Jakobson est certainement anti-psychologisante, tournée vers la sémantique, à la recherche d'invariants universels, et sensible à la dimension intersubjective, communicative du langage. Comme le note Holenstein, de plus, on trouve chez Jakobson de nombreuses références explicites aux textes de Husserl, notamment aux *Recherches logiques I, III et IV*. À ce titre, force est de reconnaître une filiation entre le phénoménologue allemand et le linguiste russe. Reste à savoir cependant si ces traces visibles d'une influence

⁶ Pour un résumé des points énumérés dans les deux paragraphes ci-après, cf. Holenstein 1976a.

⁷ Holenstein 1976b, p. 30.

d'ordre général de Husserl sur Jakobson suffisent pour postuler (comme le fait Holenstein) que la phénoménologie husserlienne constitue le cadre conceptuel de référence de la linguistique jakobsonienne. Nous avons vu plus haut, en effet, que le contexte scientifique pragois offrait bien d'autres alternatives. Une autre question en suspens, de plus, est celle de savoir dans quelle mesure les concepts spécifiques de la linguistique structurale de Jakobson demeurent fidèles aux principes encore très généraux tracés par la phénoménologie husserlienne. C'est justement sur le point des correspondances «techniques» que même des critiques qui s'accordent à prendre au sérieux le lien entre phénoménologie et structuralisme insistent. Ainsi Pierre Swiggers remarque-t-il en réponse explicite à Holenstein: «[...] the technical side of European structuralism offers no parallels for comparison [with phenomenology] and, at times, even appears to be "anti-phenomenological"»⁸.

Pour répondre aux deux objections précitées, il faudrait évidemment avoir recours à une analyse plus détaillée des alternatives à la phénoménologie husserlienne et de leur poids dans l'œuvre de Jakobson d'une part, et d'autre part ausculter plus précisément les *a priori* conceptuels et les implications des aspects techniques de la linguistique structurale. Ces deux démarches relèvent d'une analyse exhaustive du contexte intellectuel et scientifique pragois que je me suis explicitement refusé d'entreprendre ici. Elles sont, de plus, d'importance secondaire par rapport à une troisième objection, plus problématique encore pour l'analyse de Holenstein: au-delà des éléments communs qu'il met en évidence, en effet, il faut aussi relever deux points sur lesquels phénoménologie husserlienne et linguistique jakobsonienne se démarquent de manière très claire.

En premier lieu, comme le fait remarquer P. Swiggers, la linguistique de Jakobson ne se soumet jamais au principe de l'*epochè* ou de la réduction phénoménologique qui constitue une étape essentielle de la démarche husserlienne⁹. Certes, on trouve des échos du concept de réduction phénoménologique chez Jakobson, par exemple dans son ambition de considérer le langage comme un phénomène autonome, ou encore dans sa tentative, datant de 1921, de définir la littérature à partir de sa «littérarité», autrement dit en relation exclusive à ses propriétés intrinsèques¹⁰. Mais la linguistique jakobsonienne n'est pas fondée et ne se développe pas «sous réduction», Jakobson ne se défait jamais de ce que Husserl appelle l'attitude «naturelle». Dans la mesure où la linguistique structurale «réduit» son objet, c'est dans une perspective méthodologique plus typique du néo-kantisme: il s'agit de délimiter méthodiquement un champ du savoir, de définir son objet et d'élaborer des outils spécifiques et appropriés à cet objet.

⁸ Swiggers 1981, p. 264.

⁹ *Ibid.*, p. 265.

¹⁰ Cf. in Jakobson 1973b, p. 15.

En second lieu, les conséquences du refus d'opérer sous réduction se font sentir très fortement dans la manière très différente qu'a Jakobson de traiter le problème de l'idéalité dans le langage. Chez Husserl, en effet, la réduction implique un rapport clairement idéaliste (et même transcendantal) aux phénomènes. La connaissance de l'objet s'accomplit, dit-il en 1900-1901, par l'intuition des essences, le *Wesenschau*, qui est un acte plus tributaire de l'imagination et de l'idéalisation (notamment la variation eidétique), que de la perception¹¹. Cette approche idéaliste se manifeste aussi dans l'idée husserlienne que les significations exprimées dans le langage en sont en fait indépendantes, que celui-ci n'est qu'un conduit, un vecteur accidentel qui n'affecte pas ces dernières¹². Chez Jakobson, par contraste, on a affaire à une approche beaucoup plus concrète, empirique des phénomènes et à une conception complètement différente de leur idéalité. Sa phonologie, par exemple, ne cherche pas à dégager et définir des essences idéales, mais à saisir l'organisation hiérarchique par laquelle des phénomènes concrets obtiennent une signification ou un sens. De fait, la dimension signifiante (ou simplement expressive dans le cas des phonèmes) du langage, son idéalité pour ainsi dire, n'est chez Jakobson aucunement indépendante de ses réalisations concrètes dans un substrat matériel, elle en est bien plutôt le résultat, l'effet fonctionnel.

2. LES INTERMÉDIAIRES: G. ŠPET ET H. POS

Il n'y a, à mon avis, pas de réponse satisfaisante aux deux objections formulées plus haut: sur ces deux points, il est nécessaire d'accepter le fait que la linguistique de Jakobson et la phénoménologie de Husserl sont irréconciliables, voire antagonistes. Ce constat négatif ne met pas cependant un point final à la question du rapport entre structuralisme et phénoménologie, ne serait-ce que du fait que Husserl n'est pas le seul représentant de la pensée phénoménologique. Une démarche possible ici consisterait ainsi à se demander si Jakobson n'a pas trouvé ailleurs une version de la phénoménologie plus proche de sa conception du langage. De fait, on peut trouver non pas une mais deux sources tout à fait significatives pour les rapports entre structuralisme et phénoménologie. Il s'agit d'une part du philosophe russe G. Špet, et du philosophe et linguiste néerlandais H. Pos d'autre part. Tous deux orientent la pensée husserlienne dans une direction bien plus «réaliste» et compatible avec les objectifs de la linguistique structurale, tous deux, de plus, ont exercé une influence parfaitement avérée sur Jakobson.

Les travaux de Pos apportent une réponse très intéressante au premier problème mentionné ci-dessus, c'est-à-dire la question de la réduction

¹¹ Cf. in Husserl 2009, p. 715 et suiv.

¹² Cf. Kristensen 2010, p. 37.

tion phénoménologique. Bien qu'élève de Husserl et longtemps défenseur d'une approche phénoménologique du langage, en effet, Pos n'a jamais accepté cet aspect de l'enseignement de Husserl et a développé une interprétation certes phénoménologique dans sa teneur essentielle, mais libre de l'idée de réduction. Cette décision méthodologique a souvent été reprochée à Pos comme étant simplement une incompréhension ou un manque de cohérence systématique dans son approche de la philosophie de Husserl¹³. En fait, il s'agit chez lui d'une manière différant radicalement de celle de Husserl d'approcher le problème des données originaires de la conscience, qui s'oppose de plus très clairement et consciemment à la dimension transcendantale de la philosophie de ce dernier¹⁴. Pour Pos, qui reste en ce sens plus un néo-kantien de tendance rickertienne qu'un phénoménologue¹⁵, il n'y a pas besoin d'opération particulière de la conscience pour accéder au donné originaire. Au contraire, c'est bien l'attitude naturelle qui peut fournir ce donné, qui ensuite seulement est soumis à un éclaircissement méthodique. Ainsi, dit-il, «l'éclaircissement méthodique de l'expérience vécue de la conscience préscientifique sera toujours le point de départ de la science du langage»¹⁶. Une telle attitude est bien sûr anti-husserlienne. Elle n'est pas anti-phénoménologique pour autant, comme le prouve le fait que les thèses de Pos sur l'importance de la conscience originaire du langage vécu ont servi de point d'appui à Maurice Merleau-Ponty pour l'élaboration de sa propre phénoménologie du langage (qui offre d'ailleurs aussi des possibilités de rapprochement intéressant avec la linguistique structurale jakobsonienne).

Špet, quant à lui, amène des éléments de réponse à la seconde objection formulée plus haut, laquelle est liée à la manière antinomique de concevoir l'idéalité dans le langage chez Husserl et Jakobson. De manière tout à fait représentative de la «tradition philosophique russe», Špet refuse chez Husserl ce qu'il perçoit comme son «kantisme»¹⁷, autrement dit sa décision d'attribuer la source de l'idéalité avant tout à la conscience subjective. Špet s'oppose ainsi au concept husserlien «d'acte donateur de sens»: à ses yeux, de tels actes présupposent un pouvoir synthétique du sujet sur les objets qui est injustifiable d'un point de vue philosophique et qui octroie trop d'importance aux dimensions subjectives et idéales de la conscience¹⁸. En réponse aux idées de Husserl, Špet offre alors un modèle triadique de l'intuition qui, au lieu de diviser celle-ci en intuition eidétique et intuition sensible, en rajoute une troisième, l'intuition intelligible. Cette intuition constitue une espèce d'intermédiaire entre l'intuition eidétique et l'intuition sensible, dans lequel les actes de compréhension s'accom-

¹³ Cf. Aschenberg 1978, p. 47.

¹⁴ Cf. Pos 1939b.

¹⁵ Cf. Willems 1998, p. 218-219.

¹⁶ Pos 1939b, p. 134.

¹⁷ Špet 1914, p. 24.

¹⁸ *Ibid.*, p. 29.

plissent complètement. Elle permet dès lors de concevoir, d'une façon qui s'approche de la perspective jakobsonienne, le moment de l'idéalité et du sens non comme une pure fonction de la conscience subjective eidétique, mais de la synthèse concrète du sensible et de l'intelligible dans un acte herméneutique¹⁹. Cette conception špetienne de l'intuition (et avec elle du langage et de l'expression) est évidemment complexe et problématique sur bien des points. Comme c'était le cas avec Pos, néanmoins, elle trouve des débouchés et des échos (cette fois-ci de manière beaucoup moins directe) dans les phénoménologies plus tardives, par exemple, celle de Martin Heidegger.

Si l'on prend en considération le fait que Jakobson, en sus de ses contacts et de son admiration pour Husserl, a aussi entretenu des liens avec Pos et Špet, il semble donc à nouveau vraisemblable que des modèles d'orientation clairement phénoménologiques aient apporté des fondements conceptuels à sa conception de la linguistique structurale. En effet, les deux objections majeures adressées contre la phénoménologie husserlienne ne sont plus valables contre Pos et Špet. De plus, les interactions entre Jakobson d'un côté et Pos et Špet de l'autre ont été beaucoup plus dynamiques et variées que cela n'était le cas avec Husserl: on peut se demander en effet qui de Pos ou de Jakobson a plus influencé l'autre²⁰. On aperçoit ici un véritable moment de collaboration et de symbiose entre phénoménologie et structuralisme, en particulier dans leurs approches d'un phénomène essentiel, celui du langage. C'est à ce titre qu'on pourrait parler de «moment phénoménologique», pendant lequel la linguistique a pu s'appuyer sur une pensée philosophique pour faire une percée méthodologique, puis a elle-même contribué à faire fructifier les concepts de cette dernière en lui apportant un certain nombre d'observations plus précises sur la nature du langage et son rôle par rapport à l'expression et la communication.

Il est clair que l'interaction entre phénoménologie et structuralisme demeure problématique et qu'il reste encore beaucoup à dire à ce sujet. Il faut bien admettre que le sentiment de poursuivre une voie commune dans l'exploration du langage est resté confus, même chez Jakobson. Ni lui, ni Pos – donc la figure qui s'est le plus directement attachée aux problèmes d'une phénoménologie structurale du langage – n'ont formulé un «structuralisme phénoménologique» qui puisse servir de référence à la linguistique. Le cadre théorique général de Jakobson, qui n'a d'ailleurs jamais prétendu être un philosophe, est aussi resté trop vague. Il faut ajouter à cela que la lune de miel avec les phénoménologues fut de courte durée: Jakobson émigre dès le début des années 1940 aux États-Unis et adapte là ses idées à des modèles fort différents, inspirés d'abord par le structura-

¹⁹ Cf. Dennes 1998.

²⁰ Autant Jakobson cite-t-il Pos (par exemple Jakobson 1973a, p. 14) autant ce dernier réagit-il à la phonologie pragoise (cf. Pos 1939a).

lisme américain (Leonard Bloomfield), puis par Noam Chomsky. Dans une logique similaire, les réflexions épistémologiques sur la linguistique structurale (puis générative) ont rapidement été transmises aux soins presque exclusifs des cognitivistes. Les quelques considérations proposées ici posent cependant à nouveau la question de savoir si la phénoménologie n'aurait peut-être pas encore des choses à apporter en relation à la linguistique et au langage, notamment au regard du rapprochement récent entre cognitivisme et phénoménologie dans d'autres branches du savoir.

© Patrick Flack

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ASCHENBERG Heidi, 1978: *Phänomenologische Philosophie und Sprache*. Tübingen: Narr
- DENNES Maryse, 1997: «L'influence de Husserl en Russie au début du XXème siècle et son impact sur les émigrés russes de Prague», in Gadet F., Sériot P. (éds), *Jakobson entre l'Est et l'Ouest, 1915-1939* [*Cahiers de l'ILSL*, 1997, № 9], p. 45-65
- , 1998: *Husserl – Heidegger, influence de leur œuvre en Russie*. Paris: L'Harmattan
- GANDILLAC Maurice, PIAGET Jean, 2011: *Entretiens sur les notions de genèse et structure*. Paris: Hermann
- HAARDT Alexander, 1993: *Husserl in Russland: Kunst- und Sprachphänomenologie bei Gustav Špet und Aleksej Losev*. München: Fink
- HOLENSTEIN Elmar, 1975: *Roman Jakobsons phänomenologischer Strukturalismus*. Frankfurt am Main: Suhrkamp
- , 1976a: «*Jakobson und Husserl*. Ein Beitrag zur Genealogie des Strukturalismus», in Parret H. (ed.), *History of Linguistic Thought and Contemporary Linguistics*. Berlin – New York: Walter de Gruyter, p. 772-810
- , 1976b: *Linguistik – Semiotik – Hermeneutik*. Frankfurt am Main: Suhrkamp
- HUSSERL Edmund, 2009: *Logische Untersuchungen*. Hamburg: Meiner
- JAKOBSON Roman, 1973a: *Main Trends in the Science of Language*. London: Allen & Unwin
- , 1973b: *Questions de poétique*. Paris: Seuil
- KRISTENSEN Stefan, 2010: *Parole et subjectivité: Merleau-Ponty et la phénoménologie de l'expression*. Hildesheim: Olms
- POS Hendrik, 1939a: «Perspectives du structuralisme», in *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, vol. VIII, p. 71-78

-
- , 1939b: «Phénoménologie et linguistique», in *Revue internationale de philosophie*, 1939, № 2, p. 354-365
- SÉRIOT Patrick (éd.), 1995: *Une familière étrangeté: la linguistique russe et soviétique* [Histoire. Épistémologie. Langage, 1995, vol. 17, № 2]
- SWIGGERS Pierre, 1981: «The Relationships between Phenomenology and Structuralism: Some Critical Remarks», in *Ars Semeiotica*, 1981, vol. 4, issue 3, p. 263-268
- ŠPET Gustav Gustavovič, 1914: *Javlenie i smysl. Fenomenologija kak osnovnaja nauka i ee problemy*. Moskva: Germes [Le phénomène et le sens. La phénoménologie comme science fondamentale et ses problèmes]
- WILLEMS Klaas, 1998: «Edmund Husserl und Hendrik J. Pos. Phänomenologie, Sprache und Linguistik», in *Phänomenologische Forschungen*, 1998, t. 3/2, p. 211-244

Le discours sur la théorie de la langue littéraire en Tchécoslovaquie

Kateřina CHOBOTOVÁ

Université de Lausanne

Résumé:

La théorie de la langue littéraire a toujours joué un rôle important dans l'histoire de la nation tchèque, notamment parce qu'elle sert souvent les intérêts politiques. La notion de *langue littéraire* se développe tout au long du XX^{ème} siècle et ses différentes acceptions seront analysées dans notre article. La langue littéraire au sens néogrammairien équivaut à une langue artificielle, stable et invariable dans le temps. Celle au sens puriste est délimitée par sa forme correcte, débarrassée de tout emprunt d'origine étrangère. C'est dans la notion de Josef Zubatý et Václav Ertl que la langue littéraire s'approche de l'usage quotidien. Au sens structuraliste, la langue littéraire se définit par sa fonction, son but. Elle est conçue comme une langue apte à exprimer la vie culturelle et scientifique d'une façon cultivée et intellectuelle, employée conformément à la situation communicative. Les structuralistes considéraient la langue littéraire comme un système à part, délimité par rapport aux dialectes géographiques, réservé à la «classe» des intellectuels. L'intervention de Staline dans la linguistique en 1950 exigera une modification de la notion. En analysant le discours sur la notion de *langue littéraire*, nous montrons le lien étroit entre cette théorie linguistique et les intérêts politiques à travers la première moitié du XX^{ème} siècle.

Mots-clés: théorie de la langue littéraire, langue du peuple tout entier, approche néogrammairienne, purisme, «théorie du bon auteur», structuralisme, fonction, norme, «stabilité flexible», variante fonctionnelle, nation, Tchécoslovaquie, XX^{ème} siècle

La théorie de la langue littéraire se classe parmi les théories les plus importantes dans le contexte linguistique tchèque. Étant donné que la notion de *langue littéraire* représente un phénomène qui sert souvent les intérêts politiques, elle est souvent soumise à l'influence du pouvoir politique, voire de son idéologie.

La *langue littéraire tchèque* joue un rôle important dans les moments où il est nécessaire de constituer ou bien d'élever la «conscience nationale», ce qui contribue également au renforcement du pouvoir politique. Dans notre article, nous allons nous concentrer sur deux périodes du XX^{ème} siècle pour lesquelles la notion de *langue littéraire* fut importante. Premièrement, il s'agit de l'époque suivant la déclaration d'indépendance de la Tchécoslovaquie en 1918 où la notion de *langue littéraire* aida ce nouvel État à s'émanciper de l'influence germanophone. Deuxièmement, c'est la période après la prise du pouvoir par le Parti communiste en 1948, où la même notion contribua à l'instauration de la nouvelle société socialiste.

Tout au long de notre article, nous allons observer le développement de cette théorie, toujours par rapport à l'influence extralinguistique et politique.

1. REMARQUES TERMINOLOGIQUES

Le terme de *langue littéraire* [*spisovný jazyk*] évolua avec le temps. Tout d'abord, jusqu'à la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, la *langue littéraire* équivalait à la manifestation écrite de la langue, d'où le terme *littéraire* [*spisovný*] qui renvoie directement à la littérature [*spisovnost*], à l'art d'écrire.

Mais à partir de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, après le mouvement nationaliste tchèque, appelé *Renouveau national* [*Národní obrození*] dont le but principal était de reconstituer la nation tchèque, la *langue littéraire* changea de définition. Elle ne signifiait plus seulement la manifestation écrite, car elle pouvait être employée également à l'oral, étant dotée de fonction représentative et capable d'exprimer les idées scientifiques ainsi qu'artistiques. À cette époque, la *langue littéraire* était conçue comme une valeur absolue, qui ne variait pas dans le temps. Elle était désignée notamment par son caractère archaïque et sa capacité conservatrice.

À partir des années 1920, la *langue littéraire* fut liée aux normes sociales qui existaient implicitement dans la société et qui évoluaient dans le temps. La *langue littéraire* s'éloigna alors de son sens originel, celle de langue de la littérature, et s'approcha du sens de standard qui est sociale-

ment défini. Son emploi devint conditionné par le type de situation de communication et réservé aux situations officielles.

Il est nécessaire de souligner la différence entre les deux termes, *langue littéraire* et *langue standard* [*standardní jazyk*], fréquents dans la linguistique «occidentale». Dans notre article, on emploie systématiquement le terme de *langue littéraire* pour deux raisons: d'une part, pour maintenir la terminologie développée par le Cercle linguistique de Prague qui l'a employé dans ses *Thèses* de 1929, rédigées en français; d'autre part, pour respecter la différence de sens des deux termes. Tandis que la *langue littéraire* représente l'idée d'une norme intrinsèque, d'une structure déjà existante dans le langage, la *langue standard* est un objet construit de l'extérieur¹.

En opposition à la *langue littéraire*, on trouve la *langue populaire* [*lidový jazyk*] ou la *langue non littéraire* [*nepisovný jazyk*]. Dans le cadre de la *langue non littéraire*, il s'agit de *dialectes territoriaux* [*místní nářečí*] ainsi que de *slangs* ou *jargons* [*žargon / profesní mluva*].

2. LES DÉBUTS DE LA THÉORIE DE LA LANGUE LITTÉRAIRE AU XX^{ÈME} SIÈCLE

2.1. LA LANGUE LITTÉRAIRE DANS LA PERSPECTIVE NÉOGRAMMAIRIENNE

Au début du XX^{ème} siècle, en plein essor du courant néogrammairien, la *langue littéraire* est conçue en tant que langue artificielle, issue d'un dialecte territorial, celui de Prague, qui s'est éloignée petit à petit de son dialecte originel, pour deux raisons: premièrement, elle est soumise aux influences d'autres dialectes territoriaux, deuxièmement, elle est élaborée d'une façon artificielle. La *langue littéraire* est réservée à l'expression écrite ainsi qu'aux occasions officielles.

Cette notion de *langue littéraire* en tant que langue artificielle trouve sa source dans les *Principes de l'histoire de la langue* [*Prinzipien der Sprachgeschichte*] (1896) de Hermann Paul (1846-1921)², œuvre majeure de la linguistique néogrammairienne qui eut une influence directe sur les linguistes néogrammairiens d'origine tchèque, notamment sur Jan Gebauer (1838-1907), professeur de langue tchèque à l'Université Charles-Ferdinand (aujourd'hui Université Charles de Prague) et principal linguiste tchèque de la période néogrammairienne.

¹ Filin 1973; Havránek 1973.

² Paul 1896 [1920].

Jan Gebauer définit sa notion de *langue littéraire* dans son *Manuel de grammaire de la langue tchèque* [*Příruční mluvnice jazyka českého*] (1900):

«La langue littéraire est également un dialecte, issu d'une vie réelle, de régions d'où venaient nos premiers écrivains. Ce dialecte tchèque du paysage pragois, ayant été élevé au niveau de langue littéraire, n'est pas resté hors de l'influence des autres dialectes; les écrivains, qui parlaient différents dialectes, adoptèrent le premier, mais y ajoutèrent également les leurs. En plus de cela, tantôt le dialecte littéraire était protégé contre les changements vers lesquels les dialectes communs tendaient, tantôt il était cultivé et développé d'une façon artificielle plus que ces dialectes communs. Et par conséquent la langue littéraire tchèque de nos jours ne ressemble entièrement à aucun des dialectes communs [...]»³.

La langue littéraire est alors définie en tant que langue artificielle qui n'a pas une existence propre, car elle est cultivée par la volonté humaine, au moyen de dictionnaires et de grammaires et conservée dans son état archaïque.

À l'opposé des dialectes territoriaux qui évoluent dans le temps, la langue littéraire est préservée des variations. Elle représente simplement une forme correcte, décrite par la norme linguistique selon laquelle les écrivains devraient rédiger leurs œuvres pour respecter la tradition. Cette norme linguistique reste invariante depuis l'époque de Josef Dobrovský (1753-1829), ce qui provoque l'élargissement de l'écart entre la langue littéraire, tellement conservatrice et archaïque, et l'usage quotidien.

2.2. LA LANGUE LITTÉRAIRE DANS UNE PERSPECTIVE PURISTE

Cette approche néogrammairienne de la langue littéraire se caractérise par un certain purisme qui s'intensifie à la suite de changements politiques. Durant la Première guerre mondiale et après la constitution de la Tchécoslovaquie indépendante, les Tchèques tendent à purifier leur langue, longtemps exposée à l'influence directe de l'allemand, de tout germanisme, pour pouvoir mieux constituer leur nation et leur culture. Le purisme des premières années de la nouvelle république est marqué naturellement par un fort extrémisme. Tout ce qui est d'origine germanique est condamné et doit être remplacé par des noms d'origine tchèque.

En 1917, une nouvelle revue linguistique, *Naše řeč, časopis pro vzdělávání a třibení jazyka českého* [*Notre langue, revue pour l'édification et le perfectionnement de la langue tchèque*], commence à paraître. Il s'agit d'une revue destinée au grand public et dont le but principal est de purifier la langue tchèque d'une façon systématique, de la diffuser sous

³ Gebauer 1900, p. 439.

cette forme pure et purifiée et de l'enseigner aux masses pour qu'elle soit correctement employée dans la nouvelle société tchèque. Dans l'introduction de la première parution on lit:

«La grande période exceptionnelle que nous vivons exige une purification: une purification aussi bien intérieure qu'extérieure, le retour à l'état naturel et individuel, aux ressources originelles et pures, l'indépendance de la pensée et de l'art – cette période nous appelle d'une voix bien perceptible de loin, elle réclame un moyen d'expression intact, une langue pure et purifiée»⁴.

Au sens puriste, la langue littéraire désigne alors une langue correcte, une langue qui devrait être utilisée pour écrire et parler correctement, pour prouver un certain niveau de capacité linguistique. La forme correcte est celle qui est privée d'emprunts d'origine étrangère, notamment allemande, et qui respecte les lois d'évolution de la langue. Pour pouvoir juger de la justesse d'un mot, il faut s'appuyer sur des ressources historiques, les comparer et en déduire la forme correcte.

2.3. LA LANGUE LITTÉRAIRE

ET LA «THÉORIE DU BON AUTEUR»

2.3.1. JOSEF ZUBATÝ

Mais cette approche puriste semble simpliste et insuffisante même au sein de la revue *Naše řeč*. Josef Zubatý (1855-1931), l'un des membres fondateurs de la revue, introduit l'idée de critères plus élaborés pour la langue littéraire correcte.

Pour la première fois dans l'histoire de la théorie de la langue littéraire, le critère de l'usage quotidien est pris en considération. La langue littéraire devrait être basée aussi bien sur l'histoire de la langue que sur son usage. Selon Zubatý, la langue littéraire doit se caractériser par sa stabilité⁵, mais en même temps, il est tout à fait naturel qu'elle s'enrichisse de nouveaux éléments. Il souligne que cet enrichissement doit se produire à l'intérieur de la langue même, et non à travers de changements imposés de l'extérieur:

«Il s'agit de changements qui proviennent de l'existence naturelle de la langue même, ils trouvent leurs racines en elle, ils résultent de la société parlant cette même langue, tout en s'opposant aux changements aléatoires, issus de l'extérieur du courant évolutif de la langue littéraire, et qui y introduisent des éléments étrangers»⁶.

⁴ [Rédaction de *Naše řeč*], 1917.

⁵ Zubatý 1920.

⁶ *Ibid.*, p. 6.

Dans l'approche de Zubatý, la langue littéraire n'est plus conçue comme purement artificielle, par contre elle est même comparée à un organisme vivant⁷. Elle est stable, mais cela ne signifie plus invariante. Les modifications, dues à l'évolution de la langue, sont considérées tout à fait normales et l'approche rigide historiquement est rejetée. Mais malgré cela, il faut lutter pour sa stabilité en refusant des changements extérieurs et aléatoires.

Premièrement, il s'agit d'emprunts, de tentatives d'imitation d'autres langues qui sont considérés inutiles. Deuxièmement, et cela est révolutionnaire, Zubatý refuse également les mots d'origine tchèque qui ne figurent plus dans la «conscience linguistique contemporaine», puisque ceux-ci représentent des mots autant étrangers que les emprunts:

«Les mots qui ont expiré dans la langue vivante d'autrefois et qui ne vivent à présent que dans le dictionnaire chassent les mots créés par la langue vivante dans le cadre de notre histoire littéraire, et le mot n'appartenant plus à l'usage est réintroduit dans la langue littéraire, même si l'on doit l'apprendre comme s'il était d'origine étrangère»⁸.

Selon Zubatý, la langue littéraire est conçue comme une langue naturelle aussi bien que les dialectes, même si elle s'en distingue par son caractère stable et cultivé. La langue littéraire est désormais fondée sur les principes de son évolution. La forme correcte est déduite, d'un côté, de la forme historique, de l'autre côté, de la langue vivante. Les formes vieillies ou abandonnées ne devraient plus figurer dans la langue littéraire. La langue littéraire devrait rester en contact avec l'usage quotidien.

2.3.2. VÁCLAV ERTL ET LA «THÉORIE DU BON AUTEUR»

Tout en s'inspirant d'idées de son compagnon de route Josef Zubatý, Václav Ertl (1875-1929), rédacteur en chef de la revue *Naše řeč*, développe une nouvelle théorie de la langue littéraire, celle du «bon auteur»⁹, en reprenant l'idée de Zubatý de la nécessité du rapport direct de la langue littéraire à la langue vivante.

Cette théorie où le «bon auteur» provient de la littérature contemporaine prend en considération l'évolution de la langue dans le temps, en s'opposant à la notion traditionnelle de la *langue littéraire* où existaient toujours des critères absolus. Par contre, la notion d'Ertl est variable dans le temps. Chaque période produit ses propres «bons auteurs» qui ne peuvent pas toujours servir d'exemple. De là provient l'idée que chaque période a sa propre vision de la langue littéraire, celle de la norme linguis-

⁷ Zubatý 1920.

⁸ *Ibid.*, p. 7.

⁹ Ertl 1929.

tique: «Il est stupide de reprocher à la grammaire normative le fait qu'elle change ses règles de temps en temps, ce serait une erreur si elle ne le faisait pas [...]»¹⁰.

Mais qui est ce «bon auteur»? Ertl le définit comme un auteur dont la langue est tellement pure et correcte qu'il peut servir d'exemple à suivre: «[...] il peut servir d'exemple et de ressource d'instruction à tous ceux qui veulent apprendre une langue parfaitement correcte»¹¹. En même temps, il souligne que le «bon auteur» au sens absolu du terme n'est qu'une fiction. Le «bon auteur» n'est qu'une idée abstraite, on le comprend à partir de nombreuses observations et comparaisons d'auteurs réels:

«[Le bon auteur n'est qu']une idée abstraite qui n'existe pas dans la réalité, qu'un ensemble d'attributs obtenus à l'aide d'observations et de comparaisons des écrivains réels dont les œuvres exercent une grande influence décisive sur la constitution de la langue»¹².

Ertl introduit ainsi le contexte social, puisque la langue littéraire est un phénomène collectif qui ne peut pas exister sans «conscience sociale». Ce qui est «correct», c'est *ce* sur quoi le plus grand nombre d'écrivains se met d'accord, l'«incorrect», c'est là où il n'y a pas d'accord commun.

Ertl et Zubatý représentent une approche novatrice dans la théorie de la langue littéraire. Ils veulent se libérer de la notion traditionnelle dans laquelle la *langue littéraire* équivalait à la forme historique de la langue et ils élaborent une notion de la *langue littéraire* liée à l'usage quotidien et encadrée dans la dimension sociale.

3. LA THÉORIE DE LA LANGUE LITTÉRAIRE DU CERCLE LINGUISTIQUE DE PRAGUE

Ertl et Zubatý servent de source d'inspiration au Cercle linguistique de Prague (*infra* CLP) qui s'intéresse d'une façon remarquable à la théorie de la langue littéraire. Celui-ci exprime sa réaction à l'intensification du purisme de la revue *Naše řeč* sous la direction de Jiří Haller, par le recueil *Spisovná čeština a jazyková kultura* [*Le tchèque littéraire et la culture de la langue* (1933)]¹³.

Étant donné qu'au sens structuraliste pragois, la langue est conçue en tant que «système de moyens d'expression orienté vers un but»¹⁴, donc

¹⁰ *Ibid.*, p. 55.

¹¹ *Ibid.*, p. 42.

¹² *Ibid.*, p. 52.

¹³ Haller 1933a – Haller 1933d.

¹⁴ [Cercle linguistique de Prague], 1929.

comme système répondant à une fonction, c'est l'aspect téléologique qui domine dans la notion structuraliste de la *langue littéraire*.

3.1. LA DÉFINITION DE LA LANGUE LITTÉRAIRE DU CLP

Au sens structuraliste, la langue littéraire est un phénomène social, variable dans le temps, définie par sa fonction dans la communication, celle de la représentation de la vie culturelle:

«[...] la langue littéraire est une expression de la vie culturelle, elle exprime aussi bien le procédé que les résultats de la pensée philosophico-religieuse, scientifique, politique et juridico-administrative, non seulement afin de la communiquer, mais aussi pour l'instruction scientifique ainsi que sa formulation codifiante»¹⁵.

En 1932, Vilém Mathesius (1882-1945) propose pour bien délimiter la langue littéraire de trouver le principe d'ordre – une norme – qui règne dans chaque langue à chaque époque. Cet ordre intrinsèque existe dans la langue afin d'assurer la stabilité nécessaire pour l'existence d'une telle langue. Il est évident que sans moyens d'expression dotés d'une certaine stabilité, la langue devient peu défendable. Il faut noter qu'un certain ordre, une certaine norme se trouve dans tous les domaines de la langue, mais c'est uniquement l'ordre de la langue littéraire qui est soumis à la codification.

Selon Mathesius, cet ordre intrinsèque de la langue littéraire est représenté par le principe du *haut niveau de développement linguistique* [*jazyková vytríbenost*], supérieur au principe de la *correction linguistique* [*jazyková správnost*] typique de l'approche puriste. Ce premier principe incite à observer la langue en tant que système, en tant qu'ensemble de moyens, dont la valeur se mesure à la façon plus ou moins satisfaisante qu'il a d'atteindre ses objectifs. Alors, il est possible de considérer comme juste un tel moyen d'expression à condition qu'il remplisse bien sa fonction.

Selon le CLP, il importe de déterminer cet ordre – cette norme linguistique – à la base de l'usage actuel du tchèque littéraire. Mathesius détermine cet usage uniquement par la pratique linguistique des «bons auteurs» de son époque limitée à 50 ans, ce qui renvoie à la théorie «du bon auteur» d'Ertl:

«[Cet usage est déterminé] par la pratique linguistique des bons auteurs tchèques telle qu'elle se manifeste dans la moyenne de la littérature tchèque des cinquante dernières années, dans la littérature au sens le plus large du mot, tant celle des belles-lettres que celle de la science»¹⁶.

¹⁵ Havránek 1929 [1963, p. 13].

¹⁶ Mathesius 1932, p. 23.

En même temps, la théorie structuraliste de la langue littéraire se complexifie par rapport à celle d'Ertl. Il ne suffit plus de reconnaître la norme de la langue littéraire, car l'on ne peut pas dire que c'est l'usage seul qui décide de cette norme: «[...] l'usage seul n'a pas créé ni ne crée la norme des langues littéraires»¹⁷. Il est également important de prendre en considération toutes les interventions théoriques qui exercent une influence importante sur la norme de la langue littéraire:

«L'origine et le développement de la norme d'une langue littéraire, ainsi que son caractère et sa composition, diffèrent de ceux d'une langue populaire. La norme d'une langue littéraire se forme, naît et se développe sous l'influence constante d'interventions théoriques provenant d'une théorie linguistique ou extralinguistique»¹⁸.

Il s'agit alors à la fois de la reconnaître et de la codifier. Les linguistes interviennent dans son développement, tout en respectant sa «stabilité flexible»¹⁹. Il ne faut plus codifier la norme sans accepter la nécessité du développement de la langue. Il existe alors une sorte d'interdépendance entre l'usage quotidien et les interventions linguistiques, qui contribue à la «stabilité flexible» de la langue littéraire.

Au sens structuraliste, la langue littéraire est décrite comme conservatrice dans son système grammatical, mais en même temps créatrice dans son système lexical qu'elle élargit et modifie. Elle contribue à l'intellectualisation et à la précision de la communication en inventant de nouveaux termes, qui sont nécessaires pour la recherche scientifique, ou des mots abstraits. Contrairement aux puristes, le CLP incite à enrichir la langue littéraire au moyen d'emprunts, parce que cela peut contribuer positivement à sa précision²⁰.

De plus, la langue littéraire démontre une tendance à se limiter à la classe dominante ou bien au groupe des intellectuels²¹. Plus haut dans la hiérarchie sociale, plus fréquemment et plus systématiquement, on est censé employer la langue littéraire pour montrer des compétences linguistiques développées. La langue littéraire est alors conçue comme un phénomène social parce que son emploi provoque des conséquences extralinguistiques.

¹⁷ Havránek 1932, p. 34.

¹⁸ *Ibid.*, p. 34-35.

¹⁹ *Stabilité flexible* est un terme instauré par Mathesius (Mathesius 1932). Il renvoie à la nécessité d'une certaine stabilité linguistique qui doit être dépourvue de rigidité ou d'immobilité, qui doit être flexible, puisque la langue est obligée de répondre à la demande de la société moderne, de dénommer des idées et des réalités nouvelles. Cela veut dire que la langue doit être stable mais flexible à la fois, conservatrice et innovatrice.

²⁰ Jakobson 1932.

²¹ Havránek 1932.

3.2. LA STRATIFICATION DE LA LANGUE LITTÉRAIRE

Dans la théorie du CLP, la langue littéraire ne représente jamais un phénomène homogène. Cette notion d'*hétérogénéité* de la langue littéraire est révolutionnaire par rapport à l'approche puriste ou néogrammairienne.

Selon Bohuslav Havránek (1893-1978), qui se consacre à cette question d'une façon systématique, on peut distinguer quatre fonctions principales de la langue littéraire (communicative, spécialisée pratique, spécialisée théorique, esthétique) qui délimitent quatre variantes fonctionnelles (langue conversationnelle, langue du travail, langue de la science et langue poétique). Chacune de ces variantes est définie par son but à remplir. Par exemple la langue de la science, destinée aux travaux scientifiques, est censée pouvoir exprimer le sens de la façon la plus précise possible, d'où la nécessité de moyens d'expression précis (terminologie au niveau lexical, connecteurs et pronoms relatifs au niveau syntaxique, etc.).

La stratification de la langue littéraire peut être illustrée ainsi:

langue littéraire			
langue conversationnelle [<i>hovorový jazyk</i>]	langue professionnelle	langue poétique	
	langue pratique langue du travail	langue théorique langue de la science	
fonction communicative	fonction spécialisée pratique	fonction spécialisée théorique	fonction esthétique

En ce qui concerne la notion de *langue conversationnelle* [*hovorový jazyk*], elle représente la langue littéraire qui s'approche le plus de la langue populaire, d'un inter-dialecte. «Cette forme "conversationnelle" ne doit pas être confondue avec un inter-dialecte, bien qu'elle ait quelques traits en commun avec lui et puisse même avoir une coloration locale»²². La langue conversationnelle est définie en tant que langue destinée à l'expression orale qui s'appuie sur la réalité extralinguistique grâce à laquelle de nombreuses lacunes d'expression peuvent être remplies. En réalité, elle ne reste dans sa totalité qu'un modèle théorique, n'étant mise en pratique que partiellement (au niveau lexical). La frontière entre la langue conversationnelle et la langue populaire n'est jamais clairement définie. Malgré les efforts des linguistes de la délimiter, dans la «conscience des locuteurs tchèques», cette frontière reste toujours floue.

En ce qui concerne la langue poétique, Havránek et Jan Mukařovský (1891-1975) soulignent qu'il y a une différence essentielle entre, d'un côté, les trois types de variétés fonctionnelles, qui servent toujours à désigner la réalité extralinguistique, et de l'autre côté, la langue poétique qui

²² *Ibid.*, p. 42.

n'est pas dirigée vers la signalisation. La langue poétique se concentre sur la façon de signaler quelque chose et l'objet de la signalisation. Elle est employée dans la littérature pour atteindre des tâches esthétiques, provoquer la sensation de la beauté, tourner l'intérêt du destinataire vers l'expression en tant que telle. De plus, la langue poétique ne devrait pas se soumettre à la norme de la langue littéraire. Par contre, elle devrait la dépasser, en profiter pour créer quelque chose de nouveau, de peu commun²³.

Langue littéraire	
dialecte conversationnel	dialecte professionnel du travail
	dialecte professionnel scientifique

En 1942, cette stratification est encore développée²⁴. Les variantes fonctionnelles se transforment en dialectes fonctionnels qui ne sont plus délimités seulement par le propos général d'un ensemble normalisé de ressources linguistiques, mais également par l'organisation structurale de cet ensemble (par les relations entre ressources linguistiques). À cette époque, Havránek ne distingue que trois dialectes fonctionnels: le dialecte conversationnel et le dialecte professionnel divisé entre celui du travail et celui de la science.

La langue poétique n'y figure plus, car elle ne peut pas se limiter aux ressources linguistiques dont dispose la langue littéraire. Par contre, pour atteindre son but esthétique, elle tire profit de tous les domaines de la langue nationale.

4. LA CRITIQUE DU STRUCTURALISME

La théorie structuraliste domine dans la théorie de la langue littéraire jusqu'en 1950, jusqu'à la fameuse intervention de Staline dans la linguistique. Étant donné qu'en Tchécoslovaquie, le Parti communiste est au pouvoir depuis 1948, l'URSS sert d'exemple à suivre. Les articles de Staline dans la *Pravda*²⁵ bouleversent alors le monde linguistique aussi bien en URSS qu'en Tchécoslovaquie. Ils provoquent de nombreuses discussions qui remettent en cause la linguistique existante. Contrairement à la discussion soviétique qui concerne notamment la doctrine marriste dont il faut se débarrasser, le débat en Tchécoslovaquie se concentre sur la théorie structuraliste²⁶.

En 1951, une large critique du structuralisme est lancée, notam-

²³ Mukařovský 1932.

²⁴ Havránek 1942 [1962].

²⁵ Staline 1950a [1975] – Staline 1950c [1975].

²⁶ Cf., entre autres, Trávníček 1951a – Trávníček 1951c.

ment dans la revue *Tvorba* [*Création*], qui touche également la théorie de la langue littéraire.

D'une part, la théorie de la langue littéraire du CLP est considérée comme «bourgeoise», puisqu'elle réserve la langue littéraire seulement à certains groupes de la société, soit à la classe dominante, soit au groupe des intellectuels. Selon les critiques, en se montrant exclusive, voire inaccessible aux masses, la théorie de la langue littéraire s'oppose à la notion de la *langue du peuple tout entier*, instaurée par Staline, où la langue est unique pour toute la société, pour toutes les classes, tous les groupes sociaux ou d'intérêts communs.

D'autre part, la délimitation de la langue littéraire au sens structuraliste est également critiquée. Selon les structuralistes, la langue littéraire se définit par sa fonction représentative. Après l'intervention stalinienne, la préférence pour la fonction représentative est considérée comme incorrecte: «Ils n'ont pas compris que c'était la fonction communicative de la langue qui était fondamentale et que toutes les autres fonctions n'étaient que secondaires»²⁷.

De plus, l'une des deux caractéristiques structuralistes de la langue littéraire, celle de l'intellectualisation, est rejetée. La demande structuraliste d'enrichir le vocabulaire de la langue littéraire au moyen de nombreux termes et mots d'origine étrangère, afin de permettre une communication exacte et rigoureuse, est considérée comme malsaine. Selon les critiques, les structuralistes encouragent cet enrichissement au moyen d'emprunts, parce que «la langue de notre peuple leur semble trop pauvre»²⁸. En outre, en acceptant tant d'emprunts, ils se forcent à créer une langue internationale, ce qui témoigne d'une attitude cosmopolite dangereuse, parce qu'ils s'opposent ainsi à la théorie nationaliste de Staline²⁹.

Finalement, la notion de *langue littéraire hétérogène* nie le concept stalinien de la *langue du peuple tout entier*. D'un côté, le CLP, selon Skalička, désigne la langue littéraire comme autonome, indépendante de la langue du peuple tout entier³⁰. De l'autre côté, la stratification de la langue littéraire contrarie aussi la notion de *langue du peuple tout entier*, «homogène»: la délimitation de la langue poétique, notamment, est très critiquée.

²⁷ Sgall 1951a, p. 5-6.

²⁸ *Ibid.*, p. 6.

²⁹ Sgall 1951a et 1951b.

³⁰ Skalička 1951.

5. MODIFICATION DE LA THÉORIE DE LA LANGUE LITTÉRAIRE

À la suite de la critique de 1951, les membres du CLP sont obligés de modifier leurs théories conformément aux principes de la linguistique marxiste «stalinienne», y compris leur théorie de la langue littéraire.

5.1. L'EXCLUSIVITÉ DE LA LANGUE LITTÉRAIRE

Premièrement, il faut corriger la notion de *langue littéraire* en tant que langue réservée à une certaine classe sociale, soit à la classe dominante, soit à celle des intellectuels. La langue littéraire doit se démocratiser, cela veut dire qu'il faut qu'elle soit accessible à tout le peuple, à tout membre de la communauté nationale tchèque. La langue littéraire devient la propriété et l'outil de tous, de toute la société qui est sans classes.

Cette exclusivité de la langue littéraire est également condamnée pour le fait qu'elle contribue à l'éloignement de la langue littéraire par rapport à la langue populaire, qu'elle accroît la diglossie de la langue tchèque.

Pour éliminer cette diglossie et pour éviter toute forme d'exclusivisme, Havránek propose de «démocratiser» et de «socialiser» la langue littéraire³¹.

Concrètement, la démocratisation, c'est un processus de simplification de la langue littéraire, de son rapprochement vers la langue populaire, à tous les niveaux de langue, pour la rendre accessible à tout le monde. Dans le cadre de ce processus, il faut se débarrasser de tout ce qui est inutile dans la langue, il faut simplifier la langue.

Un des exemples concrets de ce processus de démocratisation est la réforme orthographique décrite dans *Les règles d'orthographe tchèque* [*Pravidla českého pravopisu*] de 1957, qui a pour but de «phonétiser» l'orthographe. Cela signifie qu'il y a des efforts pour simplifier la forme écrite de certains mots, notamment ceux d'origine étrangère qui échappaient au principe phonologique de l'orthographe tchèque, afin de permettre d'écrire ce qu'on entend. Par exemple, le mot *théologie* s'écrivait avant cette réforme *theologie*, après cette réforme, *teologie*. Dans la préface, on peut lire le raisonnement qui est derrière cette réforme: «La raison est que la langue littéraire devient de plus en plus la propriété de gens qui ne connaissent ni le grec, ni le latin, ni l'anglais»³².

La socialisation est un processus de diffusion de la langue littéraire à travers la population. Il s'agit alors de la diffuser au moyen de nouveaux manuels, de dictionnaires, de grammaires ou bien d'émissions radiopho-

³¹ Havránek 1951.

³² Havránek, Trávníček (éds), 1957, p. 2.

niques, d'articles vulgarisateurs ou de bureaux de consultation où les gens peuvent téléphoner pour demander des conseils concernant la langue littéraire.

5.2. LA LANGUE LITTÉRAIRE UNIQUE

Deuxièmement, il faut retravailler et corriger la position de la langue littéraire dans le cadre de la langue du peuple tout entier.

La langue littéraire n'est pas autonome, mais elle représente une partie intégrante de la langue du peuple tout entier.

La langue littéraire est nationale, cela veut dire qu'elle doit être unique et commune à toute la nation. En 1951, elle est considérée comme la langue qui est capable de décrire la réalité extralinguistique de façon plus complexe et plus différenciée que les dialectes territoriaux.

La stratification de la langue littéraire reste telle qu'elle était présentée en 1942. Après 1951, on ne parle plus de dialectes fonctionnels, mais de différentes couches de la langue littéraire. Or, il n'est jamais mentionné que telle ou telle couche peut être autonome.

Le lien dialectique entre la langue et la pensée, la langue et la réalité est rappelé à chaque occasion.

CONCLUSION

Le rôle que joue la théorie de la langue littéraire est très important, parce qu'elle sert souvent d'outil politique. Nous avons montré qu'il existe toujours un certain reflet du développement politique dans l'évolution de cette théorie. Au début, la langue littéraire est conçue comme un phénomène artificiel, invariant et absolu. Avec le temps, la notion de *langue littéraire* s'approche de plus en plus de l'image d'un organisme naturel qui évolue dans le temps et subit les mêmes changements que la société. La langue littéraire devient un organisme social, elle est de plus en plus liée à la société.

Par son caractère social, elle est aussi soumise à l'influence de l'idéologie communiste qui vise à créer une société unique, privée de classes. D'où également la nécessité d'une langue unique. La langue littéraire n'est plus observée à côté de la langue populaire, mais la première se superpose à la deuxième, en constituant ainsi une langue unique – celle du peuple tout entier. La seule différence est que la première exprime la même réalité extralinguistique d'une façon plus complexe et plus différenciée. Ce changement de perspective provoque également la modification de la notion de *stratification de la langue littéraire*, ce qui se reflète dans la terminologie. On ne parle plus de variétés ou de dialectes fonctionnels, mais de couches qui se superposent l'une sur l'autre. Cette notion de

langue littéraire plus unie sert à renforcer l'idée de la langue unique pour tout le peuple.

© Kateřina Chobotová

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- [CERCLE LINGUISTIQUE DE PRAGUE], 1929: «Thèses», in *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, vol. I, p. 1-8
- ERTL Václav, 1929: *Časové úvahy o naší mateřtině*. Praha: Jednota československých matematiků a fyziků s podporou ministerstva školství a národní osvěty [Idées actuelles sur notre langue maternelle]
- FILIN Fedot Petrovič, 1973: «O strukture sovremennogo ruskogo literaturnogo jazyka», in *Voprosy jazykoznanija*, 1973, № 2, p. 3-12 [Sur la structure du russe littéraire contemporain]
- GEBAUER Jan, 1900: *Příruční mluvnice jazyka českého pro učitele a studium soukromé*. Praha: Nákladem F. Tempského [Grammaire normative de la langue tchèque pour les enseignants et pour les autodidactes]
- HALLER Jiří, 1933a: «Spisovná čeština a jazyková kultura, I.», in *Naše řeč*, 1933, t. XVII, № 1 et 2, p. 11-19 et 50-54 [Le tchèque littéraire et la culture de la langue, I.]
- , 1933b: «Spisovná čeština a jazyková kultura, II.», in *Naše řeč*, 1933, t. XVII, № 3, p. 77-87 [Le tchèque littéraire et la culture de la langue, II.]
- , 1933c: «Spisovná čeština a jazyková kultura, III.», in *Naše řeč*, 1933, t. XVII, № 4, p. 105-111 [Le tchèque littéraire et la culture de la langue, III.]
- , 1933d: «Spisovná čeština a jazyková kultura, IV.», in *Naše řeč*, 1933, t. XVII, № 5, p. 138-146 [Le tchèque littéraire et la culture de la langue, IV.]
- HAVRÁNEK Bohuslav, 1929 [1963]: «Funkce spisovného jazyka», in Havránek B. *Studie o spisovném jazyce*. Praha: Nakladatelství Československé Akademie věd, 1963, p. 11-18 [La fonction de la langue littéraire]
- , 1932: «Úkoly spisovného jazyka a jeho kultura», in Havránek, Weingart (éds), 1932, p. 32-84 [Les tâches de la langue littéraire et sa culture]
- , 1942 [1962]: «K funkčnímu rozvrstvení spisovného jazyka», in Havránek B. *Studie o spisovném jazyce*. Praha: Nakladatelství Československé Akademie věd, 1962, p. 60-68 [De la stratification fonctionnelle de la langue littéraire]

- , 1951: *Stalinovy práce o jazyce a jazyk literárního díla i překladu*. Praha: Československý spisovatel [Les travaux de Staline sur la langue, et la langue des œuvres littéraires et des traductions]
- , 1973: «Marxistické řešení problémů spisovného jazyka», in *Naše řeč*, 1973, t. LVI, № 5, p. 225-228 [La résolution marxiste des problèmes de la langue littéraire]
- HAVRÁNEK Bohuslav, TRÁVNÍČEK František (éds), 1957: *Pravidla českého pravopisu*. Praha: ČSAV [Règles de l'orthographe tchèque]
- HAVRÁNEK Bohuslav, WEINGART Miloš (éds), 1932: *Spisovná čeština a jazyková kultura*. Praha: Melantrich a.s. [Le tchèque littéraire et la culture de la langue]
- JAKOBSON Roman, 1932: «O dnešním brusičství českém», in Havránek, Weingart (éds), 1932, p. 85-122 [Sur le purisme tchèque actuel]
- MATHESIUS Vilém, 1932: «O požadavku stability ve spisovném jazyce», in Havránek, Weingart (éds), 1932, p. 14-31 [Sur la demande de la stabilité dans la langue littéraire]
- MUKAŘOVSKÝ Jan, 1932: «Jazyk spisovný a jazyk básnický», in Havránek, Weingart (éds), p. 123-156 [Langue littéraire et langage poétique]
- PAUL Hermann, 1896 [1920]: *Prinzipien der Sprachgeschichte*. Halle: Max Niemeyer, 1920
- [RÉDACTION DE NAŠE ŘEČ], 1917: «Co chceme», in *Naše řeč*, 1917, t. I, № 1, p. 1 [Ce que nous voulons]
- SGALL Petr, 1951a: «Stalinovy články o jazykovědě a pražský lingvistický strukturalismus», in *Slovo a slovesnost*, 1951, t. XIII, p. 1-11 [Les articles de Staline sur la linguistique et le structuralisme linguistique de Prague]
- , 1951b: «Stalinovy články o jazykovědě a pražský lingvistický strukturalismus», in *Tvorba*, 1951, № 28, p. 674-676 [Les articles de Staline sur la linguistique et le structuralisme linguistique de Prague]
- SKALIČKA Vladimír, 1951: «Ke kritice strukturalismu», *Tvorba*, 1951, № 42, p. 1011-1012 [À propos de la critique du structuralisme]
- STALINE Joseph, 1950a [1975]: «À propos de quelques problèmes linguistiques», in *Staline 1975*, p. 33-41
- , 1950b [1975]: «À propos du marxisme en linguistique», in *Staline 1975*, p. 1-32
- , 1950c [1975]: «Réponse aux camarades», in *Staline 1975*, p. 42-53
- , 1975: *Le marxisme et les problèmes de linguistique*. Pékin: Éditions en langues étrangères
- TRÁVNÍČEK František, 1951a: *Český jazykozpytný strukturalismus ve světle Stalinova učení o jazyce*. Praha: Slovanské nakladatelství [Le structuralisme linguistique tchèque à la lumière de la théorie stalinienne du langage]
- , 1951b: «Strukturalismus – nepřítel naší jazykovědy», in *Tvorba*, 1951,

- № 37, p. 893-894 [Le structuralisme, l'ennemi de notre linguistique]
—, 1951c: «Strukturalistická typologie jazyková», in *Tvorba*, 1951, № 47,
p. 1125-1126 [La typologie structuraliste des langues]
— ZUBATÝ Josef, 1920: «O úpadku našeho knižního jazyka», in *Naše
řeč*, 1920, t. IV, № 1, p. 1-9 [Sur le déclin de notre langage livresque]



Václav Ertl (1875-1929)

Emprunts et vigueur des langues et des nations chez Antoine Meillet: les exemples arménien et albanais

Sébastien MORET

Université de Lausanne

Résumé:

La Première guerre mondiale avait à peine commencé que déjà l'Europe s'interrogeait sur son avenir et sur la réorganisation cartographique et géopolitique qui suivrait la fin des hostilités. Dans le cadre de cet article, nous nous proposons d'analyser les idées d'Antoine Meillet concernant le futur politique de l'Arménie et de l'Albanie. Les deux situations seront comparables, puisque dans les deux cas Meillet s'appuiera sur une argumentation linguistique au centre de laquelle se trouveront les emprunts et leur traitement par les langues concernées, à savoir l'albanais et l'arménien. Mais si le point de départ de l'analyse sera identique, les conclusions de Meillet ne le seront pas. Ainsi, à partir de l'étude des emprunts en arménien, il démontrera la pertinence de faire se lever une Arménie indépendante, alors que, dans le cas de l'Albanie, Meillet émettra un doute quant au bien-fondé d'avoir, en 1912, créé un État albanais indépendant. Les arguments avancés interpellent bien évidemment les linguistes et il faudra, en conclusion, les intégrer dans leur contexte d'apparition, et se demander dans quelle mesure ils ne servent pas à prouver un fait déjà établi à l'avance.

Mots-clés: A. Meillet, Première guerre mondiale, Europe nouvelle, emprunts linguistiques, traitement des emprunts, langue et nation albanaises, langue et nation arméniennes, vigueur des langues et des nations

Dans un article consacré aux emprunts chez Antoine Meillet (1866-1936), Christine Deprez avait noté que ces derniers témoignaient, pour le linguiste de Moulins, «des contacts entre les langues et les peuples et re-tra[çaient] les conditions historiques et socio-culturelles de ces contacts»¹. Dans les pages qui vont suivre, nous fournirons deux exemples concrets de cette affirmation, mais surtout nous verrons que les emprunts avaient, pour Meillet, des choses à dire sur la *vigueur* d'une langue et que cette dernière notion liée aux emprunts a pu lui servir d'argument politique pour, d'une part, justifier l'indépendance nationale de l'Arménie, et, de l'autre, refuser celle de l'Albanie.

INTRODUCTION

Nous avons déjà eu l'occasion d'en parler à plusieurs reprises², Meillet écrivit plusieurs articles pendant et après la Première guerre mondiale pour donner son avis quant à la situation politique de telle ou telle région d'Europe, ou pour proposer des solutions quant à l'avenir de certaines de ces régions. Ce faisant, Meillet prenait part aux nombreuses discussions qui s'élevèrent en Europe durant ces années-là dans le but de réfléchir au nouveau visage que devrait avoir le continent à la fin des hostilités. Parmi les régions et territoires traités par Meillet, deux nous intéresseront aujourd'hui: l'Arménie et l'Albanie.

Comme l'a écrit Patrick Sériot, le Traité de Versailles et les discussions et réflexions qui l'ont précédé représentent «un cas typique d'une pensée qui fait l'adéquation entre la distinction des langues et la distinction des nations»³. Dans ses textes écrits dans ce contexte particulier, Meillet témoigne de la même vision:

«Il y a nation là où un ensemble d'hommes a le sentiment et la volonté de former un groupe à part, ayant ses traditions, ses usages et ses aspirations d'avenir. Rien ne marque plus nettement l'existence d'une nation que la possession d'une langue qui lui soit propre»⁴.

Ainsi admet-il l'existence aussi bien d'«une nation albanaise»⁵, que d'une nation arménienne⁶. Pourtant, dans l'esprit de Meillet, l'existence d'une langue et d'une nation lui correspondant ne suffira pas pour justifier

¹ Deprez 1995, p. 58.

² Cf. par exemple Moret 2009 et 2011.

³ Sériot 1996, p. 283.

⁴ Meillet 1918a, p. 8.

⁵ Meillet 1915, p. 6.

⁶ Cf. les titres de Meillet 1918b et 1919a.

l'instauration d'un État indépendant et l'obtention d'une indépendance nationale. En effet, alors que Meillet proclame que «l'autonomie de la nation arménienne» est la seule «solution possible»⁷, il remet en même temps en cause l'indépendance de l'Albanie, obtenue après la Première guerre balkanique en 1912: «La survivance d'une petite langue comme l'albanais est du même ordre que la persistance du basque; mais pas plus que celle du basque, elle ne justifie la constitution d'un État autonome»⁸.

Les arguments mis en avant par Meillet pour justifier cette différence de traitement concerneront notamment les emprunts et il sera intéressant de voir ce que Meillet fera dire à ces derniers sur la vigueur des nations arménienne et albanaise, car Meillet est convaincu que langue et nation sont unies intimement et que l'analyse d'une langue a des choses à nous apprendre sur la nation parlant cette langue:

«La langue albanaise, qui est tout à fait à part, donne une idée du caractère de la nation, et il vaut la peine de l'examiner»⁹.

«Il suffit donc d'observer la langue [arménienne. – S.M.] telle qu'elle a été écrite par les premiers traducteurs pour tirer de cet examen des conclusions précieuses sur l'histoire de la nation arménienne»¹⁰.

Ce qui ressortira de cette analyse, c'est, d'une part, le caractère «amorphe»¹¹ et faible de la langue et de la nation albanaises, et, à l'opposé, la vigueur de la langue et de la nation arméniennes: «Aucune nation n'a depuis deux mille ans, montré plus fortement sa volonté d'être que la nation arménienne. Aucune nation n'a maintenu avec plus de ténacité ni cultivé avec plus de soin une langue qui lui soit particulière»¹².

Voyons maintenant les arguments invoqués par Meillet.

L'ARMÉNIE VS L'ALBANIE:

EMPRUNTS, FORCE ET FAIBLESSE

Pour prouver la force et la vigueur de la nation arménienne, Meillet va avoir recours à plusieurs arguments qui, tous, touchent à la langue. Le premier que nous aborderons sera lié aux emprunts.

Comme l'avait montré Meillet¹³, l'arménien comporte de nombreux mots d'origine iranienne (et plus précisément parthe). D'ailleurs, au

⁷ Meillet 1919a, p. 13.

⁸ Meillet 1915, p. 12.

⁹ *Ibid.*, p. 6.

¹⁰ Meillet 1918a, p. 11.

¹¹ Meillet 1915, p. 6.

¹² Meillet 1918a, p. 8.

¹³ Meillet 1920.

début, les linguistes pensaient que l'arménien était une langue iranienne¹⁴. Mais même si l'arménien a reçu des mots des Parthes, preuve d'une évidente «influence parthe»¹⁵, ces mots ont fini par être assimilés par la langue arménienne. À ce sujet, Meillet parle d'une «réaction nationale contre les éléments iraniens»¹⁶ qui ne fut pas sans résultats: «Les mots ont été parfaitement assimilés par la langue; ils se distinguent difficilement des mots indigènes, et l'on n'a presque pas le moyen de décider si tel ou tel mot est indigène ou emprunté au dialecte iranien des Parthes»¹⁷.

On le voit, les emprunts parthes sont devenus méconnaissables, ils ont été, disons, arménisés. Cette arménisation des emprunts est un élément important, mais pas unique, pour prouver la force et la vigueur de la langue arménienne. Meillet, dans d'autres textes, avancera d'autres arguments. Tout d'abord, Meillet relève que «les Arméniens ont gardé sous la domination des chefs parthes leur langue nationale»¹⁸, ce qui est pour lui un signe non négligeable: «Mais le maintien de la langue [arménienne. – *S.M.*], que l'iranien n'a pas remplacée, montre que les Arméniens se sentaient dès lors une nation particulière, qu'ils étaient rebelles à l'assimilation»¹⁹.

Et encore: comme le rappelle Meillet, l'origine du nom *Arménie* se perd dans la nuit des temps, puisqu'il «apparut pour la première fois, il y a bien longtemps, sur un des plus beaux textes historiques que nous possédions, sur les inscriptions du roi Darius, au VI^e siècle avant J.-C.»²⁰. Et depuis cette date, l'histoire de l'Arménie fut surtout une histoire d'invasions et de dominations: d'abord les Parthes, puis les Romains, les Arabes et enfin les Turcs ottomans ou les Russes. Mais, «[n]i la domination parthe ni la conquête romaine n'ont assimilé, ni à ce qu'il semble cherché à assimiler, les Arméniens»²¹. Ces derniers n'ont jamais perdu leur «sentiment national»²², ni «leur grande vitalité malgré de nombreuses persécutions»²³:

«[L]a nation arménienne a subi tous les désastres politiques. Le pays a été souvent envahi par des hordes qui le dévastaient. Il a été souvent la proie de voisins plus puissants. Mais la nation n'a jamais perdu le sentiment d'être distincte de toute autre. [...] [L]eur Église a subsisté avec ses dogmes, ses rites, sa hiérarchie. *La langue arménienne a continué de se parler et de s'écrire*. On a reproduit des ouvrages anciens et on en a composé de nouveaux. Nulle part,

¹⁴ Meillet 1918a, p. 9.

¹⁵ Meillet 1920, p. 10.

¹⁶ *Ibid.*, p. 14.

¹⁷ Meillet 1918a, p. 10.

¹⁸ Meillet 1919a, p. 4.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ Meillet 1921, p. 86.

²¹ Meillet 1919a, p. 3.

²² *Ibid.*

²³ Meillet 1929b, p. 383.

le fait qu'une nation se définit par la volonté de maintenir son caractère propre et de demeurer distincte de tout autre groupe d'hommes n'apparaît en plus grande évidence que chez les Arméniens. Invasions, pillages, massacres sont venus; la nation a maintenu inflexiblement ce qui la distingue des autres nations»²⁴.

Tout cela, pour Meillet, est le signe que la nation arménienne fait preuve d'une «volonté de vivre»²⁵, d'une puissante vitalité²⁶ qui se manifeste encore sous une autre forme, puisque les Arméniens sont restés vigoureux même en dehors de leur domaine propre:

«Les deux villes où il y a le plus d'Arméniens sont hors du domaine arménien; le principal centre des Arméniens de Turquie est Constantinople, et le principal centre des Arméniens de Russie, Tiflis, capitale de la Géorgie. À Constantinople comme à Tiflis et à Bakou, les Arméniens ont pris une situation considérable. À Tiflis, ils jouent dans les affaires un rôle infiniment plus grand que la population géorgienne; à Bakou, ils sont les premiers; à Constantinople, ils rivalisent même avec les Grecs. On jugera de l'activité des émigrés arméniens par le fait qu'ils ont fourni à Byzance des empereurs et que le plus grand ministre qu'ait eu l'Égypte au XIX^e siècle, Nubar [P]acha²⁷, était un Arménien»²⁸.

De plus, cette émigration importante qui «aurait dû épuiser la race»²⁹ n'a pas empêché les Arméniens «d'occuper fermement leur pays»³⁰.

Enfin, Meillet rappelle que les Arméniens sont divisés depuis quelque temps déjà – certains sont intégrés au sein de l'Empire russe, essentiellement dans les villes d'Erevan et de Tiflis (Tbilissi), d'autres vivent dans l'Empire ottoman – et que cette séparation donna naissance à deux langues littéraires:

«Au cours du XIX^e siècle, les Arméniens, se rendant compte des changements profonds qui s'étaient produits dans la langue entre la période ancienne et l'époque moderne, ont constitué sur la base des parlers actuels de nouvelles langues littéraires. Il en a été formé deux, l'une pour les Arméniens de Turquie, sur la base de la langue parlée à Constantinople par les émigrés venus d'Asie Mineure, l'autre pour les Arméniens de Russie sur la base des parlers de l'Ararat [...]»³¹.

²⁴ Meillet 1919a, p. 4-5; nous soulignons. – *S.M.*

²⁵ Meillet 1918b, p. 2.

²⁶ Meillet 1919a, p. 8.

²⁷ Nubar Pacha (1825-1899) fut un homme politique égyptien d'origine arménienne. Il fut premier ministre de l'Égypte à trois reprises: 1878-1879, 1884-1888 et 1894-1895. – *S.M.*

²⁸ Meillet 1919a, p. 7.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*, p. 8.

³¹ *Ibid.*

Mais cette division politique n'est en fait qu'une division de façade:

«Les deux langues, différentes à plusieurs égards, sont cependant assez pareilles pour qu'un Arménien connaissant l'une n'éprouve aucune difficulté à comprendre l'autre. La division qui est résultée de circonstances politiques n'a pas entamé l'unité de la nation»³².

On le voit, Meillet avance plusieurs arguments linguistiques pour démontrer la force et la vigueur de la langue et, partant, de la nation arméniennes. Par deux fois, Meillet³³ va comparer ce qu'il a dit de l'arménien avec ce qui s'était produit entre l'anglais et le français à l'époque de la domination franco-normande sur les îles britanniques: les Anglais n'avaient pas échangé leur langue contre le français, et les emprunts français avaient été assimilés par la langue anglaise. Cette comparaison est là, à notre avis, pour apporter un peu plus de poids encore à la force de la langue arménienne.

Alors que Meillet a consacré à la langue arménienne «une série de publications impressionnante»³⁴, il n'a publié que très peu de choses sur l'albanais. Il y a un article de 1915 intitulé «La langue albanaise»³⁵, l'entrée «Albanian Language» pour la quatorzième édition de l'*Encyclopedia Britannica*³⁶ et quelques pages dans les deux éditions des *Langues dans l'Europe nouvelle*³⁷. Dans ces textes, la plupart du temps, les propos tenus ne sont guère flatteurs:

«L'albanais n'a jamais été l'organe d'une grande nation; il n'a jamais servi à exprimer une civilisation originale. On l'a écrit très tard; les premiers textes qu'on en possède sont du XVII^e siècle. Il n'a donc, à proprement parler, pas d'histoire»³⁸.

On lit aussi que la plupart des Albanais sont «incultes» et qu'«il semble peu probable qu'une langue commune albanaise puisse devenir une langue de civilisation ayant une importance»³⁹. Mais ce qui nous intéressera, c'est le fait que Meillet va reprocher à la langue et à la nation albanaises d'être «amorphe[s]»⁴⁰ et dépourvues de «vigueur nationale»⁴¹.

Ce qui domine quand on étudie l'albanais, nous dit Meillet⁴², c'est la présence d'un grand nombre d'emprunts venant de toutes parts. Les

³² *Ibid.*, p. 8-9.

³³ Meillet 1918a, p. 10 et 1919a, p. 3-4.

³⁴ de Lamberterie 2006, p. 149.

³⁵ Cf. Meillet 1915.

³⁶ Cf. Meillet 1929a.

³⁷ Meillet 1918c, p. 33-34 et p. 253-255; 1928, p. 28-29 et p. 227-228.

³⁸ Meillet 1918c, p. 33-34 et 1928a, p. 28.

³⁹ Meillet 1918c, p. 254 et 1928, p. 228.

⁴⁰ Meillet 1915, p. 6.

⁴¹ Remarque de Meillet retranscrite dans Brunhes 1919, p. 16.

⁴² Meillet 1915, p. 9-11.

premiers emprunts furent ceux à partir du latin; puis il y eut des emprunts des langues slaves, de l'italien, et la domination ottomane fournit des mots d'origines arabe, persane et turque. Pour Meillet, tous ces emprunts sont le signe d'une certaine faiblesse puisqu'ils «montrent que les Albanais ont subi l'influence de la civilisation de tous leurs voisins»⁴³. Et ce d'autant plus que ces emprunts ne se firent qu'à sens unique, les Albanais n'ayant «jamais exercé une influence de civilisation [ni] fourni de mots aux langues voisines»⁴⁴: «Le trait dominant de l'histoire de l'albanais, c'est qu'on ne voit pas qu'il ait jamais exercé sur une autre langue une action notable, tandis que lui-même a emprunté de toutes mains»⁴⁵.

Et Meillet y voit là une caractéristique de la nation albanaise: «Mais l'albanais n'a, semble-t-il, rien fourni à d'autres langues à aucune époque. Les langues voisines de l'albanais ne lui doivent à peu près aucun emprunt, et ceci montre que la nation albanaise n'a pas exercé d'influence au dehors»⁴⁶.

À propos de tous ces emprunts, Meillet dit qu'ils ont été assimilés par la langue albanaise, mais cela n'est pas un signe de vigueur comme ce fut le cas avec l'arménien, preuve de la subjectivité des arguments linguistiques avancés par Meillet (nous y reviendrons en conclusion):

«D'où qu'ils viennent, les emprunts qu'a faits l'albanais à toutes sortes de langues sont assimilés et ont pris l'aspect de mots indigènes. Ceci ne tient pas à ce que l'albanais aurait possédé, posséderait encore une force d'assimilation particulière, mais simplement à ce que ces emprunts ont été faits à la langue parlée, par des gens qui ne songeaient pas à écrire leur propre langue»⁴⁷.

Si les Albanais «n'ont servi de modèles à personne», s'ils «ont pris beaucoup de mots»⁴⁸ à leurs voisins, c'est parce qu'ils étaient «moins civilisés»⁴⁹, mais aussi et surtout, donc, parce que la nation albanaise ne témoignait pas de la même vitalité et de la même vigueur que la nation arménienne. D'autres arguments à base linguistique sont avancés par Meillet pour insister sur cette faiblesse de la langue et de la nation albanaises. Alors que les Arméniens restaient arméniens même en dehors de l'Arménie, «[d]'une manière générale, les Albanais transportés hors de leurs montagnes se fondent dans les populations parmi lesquelles ils s'installent»⁵⁰. Il y a ainsi «en Grèce de fortes colonies albanaises, qui se sont hellénisées»⁵¹, ce qui n'est pas autrement étonnant puisque

⁴³ Meillet 1918c, p. 34 et 1928, p. 29.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ Meillet 1915, p. 8.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 8-9.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 11.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 9.

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ Meillet 1918c, p. 35 et 1928, p. 29.

⁵¹ *Ibid.*

«l'albanais n'est pas en mesure de résister à une langue de civilisation comme le grec»⁵².

Cette faiblesse générale, tant de la langue que de la nation albanaïses, se voit encore ailleurs d'après Meillet. Si l'indépendance de l'Albanie a été proclamée en 1912 après la Première guerre balkanique, ce n'est pas tant grâce à la volonté des Albanais eux-mêmes. Pour briser dans l'œuf la volonté serbe d'occuper le territoire albanais nouvellement libéré des Turcs, c'est «l'administration autrichienne [qui] a suscité en Albanie»⁵³ l'idée d'un État indépendant. Pour Meillet, les choses sont sans appel: un État dont l'existence ne fut souhaitée que de l'extérieur est «artificiel»⁵⁴. Si les Albanais n'ont jamais fait montre de la volonté de vivre dans un État indépendant, ils n'ont jamais non plus souhaité se doter d'une langue littéraire nationale commune. Pourtant, la création d'une telle langue aurait été tout à fait possible:

«[L]e groupe [albanais] n'est représenté maintenant que par un nombre restreint de parlers, qui sont sensiblement distincts les uns des autres, bien que les ressemblances entre ces parlers locaux soient encore très grandes et que tous les individus parlant albanais puissent, avec un peu d'effort, s'entendre entre eux»⁵⁵.

Donc, s'il existe malgré tout, au début du XX^{ème} siècle, une «langue littéraire écrite, commune à tous les Albanais»⁵⁶, ce n'est pas à ces derniers qu'on la doit. Là encore, tout est venu de l'extérieur:

«En grande partie sous des influences étrangères, et notamment sous celle des missions, on en a organisé une [de langue littéraire commune albanaïse. – S.M.], dont l'importance est restée médiocre. L'orthographe de cette langue "littéraire" a commencé de se fixer il y a une trentaine d'années, et un congrès tenu à Monastir en 1908 l'a arrêtée en quelque mesure»⁵⁷.

On remarquera dans cette citation l'adjectif *médiocre*, ainsi que les guillemets qui entourent l'adjectif *littéraire*. Et comme ce fut le cas à propos de l'État albanais de 1912, là aussi Meillet utilisera l'adjectif *artificiel*⁵⁸ pour qualifier la langue albanaïse récemment standardisée. Pour Meillet, le fait que la nation albanaïse n'ait jamais voulu se démarquer que ce fût par la langue ou par l'appartenance à un drapeau qui lui aurait été propre est le signe d'une certaine faiblesse, d'un manque de vigueur et de vitalité; ce qui l'amène à écrire que «ce n'est pas par hasard que les Alba-

⁵² Meillet 1918c, p. 254-255 (ce passage est absent de Meillet 1928).

⁵³ Meillet 1915, p. 5.

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ *Ibid.*, p. 7.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 7-8.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 8.

⁵⁸ Meillet 1915, p. 8; 1918c, p. 253 et 1928, p. 227.

nais ne se sont jamais organisés en un corps de nation» et qu'ils «n'ont jamais réussi à se donner par eux-mêmes une unité nationale»⁵⁹, comme ce n'est pas par hasard non plus si «l'État albanais qu'on a essayé d'instituer de 1912 à 1914 [...] a si misérablement échoué»⁶⁰.

Dans ces conditions, on comprend donc que Meillet soit contre l'indépendance de l'Albanie, et qu'il écrive que «la diplomatie a eu l'idée malheureuse de donner à l'Albanie une unité politique»⁶¹. Cela d'autant plus que le caractère artificiel aussi bien de la langue standardisée que de l'État albanais allait à l'encontre d'une idée-force répandue au moment des discussions relatives au nouveau visage de l'Europe, à savoir la volonté de réorganiser le continent de façon naturelle et scientifique⁶²: quand on aura reconstruit l'Europe en se fiant à la nature et à la science, pensait-on, alors l'Europe sera telle qu'elle doit être, et par conséquent, cette Europe naturelle et scientifique sera le gage d'un avenir radieux, et d'une paix quasi éternelle, puisque, d'une certaine manière, chacun, chaque peuple, chaque nationalité, chaque État, sera *à sa place*. Dans ce contexte, on comprend d'autant mieux la réticence de Meillet face à une Albanie indépendante qu'il estime artificielle.

QUEL FUTUR? – INDÉPENDANCE VS REGROUPEMENT

Rappelons-le, les textes de Meillet que nous avons analysés s'inscrivent dans un moment particulier de l'histoire européenne: la période de reconstruction et de redéfinition des frontières qui a fait suite à la guerre de 14-18. Il convient donc de dire quelques mots sur ce qu'envisageait Meillet pour le futur des territoires albanais et arméniens.

Pour l'Arménie qui, on l'a déjà dit, a droit à son indépendance pour les raisons que nous avons évoquées, Meillet envisage la réunion des régions arméniennes de Russie avec celles de l'Empire turc, ce qu'il appelle le «projet d'une Arménie intégrale»⁶³. Mais il aura une autre exigence encore; Meillet souhaite doter la future Arménie indépendante d'un accès à une mer, ce qui est pour lui une des «[c]onditions d'existence d'un État arménien»⁶⁴: «Pour que sa vie soit possible, il faut que l'Arménie s'étende jusqu'à des endroits d'où l'on peut avoir des relations avec le monde; il faut que l'Arménie atteigne la mer»⁶⁵.

⁵⁹ Meillet 1915, p. 5.

⁶⁰ Meillet 1918c, p. 253 et 1928, p. 227.

⁶¹ Meillet 1915, p. 10.

⁶² Cf. Moret 2009.

⁶³ Meillet 1921, p. 92.

⁶⁴ Meillet 1919a, p. 16.

⁶⁵ Meillet 1919b, p. 7-8.

Le problème, c'est que «les Arméniens n'arrivent jusqu'à la mer proprement nulle part»⁶⁶. Il y aurait bien le port de Trébizonde, sur la mer Noire, qui possédait «avant la guerre une forte colonie arménienne»⁶⁷ et qui apparaît, pour Meillet, comme «le port naturel de l'Arménie»⁶⁸ même si «les Arméniens n'ont jamais atteint la mer à proprement parler»⁶⁹. Mais la mer Noire, «même avec les Détroits ouverts, est une mer fermée»⁷⁰; ce qu'il faut pour l'Arménie, nous dit Meillet, c'est un «accès à la Méditerranée»⁷¹. Dans cette optique, Meillet jette son dévolu sur le port d'Alexandrette en Cilicie (aujourd'hui Iskenderun en Turquie). Lors du démantèlement de l'Empire ottoman peu avant la fin de la guerre, Alexandrette et la Cilicie avaient été rattachées au mandat français de Syrie. Pour justifier sa proposition, Meillet dira que, premièrement, «le domaine cilicien n'a jamais appartenu à la Syrie, n'a jamais compté comme syrien à aucun moment de l'histoire»⁷², et, deuxièmement, que la Cilicie est une région où les Arméniens «n'ont pas cessé de montrer leur vitalité»⁷³. On retrouve, une fois encore, cette vitalité comme argument imparable.

Et l'Albanie? L'indépendance octroyée en 1912 est pour Meillet une solution artificielle, nous l'avons vu. Que faire alors? Meillet a bien une idée, qu'il énonce lors des discussions qui suivent, le 18 mars 1919, la séance du Comité d'études⁷⁴ pendant laquelle le géographe Jean Brunhes (1869-1930) défendit la cause d'une Albanie indépendante⁷⁵. Voici les propos de Meillet, tels que retranscrits par le secrétaire de séance:

«M. Meillet constate que la langue albanaise a subi l'influence de toutes les langues des peuples voisins sans influencer elle-même sur aucune, elle ne contient peut-être pas un dixième de mots originaux. Le fait de conserver une vieille langue n'est pas une preuve de vigueur nationale, mais plutôt l'indice d'une vie arriérée. De toutes les influences subies par la langue albanaise, les plus sensibles paraissent être celles qui sont venues d'Italie; il semble qu'il y ait là l'indice de relations inévitables et comme une pente naturelle»⁷⁶.

⁶⁶ Meillet 1919a, p. 16.

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ Meillet 1919b, p. 8.

⁶⁹ *Ibid.*

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ *Ibid.*

⁷² *Ibid.*

⁷³ Meillet 1919a, p. 16.

⁷⁴ Le Comité d'études est un groupe d'experts mis sur pied en 1917 par le gouvernement français dans le but de préparer les conférences de paix. Chaque membre, des universitaires pour la plupart, était chargé d'analyser la situation (politique, stratégique, ethnique) d'un territoire et de proposer pour ce dernier une solution à défendre lors des pourparlers de paix. Meillet écrivit deux rapports pour ce Comité (Meillet 1919a et 1919c) et participa à de nombreuses réunions.

⁷⁵ Cf. Brunhes 1919.

⁷⁶ Remarque de Meillet retranscrite dans *ibid.*, p. 16.

La solution de Meillet pour l'Albanie passe donc par l'Italie, avec une sorte d'union ou peut-être d'annexion. Et les arguments qu'il donne sont, une fois encore, essentiellement linguistiques: comme la langue albanaise a subi le plus d'influences de la part de l'italien, c'est là le signe que les deux langues, et donc les deux peuples, devraient mener, pour ainsi dire, une vie commune. La présence des adjectifs *inévitabile* et *naturel* vient encore renforcer l'argumentation: c'est comme s'il n'y avait pas d'autre choix. On retrouve aussi l'idée selon laquelle l'Albanie «arriérée» et sans «vigueur nationale», qui n'a fait que subir des influences sans en être elle-même à l'origine d'aucune, n'a pas besoin de ou n'a pas droit à son indépendance.

CONCLUSION

À travers ce voyage entre l'Arménie et l'Albanie, nous avons fourni deux exemples concrets de ce qu'entendait Meillet quand il écrivait que «le vocabulaire réfléchit les diverses influences de civilisation»⁷⁷, ou que «ce sont les emprunts de mots qui établissent les influences de civilisation»⁷⁸. Mais nous avons vu surtout comment le vocabulaire, et plus précisément les emprunts, ont pu servir d'argument diplomatique et politique. Bien sûr, ces textes de Meillet, comme les autres textes écrits dans le même but, n'ont eu que peu d'influence sur les décisions effectivement prises lors des conférences de paix de 1919-1920. Il n'en demeure pas moins que les arguments mis en avant sont intéressants et qu'il faut les analyser, mais aussi les relativiser. En effet, nous avons constaté que dans le cas de l'arménien l'assimilation des emprunts par la langue est un signe de vigueur, alors que dans le cas albanais il ne s'agit aucunement d'une preuve d'une «force d'assimilation particulière»⁷⁹. Face à cette différence, à cette élasticité des arguments linguistiques, il ne faut pas négliger le contexte d'apparition de ces idées; c'était la guerre, et Meillet rappelle que dans le Caucase les Arméniens «sont restés seuls aux côtés des Alliés»⁸⁰; de son côté, l'Albanie indépendante se disloqua dès les premiers coups de canon et les différents groupes insurgés qui émergèrent de ce chaos ne choisirent pas tous le même camps, certains se tournant vers la Serbie, d'autres vers la Turquie ou l'Autriche⁸¹. Par conséquent, le fait que la nation arménienne fut un «élément fidèle aux Alliés»⁸² a certainement eu un rôle important dans cette différence de traitement.

⁷⁷ Meillet 1920 [1958, p. 297].

⁷⁸ Meillet 1915, p. 8.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 11.

⁸⁰ Meillet 1919a, p. 14.

⁸¹ Castellan 2002, p. 58-60.

⁸² Meillet 1919a, p. 14.

Demandons-nous aussi si ce que Meillet nous dit, à partir de la problématique des emprunts, sur l'Albanie et l'Arménie n'est pas simplement l'expression, par un autre biais, de ce qu'il pensait personnellement de ces langues et de ces peuples. N'oublions pas en effet que l'arménien fut la langue de prédilection de Meillet, à laquelle il consacra une grande partie de sa carrière⁸³. À l'opposé, l'albanais était la seule langue indo-européenne qu'il ne connaissait pas⁸⁴. Doit-on dès lors oser supposer une certaine affection pour l'arménien et un sentiment de rejet face à l'albanais, du même genre que celui que Meillet éprouvait pour le hongrois⁸⁵, qu'il ne connaissait pas non plus, et auquel il reprochait aussi, comme à l'albanais, son manque d'influence sur d'autres langues⁸⁶?

Quoi qu'il en soit, il faudrait peut-être poser la possibilité que, quand un savant, quel qu'il soit, entreprend, en temps de troubles, de prouver par sa science des idées d'ordre politique (dans le sens large du mot), il trouve toujours forcément des arguments allant dans son sens ou dans celui de son pays.

© Sébastien Moret

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUROUX Sylvain (éd.), 1988: *Antoine Meillet et la linguistique de son temps* [Histoire. Épistémologie. Langage, 1988, vol. 10, № 2]
- BRUNHES Jean, 1919: *Indépendance politique et limites possibles de l'Albanie*. Paris: Imprimerie nationale
- CASTELLAN Georges, 2002: *Histoire de l'Albanie et des Albanais*. Crozon: Armeline
- DEPRez Christine, 1993: «L'emprunt chez Meillet», in *Plurilinguismes*, 1993, № 5, p. 58-73
- KRIPPES Karl, 1988: «Meillet, the Researcher and the Teacher», in Aurox (éd.), 1988, p. 277-283
- de LAMBERTERIE Charles, 2006: «La place de l'arménien dans la vie et l'œuvre d'Antoine Meillet», in Bergounioux G., de Lamberterie Ch. (éds), *Meillet aujourd'hui*. Leuven – Paris: Peeters, p. 147-189
- MEILLET Antoine, 1915: «La langue albanaise», in *La revue hebdomadaire*, 1915, 24^{ème} année, t. VIII (août 1915), p. 5-12
- , 1918a: «La langue arménienne», in *La voix de l'Arménie*, 1918, № 1, p. 8-11

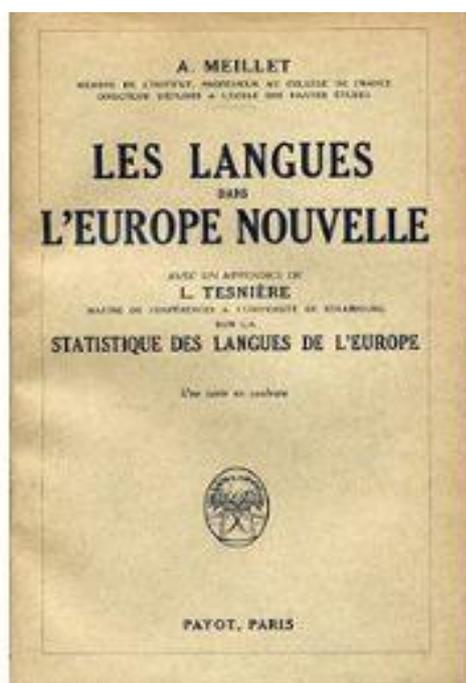
⁸³ Cf. de Lamberterie 2006.

⁸⁴ Krippes 1988, p. 279.

⁸⁵ Cf. Perrot 1988.

⁸⁶ Meillet 1918c, p. 236 et 1928, p. 208.

- , 1918b: *La nation arménienne*, supplément au *Bulletin de l'Alliance française*, 1918, N° 79 (mars), p. 1-4
- , 1918c: *Les langues dans l'Europe nouvelle*. Paris: Payot
- , 1919a: *La nation arménienne*. Paris: Imprimerie nationale
- , 1919b: *La question arménienne et ses conséquences pour l'avenir international*. Paris: Comité national d'études sociales et politiques
- , 1919c: *Pologne et Lituanie*. Paris: Imprimerie nationale
- , 1920: «De l'influence parthe sur la langue arménienne», in *Revue des études arméniennes*, 1920, t. 1, fasc. 1, p. 9-14
- , 1920 [1958]: «À propos des noms du vin et de l'huile», in Meillet A. *Linguistique historique et linguistique générale*. Paris: Champion, 1958, p. 297-304
- , 1921: [Intervention d'Antoine Meillet], in *Conférence internationale philarménienne réunie à Paris les 6 et 7 juillet 1920. Compte rendu sténographique*. Paris: Lang, Blanchon & Cie, p. 85-94
- , 1928: *Les langues dans l'Europe nouvelle (avec un appendice de L. Tesnière sur la statistique des langues de l'Europe)*, 2^{ème} édition. Paris: Payot
- , 1929a: «Albanian Language», in *Encyclopædia Britannica*, 14th édition, vol. 1. London – New York: The Encyclopædia Britannica Company, p. 514-515
- , 1929b: «Armenian Language», in *Encyclopædia Britannica*, 14th édition, vol. 2. London – New York: The Encyclopædia Britannica Company, p. 383
- MORET Sébastien, 2009: «Linguistique et nouvel ordre européen autour de la Grande Guerre», in Velmezova E., Sériot P. (éds), *Discours sur les langues et rêves identitaires [Cahiers de l'ILSL, 2009, N° 26]*, p. 129-144
- , 2011: «Antoine Meillet et le futur des empires après la Première guerre mondiale», in *Langages*, 2011, N° 182 (2/2011), p. 11-24
- PERROT Jean, 1988: «Antoine Meillet et les langues de l'Europe: l'affaire hongroise», in Auroux (éd.), 1988, p. 301-318
- SÉRIOT Patrick, 1996: «La linguistique spontanée des traceurs de frontières», in Sériot P. (éd.), *Langue et nation en Europe centrale et orientale, du XVIII^e siècle à nos jours [Cahiers de l'ILSL, 1996, N° 8]*, p. 277-304



***Intelligentnyj golos* ('le parler de l'intelligentsia')** **comme objet d'étude de la sociolinguistique**

Elena SIMONATO-KOKOCHKINA

Université de Lausanne

Résumé:

Les années 1900-1920 sont pour la linguistique russe les années d'un malaise concernant la pertinence de ses réponses aux problèmes des hommes et de la société. Elles sont le temps d'un questionnement sur son objet d'étude et son unité d'analyse. Plusieurs domaines de la linguistique sont concernés par ces questionnements, qui donnent lieu à des débats passionnés dans les revues scientifiques de l'époque. La linguistique sociale, ou sociolinguistique, n'y échappe pas. Dans un article datant de 1931, Evgenij Polivanov choisit comme objet d'étude le «parler de l'intelligentsia» [*intelligentnyj golos*].

Mots-clés: linguistique soviétique des années 1920, langue et expérience, langage et société, «phonétique sociale», phonologie, E. Polivanov

«C'était une conversation fort intelligente et très cultivée, mais moi, un individu sans formation supérieure, je l'écoutais sans rien comprendre»
(Zoščenko 1925).

«*Kto zvonil po telefonu? – Ne znaju, no intelligentnyj golos.* [Qui a téléphoné? – Je ne sais pas, mais à la voix, c'était quelqu'un de l'intelligentsia.]»...

Voilà l'exemple fort curieux que cite Evgenij Dmitrievič Polivanov dans son article «La phonétique de la langue de l'intelligentsia» [*Fonetika intelligentskogo jazyka*]¹. Quels sont donc les traits caractéristiques de ce parler?, se demande-t-il. La réponse à cette question s'avère très complexe.

Je me propose de chercher comment le travail sur la phonétique de la langue de l'intelligentsia a mené un des linguistes les plus originaux du XX^{ème} siècle, Polivanov, à repenser les problèmes fondamentaux de la linguistique et à inaugurer un nouveau domaine de recherche, la «phonétique sociale», ou «sociologique». Cette étude, pour la première fois, fait se rencontrer les deux sujets.

1. L'HOMME ET SON MYTHE

Je rappellerai très brièvement les dates-clés de la vie de Polivanov, né en 1891 et mort en 1938, fusillé dans un camp stalinien. Sa destinée est hors du commun: il suffit de mentionner ses capacités de polyglotte maîtrisant une soixantaine de langues, ses études sur le japonais, le chinois, l'ouzbek et les autres langues turciques, son travail de déchiffreur des accords secrets du gouvernement du tsar pendant la guerre de 1914-1918, auprès du commissaire du peuple aux Affaires étrangères chargé de la section d'Orient, ainsi que de responsable de la division d'Extrême-Orient du Komintern à Moscou, mais aussi sa participation à l'OPOJaZ (Société pour l'étude du langage poétique) et, *last but not least*, son implication dans l'édification linguistique².

Ses comportements inhabituels (consommation de drogues et capacités d'hypnose), ainsi que ses méthodes de recherche ont amené l'écrivain Veniamin Kaverin à le présenter comme une personnalité my-

¹ Polivanov 1931a [2003, p. 147].

² Cf. Simonato 2007a; 2007b; 2008a; 2008b et 2008c.

thique, dans son roman *Le faiseur de scandales, ou Les soirées de l'île Vassilevski* [*Skandalist, ili večera na Vasil'evskom ostrove*]³.

Polivanov était un représentant de l'intelligentsia, et, comme il l'affirmait lui-même, «pétersbourgeois de langue»⁴. Tout comme la grande majorité des intellectuels de l'époque, c'était également un déraciné: un déraciné géographique, qui avait quitté sa ville pour s'établir tour à tour à Tachkent puis à Samarkand, et un déraciné mental, qui a côtoyé des représentants des différentes couches sociales, ce qui l'a rendu sensible aux différences sociales dans la langue.

2. SOURCES DE LA DOCTRINE PHONÉTIQUE DE POLIVANOV

Le premier thème qui se dégage des travaux de Polivanov questionne la pratique même du linguiste: la langue de l'intelligentsia, quelle définition? À cette première préoccupation se greffe un deuxième thème, plus global, qui deviendra un des grands sujets de recherche de Polivanov: la différenciation sociale dans la phonétique.

Dans le domaine de la «phonétique sociale», Polivanov se pose en continuateur de L.V. Ščerba (1880-1944). On connaît ce dernier linguiste surtout pour ses études des langues slaves et de didactique. Mais, pour le sujet qui nous intéresse ici, Ščerba doit également être considéré comme un des fondateurs de la «phonétique sociale». Dans l'ouvrage *Un dialecte sorabe de l'est* [*Vostočnolužickoe narečie*] (1915)⁵, Ščerba donne des exemples de phénomènes relevant de ce qu'on pourrait appeler à juste titre «la phonétique sociale», par exemple une nuance du phonème /a/ typique uniquement du clergé et des personnes d'origine ecclésiastique⁶.

«Les sujets sociologiques dans la linguistique étaient si peu habituels (du moins jusqu'il y a peu) qu'il est difficile de parler de dialectologie sociale d'une langue sans s'être arrêté auparavant sur les problèmes d'ordre général, ceux qui concernent le rapport entre langue et société et le concept même de dialecte social et de groupe [*social'no-gruppovoj dialekt*]⁷».

Dans ses travaux sur la dialectologie sociale, Polivanov met l'accent sur le conditionnement social de la langue, tout en soutenant que les faits socio-économiques n'ont pas d'influence *directe* sur le mécanisme interne de l'évolution, en particulier phonétique. Il ne voit ainsi pas de lien de cause

³ Cf. Velmezova 2013.

⁴ Polivanov 1931b [2003, p. 133].

⁵ Ščerba 1915.

⁶ Cf. Polivanov 1931b [2003, p. 131]. Il est nécessaire de rappeler que les prêtres orthodoxes peuvent se marier, il existe donc des familles, et des enfants élevés dans les familles de prêtres.

⁷ Polivanov 1931a [2003, p. 139].

à effet entre les phénomènes économiques, politiques, culturels, historiques, et l'évolution linguistique. Le ressort principal de celle-ci se trouve dans «les changements économique-politiques qui *modifient le contingent des locuteurs* (ou ce qu'on appelle le “substrat social”) d'une langue ou d'un dialecte donnés, et il en découle une modification des points de départ de son évolution»⁸.

Polivanov ouvre ici un nouveau domaine d'études qu'il appelle «phonétique sociale et dialectale» du russe⁹. Son terrain d'étude sera la langue des grandes villes. On peut dire que la genèse des théories linguistiques en Russie du début du XX^{ème} siècle est liée de façon inextricable au développement des métropoles russes. En effet, les grandes villes telles que Moscou et Saint-Pétersbourg sont autant de centres économiques, sociaux et culturels.

Nous pouvons reconstituer le cheminement de la «phonétique sociale» de Polivanov à la lecture de ces deux articles: «À propos des traits phonétiques des dialectes des groupes sociaux et, en particulier, de la langue russe standard» [*O fonetičeskix priznakax social'no-gruppovyx dialektov, i, v častnosti, russkogo standartnogo jazyka*] et «La phonétique du parler de l'intelligentsia» [*Fonetika intelligentskogo jazyka*].

3. PORTRAIT LINGUISTIQUE D'UN REPRÉSENTANT DE L'INTELLIGENTSIA RUSSE DES ANNÉES 1920

«D'après moi, personne ne s'opposera à l'idée que la langue que nous parlons en 1928, et notamment celle de la génération des pionniers et des komsomols qui n'existait pas du tout à l'époque pré-révolutionnaire, se distingue fortement de la langue d'un intelligent typique de l'avant-guerre»¹⁰,

annonce-t-il d'emblée.

Dans son article «À propos des traits phonétiques des dialectes des groupes sociaux et, en particulier, de la langue russe standard», Polivanov invente un exemple à la limite du fantastique: un petit bourgeois russe s'endort en 1913 et se réveille en 1928; ce Bel au bois dormant entend parler (russe) autour de lui, mais ne comprend plus cette langue de 1928¹¹.

Cet exemple sert à Polivanov de point de départ pour approfondir le thème de l'évolution langagière. Il se propose de mettre en évidence les différences entre ce qu'il affirme être «deux langues russes distinctes»¹². En effet, il définit l'emploi langagier d'un petit-bourgeois moyen et celui

⁸ Polivanov 1931b [2003, p. 131; nous soulignons. – E.S.-K.].

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*, p. 117.

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*

d'un membre du Komsomol non comme deux dialectes (ou sociolectes) distincts, mais comme deux *langues distinctes*. Ainsi, selon lui, si l'on retient le critère de *compréhension* comme critère de distinction entre langue et dialecte, il ne fait aucun doute qu'on a affaire à deux langues distinctes.

«C'est vrai qu'il s'agit d'une langue distincte. Il est plus ou moins évident que le dialecte social et dialecte de groupe le plus caractéristique (du point de vue de sa nouveauté) de l'époque moderne est à rechercher chez le groupe social qui n'existait pas auparavant (et ne pouvait pas exister) dans la Russie tsariste, à savoir la collectivité du Komsomol»¹³.

La question de fond que se pose Polivanov concerne l'impact de la révolution sur la langue, avant tout sur la langue parlée. D'après lui, la langue est un élément beaucoup plus *conservateur* que la société et ne peut pas être «gérée»¹⁴, du moins en ce qui concerne sa phonétique, sa morphologie et sa syntaxe (Polivanov exclut consciemment le vocabulaire de sa liste). Il ne suffit pas de décréter un changement linguistique, que ce soit phonétique (remplacement d'un son par un autre) ou morphologique (abolition du genre grammatical neutre ou du genre tout court, par exemple) pour que ce changement devienne une réalité.

Mais est-ce que la révolution langagière qui se déroule devant nos yeux se limite au vocabulaire et à la phraséologie? Qu'en est-il de la phonétique? – s'interroge-t-il ensuite.

«Admettons qu'on ne trouve pas de grandes innovations phonétiques d'origine révolutionnaire dans la langue russe commune standard [*standartnyj obščerusskij jazyk*]. La langue standard (et surtout la langue écrite) est toujours plus conservatrice sous ce rapport que les dialectes non standardisés»¹⁵.

Le rythme de la révolution langagière *s'accélère* sous l'influence des grands changements dans la société russe. Polivanov évoque à ce propos les changements au niveau du substrat social, de la collectivité qui utilise cette langue. De plus, suppose-t-il, la nature du groupe social qui jouera le premier rôle dans l'évolution est déterminante. En effet, selon lui, l'évolution langagière mène toujours à l'établissement d'un système langagier uniforme pour tous les groupes de la société.

«Le changement dans le substrat social fait changer également les points de départ de l'évolution langagière. L'évolution ne s'appuiera plus sur un seul dialecte (qui, mettons, possède le son [x]), mais sur la totalité des dialectes hétérogènes dont l'un aura le son [x], un autre, le son [u], un troisième, le son

¹³ *Ibid.*, p. 118.

¹⁴ *Ibid.*, p. 120.

¹⁵ *Ibid.*, p. 118

[z]. Il est évident que l'évolution ne sera pas la même que dans le cas d'un seul dialecte»¹⁶.

Polivanov se dépêche aussitôt de pointer le problème épistémologique suivant: «Dès qu'on parle du parler d'un groupe de personnes, nous avons déjà affaire à une abstraction»¹⁷. Le mot *langue* peut donc selon lui être employé pour désigner «une série de parlars individuels apparentés et ne se différenciant pas assez pour créer d'obstacle à la *communication* entre leurs locuteurs»¹⁸.

Force est de constater que la réflexion de Polivanov véhicule une certaine vision de la communauté parlante, de la relation entre cette communauté et l'individu, entre les classes sociales, entre l'État et la personne. Chez Polivanov, nous assistons à un émiettement des communautés linguistiques. La constante de sa position me semble la suivante: la collectivité linguistique se définit par l'existence d'une compréhension en son sein. On peut dire, en simplifiant, que pour Polivanov, la collectivité parlante n'existe pas. L'individu représente en effet un élément-clé dans cette échelle de valeurs: il y est représenté avant tout comme membre d'une collectivité langagière; il n'existe qu'en tant qu'être *social*. Toute son activité langagière se déroule dans le cadre de la langue qui lui est transmise par la collectivité à laquelle il appartient. La langue n'est pas une fonction biologique naturelle de l'organisme, mais *le bien commun d'une collectivité*.

Auparavant, explique Polivanov, la maîtrise du langage de l'intelligentsia [*intelligentnaja reč'*], le savoir se traduisant par la capacité à prononcer les consonnes et les voyelles dans les mots d'origine étrangère, était un signe ostentatoire que l'on faisait partie de l'intelligentsia, au même titre que la manière de s'habiller et la connaissance des règles de l'ancienne orthographe. Le premier résultat de l'évolution consiste en l'élargissement du cercle des locuteurs (que Polivanov appelle «substrat»¹⁹) de la langue russe commune. On est en route vers une société sans classes, pense Polivanov. Cela ne fait toutefois aucun doute, dit-il, que pour voir réalisé le processus de changement, pour que se forme un nouveau système phonétique, morphologique, il faudra attendre deux ou trois générations.

¹⁶ *Ibid.*, p. 123.

¹⁷ Polivanov 1929 [1968, p. 182].

¹⁸ Polivanov 1931b [2003, p. 135].

¹⁹ *Ibid.*, p. 136.

3.1. PORTRAIT LINGUISTIQUE D'UN INTELLECTUEL

«On peut objecter qu'une personne née en 1891 n'a pas changé sa phonétique en 1917», se contredit Polivanov²⁰.

«C'est vrai que, moi-même, je prononce comme auparavant les sons suivants:
– les combinaisons “consonne dure de paire + è [ouvert]”;
– le [l] moyen (ni dur ni mou) dans le nom de la note ‘la’ (et dans d'autres mots d'origine étrangère);
– le son [ø] comme en allemand, ou en français dans le mot [peur], dans le mot *blëf* ['bluff'], de manière identique que je les prononçais en 1913. Mais ce sont exactement ces traits-là (en plus de certains autres) qui caractérisent la langue de l'intelligentsia de l'avant-guerre, à la différence de la langue de l'intelligentsia contemporaine»²¹.

Le fait est que tous ces traits ont perdu leur sens de *critère distinctif* d'après lequel un intelligent (soit un locuteur de la «langue standard») reconnaissait auparavant son semblable. De nos jours, au contraire, on peut parler correctement sans nécessairement observer ces «dialectismes sociaux» et de groupe. Au vu du fait que la caractéristique phonétique de la majorité des locuteurs de la langue standard a changé, le *rappel* de la majorité à ces faits phonétiques s'est inversé, rajoute Polivanov. Même s'ils continuent leur existence individuelle, ils ont perdu leur signification sociale [*social'naja značimost'*], leur caractère obligatoire²².

Polivanov soutient la thèse qu'il est possible d'établir une caractéristique linguistique, une sorte de «passeport linguistique»²³ qui témoigne de l'appartenance d'un individu à un groupe social. Il retient, comme traits linguistiques d'un intellectuel, les particularités suivantes en phonétique:

1) le premier trait concerne la maîtrise du français, ou, plus exactement, un niveau particulier de maîtrise vu comme nécessaire pour être considéré comme appartenant à un groupe social donné, ici la noblesse. Mais vers le début du XX^{ème} siècle, la maîtrise de cette langue s'étend à quelques autres couches sociales, comme la bourgeoisie financière et commerciale et l'intelligentsia de province²⁴. Comme on le voit, d'après notre chercheur, on peut expliquer par l'influence du français toute une série de phénomènes phonétiques dans la langue standard de l'intelligentsia prérévolutionnaire (et de certaines sous-espèces, comme l'intelligentsia moscovite, l'intelligentsia pétersbourgeoise et la garde du tsar);

²⁰ *Ibid.*, p. 127.

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*, p. 126-127.

²³ *Ibid.*, p. 128.

²⁴ *Ibid.*, p. 127-128.

2) deuxièmement, dans la phonétique proprement dite, Polivanov cite les caractéristiques suivantes d'un *intelligent*, phénomènes qu'il considère comme pétersbourgeois: la prononciation de [čto] à la place de [što] 'quoi'; la prononciation «jeja» au génitif par opposition à «jejo» ('elle') à l'accusatif²⁵.

3.2. UNE «PHONÉTIQUE DE CASTE»

Pour désigner ce genre de sujets, Polivanov avance le terme de «phonétique de caste» [*kastovaja fonetika*]²⁶ et suggère de recueillir les données, c'est-à-dire observer un groupe de locuteurs sélectionné au préalable, afin de dresser un tableau complet de la situation.

«Voilà les prolégomènes à partir desquels on pourrait, d'après moi, exposer la caractéristique concrète de la langue standard d'aujourd'hui. Une deuxième étape serait de décrire les dialectes sociaux et les dialectes de groupe de notre époque. Mais pour cela, il y aura besoin d'un travail scientifique, pour lequel mon article ne peut servir de d'introduction»²⁷.

3.3. LANGUE DE L'INTELLIGENTSIA, QUELLE DÉFINITION?

Qui a raison de ceux qui avancent des théories historico-naturelles de l'«évolution langagière» ou de ceux qui pointent le lien du langage avec la vie de la société, et le reflet de cette dernière dans la langue²⁸? Avant de répondre, Polivanov soumet à l'analyse du lecteur deux exemples éloquents de langues européennes.

Le premier concerne la façon dont une représentante de la couche sociale inférieure adapte sa prononciation pour se faire passer pour une duchesse dans la pièce de B. Shaw *Pygmalion*²⁹. En anglais, constate Polivanov, la phonétique est en effet un élément fondamental de différenciation dialectale sociale. Ainsi, les dialectes sociaux de la seule ville de Londres peuvent être différenciés selon leurs traits phonétiques. À ce propos, Polivanov cite un dialecte anglais londonien dit «vulgaire» qui, à la différence des autres dialectes, a déjà réalisé deux passages phonétiques (*Lautverschiebung*). Ceci veut dire qu'il a franchi une étape entière de l'évolution phonétique par rapport à la langue standard (c'est-à-dire de l'intelligentsia) de Londres.

Un deuxième exemple est celui de l'estonien. Dans cette langue, nous apprend Polivanov³⁰, la différence entre le *système phonétique* de

²⁵ *Ibid.*, p. 133.

²⁶ *Ibid.*, p. 130.

²⁷ *Ibid.*, p. 138.

²⁸ Polivanov 1931a [2003, p. 140].

²⁹ *Ibid.*, p. 149.

³⁰ *Ibid.*, p. 145.

l'intelligentsia et celui du peuple, indépendamment des différences territoriales, s'exprime dans une différenciation particulière des catégories des consonnes selon le travail du larynx (certaines «semi-sonores» du peuple se prononçant comme des «sonores» proches des sons russes [b], [d], [g])³¹.

«Il n'en va pas de même chez nous», remarque-t-il³²: en Russie, les différences phonétiques ont un caractère territorial, et non social. Polivanov constate en Russie beaucoup moins de différences phonétiques entre les dialectes sociaux et de groupe qu'en anglais (et, fort probablement, qu'en estonien), ce qu'il explique par la formation récente des groupes sociaux (il s'agit de groupes existant vers la fin de la période «pétersbourgeoise» [lorsque Saint-Pétersbourg était la capitale de l'Empire russe, soit de 1703 à 1918]):

«Si l'on compare, sous ce rapport, la Russie avec l'Angleterre, on verra que la différenciation sociale a débuté chez nous avec un grand retard. Au XVIII^{ème} siècle, les nobles, dans la majorité des cas, vivaient dans leurs villages et parlaient les dialectes locaux; la source de la langue russe commune au XVIII^{ème} siècle était simplement celle de la capitale, de la chancellerie. Tout le processus de formation de la langue russe commune se déroule au XIX^{ème} siècle. Et beaucoup plus tard, au seuil de notre siècle, on a la possibilité de parler de la langue commune du peuple [*prostonarod'e*] comme d'un dialecte social, différent de la langue de l'intelligentsia, et même maintenant, je dois prouver l'existence de cette langue»³³.

3.4. TROIS PHONÈMES POUR DÉFINIR UN MEMBRE DE L'INTELLIGENTSIA

Comment Polivanov distingue-t-il la langue de l'intelligentsia? D'après lui, les traits les plus faciles à constater sont, par contradiction, les traits phonétiques de la *non-intelligentsia* qu'on remarque dans la prononciation de certains mots et qui s'expliquent par le système de représentations sonores [*sistema zvukopredstavlenij*]. Ainsi, le système phonétique d'un membre de l'intelligentsia est un système «défectif» (*sic!*) par rapport à celui du peuple³⁴, où plusieurs «phonèmes» manquent:

1) le phonème /l/ entre le /l/ dur et /l'/. Le système des phonèmes de l'intelligentsia possède un /l/ moyen, notamment pour désigner la note de musique [la], et dans quelques mots étrangers comme *locomobile* et *locatif*. Polivanov précise que la sphère de diffusion de ce troisième /l/ n'est pas fixe: sa présence varie selon les particularités professionnelles et indi-

³¹ Il s'agit, explique-t-il, de quelque chose de semblable à la prononciation des mots empruntés à une autre langue par un russophone (russe [démən] vs [d'émən]: la différence consiste en la mouillure / absence de mouillure de la consonne [d] [*ibid.*, p. 145]).

³² *Ibid.*

³³ *Ibid.*, p. 146.

³⁴ *Ibid.*

viduelles. Ainsi, si le /l/ est obligatoire dans le nom de la note musicale [la] pour le dialecte social de l'intelligentsia d'avant-guerre, la prononciation de ce /l/ dans d'autres mots varie selon le «nombre de traits professionnels dans le vocabulaire d'un individu»³⁵. Ce qui compte finalement, d'après Polivanov, c'est moins la liste des mots prononcés avec le /l/ moyen que la présence de ce phonème comme trait typique d'un dialecte de groupe. Ainsi, la prononciation de la note [la] incarne ce critère: une chanteuse qui la prononce différemment est vue comme «ne faisant pas partie des nôtres»³⁶;

2) le phonème /œ/, comme dans les mots français *bœuf* ou *cœur*. «La signification sociale de ce trait phonétique peut être vérifiée de façon concrète: comment nous réagissons lorsque quelqu'un prononce /blef/, à la place de /blœf/»³⁷;

3) le phonème /y/ comme dans le mot français *lune* – surtout pour les mots français, allemands et grecs anciens. «Et celui qui ne pouvait pas prononcer correctement (du point de vue de l'intelligentsia) un mot français ou grec, prononçait [t'u] et pas [ty], n'était pas digne d'être appelé "membre de l'intelligentsia" dans son emploi langagier», remarque Polivanov³⁸.

Polivanov distingue ensuite un facteur qui détermine quelques particularités phonétiques de la «langue standardisée prérévolutionnaire»³⁹. Il s'agit de l'orthographe, dont le poids explique un certain nombre de traits phonétiques de la prononciation de l'intelligentsia [*intelligentskoe proiznošenie*]. Il s'agit des traits absents dans la prononciation des autres dialectes sociaux et de groupe.

4. CONCLUSION

La «phonologie sociale», née du développement de la phonétique expérimentale, présente l'avantage considérable sur celle-ci de ne pas nécessiter d'appareils sophistiqués. Toutefois, les études phonétiques seraient restées vaines si on n'avait pu établir un pont explicatif entre l'analyse phonétique et les caractéristiques sociales. La langue de l'*intelligentsia* prérévolutionnaire s'avère alors être un sujet d'étude éloquent pour aborder la doctrine sociolinguistique de Polivanov. Celle-ci lui permet en effet d'élaborer les bases de l'étude sociale de la phonétique en général. De plus, les changements sociaux profonds, modifiant l'équilibre précaire des couches sociales en Russie soviétique, lui donnent l'opportunité de suivre

³⁵ *Ibid.*, p. 149.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ *Ibid.*, p. 150.

³⁸ *Ibid.*, p. 151.

³⁹ *Ibid.*, p. 149.

in vivo l'évolution langagière, notamment quelques changements qui, d'ordinaire, prennent des décennies.

L'étude du «parler de l'intelligentsia» amène ainsi Polivanov à établir les traits phonétiques qui distinguent le langage d'un représentant de l'intelligentsia de celui des paysans et des ouvriers. La variation sociolinguistique qu'il dégage doit donc être comptée parmi d'autres facteurs de variations connus, tels que la variation dialectale et la variation due à l'âge des sujets parlants.

À notre avis, cette étude a un impact important sur l'évolution de la doctrine linguistique de Polivanov. Les difficultés épistémologiques auxquelles il est confronté lors de son travail lui permettent de franchir une nouvelle étape dans l'élaboration de sa vision du langage, qui intègre désormais les études du lien entre phonétique et société, ce qu'il appelle «phonétique de caste». Il est essentiel d'observer comment, de question en question, il tisse le canevas de son approche sociolinguistique, qu'il a la chance de pouvoir aussitôt vérifier par la pratique. Le circuit «russe» de la linguistique sociale devient certainement moins obscur.

© Elena Simonato-Kokochkina

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- POLIVANOV Evgenij Dmitrievič, 1929: «Krug očerednyx problem sovremennoj lingvistiki», in Polivanov E.D. *Stat'i po obščemu jazykoznaniju*. Moskva: Nauka, 1968, p. 178-186 [Aperçu des problèmes de la linguistique contemporaine]
- , 1931a [2003]: «Fonetika intelligentskogo jazyka», in Polivanov 2003, p. 139-152 [La phonétique du parler de l'intelligentsia]
- , 1931b [2003]: «O fonetičeskix priznakax social'no-gruppovyx dialektov i, v častnosti, russkogo standartnogo jazyka», in Polivanov 2003, p. 117-138 [À propos des traits phonétiques des dialectes des groupes sociaux et, en particulier, de la langue russe standard]
- , 2003: *Za marksistskoe jazykoznanie*. Smolensk: SGPU [Pour une linguistique marxiste] [rééd. du livre: Polivanov E.D. *Za marksistskoe jazykoznanie*. Moskva: Federacija, 1931]
- ŠČERBA Lev Vladimirovič, 1915: *Vostočnolužickoe narečie*, t. 1. Petrograd: Tipografija A.Ė. Kollins [Un dialecte sorabe de l'est]
- SIMONATO Elena, 2007a: «La phonologie de Saussure et la phonologie pré-pragoise soviétique», in *Révolutions saussuriennes, Genève, 20-22 juin 2007, Matériaux de la conférence*, p. 119-127
- , 2007b: «The Social Phonology in the USSR in the 1920's», in *Studies in the East European Thought*, 2007, vol. 60, № 4, p. 339-347

-
- , 2008a: «La phonologie appliquée des ‘édificateurs linguistiques’ en URSS dans les années 1920», in *Revue des études slaves*, 2008, vol. 79, fasc. 4, p. 535-555
- , 2008b: «Langues et politiques linguistiques en Asie Centrale: les enseignements de Polivanov», in Sériot P. (éd.), *Contributions suisses au XIV^e congrès mondial des slavistes à Ohrid, septembre 2008*. Bern et al.: Peter Lang, p. 271-289
- , 2008c: «Marxisme, phonétique et phonologie: Voloshinov, Jakovlev et Polivanov», in Sériot P., Friedrich J. (éds), *Langage et pensée: Union Soviétique années 1920-1930* [*Cahiers de l'ILSL*, 2008, № 24], p. 191-210
- VELMEZOVA Ekaterina, 2013: «La linguistique d'un écrivain soviétique: Polivanov dans *le Faiseur de scandales* de Kaverin», in Archambault S., Tchougounnikov S. (éds), *Evgenij Polivanov. Penser le langage au temps de Staline*. Paris: Institut d'études slaves, p. 40-56
- ZOŠČENKO Mixail Mixajlovič, 1925: «Obez'janij jazyk» (<http://zoschenko.info/cat/206/25.html>; page consultée le 26.04.2012) [Langage de singe]

Les conceptions du dialogue et leurs sources chez Lev Jakubinskij et Valentin Vološinov

Inna TYLKOWSKI

Université de Lausanne

Résumé:

Le texte «De la parole dialogale» écrit par Lev Jakubinskij est considéré par un certain nombre de chercheurs comme la source principale de la conception du dialogue chez Valentin Vološinov. Cet article remet en question la légitimité de cette thèse. L'analyse détaillée des notions de *dialogue* élaborées par Jakubinskij et Vološinov montre que leurs bases théoriques ne coïncident pas. Si Jakubinskij s'appuie sur la psychologie dite objective (la réflexologie), Vološinov élabore sa conception du dialogue sur une base sociologique. Les travaux des sociologues marxistes et non marxistes constituent la source principale de sa notion de *dialogue*.

Mots-clés: L. Jakubinskij, V. Vološinov, P. Sorokin, dialogue, monologue, réponse active, interaction sociale, interaction verbale, échange interindividuel, sociologie, marxisme

Dans son livre *Marxisme et philosophie du langage* [*Marksizm i filosofija jazyka*] (1929) (par la suite *MPL*), Valentin Vološinov (1895-1936) se réfère explicitement à l'article de Lev Jakubinskij (1892-1945) «De la parole dialogale» [*O dialogičeskoj reči*] (1923). Il mentionne ce texte comme «le seul ouvrage consacré au problème du dialogue du point de vue linguistique»¹ dans lequel son auteur, à qui Vološinov avoue emprunter le terme de *réplique intérieure* [*vnutrennee replirovanie*]², parle des «formes immédiates et médiatisées de l'interaction verbale»³. Ces références, ainsi que certains parallèles qui existent entre les idées formulées dans ces deux textes permettent à certains chercheurs d'avancer (malgré les dissemblances de méthodes utilisées par Vološinov et Jakubinskij⁴) que le travail de Jakubinskij est la source *principale* de la notion de *dialogue* chez Vološinov⁵. Dans quelle mesure cette affirmation est-elle légitime? Pour répondre à cette question, je propose de réanalyser les ressemblances entre les conceptions du dialogue présentées dans «De la parole dialogale» et dans *MPL* (ainsi que dans d'autres textes de Vološinov).

L'idée que le dialogue est «la forme la plus naturelle du langage» est le premier parallèle qui existe entre les textes de Vološinov et de Jakubinskij⁶. Présente chez les deux chercheurs, elle est pourtant formulée différemment chez chacun d'eux. D'abord, Vološinov émet cette affirmation (le dialogue est «la forme la plus naturelle du langage») comme une évidence. Il considère le langage comme un moyen d'échange interindividuel et définit le dialogue comme une des formes de l'interaction sociale ou plutôt *socio-verbale*, si l'on utilise son propre terme. Vološinov comprend le *dialogue* au sens étroit et large du terme: d'une part, comme une conversation d'individus se tenant face à face (c'est-à-dire comme une interaction verbale immédiate du point de vue spatial et temporel), d'autre part, comme tout échange verbal, y compris écrit (l'interaction verbale non seulement immédiate, mais aussi à distance)⁷. Vološinov insiste sur le caractère permanent et ininterrompu de l'échange socio-verbal. Il trouve l'interaction ou le dialogue même dans ce qu'un individu dit, écrit et pense. Pour Vološinov, tout est dialogique, tout est échange de répliques: la parole intérieure⁸, le discours d'un orateur, le cours d'un professeur, les réflexions à haute voix d'un homme seul, ainsi que la lecture d'un texte⁹.

¹ Vološinov 1929 [2010, p. 365; je souligne. – *I.T.*].

² *Ibid.*, p. 371.

³ *Ibid.*, p. 433.

⁴ Cf. Ivanova 2003a, p. 166-167, p. 170 et p. 173.

⁵ Cf., par exemple, Ivanova 2003a et 2003b; Kyheng 2003 et Bertau 2007, p. 418.

⁶ Jakubinskij 1923, p. 132-139; Volochinov 1930 [1981, p. 292].

⁷ Vološinov 1929 [2010, p. 319].

⁸ Vološinov 1930 [1981, p. 294].

⁹ *Ibid.*, p. 292.

La littérature est aussi comparée à un dialogue, un échange d'œuvres littéraires considérées comme des répliques¹⁰. De ce fait, Vološinov insiste sur l'omniprésence du dialogue dans la vie sociale et de tout individu. Son argument consiste à avancer que toute prise de parole (même non extériorisée) est orientée vers autrui (même potentiel), sur sa compréhension et sa réaction (sa réponse). Cette réaction est toujours *consciente*. «Réagir» signifie chez Vološinov «comprendre et répondre», c'est-à-dire saisir les idées, les sentiments, le point de vue de celui qui parle, les apprécier et exprimer par la suite une attitude envers le contenu des paroles d'autrui et / ou le sujet de l'échange verbal. Vološinov affirme que cette réaction est spontanée. Tout individu a besoin de communiquer avec ses semblables, de partager ses idées et ses sentiments, d'être compris correctement. Il essaye aussi d'influencer ses interlocuteurs, d'agir sur leur comportement, leur état émotionnel et leur façon de penser. Ce faisant, il s'adapte à la situation de l'échange verbal et à ses participants. Un dialogue est ainsi une interaction verbale des individus. On trouve cette idée dans la «Construction de l'énoncé» [*Konstrukcija vyskazyvanija*] (1930)¹¹, où Vološinov analyse le style des paroles d'un des personnages des *Âmes mortes* [*Mertvye duši*] (1842) de Nikolaj Gogol' (1809-1852), Čičikov. Ce style varie en fonction du statut social, de la fortune, du niveau culturel, de l'aspect de la maison, ainsi que de l'apparence des interlocuteurs de Čičikov. Ce dernier change non seulement les gestes, mais aussi l'intonation, les mots qu'il utilise et même les constructions grammaticales de ses phrases. Čičikov construit différemment les conversations avec chacun de ses interlocuteurs, tout cela pour provoquer des réactions favorables à son égard. Et il atteint cet objectif par sa «manœuvre verbale»¹². Ainsi, Vološinov propose une approche sociologique du dialogue. Le monologue comme une des formes de l'échange verbal est sévèrement critiqué dans ses textes comme quelque chose qui n'est pas propre à la *nature sociale* de l'homme, comme une abstraction¹³.

Quant à Jakubinskij, à la différence de Vološinov, il motive longuement l'idée du caractère «naturel» du dialogue. Ce faisant, il évoque les idées de Lev Ščerba (1880-1944) qui, dans son étude sur la dialectologie slave intitulée *Un dialecte sorabe de l'est* [*Vostočnolužickoe narečie*] (1915), oppose le dialogue et le monologue comme formes «naturelle» et «artificielle» de l'échange verbal. Jakubinskij approuve cette distinction. Il précise néanmoins que le terme *naturel* appliqué à la parole dialogale doit être compris dans le sens que le dialogue est une succession d'actions et de réactions des individus où «le social tend vers le biologique (le psychophy-

¹⁰ Vološinov 1929 [2010, p. 319 et p. 321].

¹¹ Ce texte est connu en français comme «Structure de l'énoncé».

¹² Vološinov 1930 [1981, p. 313].

¹³ Vološinov 1929 [2010, p. 267].

siologique)»¹⁴. Le dialogue est un phénomène plutôt «de la nature»¹⁵, que social: le fait que les hommes échangent des répliques est déterminé par les particularités biologiques de leurs organismes. Pour étayer de preuves cette thèse, Jakubinskij fait appel à la réflexologie, plus précisément à la notion de *réflexe*¹⁶. Si, pour Vološinov, le terme *naturel* appliqué au dialogue rime avec la *nature sociale* de l'être humain, chez Jakubinskij, il est le synonyme d'«automatique» ou de «réflexe»: le dialogue est une forme d'échange verbal qui ne demande pas un grand effort volitif et conscient de la part du sujet parlant. En tant que tel, le dialogue est plus stable et, par conséquent, moins créatif (moins «artificiel») que la forme écrite (monologale), surtout la poésie. Jakubinskij avance cette thèse en s'appuyant sur la théorie des poètes-futuristes russes comme Velimir Xlebnikov (1885-1922), Vladimir Majakovskij (1893-1930), et d'autres, qui considéraient le langage comme le matériau de la création artistique et employaient dans un but esthétique différents procédés¹⁷. Ils introduisaient, par exemple, des néologismes ou des fragments du langage parlé dans leurs textes poétiques. Quant à Ščerba, il met l'accent sur la nature «conservative» du monologue. À la différence de Jakubinskij, il dote du caractère «créatif» la «parole vivante» [*živaja reč'*] (le dialogue) dans laquelle apparaissent, selon lui, les nouveaux mots, formes et expressions.

Un autre parallèle que l'on peut établir entre les conceptions de Vološinov et de Jakubinskij se manifeste dans la façon dont les deux chercheurs comprennent la situation immédiate de l'échange verbal et surtout dans l'importance qu'ils accordent aux faits extra-verbaux comme les gestes, les mimiques, l'intonation, etc. Ils affirment que ces phénomènes «transmettent» les expériences vécues et, dans certaines situations, suffisent à la compréhension mutuelle entre les individus¹⁸. Dans le dialogue, ils peuvent jouer le rôle des répliques et remplacer des expressions verbales¹⁹. En accompagnant les mots, ils déterminent leurs significations et, par conséquent, le sens de l'énoncé en tant que tout. À titre d'exemple, Jakubinskij et Vološinov citent un extrait du *Journal d'un écrivain* [*Dnevnik pisatelja*] de Fedor Dostoïevskij (1821-1881) datant de 1873. Tiré du chapitre «Petits tableaux» [*Malen'kie kartinki*], il comporte, selon eux, une brillante illustration du rôle que joue l'intonation dans la création du sens de l'énoncé composé dans cet exemple d'un seul mot «ignoré des dictionnaires»²⁰. Prononcé de différentes façons, ce même mot exprime une palette d'idées, de sentiments et même de raisonnements entiers²¹.

¹⁴ Jakubinskij 1923, p. 139.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ Jakubinskij 1923 [2000, p. 112].

¹⁷ Romashko 2000, p. 89.

¹⁸ Jakubinskij 1923, p. 121.

¹⁹ *Ibid.*, p. 122; Vološinov 1930 [1981, p. 302].

²⁰ Plus précisément, il s'agit d'une obscénité très courante en russe, mais interdite à l'écrit.

²¹ Jakubinskij 1923, p. 122 et Vološinov 1929 [2010, p. 339 et p. 341].

Ainsi, les positions de Jakubinskij et de Vološinov concernant les faits extra-verbaux coïncident. À ceci près que Vološinov associe souvent l'intonation, les gestes, les mimiques, etc., à l'appréciation sociale [*social'naja ocenka*] par laquelle il désigne l'attitude du locuteur envers la situation d'échange verbal, ses participants et le thème de l'interaction. Vološinov met en avant le locuteur et sa vision du contexte extra-verbal. Chez lui, c'est l'appréciation sociale exprimée par l'intonation et les gestes du sujet parlant qui fait partie de la signification des mots et détermine le sens de l'énoncé en tant que tout. Quant à Jakubinskij, en mentionnant l'importance des faits extra-verbaux (l'intonation, les gestes, les mimiques, etc.) pour l'expression de l'état intellectuel et émotionnel de celui qui parle, il met aussi l'accent sur l'auditeur qui, en voyant le locuteur, en entendant le ton et le timbre de sa voix, anticipe (se prépare pour) l'échange verbal et prend une position déterminée par rapport au contenu des paroles qui suivent²².

Un autre parallèle entre les conceptions de Vološinov et de Jakubinskij est l'intérêt manifesté pour l'expérience collective et individuelle (chez Vološinov, en tant que savoir collectif intériorisé) comme un des éléments importants de l'interaction verbale. Dans le texte de Jakubinskij, cette expérience est désignée par le terme de *masse aperceptive*²³ [*appercipirujuščaja massa*] qu'il comprend comme le contenu de la conscience qui «assimile le stimulus extérieur»²⁴, autrement dit qui exerce une sorte de sélection lors de la perception par l'individu de la parole d'autrui, des idées et des sentiments qu'elle véhicule. La «masse aperceptive» se compose, selon Jakubinskij, d'éléments, d'une part, constants et stables qui se forment sous l'influence continue du «milieu» (par exemple, la connaissance d'une langue dans laquelle se déroule l'échange verbal), d'autre part, passagers qui n'apparaissent que dans les conditions particulières de l'interaction verbale. Selon Jakubinskij, pour que les individus puissent se comprendre, ils doivent avoir une «masse aperceptive» commune, c'est-à-dire être disposés à la conversation, tenir compte de ses participants, de la situation dans laquelle elle se déroule et connaître son sujet. Toutes ces conditions réunies, la structure (surtout syntaxique) du dialogue se simplifie, les répliques s'abrègent (restent parfois non finies) et se complètent du point de vue sémantique. Les gens commencent à parler en utilisant des «allusions» [*govorit' namekami*] et à deviner le sens des énoncés de leurs

²² Jakubinskij 1923 [2000, p. 110].

²³ Le terme de *masse aperceptive* a été introduit par Johann Friedrich Herbart (1776-1841). Il désigne «la somme des représentations *actuellement conscientes* [...] avec ses effets d'inhibition ou de facilitation sur le sort des représentations en instance» (Bercherie 1983 [2004, p. 115]). La notion d'*aperception* est également travaillée dans les textes de Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716), Emmanuel Kant (1724-1804), Pierre Maine de Biran (1766-1824), ainsi que Wilhelm Wundt (1832-1920), Heymann Steinthal (1823-1899), Aleksandr Potebnja (1835-1891) qui consacre un chapitre à l'analyse du mot en tant que moyen d'aperception dans son ouvrage *La pensée et le langage* [*Mysl' i jazyk*] (1862).

²⁴ Jakubinskij 1923, p. 147.

interlocuteurs en se basant sur le fil de la conversation et les faits extra-verbaux qui accompagnent les répliques.

Chez Vološinov, qui, à la différence de Jakubinskij, ne se limite pas à la compréhension du dialogue en tant qu'échange verbal «face à face», ce phénomène est nommé la situation sociale d'interaction. Elle comprend le rapport social entre les locuteurs, ainsi que le contexte extra-linguistique du dialogue. Dans l'article de Vološinov «Le Mot dans la vie et le Mot dans la poésie»²⁵ [*Slovo v žizni i slovo v poèzii*] publié en 1926, ce contexte est défini comme l'ensemble de «1) l'*horizon spatial commun* aux locuteurs (l'unité du lieu visible: la pièce, la fenêtre, etc.); 2) la *connaissance et la compréhension de la situation*, également *commune* aux deux locuteurs et, enfin, 3) l'*appréciation – commune* là encore – qu'ils ont de cette situation»²⁶. Ainsi, Vološinov met l'accent sur le savoir collectif partagé et non pas sur le contenu de la conscience individuelle comme le fait Jakubinskij. Ce savoir collectif reste inexprimé dans les énoncés. Il est sous-entendu, d'où l'emploi du terme d'*enthymème* pour caractériser ces derniers. Une fois de plus, la conception de Vološinov est d'orientation sociologique. Son principe de base est le déterminisme social prônant le primat du social sur l'individuel. C'est l'appartenance au même groupe qui contribue à la compréhension mutuelle des individus sans qu'ils expriment sous forme verbale toute l'information à communiquer. Faire partie du groupe social signifie suivre le fil de sa vie quotidienne, connaître son «horizon» (le vécu, les conditions et le mode de vie, les actualités, les valeurs de ses membres) et le partager pleinement. Il est à préciser que les notions de *groupe* et respectivement de son «*horizon*» sont à dimension variable chez Vološinov. Elles peuvent être comprises au sens étroit et large du terme. Par le groupe, Vološinov désigne aussi bien deux personnes qui se parlent, qu'une famille, une classe, une nation, les gens exerçant la même profession, parlant la même langue ou vivant à la même époque. Plus le groupe est large, plus l'est aussi son «horizon» social, plus il y a d'éléments sous-entendus lors de l'échange verbal et plus ils sont constants. Au cours d'une conversation quotidienne entre deux individus, le savoir commun qui se limite à la situation immédiate de l'échange est restreint et passager. Cette distinction des éléments constants et variables de la partie extra-linguistique de l'énoncé rapproche encore une fois les conceptions du dialogue élaborées par Jakubinskij et Vološinov.

Encore un point de rapprochement entre les idées de ces deux chercheurs est la mise en rapport de la situation d'interaction et des formes des expressions verbales des individus que l'on trouve dans leurs textes. Vološinov élabore la notion de *genre de la parole* [*rečevoj žanr*]. Il désigne par ce terme une forme particulière de l'énoncé qui est étroitement liée à la

²⁵ Ce texte de Vološinov est connu en français sous le titre «Discours dans la vie et discours dans la poésie».

²⁶ Vološinov 1926 [1981, p. 190].

situation d'échange verbal. Pour Vološinov, c'est une sorte de standard qu'utilisent les individus pour communiquer dans un contexte précis, c'est-à-dire pour commencer, développer et finir leurs énoncés. Ce standard dépend du lieu et du but de l'échange, du statut social de ses participants et de l'ambiance de l'interaction²⁷. Jakubinskij met aussi en rapport la situation et le type de l'interaction verbale qui, dans la vie quotidienne, se réalise, selon lui, d'après certaines normes. Mais, à la différence de Vološinov, il insiste moins sur l'aspect sociologique de l'échange verbal (ou sur son organisation interne et externe déterminée par des facteurs d'ordre sociologique). Il met en avant les clichés ou les modèles [*šablon*] verbaux qui correspondent aux formes stéréotypées de l'interaction sociale et, par conséquent, verbale qui lui sont associées. En témoignent, selon Jakubinskij, les phrases-types que les gens utilisent dans telle ou telle situation quotidienne. À titre d'exemple, il cite la répartition des expressions selon les thèmes de conversation («vêtements», «maison», «maladie», «négociation, achat, vente», «au restaurant et au café», etc.), que l'on peut trouver dans certains guides touristiques ou manuels de langues étrangères²⁸.

L'analyse détaillée des notions de *dialogue* élaborées dans les travaux de Vološinov et de Jakubinskij montre que les idées de ces deux chercheurs (à l'exception de celles sur les faits extra-verbaux) ne sont pas identiques: leurs bases théoriques ne coïncident pas. Si Jakubinskij s'appuie sur la psychologie, plus précisément sur la réflexologie, Vološinov (qui, par ailleurs, critique cette dernière dans *MPL*²⁹) développe sa conception du dialogue sur une base sociologique. L'intérêt pour l'aspect sociologique de l'interaction verbale (du dialogue) que l'on trouve dans ses textes nous mène à la conception sociologique de Pitirim Sorokin (1889-1968) exprimée dans l'ouvrage *Système de sociologie* [*Sistema sociologii*]³⁰ publié en 1920. Dans ce texte, Sorokin (qui avoue être influencé par la réflexologie) définit la vie sociale comme une interaction³¹ («un flot d'actions et de réactions»³²) interindividuelle ininterrompue. Pour la comprendre, il propose d'analyser un fait social élémentaire. Ce dernier est l'interaction (immédiate ou à distance, temporaire ou durable, unidirectionnelle ou bidirectionnelle, organisée ou non organisée, etc.) entre deux individus qui se déroule au moyen de «médiateurs» [*provodniki*]. Ces derniers sont des objets matériels et objectifs. Sorokin considère

²⁷ Vološinov 1929 [2010, p. 323 et p. 325].

²⁸ Jakubinskij 1923, p. 174-175.

²⁹ Vološinov 1929 [2010, p. 259].

³⁰ Ce texte représente la thèse de maîtrise [*magisterskaja dissertacija*] défendue par Sorokin en avril 1922 (Lipskij 1993, p. 36).

³¹ Sorokin définit l'interaction comme une influence réciproque des individus, c'est-à-dire comme un processus où ils influent mutuellement sur le comportement, les idées et les sentiments qu'ils éprouvent (Sorokin 1920 [1993, p. 102]).

³² *Ibid.*, p. 164.

comme tels la parole, la musique, la signalisation routière, l'écriture, les gestes, les mimiques, les voitures, les médicaments, les armoiries, les drapeaux, etc. Il insiste sur la pluralité des moyens de l'échange social. Il distingue les «médiateurs» physiques et symboliques. Si les premiers sont des stimuli qui, par leurs propriétés physiques, provoquent des réactions (le changement du comportement des individus) uniquement physiques, les «médiateurs-symboles» (les signes) expriment, transmettent, véhiculent une certaine signification qui dépasse leur réalité physique singulière et provoque une réaction d'ordre psychologique, cognitif. Les «médiateurs» naissent dans l'interaction interindividuelle. Cette dernière est réussie à condition qu'ils soient compréhensibles pour tous les participants de l'échange social. Sorokin refuse de réduire ce dernier à l'interaction verbale. Néanmoins, il ne minimise pas l'importance du langage. Pour lui, les «médiateurs» verbaux sont les moyens principaux et même les plus importants de l'échange interindividuel. Ils sont flexibles, agiles et efficaces. Faciles à produire, ils permettent de communiquer toutes les nuances des états psychiques les plus complexes. Et cela non seulement grâce à une multitude des mots qui existent pour désigner les états psychiques divers, mais aussi grâce au fait qu'ils sont souvent accompagnés par les phénomènes (une série d'autres «médiateurs») comme, par exemple, l'intonation, les gestes, les mimiques, etc., qui renforcent leur effet. Tous ces arguments permettent à Sorokin d'expliquer pourquoi les «médiateurs» verbaux sont omniprésents dans la vie sociale, qu'il définit, entre autres, comme un «flux immense de mots et de leurs combinaisons, en circulation ininterrompue, allant d'un individu à l'autre, des individus aux autres»³³, autrement dit un *dialogue*, si l'on utilise le terme de Vološinov et de Jakubinskij. Sorokin formule aussi la thèse que le but de l'interaction (l'échange de sentiments, d'idées ou de volontés) a une incidence sur le processus de l'échange social (son organisation externe et interne). Il parle des types d'interaction et ébauche ainsi l'idée développée par la suite chez Vološinov (et partiellement chez Jakubinskij) qui porte sur les «genres de la parole». Autrement dit, on trouve dans le texte de Sorokin les thèses que je viens de présenter comme «parallèles» existant entre les conceptions du dialogue élaborées par Vološinov et Jakubinskij. Sur cette base, on peut supposer que la théorie du fait social élémentaire de Sorokin est une source d'inspiration non seulement pour Vološinov, mais aussi pour Jakubinskij.

Certes, ces deux chercheurs ne citent pas le nom de Sorokin dans leurs textes. Cependant, ils pouvaient le connaître même personnellement. En effet, Vološinov commence ses études supérieures en 1913 à la faculté de droit de l'Université de Saint-Petersbourg (renommé Petrograd en 1914 et cela jusqu'en 1924 où il devient Leningrad), études qu'il interrompt en

³³ *Ibid.*, p. 189.

1917 pour des raisons financières³⁴. C'est justement à cette période (plus précisément entre 1914 et 1916) que Sorokin y travaille comme assistant à la chaire de procédure et de droit criminels [*kafedra ugovnogo prava i processa*]. En 1917, il est nommé privat-docent. En 1919, il est à la tête de la chaire de sociologie de l'Université de Petrograd où il crée en 1920 une section de sociologie [*sociologičeskoe otdelenie*] à la faculté des sciences sociales [*fakul'tet obščestvennyx nauk*] qui remplace les facultés de droit, des langues orientales et des lettres [*istoriko-filologičeskij fakul'tet*] où Vološinov reprend ses études en 1922³⁵. On trouve aussi le nom de Sorokin parmi les noms des enseignants de l'Institut du Mot Vivant³⁶. De ce fait, Sorokin était probablement un des professeurs de Vološinov et un des collègues de Jakubinskij. Ce dernier a aussi enseigné à l'Université de Petrograd et à l'Institut du Mot Vivant³⁷.

En plus, Sorokin était un personnage politique important, connu dans les années 1910 comme un opposant des bolcheviks. L'absence de références aux textes de Sorokin chez Vološinov et Jakubinskij peut être expliquée ainsi par son activité politique hostile aux Soviets menée en 1917-1918. À cette époque, socialiste-révolutionnaire de droite [*pravyy èser*] par ses convictions³⁸, Sorokin écrit de nombreux articles de presse où il critique les bolcheviks en les qualifiant de «malédiction de la nation russe»³⁹. En tant que secrétaire d'Aleksandr Kerenskij (1881-1970), premier-ministre du Gouvernement provisoire formé après la révolution dite «bourgeoise» en février 1917, il «tente (mais sans succès) d'obtenir de ce dernier l'application des mesures radicales contre les bolcheviks»⁴⁰. En 1918, il est arrêté deux fois par ces derniers: d'abord, le 2 janvier, accusé sans fondements de tentative d'attentat à la vie de Vladimir Lenin (1870-1924), par la suite, le 30 octobre, date à laquelle, après avoir rédigé et publié une lettre de «renonciation» [*otrečenie*] à la lutte contre le pouvoir soviétique et à l'activité politique en général, il se rend lui-même à la Tcheka, c'est-à-dire à la Commission extraordinaire panrusse pour la répression de la contre-révolution et du sabotage (1917-1922). Accusé de la préparation de l'insurrection armée contre les bolcheviks qu'il organisait effectivement fin mai – début août 1918 dans les régions du nord de la Russie, il est condamné au peloton d'exécution. Sorokin échappe à la mort grâce à l'article de Lenin publié le 21 novembre 1918 dans la *Pravda*, intitulé «Aveux précieux de Pitirim Sorokin» [*Cennye priznanija Pitirima Sorokina*] où Lenin appelle les adversaires politiques des Soviets à la col-

³⁴ Vasil'ev 1995, p. 5-6.

³⁵ *Ibid.*, p. 10.

³⁶ Lipskij 1993, p. 5.

³⁷ Ivanova 2008, p. 155.

³⁸ Lipskij 1993, p. 21.

³⁹ Sapov 1994, p. 509.

⁴⁰ *Ibid.*

laboration. Peu de temps après, Sorokin est libéré⁴¹. Au mois de décembre 1918, il est restitué dans son poste de professeur à l'Université de Petrograd, ainsi que dans d'autres institutions de recherche et d'enseignement⁴². À partir de 1919, il mène une activité scientifique intense et cela jusqu'en 1922, l'année de son expulsion (presque voulue) de la Russie par les bolcheviks. Il émigre en Tchécoslovaquie et par la suite (en 1923) aux États-Unis. Ainsi, même si Vološinov (et pourquoi pas Jakubinskij) se basait sur les idées sociologiques de Sorokin, il ne pouvait pas mentionner dans ses textes (surtout dans *MPL*) le nom d'un opposant politique des Soviétiques.

En l'absence des archives personnelles de Vološinov, il est difficile de prouver qu'il s'est inspiré directement des idées de Sorokin. Néanmoins, ce fait ne doit pas être exclu. En témoigne, d'une part, l'analyse comparée de la théorie du fait social élémentaire et de la conception de l'interaction socio-verbale (ou du dialogue) élaborées respectivement par Sorokin et Vološinov. D'autre part, le *Système de sociologie* aurait pu faire partie de la «bibliothèque virtuelle» de Vološinov. Dans le «Mot dans la vie et le Mot dans la poésie», il cite l'ouvrage de Pavel Sakulin (1868-1930) *Méthode sociologique dans la science de la littérature* [*Sociologičeskij metod v literaturovedenii*] (1925). Consacré à l'élaboration de la méthodologie des recherches dans le domaine de la science de la littérature sur la base des principes du matérialisme historique (du marxisme) que Sakulin présente comme une conception *sociologique*, ce livre contient des références non seulement aux travaux de théoriciens du marxisme comme, par exemple, Karl Marx (1818-1883), Friedrich Engels (1820-1895), Georgij Plechanov (1856-1918), Nikolaj Bucharin (1888-1938) et Vladimir Lenin, mais aussi à ceux de sociologues russes non marxistes parmi lesquels on trouve le nom de Sorokin. Dans son texte, Sakulin se réfère à plusieurs reprises au *Système de sociologie* écrit par Sorokin. Ainsi, par l'intermédiaire de la *Méthode sociologique dans la science de la littérature* de Sakulin, Vološinov (et pourquoi pas Jakubinskij) aurait pu connaître et même lire les textes de Sorokin.

Le fait qu'au début du XX^{ème} siècle les sciences humaines «se sociologisent»⁴³ parle aussi en faveur de la thèse que la notion de *dialogue* chez Vološinov (et chez Jakubinskij) a des sources sociologiques. À cette époque, l'orientation sociologique s'affirme et devient une dominante en psychologie, dans les sciences de la littérature, de l'éducation, du droit, etc. En linguistique, cette tendance⁴⁴ apparaît en réaction contre la doc-

⁴¹ Lipskij 1993, p. 31-34.

⁴² *Ibid.*, p. 34.

⁴³ Sorokin 1920 [1993, p. 91].

⁴⁴ Cette tendance est décrite, entre autres, dans l'article d'Albert Dauzat (1877-1955) «L'orientation sociologique actuelle dans la science du langage» publié en 1920. Parmi ses précurseurs, Dauzat mentionne William D. Whitney (1827-1894), Benedetto Croce (1866-

trine néogrammaire qui, «devenue trop rigide [...], avait surtout le défaut de concevoir le langage comme une sorte d'entité, détaché du sujet parlant. Elle isolait la linguistique de l'homme et du milieu où celui-ci vivait»⁴⁵. À partir des années 1900, les conceptions d'utilité, de valeur pratique et sociale du langage prédominent⁴⁶. Les linguistes s'intéressent au langage (et / ou à la langue) comme à un fait social, un moyen d'échange interindividuel, «un instrument d'intercompréhension entre les hommes»⁴⁷. Ils l'étudient en rapport avec les phénomènes sociaux. Le champ de leurs recherches s'élargit. En font désormais partie, d'une part, les questions de «la création et [de] l'extension des langues littéraires et nationales sous l'influence des facteurs sociaux et politiques qui concourent à l'unification»⁴⁸, d'autre part, les problèmes de «la segmentation des langues en dialectes et patois et, sous certaines conditions, en langages spéciaux» (les argots)⁴⁹. En Russie, l'intérêt pour cette problématique se manifeste dans les travaux de nombreux linguistes qui s'intéressent tout particulièrement au langage parlé⁵⁰. À titre d'exemples, on peut citer les textes de Lev Ščerba⁵¹, Grigorij Vinokur (1896-1947)⁵², Boris Larin (1893-1964)⁵³, Viktor Žirmunskij (1891-1971)⁵⁴. On peut y ajouter les travaux de Jakubinskij⁵⁵, y compris «De la parole dialogale», et les textes de Vološinov.

Ce dernier inscrit explicitement ses idées dans la tendance sociologique de la science du langage. En témoigne le sous-titre «Problèmes fondamentaux de la méthode sociologique dans la science du langage» [*Osnovnye problemy sociologičeskogo metoda v nauke o jazyke*] donné à *MPL*. Le titre *Marxisme et philosophie du langage* indique aussi l'orientation sociologique des recherches de Vološinov. En effet, dans les années 1920, le marxisme (le matérialisme historique) est considéré par les intellectuels russes comme une doctrine sociologique. C'est en tant que tel que le marxisme est présenté dans le livre *Théorie du matérialisme historique (manuel populaire de sociologie marxiste)* [*Teorija istoričeskogo materializma (populjarnyj učebnik marksistskoj sociologii)*] (1921) écrit par

1952), Michel Bréal (1832-1915), Graziadio Isaia Ascoli (1829-1907), Hugo Schuchardt (1842-1927) et Wilhelm Wundt (1832-1920).

⁴⁵ Dauzat 1920, p. 11.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 8.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 15.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 19.

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ Au début du XX^{ème} siècle en Russie, la «parole vivante» attire l'attention non seulement des linguistes, mais aussi des poètes, des historiens de la littérature et des gens du théâtre (Ščerba 1923 [1974]). Pour plus de détails sur le contexte de production des conceptions du dialogue de Jakubinskij et de Vološinov, cf. Romashko 2000 et Ivanova 2003b.

⁵¹ Ščerba 1915.

⁵² Vinokur 1923a; 1923b et 1923c.

⁵³ Larin 1928a [1977] et 1928b [1977].

⁵⁴ Žirmunskij 1936.

⁵⁵ Jakubinskij 1930 et 1932.

Buxarin. Ce dernier y formule aussi les principes de l'analyse des faits sociaux (y compris du langage): le matérialisme, le monisme, le déterminisme (y compris social), le holisme et la dialectique (comprise non seulement comme l'unité et la lutte des contradictions, mais aussi comme un devenir, une évolution continue et ininterrompue). Dans ses textes, Vološinov tente d'appliquer ces principes à l'étude des faits verbaux et de la conscience qu'il considère comme éléments constitutifs de la vie (de l'interaction) sociale. Cela est probablement dû à l'influence des idées d'un des théoriciens russes du marxisme Aleksandr Bogdanov (1873-1928) qui comprend le langage comme «un instrument puissant d'organisation»⁵⁶ [*moguščestvennoe organizujuščee sredstvo*] de la vie sociale qui, d'après lui, «dans toutes ses manifestations, est de nature psychique et consciente»⁵⁷. Ce type de marxisme est nommé «académique» par Aleksandr Dmitriev. Cet historien des sciences humaines en Russie le définit comme «un ensemble de pratiques, d'objectifs et de tendances de recherches en sciences sociales et humaines qui ont été liés dans les années 1920-1930 de façon directe et explicite au marxisme en tant que *méthode* particulière *de recherche* et non seulement au marxisme en tant qu'idéologie socio-politique spécifique»⁵⁸. Comme tel, le marxisme est adopté par un certain nombre de linguistes russes: Georgij Danilov (1896-1937)⁵⁹, Evgenij Polivanov (1891-1938)⁶⁰, Nikolaj Marr (1864-1934), et d'autres⁶¹.

Ainsi, la source *principale* de la conception du dialogue chez Vološinov est constituée des travaux des sociologues russes marxistes et non marxistes (en particulier, de Sorokin) portant sur les mécanismes de la vie (de l'interaction) sociale. Certes, Vološinov s'appuie sur la notion «linguistique» du *dialogue* élaborée par Jakubinskij. Mais, si ce dernier choisit ce phénomène (le dialogue) en tant qu'objet principal de son étude présentée dans «De la parole dialogale», Vološinov y prête moins d'attention. Pour lui, la notion de *dialogue* est une sorte de «pont». Vološinov s'en sert pour passer de la problématique sociologique (du problème de l'interaction sociale et verbale) à celle de la science du langage, c'est-à-dire à l'analyse de l'énoncé (en tant qu'unité de la parole) et des structures grammaticales. Dans la troisième partie de *MPL*, tout en insistant sur le caractère *sociologique* de son approche, il examine le discours direct, le discours indirect, le discours indirect libre et leurs modifications stylistiques. De ce fait, les conceptions du dialogue formulées par Vološinov et Jakubinskij peuvent être considérées comme des étapes succes-

⁵⁶ Bogdanov 1902 [1904, p. 68].

⁵⁷ *Ibid.*, p. 50.

⁵⁸ Dmitriev 2007.

⁵⁹ Danilov 1928.

⁶⁰ Polivanov 1931.

⁶¹ Pour plus de détails sur le marxisme en linguistique dans les années 1920-1930 en Russie, cf. Alpatov 2003.

sives dans les réflexions des intellectuels russes sur l'interaction sociale: Sorokin analyse le fait social élémentaire (les éléments de l'échange inter-individuel), Jakubinskij décrit les particularités de l'interaction verbale (de la parole dialogale) et Vološinov étudie son unité, l'énoncé, et les structures syntaxiques. Il est, par conséquent, réducteur de considérer «De la parole dialogale» de Jakubinskij qui, lui aussi, s'est apparemment inspiré des idées sociologiques, comme la source principale de la conception du dialogue chez Vološinov.

© Inna Tylkowski

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALPATOV Vladimir Mixajlovič, 2003: «La linguistique marxiste en URSS dans les années 1920-1930», in Sériot P. (éd.), 2003, p. 5-22
- BERCHERIE Paul, 1983 [2004]: *Genèse des concepts freudiens: les fondements de la clinique 2*. Paris: L'Harmattan, 2004
- BERTAU Marie-Cécile, 2007: «Le vécu de la langue dans la forme et la voix. Une approche avec Iakoubinski et Volochinov», in Vauthier B. (éd.), *Bakhtine, Volochinov et Medvedev dans les contextes russe et européen* [*Slavica Occitania*, 2007, № 25], p. 417-435
- BOGDANOV Aleksandr Aleksandrovič, 1902 [1904]: «Razvitie žizni v prirode i v obščestve», in Bogdanov A.A. *Iz psixologii obščestva (Stat'i 1901-1904)*. Moskva: Izdanie S. Dorovatskogo i A. Čarušnikova, 1904, p. 35-94 [Le développement de la vie dans la nature et dans la société]
- DANILOV Georgij Konstantinovič, 1928: «K voprosu o marksistskoj lingvistike», in *Literatura i marksizm*, 1928, kniga 6 (<http://www2.unil.ch/slav/ling/textes/Danilov28.html>; page consultée le 15.01.2009) [Le problème de la linguistique marxiste]
- DAUZAT Albert, 1920: «L'orientation sociologique actuelle dans la science du langage», in *Revue de l'Institut de Sociologie*, 1920, t. 1, № 2, p. 7-23
- DMITRIEV Aleksandr Nikolaevič, 2007: «“Akademičeskij marksizm” 1920-1930 godov: zapadnyj kontekst i sovetskie obstojatel'stva», in *Novoe literaturnoe obozrenie*, 2007, № 88 (<http://magazines.russ.ru/nl/0/2007/88/dm2.html>; page consultée le 04.12.2008) [Le «marxisme académique» des années 1920-1930: contexte occidental et conditions soviétiques]
- IVANOVA Irina Sergeevna, 2003a: «Le dialogue dans la linguistique soviétique des années 1920-1930», in Sériot P. (éd.), 2003, p. 157-182

- , 2003b: «Les sources de la conception du dialogue chez L. Jakubinskij», in *Texto! Textes & Cultures*, 2003, vol. VIII, № 4 (http://www.revue-texto.net/Inedits/Ivanova_Jakubinskij.html; page consultée le 25.11.2007)
- , 2008: «Le rôle de l'*Institut Živogo Slova* (Petrograd) dans la culture russe du début du XXe siècle», in Sériot P., Friedrich J. (éds), *Langage et pensée: Union Soviétique années 1920-1930* [Cahiers de l'ILSL, 2008, № 24], p. 149-166
- JAKUBINSKIJ Lev Petrovič, 1923: «O dialogičeskoj reči», in *Russkaja reč'*, 1923, № 1, p. 96-194 [De la parole dialogale]
- , 1923 [2000]: «De la parole dialogale», in Archaimbault S. (trad.), «Un texte fondateur pour l'étude du dialogue: *De la parole dialogale* (L. Jakubinskij)», in *Histoire. Épistémologie. Langage*, 2000, vol. 22, № 1, p. 103-115
- , 1930: «Klassovyj sostav sovremennogo russkogo jazyka. Jazyk krest'janstva», in *Literaturnaja učeba*, 1930, fasc. 4, p. 80-92 [Composition de classe de la langue russe moderne. La langue des paysans]
- , 1932: «Jazyk proletariata», in Ivanov A.M., Jakubinskij L.P. *Očerki po jazyku dlja rabotnikov literatury i dlja samoobrazovanija*. Leningrad – Moskva: GIXL, p. 107-123 [La langue du prolétariat]
- KYHENG Rossitza, 2003: «Aux origines du principe dialogique. L'étude de Jakubinskij: une présentation critique (étude inédite)», in *Texto! Textes & Cultures*, 2003, vol. VIII, № 4 (http://www.revue-texto.net/Inedits/Kyheng/Kyheng_Jakubinskij.html; page consultée le 25.11.2007)
- LARIN Boris Aleksandrovič, 1928a [1977]: «K lingvističeskoj karakteristike goroda (neskol'ko predposylok)», in Larin 1977, p. 189-199 [Une caractéristique linguistique de la ville (quelques prémisses théoriques)]
- , 1928b [1977]: «O lingvističeskom izučenii goroda», in Larin 1977, p. 175-189 [Sur une étude linguistique de la ville]
- , 1977: *Istorija russkogo jazyka i obščee jazykoznanie*. Moskva: Prosveščenie [Histoire de la langue russe et linguistique générale]
- LIPSKIJ Aleksandr Viktorovič, 1993: «Žitie neistovogo Pitirima», in Sorokin P. *Sistema sociologii*, t. 1. Moskva: Nauka, p. 3-45 [La vie de Pitirim le frénétique]
- POLIVANOV Evgenij Dmitrievič, 1931: *Za marksistskoe jazykoznanie*. Moskva: Federacija [Pour une linguistique marxiste]
- ROMASHKO Sergej Aleksandrovič, 2000: «Vers l'analyse du dialogue en Russie», in *Histoire. Épistémologie. Langage*, 2000, vol. 22, № 1, p. 83-98
- SAPOV Vadim Veniaminovič, 1994: «Kommentarii», in Sorokin P.A. *Obščedostupnyj učebnik sociologii. Stat'i raznyx let (Sociologičeskoe nasledie)*. Moskva: Nauka, p. 504-532 [Commentaires]

- SÉRIOT Patrick (éd.), 2003: *Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne (épistémologie, philosophie, idéologie)* [Cahiers de l'ILSL, 2003, № 14]
- SOROKIN Pitirim Aleksandrovič, 1920 [1993]: *Sistema sociologii*, t.1. Moskva: Nauka, 1993 [Le système de sociologie]
- ŠČERBA Lev Vladimirovič, 1915: *Vostočnolužickoe narečie*, t. 1. Petrograd: Tipografija A.Ė. Kollins [Un dialecte sorabe de l'est]
- , 1923 [1974]: «Predislovie k sborniku *Russkaja reč'*», in Ščerba L.V. *Jazykovaja sistema i rečevaja dejatel'nost'*. Moskva: Nauka, 1974, p. 100-102 [Préface au recueil *Parole russe*]
- TODOROV Tzvetan, 1981: *Mikhail Bakhtine. Le principe dialogique. Écrits du Cercle de Bakhtine*. Paris: Seuil
- VASIL'EV Nikolaj Leonidovič, 1995: «V.N. Vološinov. Biografičeskij očerk», in Vološinov V.N. *Filosofija i sociologija gumanitarnyx nauk*. Sankt-Peterburg: Asta-Press LTD, p. 5-22 [V.N. Vološinov. Essai biographique]
- VINOKUR Grigorij Osipovič, 1923a: «Jazyk NĖPa: očerk pervyj», in *Nakanune*, 1923, 1^{er} mars, № 273, p. 2-3 [Langage de la nouvelle politique économique: premier essai]
- , 1923b: «Jazyk NĖPa: očerk vtoroj», in *Nakanune*, 1923, 8 juin, № 353, p. 2-3 [Langage de la nouvelle politique économique: second essai]
- , 1923c: «O revoljucionnoj frazeologii (Odin iz voprosov jazykovoj politiki)», in *Lef*, 1923, № 2, p. 104-118 [Sur la phraséologie révolutionnaire (Un des problèmes de la politique linguistique)]
- VOLOCHINOV Valentin, 1926 [1981]: «Discours dans la vie et discours dans la poésie», in Todorov 1981, p. 181-215
- , 1930 [1981]: «Structure de l'énoncé», in Todorov 1981, p. 287-316
- VOLOŠINOV Valentin Nikolaevič, 1929 [2010]: *Marxisme et philosophie du langage. Les problèmes fondamentaux de la méthode sociologique dans la science du langage*. Limoges: Lambert Lucas, 2010
- ŽIRMUNSKIJ Viktor Maksimovič, 1936: *Nacional'nyj jazyk i social'nye dialekty*. Leningrad: Goslitizdat [Langue nationale et dialectes sociaux]



Lev Petrovič Jakubinskij (1892-1945)

**Michel Bréal lecteur de
Johann Wolfgang von Goethe:
un jeu de textes entre réalité et fiction
(1898-1911)¹**

Alessandro CHIDICHIMO

Université de Genève

Résumé:

Le Bréal lecteur de Johann Wolfgang von Goethe est présenté dans cet article en partant de *La fille naturelle* publiée dans *Deux études sur Goethe*, en 1898. Dans cet essai, Michel Bréal analyse et déconstruit le drame goethéen *Die natürliche Tochter* (1803) lui-même inspiré par le contradictoire *Mémoire historique de Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti* (1798). J'essayerai de parcourir l'enchevêtrement des textes autour de la pièce de Goethe et l'effort de Bréal pour en saisir l'écriture. À ce propos, j'utilise des lettres manuscrites inédites de Bréal à Eugène Ritter, pour entrevoir l'arrière-plan de cette recherche philologique goethéenne.

Mots-clés: M. Bréal, J.W. von Goethe, S.-L. de Bourbon-Conti, E. Ritter, Révolution française, philologie, mémoires historiques, *La fille naturelle*, *Poésie et vérité*

¹ Plusieurs personnes m'ont généreusement offert des indications dans le travail de recherche pour cet article ou ont relu le texte en donnant leur avis. J'espère qu'ils sauront accepter mes plus sincères remerciements: M. Gauthier Ambrus, M. Bernhard Böschenstein, Mme Vincenza Costantino, M. Marc Décimo, Mme Isabel Jeger, M. Newman Lao, Mme Tiina Tuominiemi et Mme Ekaterina Velmezova.

1. BRÉAL ENTRE FRANCE ET ALLEMAGNE

Michel Bréal (1832-1915) était linguiste, Alsacien, de langues maternelles française et allemande. Dans une période politique difficile, pendant laquelle l'Alsace fut un lieu de conflit, il a tenté d'établir un dialogue culturel entre la France et l'Allemagne au-delà des contrastes qui traversaient les deux pays durant le XIX^{ème} siècle:

«Vous pouvez penser si j'ai souffert depuis deux ans: le but de ma vie était de travailler à l'union des deux pays. L'absolu manque de générosité qui s'est révélé chez les Allemands et particulièrement chez les représentants de la science allemande a été une des plus grandes déceptions de ma vie. Il a fallu descendre de beaucoup de degrés des hommes que je tenais en haute estime»².

Ses origines partagées entre ces deux pays et ses excursions dans la littérature et la philologie le pousseront aussi à se passionner pour la figure de Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832), le poète allemand par antonomase. L'intérêt pour l'histoire de la littérature, les réflexions et la passion pour Goethe, s'ils ne constituaient pas un sujet de recherche linguistique pour Bréal, restaient cependant au centre de son engagement dans les relations politiques franco-allemandes de l'époque, difficiles et ambiguës, mais aussi dans la définition des limites culturelles respectives³. Dans tous les cas, une recherche sur la littérature allemande pouvait sembler hors des parcours habituellement tracés jusqu'alors par Bréal, mais la désillusion de ne pas être arrivé à rapprocher les deux pays jouera probablement un rôle dans la décision de mener une étude sur Goethe.

² Bréal à de Gubernatis, 13 mars 1872, cité d'après Ciureanu 1955, p. 456.

³ Cf. Décimo 2011. Bréal considérait le système éducatif et, en particulier, universitaire allemand comme un exemple dont on devait s'inspirer, mais en même temps il ne voulait pas renoncer à la singularité et à la dignité propres à la culture et à l'éducation françaises. Donc, pour Bréal, il aurait fallu prendre le meilleur du système éducatif allemand sans renoncer à ce qui était propre à la France (Bréal 1872; cf. aussi Lüger, Giessen, Weigel [éds], 2012). Par rapport au strict champ de la linguistique, Bréal fut notamment le traducteur de Franz Bopp (Bopp 1866-1872; cf. aussi Bréal 1866) en facilitant de cette façon l'introduction de la grammaire comparée allemande en France.

2. LES DEUX ÉTUDES SUR GOETHE (1896-1899) ET LES SOURCES D'INSPIRATION DE LA PIÈCE GOETHÉENNE

Nous avons des traces de cette recherche de «philologie goethéenne» de Bréal à partir de la deuxième partie des années 1890⁴ dans la correspondance avec Eugène Ritter (1836-1928)⁵ présente à Genève⁶. Bréal se justifie auprès de Ritter, parce que cet intérêt pour la littérature allemande pouvait désorienter les attentes de ses lecteurs et de la communauté scientifique: «Vous serez peut-être étonné de me voir occupé d'un tel sujet. Mais ce n'est pas vous qui me blâmez de sortir quelques fois de l'enclos linguistique pour toucher à l'histoire ou à l'histoire littéraire»⁷. C'est un refrain qui reviendra aussi en 1906 à l'occasion de son *Homère*⁸:

«Je vois bien que vous me renvoyez à ma grammaire. Je suppose que ce sera le ton général de la presse, au moins de la presse universitaire. C'est toujours l'objection qu'on fait à un homme qui a été classé. Un grammairien se permettre un jugement en histoire, en littérature!... Mais cela m'est égal. Je crois que l'avenir me donnera raison»⁹.

En effet, les recherches de Bréal sont allées au-delà du strict champ de la linguistique. Il s'opposait à une séparation nette entre les disciplines et considérait des points de rencontre et un soutien réciproque en laissant une porte ouverte aux «contaminations»:

«Ce sont là les domaines propres et les régions reculées: mais il y a de l'autre côté un large et fertile territoire dont les limites sont difficiles à reconnaître, tant elles sont peu marquées, tant elles sont fréquemment franchies. C'est là que j'espère m'entretenir avec vous [Édouard Tournier, directeur de la *Revue de philologie*. – A.Ch.], pour mon profit et pour mon plaisir»¹⁰.

⁴ Cette date peut être intéressante si on accepte qu'on n'écrit jamais un seul texte à la fois, mais que c'est le propre de l'écriture de produire des marges et une cour textuelle liées et dégagées en même temps du texte qu'on est en train d'écrire. On peut faire l'hardie hypothèse que durant les derniers passages pour définir la structure des articles qui composent son *Essai de sémantique*, paru en 1897 (Bréal 1897), Bréal ait commencé à s'occuper de plus près de Goethe. En effet, la première phase de la recherche sur Goethe commence en été 1896 et se termine en 1899.

⁵ Professeur ordinaire d'histoire de la langue française à l'Université de Genève à partir de 1874. Outre des travaux d'histoire genevoise, sur des sujets théologiques, il publie de nombreuses études d'histoire littéraire et se fait un nom parmi les spécialistes romands de ce domaine, consacrant en particulier plusieurs ouvrages à Jean-Jacques Rousseau (cf. Maggetti 2009). Parmi ses ouvrages on peut rappeler aussi *Les quatre dictionnaires français* (Ritter 1905).

⁶ Je vais publier une analyse de toute la correspondance de Bréal présente dans les fonds manuscrits de la Bibliothèque de Genève dans Chidichimo (à paraître). Je suis en train de préparer l'édition des lettres de Bréal présentes à Genève (Chidichimo [en préparation]). Notamment, outre Ritter, il y a des lettres adressées à Ferdinand de Saussure (1857-1913) et à d'autres personnalités du milieu académique genevois.

⁷ BGE Ms. fr. 2551, f. 21v-22, le 13 octobre 1896.

⁸ Bréal 1906.

⁹ Reinach 1916, p. 149.

¹⁰ Bréal 1878, p. 10.

Il semble donc que Bréal, lors de ses vacances à Pornic, se dédie à la lecture des drames de Goethe: comme il voulait «refaire connaissance avec le théâtre de Goethe»¹¹ et en lisant ces textes, il est «piqué maintenant à [son] tour du démon de la philologie goethéenne»¹² et il est touché par le caractère de la relation entre le texte de Goethe, *Die natürliche Tochter*¹³, et une figure de la littérature autour de la Révolution française: «[J]e ne tardai pas à sentir quelque chose de si particulier, de si concret, de si arrivé, que je me demandais seulement à quelle époque et en quel lieu ces fantômes avaient joui de leur première existence»¹⁴.

La pièce de Goethe lui fut en fait suggérée par les *Mémoires historiques de Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti*¹⁵ écrits bel et bien par Stéphanie de Bourbon-Conti (1756-1825). L'histoire racontée dans les *Mémoires* et reprise par Goethe parle de la vie de l'auteur, qui était la présumée fille illégitime du Prince de Conti (1717-1776) et de la duchesse de Mazarin (1735-1781). Suite à un piège organisé par cette dernière, le Prince de Conti croit que sa fille est morte d'un accident de cheval arrivé probablement le jour précédant sa présentation à la cour royale. Les comploteurs, pour ne pas se faire démasquer et pour réussir à convaincre le Prince, produisent un faux certificat de décès en trois exemplaires envoyés à Conti, au Roi et à Mme Delorme, l'institutrice de Stéphanie. En réalité, la fille du Prince avait été enlevée et enfermée dans un couvent, puis forcée de consentir à un mariage arrangé à Lons-le-Saunier dans le Jura, tout en étant maintenue loin de son père qui mourra peu après. Stéphanie essaiera de rétablir la vérité afin de reprendre sa place au sein de l'aristocratie française, mais ne réussira qu'à obtenir des reconnaissances pécuniaires de Louis XVI (1754-1793). Ses vicissitudes continueront aussi pendant la période de la Révolution française et Stéphanie décidera alors d'écrire et de publier les mémoires de ses mésaventures. Pour construire l'intrigue de sa pièce, Goethe s'est inspiré de ce texte, étant donné que «[c]e qu'on appelle le génie créateur des poètes – qu'ils le sachent ou non – consiste souvent à changer de lieu et de temps un spectacle dont ils ont eu l'imagination frappée»¹⁶.

Le détour de Goethe pour traiter de la Révolution française passe par une histoire qui lui semblait emblématique en marge des grands évé-

¹¹ Bréal 1898, p. 51.

¹² *Ibid.*, p. 58.

¹³ 'La fille naturelle'. Le volume de Bréal, *Deux études sur Goethe* (Bréal 1898), se compose de deux articles: «Un officier de l'ancienne France» (p. 1-50) et «Les personnages originaux de "La fille naturelle"» (p. 51-199).

¹⁴ *Ibid.*, p. 52-53.

¹⁵ de Bourbon-Conti 1798. Le livre a été publié d'abord sous le nom Bourbon-Conti. Ensuite, en suivant l'hypothèse que Stéphanie s'appelait Delorme mariée Billet, on retrouve les *Mémoires* sous ce dernier nom (Billet 1798 [1986]). Je cite en partant de la première édition (de Bourbon-Conti 1798), désormais *Mémoires*.

¹⁶ Bréal 1911, p. 386.

nements historiques. Partir d'un texte pour en construire un autre est la démarche accomplie par Goethe. Et peu importe si les mémoires de l'hypothétique auteur sont vrais ou simplement vraisemblables ou totalement inventés, si Stéphanie a réellement existé et si elle était vraiment la fille illégitime du Prince Conti¹⁷. Le fait est qu'un tel texte donne à Goethe une voie pour se placer au milieu des faits de l'histoire révolutionnaire et lui montre une clé pour aborder ce sujet. Goethe accepte la réalité, qu'elle soit fictionnelle ou réelle, racontée par ce texte: «Goethe, qui a l'air d'admettre, sans hésiter, toutes les circonstances de ce récit, qui essaie même d'en sauver les invraisemblances, qui couvre toute cette histoire de la plus noble et de la plus riche poésie, s'est-il laissé tromper à des inventions mensongères?»¹⁸. Ainsi, parce que Goethe a besoin du souffle de la réalité, ne veut-il pas s'en détacher: «Il y a là un trait particulier du génie de Goethe: il s'attache à la réalité, il en a besoin, il l'aime tant qu'il aurait regret à ne pas perdre tout ce qu'elle peut lui offrir»¹⁹. Arthur Chuquet (1853-1925)²⁰, expert de littérature allemande de l'époque, ami et collègue au Collège de France de Bréal, par exemple, dans son analyse du *Goetz de Berlichingen*, fournit encore des indications utiles pour montrer les similarités avec le procès de création de certains drames par Goethe, qui les construit en partant d'autres textes contenant toujours des mémoires. Bréal semble suivre l'avis de Chuquet:

«Goethe a traité Stéphanie-Louise comme il avait fait des Mémoires de Goetz de Berlichingen, comme il avait fait des pamphlets de Beaumarchais. Il suit son auteur pas à pas: il a visiblement la préoccupation de n'en rien perdre; les

¹⁷ Il semble que l'auteur du texte soit Stéphanie elle-même et qu'il n'y ait pas eu un écrivain ayant utilisé son nom pour raconter l'histoire. Des doutes sur l'auteur du texte sont avancés par Antoine-Joseph de Barruel-Beauvert (1756-1817): «La révolution avancée, notre malencontreuse écrit, ou fait composer par d'autres, *ses mémoires*» (de Barruel-Beauvert 1810, p. 149). Dans une note de bas de page Désiré Monnier affirme, sans apporter des preuves à ses affirmations, que «J. Coëntin-Royou les a écrits, dit-on, sous la dictée de la princesse» (Monnier 1852-1854 [1852, p. 258]). Monnier se réfère à Jacques Coëntin-Royou (1745-1828), historien français, «défenseur du pouvoir royal et l'adversaire de la puissance cléricale», journaliste, avocat, dramaturge (cf. Bouillet 1869, p. 1646). Si dans les *Mémoires* il n'y a pas de trace de Coëntin-Royou, si Monnier ne donne pas d'autres informations, on trouve d'autres références dispersées. Il faut citer au moins celles en note aux procès-verbaux des audiences du tribunal civil du sixième arrondissement de Paris, datées du 11 mai 1791 et du 9 mars 1798, où est convoquée Stéphanie: «Elle a publié sous le nom de *Louise-Stéphanie de Bourbon-Conti*, des Mémoires écrits par J. Coëntin-Royou» (cf. Casenave 1905-1907, t. 2, p. 475-476, n. 3). Mais les notes aux audiences ne sont pas de l'époque mais postérieures, écrites par Aristide Douarce. Jean-Baptiste Glaire (abbé) et Joseph-Alexis Walsh (Glaire, Walsh 1839-1848 [1842, p. 208, n. 2]) affirment aussi que Stéphanie a dicté le texte à Coëntin-Royou à partir au moins de 1795. Donc, l'auteur semble être Stéphanie, mais le rédacteur matériel est peut-être Coëntin-Royou. Nous n'arrivons pas à trouver d'autres indications, ni à deviner s'il y a eu des interventions de ce dernier dans le texte des *Mémoires*.

¹⁸ Bréal 1898, p. 57.

¹⁹ *Ibid.*, p. 135.

²⁰ Chuquet 1885 [1900, p. 3-178].

faits et les personnages qu'il ne peut faire entrer de front, il tâche de les introduire de profil ou, au moins, par allusion»²¹.

Goethe a besoin d'une réalité certifiée par un autre texte pour construire ses propres textes, il a besoin de nourrir ses textes d'autres textes et d'autres réalités.

3. DE LA PRÉSUMÉE VÉRITÉ SUR STÉPHANIE-LOUISE DE BOURBON-CONTI

«C'est une fable qui a toute l'apparence d'une histoire»
(Monnier 1852-1854 [1853, p. 286]).

Il est tout de même vrai qu'il y a eu des doutes sur l'histoire réelle de Stéphanie. Plusieurs chercheurs et écrivains ont exprimé des soupçons sur les aventures racontées par Stéphanie dans ses *Mémoires* et, donc, sur sa vie, et se sont ingéniés à démêler le lien entre la fiction de son texte et la réalité²². En effet, il semble que la réalité n'ait pas épargné Stéphanie et déjà de son vivant les ambiguïtés l'ont accompagnée. Stéphanie, en fait, n'était pas la seule à se réclamer fille de Conti, il y avait aussi une certaine Marie-Rosine Mornant, qui, «attaquée de folie, détenue aux Orties, sera transférée à la maison de Sainte Pélagie»²³ et qui revendiquait la même descendance:

«[...] il y aura deux Stéphanies de Bourbon; la fable de l'Amphitruon et de Sosie va être réalisée contre moi; et une folle, une prostituée va doubler mon individu, commettre de sang-froid des extravagances impudiques, se produire et se faire enfermer sous mon nom...»²⁴.

Cette femme semble vraiment le double de Stéphanie: «[...] qu'elle étoit de ma taille, plus débauchée que folle; qu'elle écrivoit sans cesse, se disoit l'élève de Jean-Jacques, cousine de Marie-Thérèse [la princesse royale. –

²¹ Bréal 1898, p. 134-135.

²² Mais d'autres, en perçant les ombres de l'histoire, ont renoncé à débrouiller ces mystères: «Goethe a puisé l'idée de la Fille naturelle dans des mémoires publiés en France, et qui, aux détails vrais, aux faits authentiques, joignent les traits de singularité du roman et le caractère d'une œuvre apocryphe. L'histoire de notre révolution est alliée d'une manière étroite à l'histoire de la jeune femme, et l'on dirait d'une autre contemporaine, qui passe à travers les orages de 1789, les massacres de 1793, non point pour se couronner de la gloire de nos généraux, mais pour être un exemple de fidélité envers ses rois [...]. Il y a un grand intérêt dans ces mémoires, beaucoup de situations dramatiques, de variétés de portraits, et le récit porte le cachet inéliminable d'un esprit et d'un cœur de femme. Mais en faisant l'analyse de cet ouvrage, je ne me charge ni d'en discerner le vrai et le faux, ni d'en démontrer les invraisemblances, j'abandonne ce soin à la sagacité du lecteur» (Marmier 1834, p. 364-365).

²³ *Mémoires*, vol. II, p. 304-305.

²⁴ *Ibid.*, p. 303.

A.Ch.]»²⁵. Stéphanie sera très dure avec cette possible candidate à son remplacement qui selon elle faisait partie de l'intrigue montée contre elle: «Le génie de l'intrigue, ayant une grande facilité et un grand espace pour se déployer, réalise des fables, et convertit les romans en histoire»²⁶. Des affirmations pareilles seront faites par Barruel-Beauvert, mais cette fois par rapport à Stéphanie:

«Des romans, des factums ont paru en faveur de toutes ces canailles. Toutes celles qui ont voulu soutenir et plaider la cause de leurs très coupables et irrépréhensibles usurpations, ont trouvé sous nos yeux, des auteurs faméliques, (qui déposent, comme leurs plus beaux ornemens [*sic.* – A.Ch.], à la fin de chaque vers et de chaque ligue de prose, le dirons-nous? un petit appendice de crotte); ou des avocats avides de se faire connaître et surtout de gagner de l'argent, qui se sont chargés de ces viles plaidoiries [*sic.* – A.Ch.], et de donner au public leurs contes mensongers, pour des histoires véritables»²⁷.

En 1810, Barruel-Beauvert, polémiste, monarchiste et à la fois «porteur» de conseils médicaux, présumé Comte et colonel d'armée, et qui a écrit la première biographie, pas trop indulgente, de Rousseau, publie en fait *Histoire tragi-comique de la soi-disant princesse Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti*²⁸, en parodiant les *Mémoires de Stéphanie*. Il semble qu'il rédigea ce texte pendant qu'il était dans le Jura, plus précisément à Lons-le-Saunier, où Stéphanie avait été envoyée pour son mariage arrangé²⁹. La thèse de Barruel-Beauvert est que le Prince Conti avait vraiment une fille qui était morte très jeune et qui avait le même nom que celui qu'usurperait ensuite Stéphanie. Donc, l'acte de décès de la fille du Prince est vrai, mais il ne concerne pas Stéphanie. Cette dernière essaie de le faire passer pour un faux construit par les conjurés. De cette façon la réalité est renversée: un vrai texte devient un faux et la réalité qui n'était pas vraie, dès maintenant sera vraie pour les textes qui raconteront encore l'histoire présumée de Stéphanie. De plus, l'existence de ce document pousse plus loin la possibilité de produire des bizarreries – si Stéphanie est la fille de Conti, pour démontrer sa descendance, elle utilise paradoxalement un document qui

²⁵ *Ibid.*, p. 305.

²⁶ *Ibid.*, p. 307-308.

²⁷ de Barruel-Beauvert 1810, p. 10-11.

²⁸ de Barruel-Beauvert 1810.

²⁹ Les éditeurs ont écrit dans l'avant-propos du volume: «Un ancien militaire, homme du monde, a composé cet ouvrage avec l'unique intention d'occuper ses loisirs à la campagne, et dans quelques Villes long-tems [*sic.* – A.Ch.] habitées par la soi-disant Princesse Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti» (*ibid.*, p. 3). Les notes biographiques à propos de Barruel-Beauvert confirment sa présence dans le Jura durant ces années-là en tant qu'inspecteur du système métrique (cf. [sans auteur], 1816); Arnault, de Jouy, Jay, Marquet de Norvins 1821, p. 151-153). Toujours Barruel-Beauvert avait publié en 1803 (mais il l'avait écrite entre le 17 janvier 1798 et les cinq semaines suivantes [cf. de Barruel-Beauvert 1803, p. iv], donc avant la parution du livre des *Mémoires*) une pièce, avec le même titre que celle de Goethe, *La fille naturelle* et que celle de Nicolas-Edme Restif de La Bretonne (Restif de La Bretonne 1769 [1988]).

atteste de sa mort: «Le premier acte que présentait candidement Stéphanie ne constatait pas sa naissance, *mais sa mort* [...]. Or, cette pièce, destinée à assurer son existence princière, détruisait, en droit, son existence réelle et toutes les présomptions subséquentes se trouvaient par celle-ci abolies»³⁰. Un point de vue plus prudent est justement celui que l'on trouve dans le procès-verbal de l'audience du tribunal civil du sixième arrondissement de Paris, daté du 11 mai 1791, où est convoquée Stéphanie, avec l'héritier du Prince de Conti, son prétendu frère, pour demander à être reconnue comme la descendante du Prince de Conti. Le texte officiel du tribunal (1791) rapporte: «[I]a dame *Billet*, mariée depuis quatorze ans avec un procureur de Lons-le-Saunier, se prétend bâtarde adultérine du feu *prince de Conti* et de la *duchesse de Mazarin*»³¹. Dans l'audition du 9 mars 1798 pour des travaux de la maison qu'elle occupait à Paris – qui lui fut donnée en tant que provision sur les biens du Prince de Conti et où, il semble, ont été rédigés les *Mémoires* – par contre, elle est admise avec le nom «Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti, comparante [*sic.* – *A.Ch.*] en personne»³². Mais la note de l'éditeur du volume ajoute: «La dame Billet, se disant comtesse de Mont-Cair-Zain, anagramme des deux noms réunis Mazarin-Conti, prétendait être la bâtarde adultérine de la duchesse de Mazarin et du prince de Conti»³³.

La vérité sur Stéphanie est restée controversée, mais il y a eu aussi des voix clairement en faveur du protagoniste des *Mémoires*. Pour Monnier, historien de Lons-le-Saunier, les critiques et les arguments de Barruel-Beauvert sont inacceptables: «Or, sans nous flatter d'avoir pu résoudre nous-même une énigme aussi difficile, nous n'en sommes pas moins resté convaincu jusqu'ici, qu'il y a un fond de vérité très patent dans les récits quelquefois invraisemblables de l'auteur des *Mémoires*»³⁴. Monnier attaquera dans plusieurs passages Barruel-Beauvert. Il accepte, en fait, entièrement l'histoire de Stéphanie en ajoutant des détails en parlant d'autres documents, en particulier de la correspondance³⁵ et de témoignages oraux:

³⁰ Lenotre 1910, p. 122-123.

³¹ Cf. Casenave 1905-1907, t. 1, p. 67-68.

³² *Ibid.*, t. 2, p. 475.

³³ *Ibid.* p. 475-476, n. 3. Douarche, qui a annoté ces procès-verbaux, fait référence au texte de Bréal: «M. Michel Bréal, dans un livre récent, *Les personnages originaux de La Fille naturelle*, a pris la défense de cette singulière comtesse, dont la sincérité lui semble certaine» (*ibid.*, t. 1, p. 72).

³⁴ Monnier 1852-1854 [1852, p. 258], cité d'après Fonville 1974, p. 223. Monnier a écrit une longue étude sur Stéphanie publiée en trois parties (Monnier 1852-1854). Pareillement à Barruel-Beauvert, Monnier paraphrase le texte et il suit de près l'histoire de Stéphanie.

³⁵ Utilisée par Monnier dans plusieurs passages de son texte, qui la cite par exemple de cette façon: «Le 8 octobre suivant, Stéphanie écrivait au même [M. Ebrard, avocat, intermédiaire entre Stéphanie et son mari, en 1786. – *A.Ch.*] une lettre dont nous avons sous les yeux l'original» (*ibid.* [1853, p. 276]). Dans une de ces lettres échangées entre des personnes avec lesquelles Stéphanie était en relation, on dit à propos de cette histoire: «[...] je la crois fille du feu prince de

«Or, nous avons dû recourir au témoignage des personnes qui ont vécu de son temps, et nous avons appris d'elles qu'on la considérait effectivement comme la fille d'un prince du sang, sacrifiée à une odieuse machination; et elles se rappellent parfaitement l'héroïne, tout-à-fait [*sic.* – *A.Ch.*] à la hauteur de l'intérêt qu'inspirait naturellement sa position»³⁶.

De plus, désormais octogénaire, il n'hésite pas à revenir sur le sujet, et apporte un témoignage direct par lui-même. En fait, Monnier affirme que, encore enfant, il a rencontré la protagoniste des *Mémoires*, quand Stéphanie, de retour à Lons-le-Saunier pour demander le divorce du mari imposé par les comploteurs, fut accueillie par ses parents le 19 octobre 1793³⁷.

Enfin, plusieurs ont accepté ou refusé la réalité de Stéphanie ou de Barruel-Beauvert ou d'autres³⁸. Mais tous se sont appuyés sur d'autres textes, en faisant confiance à des chercheurs plutôt qu'à d'autres, ou à des témoignages qui ne sont pas vérifiables. Les mêmes protagonistes de cette intrigue de textes, tant Stéphanie que son principal détracteur Barruel-Beauvert, font l'objet de discutables notes biographiques dans les dictionnaires universels de l'époque. Mais, en même temps, en faisant confiance à une réalité certifiée seulement par un document, un texte, et en se fiant à la réalité d'un texte, on accepte aussi que ce texte n'ait pas forcément une correspondance dans la réalité et qu'il ne soit pas forcément vrai: il demeure toujours un texte. Enfin, c'est l'écriture qui produit la réalité.

4. GOETHE, BRÉAL ET LES PIÈGES DES TEXTES

«[...] car ce qui est faux maintenant devait être déjà faux en 1791»
(Monnier 1852-1854 [1853, p. 292]).

Ces tours d'écriture ultérieurs relancent le jeu des textes qui se démentent, se confirment et se poursuivent entre eux. Si Goethe s'est inspiré des *Mémoires*, si en même temps on doute des *Mémoires*, alors, dans son analyse du texte de Goethe, il devient nécessaire pour Bréal d'essayer de démêler les liens entre histoire, récit et vérité. Il se lance alors dans une chasse philologique des sources du drame goethéen, et essaie d'écarter les accusa-

Conti et de la duchesse de Mazarin; que c'est une fable qui a toute l'apparence d'une histoire» (M. l'abbé Rousseaux de l'Épinay à M. Adrien Rousseaux, Versailles, 19 mai 1789; cité d'après *ibid.*, p. 285-286). Ce passage souligne encore les difficultés autour de l'identité de Stéphanie, mais Monnier se hâte d'ajouter en note: «On voit bien que Rousseaux a voulu dire: que c'est une histoire qui a toute l'apparence d'une fable» (*ibid.*, p. 286).

³⁶ *Ibid.* [1852, p. 259].

³⁷ Monnier 1871, p. 141-143.

³⁸ Plusieurs commentateurs et biographes ont repris les arguments de Stéphanie publiés dans les *Mémoires*, ou de Barruel-Beauvert (de Barruel-Beauvert 1810), sans vérifier les sources (cf. par exemple [sans auteur], 1799, ou Glair, Walsh 1839-1848 [1842]).

tions des ennemis de Goethe qui se manifesteront immédiatement après la mise en scène de la pièce:

«Goethe [*sic.* – *A.Ch.*], à ce qu'il semble, a été certainement frappé de ce récit, qui lui a inspiré une de ses belles tragédies. Mais ses ennemis n'ont pas manqué de dire qu'il s'était laissé tromper par une aventurière. On en a beaucoup discuté sans arriver à rien de certain. J'ai lu récemment ces mémoires [celles de Stéphanie. – *A.Ch.*], qui, je dois le dire, ont un air de vérité. L'auteur cite des lettres, des dates, des actes officiels, donne les noms de lieux et de personnes»³⁹.

Pour croire à l'histoire racontée par Stéphanie, Goethe risque de tomber dans le piège d'une «aventurière», comme le disaient ses détracteurs, ou plutôt dans le piège de ce texte. Mais pour construire sa pièce il doit croire cette histoire, ou bien la prendre au sérieux et la postuler au niveau du possible, ou du vraisemblable, afin de créer la *variante* qu'il en donnera dans son propre texte, *Die natürliche Tochter*. Bréal se risque au même parcours et se met en jeu pour retrouver dans les archives et les textes, le fantôme de celle qui semblait perdue dans la mythologie révolutionnaire:

«Moi-même – quoique jugé assurément désintéressé, conduit par la pure curiosité littéraire à m'occuper de cet épisode – je ne serai peut-être pas plus heureux. Je me figure d'avance les doutes et les ironies qui m'attendent... Mais je m'en console aisément en songeant qu'il y a eu au moins un homme qui, à la lecture de ces Mémoires, a pensé et senti de même. Avec lui, en sa compagnie, on peut se tranquilliser. Mon seul regret est de venir trop tard, pour mettre sous ses yeux la preuve que son instinct, en la prenant pour héroïne d'une de ses belles œuvres, ne l'avait pas trompé...»⁴⁰.

Pour se sortir du possible piège des *Mémoires* et ne pas répéter l'erreur de Goethe – s'il y a eu une erreur – Bréal doit vérifier les documents fournis par ceux qui ont construit le premier piège destiné au Prince de Conti sur lequel a été montée l'intrigue du texte de Stéphanie. En fait, le piège préparé pour le Prince de Conti repose sur la construction d'une histoire vraisemblable appuyée par la production de documents officiels, destinés à justifier le mensonge de cette version de l'histoire, comme le certificat de décès de Stéphanie.

En déconstruisant la vérité de la première histoire, Bréal sauvera en même temps Goethe des attaques de ses ennemis ainsi que l'auteur des mémoires de Stéphanie, ou Stéphanie elle-même, dans son combat pour établir ce qu'elle affirme être sa véritable histoire et le piège dont elle fut victime – parce que Bréal croit à l'histoire de Stéphanie, cette histoire lui semble être réelle. En même temps, pour pouvoir revenir à la pièce de

³⁹ BGE Ms. fr. 2551, f. 21.

⁴⁰ Bréal 1898, p. 126-127.

Goethe, Bréal doit lui-même passer par cette découverte du premier piège. Bréal doit démêler la réalité de la pièce. Essayer de rendre réelle l'histoire de Stéphanie prend plus de place que le texte consacré à Goethe et à sa pièce. Sur les 124 pages de l'essai de Bréal, 74 pages sont dédiées à l'histoire de Stéphanie. Il faut, de plus, ajouter la section des *Notes et documents*, où l'on trouve des documents en tant qu'épreuves des *Mémoires* et la reproduction d'un autographe de Stéphanie.

La vérité du texte semble loin d'être piégée. Entre les tours d'écriture et de fiction – ceux des documents officiels, des hypothétiques comploteurs, de Stéphanie et de Goethe – passe la réalité de cette histoire glissée dans les aléas de la Révolution française. Il existe, alors, une marge pour travailler sur le rapport entre la vérité de l'histoire et celle de la fiction. Si Stéphanie-Louise a réellement existé, il doit exister des traces. L'un des objectifs de Bréal est donc de consolider la réalité de cette fantomatique figure fictionnelle en essayant de l'attraper, de cerner celle qui se dit l'auteur du texte, en lui donnant corps à travers les recherches dans les archives pour vérifier ces «lettres, dates, actes officiels» parce que «cette figure elle-même n'a pas l'air d'un personnage imaginaire. Elle n'agit pas comme une héroïne ordinaire; elle a des qualités et des défauts qui font pressentir un modèle tiré de la vie réelle»⁴¹. Bien que la protagoniste des *Mémoires* affirme avoir été une élève de Rousseau, Bréal ne parvient pas à trouver un témoignage de cette filiation. C'est alors qu'il demande à Ritter des renseignements sur Rousseau, Ritter ayant édité plusieurs de ses documents manuscrits:

«J'ai vainement cherché soit dans les ouvrages de Jean-Jacques, soit dans sa correspondance quelque allusion à cette pupille. Il est vrai que les *Confessions* s'arrêtent beaucoup plus tôt, et que toute la correspondance de Rousseau se rapportant à cette époque est perdue. Lacune regrettable, car Stéphanie-Louise tient à son titre d'élève de Jean-Jacques presque autant qu'à son nom de Conti. On verra qu'aux contemporains la chose n'a point paru invraisemblable»⁴².

Ritter, non plus, n'a pas de réponse à fournir parce qu'il ne trouve justement pas de trace de cette élève dans les documents de Rousseau. Mais ce lien n'a pas paru invraisemblable à Bréal en considération du rapport entre le Prince de Conti et Rousseau, et aussi du fait que les principes de l'éducation décrits par Stéphanie sont inspirés par l'*Émile* de Rousseau. Enfin, dans le mélange textuel de fiction et réalité de Stéphanie, il demeure un air de famille avec le texte de Rousseau⁴³. Mais si le lien avec

⁴¹ *Ibid.*, p. 55.

⁴² *Ibid.*, p. 68.

⁴³ Moi aussi j'ai essayé de parcourir la correspondance de Rousseau adressée au Prince de Conti sans trouver aucune référence à l'histoire de Stéphanie (cf. Rousseau 1965-1998). Alexis François dans les *Annales de la Société J.J. Rousseau* n'exprime pas une opinion définitive par rap-

Rousseau est faible et seulement hypothétique, Bréal n'arrête pas là l'enquête sur la vérité des *Mémoires*. Dans son essai sur le texte de Goethe, il met en scène le fait que pour rétablir la vérité et les raisons d'un texte, au niveau fictionnel et / ou au niveau réel (un événement qui s'est produit dans l'histoire), ce texte appartenant déjà au passé, il faut déconstruire la vérité et les raisons d'autres textes. Pour opérer cette déconstruction, Bréal se plonge dans la perspective philologico-historique. Il utilise la «méthode historique et en produisant à l'appui de ses dires des documents irréfutables il procède comme un notaire»⁴⁴. Il fait donc une évaluation du récit de Stéphanie à travers des recherches dans les archives des documents qui peuvent servir de témoignage. Il arrive à trouver plusieurs preuves qui pourraient démontrer le piège accompli, comme le certificat de décès de Stéphanie signé par le même prêtre qui officiera lors de la célébration de son mariage quelque temps plus tard. Il lui semble arriver, enfin, à donner un corps à cette figure avec appui sur d'autres textes.

5. UNE TRÈS CURIEUSE ÉTUDE

Il faut dire que la recherche de Bréal n'a pas été acceptée sans critiques. Si les mêmes documents utilisés par Bréal dans son enquête philologique seront cités aussi par d'autres, comme Gaston Capon et Robert Yve-Plessis⁴⁵ et comme Théodore Lenotre⁴⁶, pour ce dernier, malgré les efforts de Bréal, cette recherche sera «une très curieuse étude»⁴⁷. Mais il semble que Lenotre ne voie pas la direction de la quête entreprise par Bréal, probablement aussi parce que cette recherche demeurerait éloignée des études que Bréal avait publiées jusque-là. Par contre, ce détour dans les courbes du passé est nécessaire aux yeux de Bréal qui, sans être un curieux com-

port au lien entre Stéphanie et Rousseau, mais, dans tous les cas, prône l'in vraisemblance de cette filiation: «Il nous suffira d'observer combien, malgré tout, malgré ces efforts de la critique pour éclairer une destinée aussi singulière, malgré la précision des détails et l'espèce de vraisemblance du récit des *Mémoires*, cette éducation d'une jeune fille de haute lignée par Jean-Jacques, après son retour et son établissement à Paris, demeure mystérieuse. Il faut espérer qu'on en retrouvera quelque autre trace un jour ou l'autre; jusque-là on en sera réduit à supposer que Jean-Jacques a voulu payer sa dette de reconnaissance envers son hôte à Trye-Chateau et au Temple, ce qui, en vérité, est un peu maigre comme hypothèse» (François 1911, p. 172). Jusqu'à aujourd'hui il semble que nous n'ayons pas d'autres indices de cette rencontre. De même, il n'y a pas de traces que Stéphanie ait vraiment rencontré Voltaire à Genève, comme elle affirme l'avoir fait: «Je reçus beaucoup d'honnêtetés [*sic.* – *A.Ch.*] et même quelques fêtes particulières à Genève et sur le lac; j'ignore si je les dus à moi-même ou au bonheur de mon origine; je ne sais si elle y étoit connue; elle le fut certainement à Ferney; car Voltaire, qui, le même jour, avoit refusé la visite d'une foule d'étrangers de distinction, vint à ma rencontre, et il est bien évident que c'étoit un honneur qu'il rendoit à ma naissance, et non pas à ma personne» (*Mémoires*, vol. II, p. 14-15).

⁴⁴ Décimo 2011, p. 16.

⁴⁵ Capon, Yve-Plessis 1907, p. 322-326.

⁴⁶ Lenotre 1910, p. 105-127.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 112.

mentateur, formulera une hypothèse alternative consistant dans le fait que le Prince Conti est informé de la réalité, mais que lui aussi joue un rôle en faisant semblant de croire aux histoires de la mort prématurée de sa jeune fille:

«Il est possible que le Prince Conti, sous une pression que nous ne connaissons pas, ait consenti à l'éloignement de l'enfant. L'émotion du dernier entretien [entre le Prince et Stéphanie – *A.Ch.*], si vivement dépeint dans les *Mémoires*, trouverait ainsi son explication naturelle. L'extrait mortuaire aurait été destiné, non à le tromper lui-même, mais à confirmer, vis-à-vis des indifférents le récit de l'institutrice. On peut supposer que le prince a obéi à un ordre du roi. Mais d'autres hypothèses sont possibles: j'indiquerai ici en quelle direction ont été mes conjectures. L'âge n'avait pas encore soustrait le prince de Conti à l'empire des liaisons irrégulières. Un acte authentique, dont il reste deux copies officielles, nous apprend qu'avant sa mort, survenue en 1776, il avait pris des arrangements pour assurer l'avenir de deux de ses enfants naturels, l'un né vers 1770, l'autre vers 1773, qui est précisément l'année de l'enlèvement [de Stéphanie – *A.Ch.*]. La mère de ces deux enfants n'est point nommée. Il se peut donc qu'une main féminine ait dirigé les fils de cette intrigue...»⁴⁸.

Mais sur le rôle du Prince Conti et l'hypothèse de Bréal, Willert reste perplexe:

«M. Bréal's researches enable him to show by comparison with original documents that they are less a romance than has been generally supposed. Yet the reasons remain obscure which led the prince of Conti, an affectionate father, to acquiesce in the suppression of his daughter, for he can scarcely have been imposed upon by the story of her accidental death at the very time when the king was about to yield to his solicitations and to recognise her as a legitimate princess»⁴⁹.

Mais la critique la plus ferme envers Bréal vient de Louis Hastier⁵⁰, qui a soutenu la fausseté des documents qui selon Bréal sont la preuve de la réalité de l'histoire de Stéphanie, en affirmant que Stéphanie fut à même de les avoir produits expressément pour soutenir son histoire, et donc Bréal «nous paraît s'être laissé séduire par la sorte de sirène que fut, pour Goethe comme pour lui, l'héroïne de cette histoire, si riche en invraisemblances extraordinaires»⁵¹. Mais la recherche d'Hastier affirmant que la présumée Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti n'était pas la fille illégitime du Prince Conti mais en réalité une de ses nombreuses maîtresses et la fille de Mme Delorme, son institutrice dans les *Mémoires*, qui a elle-même produit les documents qui lui servaient pour appuyer sa réclamation

⁴⁸ Bréal 1898, p. 88-89.

⁴⁹ Willert 1899, p. 176.

⁵⁰ Hastier 1961.

⁵¹ *Ibid.*, p. 76.

de droits et honneurs chez les Royaux et, enfin, que les textes retrouvés par Bréal ne sont pas authentiques et ne sont pas les seuls témoignages à propos de ces événements, est soutenue encore une fois par d'autres documents et textes.

6. DES INFLORESCENCES TEXTUELLES

«Authentic testimonials confirm the truth of this narration; and it well deserves the attention of the public»
([sans auteur], 1799, p. 499).

Autour de cette pièce et de ces textes qui lui sont liés, il y a enfin plusieurs couches, inflorescences textuelles. En suivant l'ordre chronologique nous pouvons esquisser la liste représentative suivante:

- a) les premiers textes sont les documents officiels des administrations françaises, comme l'acte de naissance ou de décès ou ceux de mariage de Stéphanie, par exemple, mais aussi les procès-verbaux des audiences des tribunaux auxquels Stéphanie s'est adressée⁵²;
- b) d'autres témoignages inhérents aux événements racontés dans les *Mémoires*, par exemple: les lettres échangées par les protagonistes de l'histoire⁵³;
- c) ensuite, il y a les documents retrouvés ou produits par Stéphanie: les documents officiels (vrais ou faux), mais aussi les lettres échangées entre les protagonistes de cette histoire reproduites dans les *Mémoires* et puis employées par Stéphanie même pour justifier son histoire. Certains de ces documents sont utilisés aussi par Bréal pour démontrer la vérité des mémoires⁵⁴;
- d) les documents produits par Stéphanie elle-même⁵⁵ et qu'elle a fait certifier par des notaires et l'État en tant qu'actes officiels pour donner des appuis à son histoire (publiés dans les *Mémoires* dans la section «Pièces justificatives») et, en plus, les documents qui certifient la concession de sommes pécuniaires accordées à Stéphanie par le Roi;
- e) le texte des *Mémoires* qu'on affirme être dicté par Stéphanie à Corentin-Royou⁵⁶;
- f) le texte des *Mémoires* publié en 1798;

⁵² Cf. Casenave 1905-1907, t. 1, p. 67-72; t. 2, p. 475-476.

⁵³ Cf. par exemple *Mémoires*, vol. I, p. 306 (en général, la correspondance est citée à plusieurs reprises dans le texte).

⁵⁴ Cf. Bréal 1898: «Je l'ai eue entre les mains, car la victime, prévoyant que son récit trouverait des incrédules, l'a déposée dans une étude de notaire où elle se trouve encore» (à propos d'une lettre entre les protagonistes déposée chez un notaire [p. 83]); cf. aussi *ibid.*, p. 87-91, à propos du certificat de décès de Stéphanie et celui de mariage avec M. Billet, etc.

⁵⁵ Selon Hastier 1961, p. 181-199.

⁵⁶ Cf. la note 17.

- g) la bibliographie secondaire à propos des *Mémoires*⁵⁷, les traductions anglaise⁵⁸, allemande⁵⁹ et suédoise⁶⁰;
- h) la pièce de Goethe, *Die natürliche Tochter* de 1803⁶¹, inspirée par le texte de Stéphanie avec toute la cour textuelle constituée par la correspondance avec Johann Friedrich von Schiller (1759-1805)⁶² et celle avec Carl Friedrich Zelter (1758-1832)⁶³, les brouillons préparatoires du texte, inclus les projets pour en écrire la suite, une trilogie sur la Révolution française;
- i) la bibliographie secondaire de l'époque à propos de la pièce de Goethe, donc les critiques qui suivront la représentation de sa pièce⁶⁴;
- j) des témoignages d'autres textes: au moins l'*Émile* de Rousseau⁶⁵, *La fille naturelle* de Restif de La Bretonne (1769)⁶⁶, la pièce de Barruel-Beauvert, *La fille naturelle*⁶⁷ et le conte *L'illustre cuisinière* de Georges Touchard-Lafosse⁶⁸;
- k) la parodie des *Mémoires* par Barruel-Beauvert⁶⁹;
- l) les témoignages des habitants de Lons-le-Saunier⁷⁰; la correspondance citée par Monnier⁷¹ et le témoignage de Monnier même qui affirme avoir rencontré Stéphanie⁷²;
- m) les souvenirs et commentaires de Goethe sur son propre projet à propos de la trilogie sur la Révolution française présents dans ses écrits autobiographique et la cour textuelle des éventuels brouillons, notes, correspondance⁷³;

⁵⁷ Cf. [sans auteur], 1799, par exemple.

⁵⁸ de Bourbon-Conti 1801.

⁵⁹ Bourbon-Conti 1809.

⁶⁰ Attestée dans Glaire et Walsh 1839-1848 [1842].

⁶¹ von Goethe 1802 [1990].

⁶² Schiller envoya les *Mémoires* à Goethe en 1799 (von Goethe, von Schiller 1994, vol. II, p. 313-314). Mais il semble que ce dernier ait écrit la pièce sans rien dire à Schiller (Le Rider [éd.], 2001, p. 76).

⁶³ Cf. la correspondance entre Goethe et Zelter (von Goethe 2006) lors des premières représentations de *Die natürliche Tochter* en 1803-1804 (*ibid.*, vol. I, p. 41-83 [à plusieurs reprises]; p. 51, p. 53 [cf. le jugement de Johann Gottlieb Fichte (1762-1814)]; p. 79-80, p. 913 [à propos de la composition des parties successives de la pièce de Goethe]).

⁶⁴ Bréal discute des détracteurs de Goethe avec Ritter (BGE Ms. fr. 2551, f. 21; Bréal 1898, p. 55-58, etc.) Pour une bibliographie à propos de la pièce de Goethe je renvoie au site de la *Weimarer Goethe-Bibliographie online (WGB)* (<http://opac.ub.uni-weimar.de/DB=4.1/SET=4/TTL=71/NXT?FRST=1>; page consultée le 15.10.2013).

⁶⁵ Rousseau 1762 [1961].

⁶⁶ Restif de La Bretonne 1769 [1988].

⁶⁷ de Barruel-Beauvert 1803.

⁶⁸ Touchard-Lafosse 1833-1835.

⁶⁹ de Barruel-Beauvert 1810.

⁷⁰ Cités in *ibid.* et in Monnier 1852-1854.

⁷¹ Monnier 1852-1854.

⁷² Monnier 1871.

⁷³ Le Rider (éd.), 2001. Pour ce qui concerne la correspondance, cf. von Goethe, von Schiller 1994, vol. II, p. 496-497 et p. 525-526, etc.

- n) l'étude de Bréal sur la pièce de Goethe⁷⁴, avec la correspondance scientifique relative à sa recherche (lettres à Ritter⁷⁵) et les possibles brouillons préparatoires;
- o) les textes qui étaient les commentaires de Stéphanie, ou tout le corollaire de textes liés à cette histoire – y compris les notes biographiques des protagonistes de l'histoire qu'on trouve dans les *Mémoires* (Stéphanie⁷⁶, le Prince Conti, Rousseau) et celles des auteurs les plus significatifs de la bibliographie secondaire (Goethe, Barruel-Beauvert⁷⁷, Monnier⁷⁸, Bréal⁷⁹);
- p) les comptes rendus et les références, cf. la réception et la bibliographie secondaire à la recherche de Bréal sur Goethe⁸⁰;
- q) le texte du présent article.

Ce qui est intéressant, c'est qu'on peut entrevoir, d'une part, l'entrelacement qui s'est créé entre tous ces textes et, d'autre part, entre la réalité et la fiction. Les niveaux de réalité et les niveaux textuels sont mêlés grâce à l'écriture qui les tient ensemble en faisant un va-et-vient entre la vérité racontée et certifiée par les textes et la réalité présumée. De plus, l'écriture les a produits et les ordonne. Si la coupable de la confusion est l'écriture, alors il n'est pas étrange qu'on apprenne par les *Mémoires* que Stéphanie gagnait entre autres sa vie en faisant l'écrivain public⁸¹. De plus, dans son livre, dès qu'elle le peut, elle ajoute un avis aux lecteurs disant que seuls les exemplaires comportant sa signature sont des originaux, alors que ceux sans signature sont des faux:

«Avis – Mon infortune n'ayant pas désarmé tous mes persécuteurs, il est pour moi de la plus haute importance, que cet écrit, dans lequel j'ai déposé l'histoire de ma vie, ne puisse être altéré. En conséquence, je déclare que tous les exemplaires qui ne seront pas signés de ma main, seront *contrefaits*. Je n'ai que ce moyen d'éviter les suites des falsifications que j'aurois trop lieu de redouter sans cette précaution indispensable»⁸².

Il semble donc que Stéphanie est bien consciente des implications de l'écriture et de sa capacité à produire des variantes du réel. La possibilité de produire des projections de la réalité qui sont perçues comme des faits, sans la certitude de l'origine de ces images, et qui figurent comme des événements concrets avec une date et un lieu, peut être mise en œuvre tant

⁷⁴ Bréal 1898.

⁷⁵ BGE Ms. fr. 2551, 2573.

⁷⁶ Glaire, Walsh 1839-1949 [1842].

⁷⁷ Cf., par exemple, Arnault, de Jouy, Jay, Marquet de Norvins 1821.

⁷⁸ Fonville 1974.

⁷⁹ Chavannes 1915; Maspero 1916 et Décimo 1997.

⁸⁰ Par exemple, Chuquet 1898; Willert 1899; A. Douarche (in Casenave 1905-1907); Lenotre 1910 et Hastier 1961.

⁸¹ *Mémoires*, vol. II, p. 274. Cette information est reprise aussi par Monnier (Monnier 1852-1854), Barruel-Beauvert (de Barruel-Beauvert 1810), Glaire et Walsh (Glaire, Walsh, 1839-1848 [1842]).

⁸² *Mémoires*, vol. I, sur la page non numérotée qui suit le frontispice.

dans le passé que dans le présent⁸³. Les variantes du réel semblent se résumer à des variantes d'écriture. Bréal, alors, pense voir une composante réelle dans l'histoire de Stéphanie, parce qu'il n'est pas en train de lire des mémoires en guise de témoignage chaotiquement mis ensemble, mais il se trouve confronté à un écrivain et à la réalité produite par son écriture⁸⁴.

7. BRÉAL SUR L'ÉCRITURE DE GOETHE

La figure de Stéphanie n'échappe pas seulement à Goethe et à Bréal, mais à la réalité de l'histoire. Mais l'objectif premier de la recherche de Bréal, il faut le répéter, n'est pas de reconstituer la véritable histoire de Stéphanie, même s'il était nécessaire de passer par là. Que l'histoire de Stéphanie soit réelle ou qu'elle ne le soit pas, la chose importante est que Goethe ait retenu l'une des configurations possibles de la réalité⁸⁵.

La démarche menée par Bréal vise à reconstruire le mouvement de la pensée et de l'écriture de Goethe. Il ne veut pas simplement cerner Stéphanie, mais aussi «saisir» Goethe. Bréal veut d'abord reconstruire la genèse d'un ouvrage de Goethe, qui ne représente que le premier pas d'une trilogie dédiée à la Révolution, mais qui ne trouvera jamais sa conclusion.

⁸³ À propos du pouvoir du récit sur la vérité, citons Louis Marin (1931-1992): «Cette puissante assurance du récit quant à son pouvoir de vérité, cette immédiate habilitation de l'histoire à tenir le discours du réel a provoqué un soupçon, le soupçon que le récit est aussi un piège et d'autant plus efficace qu'il n'apparaît point tel. [...] Un piège, soit. Qui est le piègeur? Le narrateur dissimulé dont le récit dénie la présence. Et le piégé? Le lecteur qui croit entendre le récit des événements eux-mêmes à la faveur de cette absence et qui écoute de cette voix inaudible la sentence de la vérité même dans le fait sur la page transcrit: histoire» (Marin 1978, p. 8).

⁸⁴ Réemment l'écrivain Philip Roth s'est retrouvé protagoniste d'une histoire singulière. Le site web *Wikipédia* affirmait en fait qu'un des personnages d'un roman de Roth (*The Human Stain*) et ses mésaventures étaient tirés de la vie d'une personne réellement existante, un ami de Roth même. Roth, alors, écrivait au site web pour éclaircir ce malentendu: «Yet when, through an official interlocutor, I recently petitioned Wikipedia to delete this misstatement, along with two others, my interlocutor was told by the “English Wikipedia Administrator” – in a letter dated August 25th and addressed to my interlocutor – that I, Roth, was not a credible source: “I understand your point that the author is the greatest authority on their own work,” writes the Wikipedia Administrator – “but we require secondary sources”» (Roth 2012). Cet événement a donné la possibilité à Roth de revenir sur le lien entre fiction et réalité: «Novel writing is for the novelist a game of let's pretend. Like most every other novelist I know, once I had what Henry James called “the germ” – in this case, Mel Tumin's story of muddleheadedness at Princeton – I proceeded to pretend and to invent Faunia Farley; Les Farley; Coleman Silk; Coleman's family background; the girlfriends of his youth; his brief professional career as a boxer; the college where he rises to be a dean; his colleagues both hostile and sympathetic; his field of study; his bedevilled wife; his children both hostile and sympathetic; his schoolteacher sister, Ernestine, who is his strongest judge at the conclusion of the book; his angry, disapproving brother; and five thousand more of those biographical bits and pieces that taken together form the fictional character at the center of a novel» (*ibid.*). Il semble qu'encore aujourd'hui l'écriture produise des paradoxes entre la fiction et la réalité.

⁸⁵ Chaque recherche philologique est toujours confrontée à une marge d'incertitude justifiée par, certainement, les difficultés des reconstructions des textes, mais aussi par l'absence de l'auteur.

Selon Bréal, les raisons du travail laissé inachevé par Goethe sont à chercher:

a) dans le sujet traité, des plus difficiles à photographier et à réduire. Bréal cite une déclaration de Goethe de 1822, vingt ans après la rédaction de *La fille naturelle*:

«Quand je repasse ces nombreuses années, je vois clairement comment mon génie poétique s'est inutilement consumé à vouloir traiter un sujet presque infini. Il était impossible, malgré tous les efforts, de donner une forme poétique à un événement le plus terrible de l'histoire, de l'embrasser en ses causes et en ses conséquences»⁸⁶.

Pour Bréal, le problème de Goethe consistait dans le conflit entre le style goethéen et le sujet, il aurait fallu plier l'un ou l'autre, renoncer au style de l'écrivain qu'il était devenu ou ignorer la nature des faits:

«Ayant pris un sujet fait pour le boulevard, Goethe l'a transplanté dans cette Grèce idéale et hyperboréenne où il avait lui-même élu domicile. Mais la contradiction entre la forme et le fond ne s'en est pas moins fait sentir à l'écrivain, et à mesure qu'il voyait de plus près le dénouement sanglant qui était au bout, il commençait à douter de son œuvre»⁸⁷;

b) la deuxième raison est que, s'il n'y avait pas de correspondance entre le style et le sujet traité, alors, encore selon Bréal, le problème de l'impossibilité d'arriver au bout de l'œuvre projetée était aussi dû à la raison de la pratique d'écrivain de Goethe lui-même: «Comme un musicien trop maître de son instrument, il ne se refuse aucun trait, aucune fioriture»⁸⁸. Et encore:

«Goethe était parvenu à ce point, dangereux pour tout écrivain, pour tout artiste, où une trop complète possession du métier finit par devenir un défaut.

⁸⁶ Bréal 1898, p. 172.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 173. Xavier Marmier corrobore la position de Bréal: «Il est à regretter que Goethe [*sic.* – *A.Ch.*] ne l'ait pas finie, c'eût été une chose extrêmement curieuse de voir le poète avec son génie entrer dans les orages de notre révolution, peindre les hommes et les circonstances, retracer, avec cette énergie qu'il nous montre dans la guerre des paysans, l'effervescence populaire, les figures caractéristiques, les scènes tumultueuses et sanglantes. L'éloignement qu'il avait pour toute espèce de manifestation politique, l'a sans doute empêché d'entreprendre cette œuvre grandiose; et le silence qu'il gardait sur ses travaux jusqu'à ce qu'ils fussent achevés, ne lui a pas permis de dire comment il l'avait conçue» (Marmier 1834, p. 380).

⁸⁸ Bréal 1898, p. 170. Cf. encore Marmier: «Son œuvre a les suaves contours, les doux reflets et l'attitude majestueuse d'un bon marbre antique; mais elle en a aussi l'immobilité. Tel est, par exemple, son drame intitulé *La Fille naturelle*. Goethe [*sic.* – *A.Ch.*] n'a peut-être jamais rien fait de plus achevé, de plus admirable, sous le rapport du style et de la versification; mais toute cette pièce a une sorte de caractère abstrait qui lui enlève une partie de son animation» (Marmier 1842, p. xii). Et encore: «Ainsi les événements ont acquis plus de grandeur, les caractères plus de noblesse; mais la pièce est un peu longue, et ne présente pas l'intérêt vif et soutenu que l'on a le droit d'attendre d'une pièce de théâtre; elle a la beauté et le poli du marbre, si l'on veut, mais elle en a quelquefois aussi la froideur» (Marmier 1834, p. 380).

Arrivé à la perfection, il l'a déjà dépassée. Une science trop accomplie des transitions lui fait traverser pas à pas toutes les nuances d'un sentiment. Des souvenirs de la poésie grecque jettent au milieu du dialogue des épithètes homériques, des périphrases destinées à peindre les objets ou des comparaisons amoureusement conduites et prolongées⁸⁹.

En 1911, une note de Bréal sur *Dichtung und Wahrheit*⁹⁰ de Goethe va dans la même direction:

«Tout lui devient prétexte de digression. Tombe-t-il malade? Il nous donne les renseignements les plus abondants sur les médecins ou chirurgiens qui sont appelés à le soigner. Relit-il d'anciennes lettres? Le changement qu'elles lui donnent occasion de constater en lui-même devient le prétexte pour des considérations sur le développement de l'individualité en général. Le goût de moraliser et de généraliser est dominant dans ces mémoires. Il n'oublie pas de caractériser tous ceux qui entrent en contact avec lui: véritable cinéma, comme je n'en connais pas un second aussi complaisant et aussi clair»⁹¹.

La lecture de ces descriptions infinies «peut encore s'expliquer»⁹² par la conscience de Goethe de communiquer l'histoire, le passage entre deux époques, de laisser une trace. Mais, en même temps, Bréal confesse que dans certaines descriptions «on ne voit pas cette fois à quelle conclusion générale il veut aboutir»⁹³. Si l'essence de l'écrivain définit son caractère en se confrontant à l'incertitude de la fiction, en aboutissant à la perfection du métier, cette essence de l'écrivain est surmontée, la fiction se déplie désormais sous sa plume sans opposer de résistance. Donc, Goethe ne sait plus quelles sont les choses à garder et celles qu'il faut laisser tomber dans l'oubli. La description infinie, c'est partir à la chasse de l'essence de l'histoire, si l'histoire pouvait se révéler dans un détail. Tout semble utile, tout semble devoir être immobilisé sur le papier, pour continuer la narration. À ce point-là, ce que l'on est en train de raconter n'est plus important, il s'agit seulement de se perpétuer, de construire ses propres archives. Si *Fiction et vérité* est écrit parce que: «J'entrepris donc sur-le-champ le travail préalable de noter et de classer, selon les années, les grands et les petits poèmes de mes douze volumes. Je cherchai à me rappeler les temps et les circonstances qui les avaient fait naître»⁹⁴, alors, en construisant ces notes en marge de ses textes, en créant ses propres archives, dans le sentiment d'archiver la reconstruction de sa propre vie, Goethe saisit chaque

⁸⁹ Bréal 1898, p. 171.

⁹⁰ 'Fiction et vérité'. Si Bréal utilise ce titre, par rapport à la traduction du texte de Goethe il faut dire que d'autres interprètes ont préféré traduire *Poésie et vérité* (cf. du Colombier 1941 [1991, p. 5]).

⁹¹ Bréal 1932, p. 185.

⁹² *Ibid.*, p. 186.

⁹³ *Ibid.*

⁹⁴ von Goethe 1941 [1991, p. 12].

donnée qui a le droit d'être cataloguée et d'être inscrite⁹⁵. Mais pour Goethe,

«[...] la tâche principale de la biographie est, semble-t-il, de décrire et de montrer l'homme dans ses relations avec l'époque, jusqu'à quel point l'ensemble le contrarie ou le favorise, quelles idées il se forme, en conséquence, sur le monde et l'humanité, et, s'il est artiste, poète, écrivain, comment il les réfléchit. Mais cela exige une chose presque impossible, à savoir, que l'homme connaisse et lui et son siècle»⁹⁶.

La recherche philologique menée par Bréal sous-tend l'hypothèse de la réalité des événements des textes et de leur finitude et non la vérité historique qui résiste à n'importe quelle tentative de réduction. Il existe toujours la possibilité que la réalité soit regardée de différents points de vue et qu'un texte soit ouvert à travers d'autres textes. En même temps, Bréal ou Goethe, ou les chercheurs qui travaillent sur leurs textes, n'ont que des textes. Le lien avec la possible réalité historique est ce qui offre la perspective de la possibilité d'arriver au bout d'un texte, là où une rencontre s'avère possible entre la réalité de la fiction et l'auteur. Pour Bréal, c'est le passage nécessaire pour arriver «au bout de Goethe», là où l'image de l'écrivain construite par lui-même, par les lecteurs et la critique, laisse sa place à l'homme-écrivain: non plus seulement à la genèse d'un ouvrage goethéen, mais à Goethe lui-même. Le texte qui était Goethe, le Goethe souhaité par Bréal. Les recherches de Bréal sur Goethe ne s'arrêteront pas avec la publication de 1898. Dans une lettre à Ritter, le 27 juillet 1899, on peut lire: «Je n'ai pas cessé de m'intéresser à Stéphanie-Louise. Quand je serai de retour à Paris, je suivrai le filon que vous m'indiquez. La Bibliothèque nationale a certainement ces factums ou mémoires»⁹⁷. En effet, Bréal publiera encore en 1911 un article sur Goethe et laissera d'autres notes publiées à titre posthume en 1932 (mais toujours datées de 1911) par son fils Auguste. Dans ces deux derniers documents, on peut voir que la recherche de Bréal sur Goethe et sur ses textes déplace son centre d'intérêt toujours plus sur l'écrivain et l'homme derrière les textes, derrière la fiction des textes et de la critique. Bréal veut voir l'écrivain qui pourrait être caché derrière le texte. Il dépasse la médiation des textes, des fictions, et prend directement Goethe comme sujet: «C'est l'occasion pour Bréal d'insister sur le "vrai" Goethe» ou bien «le Goethe idéal»⁹⁸.

⁹⁵ Les mots de «L'immortel» de Jorge Luis Borges semblent résonner dans la pratique autobiographique de Goethe: «Quand s'approche la fin, il ne reste plus d'images du souvenir; il ne reste plus que des mots. Il n'est pas étrange que le temps ait confondu ceux qui une fois me désignèrent avec ceux qui furent symboles du sort de l'homme qui m'accompagna tant de siècles. J'ai été Homère; bientôt, je serai Personne, comme Ulysse; bientôt, je serai tout le monde; je serai mort» (Borges 1949 [1967, p. 36]).

⁹⁶ von Goethe 1941 [1991, p. 12].

⁹⁷ BGE Ms. fr. 2551, f. 23v.

⁹⁸ Décimo 2011, p. 17.

8. UN ÉGAL LOINTAIN

«Nous accueillons facilement la réalité, peut-être
parce que nous soupçonnons que rien n'est réel»
(Borges 1949 [1967, p. 27]).

Le parcours que Bréal a choisi pour parler de Goethe est celui qui montre le lien entre la vérité et les événements réels desquels l'auteur se risquait à partir pour sa création littéraire. Si pour *La fille naturelle*, il essaie de montrer la vérité de l'histoire racontée par le texte dont s'inspirait Goethe, Bréal fera de même pour *Un officier de l'ancienne France*⁹⁹ et aussi dans le cas d'*Un épisode de la vie sentimentale de Goethe*¹⁰⁰. Pour Bréal, «saisir» Goethe signifie surmonter l'écriture littéraire, traverser les événements de l'histoire de deux pays, voir jusqu'où il est allé, jusqu'où l'ont conduit son esprit et son écriture: «Il en faut conclure que le poète, le faiseur de vers, a fini par prendre le dessus, mais sans jamais étouffer l'homme»¹⁰¹. Montrer la vérité et la fiction du texte revient à démêler le lien entre la vérité de l'écrivain et la fiction de son image construite à travers la critique de ses textes: «Il y a là un Goethe sentimental qui est le vrai et qui fait supporter l'autre»¹⁰². Durant le reste de sa vie Bréal continuera à songer à l'écrivain qu'était Goethe, en sachant comme nous qu'«[à] la distance où nous sommes, vérité et fiction, en ce poétique tableau d'Alsace, paraissent presque dans un égal lointain»¹⁰³.

© Alessandro Chidichimo

⁹⁹ Bréal 1898.

¹⁰⁰ Bréal 1911.

¹⁰¹ Bréal 1932, p. 186.

¹⁰² *Ibid.*, p. 187.

¹⁰³ Bréal 1911, p. 393.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

MANUSCRITS CONSULTÉS

- BGE MS. FR.: Bibliothèque de Genève [BGE], Département des manuscrits: Manuscrits français 2551, 2573

AUTRES SOURCES

- ARNAULT Antoine-Vincent, de JOUY Étienne, JAY Antoine, MARQUET de NORVINS Jacques (Baron de Montbreton), 1821: «Barruel-Beauvert (Antoine-Joseph)», in Arnault A.-V., de Jouy É., Jay A., Marquet de Norvins J. (Baron de Montbreton), *Biographie nouvelle des contemporains: ou Dictionnaire historique et raisonné de tous les hommes qui, depuis la révolution française, ont acquis de la célébrité par leurs actions, leurs écrits, leurs erreurs ou leurs crimes, soit en France, soit dans les pays étrangers; précédée d'un tableau par ordre chronologique des époques célèbres et des événements remarquables, tant en France qu'à l'étranger, depuis 1787 jusqu'à ce jour, et d'une table alphabétique des assemblées législatives, à partir de l'assemblée constituante jusqu'aux dernières chambres des pairs et des députés*, vol. 2. Paris: Librairie Historique, p. 151-153
- de BARRUEL-BEAUVERT Antoine-Joseph, 1803: *La fille naturelle ou l'abus de l'indépendance; drames historiques en trois actes et en vers*. Paris: Chambon
- , 1810: *Histoire tragi-comique de la soi disant princesse Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti*. Besançon: Taulin et Dessirier
- BILLET Anne-Louise-Françoise Delorme, 1798 [1986]: *Mémoires historiques de Stéphanie-Louise De Bourbon-Conti écrits par elle-même*. Paris: P. Horay, 1986
- BOPP Franz, 1866-1872: *Grammaire comparée des langues indo-européennes comprenant le sanscrit, le zend, l'arménien, le grec, le latin, le lithuanien, l'ancien slave, le gothique et l'allemand*. Paris: Imprimerie nationale
- BORGES Jorge Luis, 1949 [1967]: *L'Aleph*. Paris: Gallimard, 1967
- BOUILLET Marie Nicolas, 1869: *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie, deuxième partie*. Paris: Hachette
- de BOURBON-CONTI Stéphanie-Louise, 1798: *Mémoires historiques de Stéphanie-Louise De Bourbon-Conti écrits par elle-même*, vol. I-II. Paris: Chez l'Auteur

-
- , 1801: *Historical Memoirs of Stéphanie Louise de Bourbon Conti*. Newbern: North Carolina: F.-X. Martin
 - , 1809: *Denkwürdigkeiten der Stéphanie Louise von Bourbon Conti*, vol. 1-2. Lübeck: Niemann
 - BRÉAL Michel, 1866: «Introduction à la grammaire comparée des langues indo-européennes de M. Fr. Bopp», in Bopp 1866-1872, t. I, p. I-LVII
 - , 1872: *Quelques mots sur l'instruction publique en France*. Paris: Hachette
 - , 1878: «Sur le rapport de la linguistique et de la philologie», in *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 1878, nouvelle série 2, p. 1-10 [repris in Desmet P., Swiggers P. *De la grammaire comparée à la sémantique: textes de Michel Bréal publiés entre 1864 et 1898*. Louvain: Peeters, 1995, p. 235-251]
 - , 1897: *Essai de sémantique (Science des significations)*. Paris: Hachette et Cie
 - , 1898: *Deux études sur Goethe*. Paris: Hachette
 - , 1906: *Pour mieux connaître Homère*. Paris: Hachette
 - , 1911: «Un épisode de la vie sentimentale de Goethe», in *Revue de Paris*, 1911, t. 4, juillet-août 1911, p. 386-393
 - , 1932: «Variétés. Notes inédites de Michel Bréal sur Goethe», in *Revue de littérature comparée*, 1932, 12^{ème} année, N° 1 (janvier-mars 1932), p. 183-189
 - CAPON Gaston, YVE-PLESSIS Robert, 1907: *Vie privée du Prince de Conti*. Paris: Schemit
 - CASENAVE Antoine-Mathurin, 1905-1907: *Les tribunaux civils de Paris pendant la Révolution [1791-1800]: documents inédits recueillis avant l'incendie du Palais de justice de 1871*, t. 1-2, partie 1 (documents publiés et annotés par A. Douarche). Paris: Cerf & Noblet
 - CHAVANNES Édouard, 1915: «Courte notice sur la vie et les travaux de M. Michel Bréal», in *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1915, vol. II, N° 7, p. 491-496
 - CHIDICHIMO Alessandro, (à paraître): «Des manuscrits de Bréal à Genève», in Chepiga V., Sofia E. (éds), *Archives et manuscrits des linguistes*. Paris: Inalco-Item
 - , (en préparation): *Michel Bréal, lettres genevoises (1864-1910)*
 - CHUQUET Arthur, 1885 [1900]: *Études de littérature allemande. Première série*. Paris: Plon, 1900
 - , 1898: «CR de *Deux études sur Goethe*, 1898, par Michel Bréal», in *Revue critique d'histoire et littérature*, 1898, N° 27 (4 juillet 1898), p. 31-33
 - CIUREANU Petre, 1955: «Lettere inedite di Michel Bréal, Gaston Paris e Emile Littré», in *Convivium*, 1955, vol. XXIII, p. 452-466

- du COLOMBIER Pierre, 1941 [1991]: «Notice», in von Goethe 1941 [1991, p. 5-10]
- DÉCIMO Marc, 1997: *Michel Bréal 1832-1915. Catalogue de l'exposition*. Orléans: Centre Charles Péguy
- , 2011: «De Michel Bréal, lecteur de Goethe, aux relations franco-allemandes du point de vue philologique des années 1850 à 1932», in Alexandre D., Asholt W. (éds), *France – Allemagne, regards et objets croisés*. Tübingen: Gunther Narr Verlag, p. 15-29
- FONVILLE Robert, 1974: *Désiré Monnier*. Besançon – Paris: Annales littéraires de l'Université de Besançon – Les Belles Lettres
- FRANÇOIS Alexis, 1911: «CR de *Vieilles maisons, vieux papiers*, 4^{ème} série, 1910 par G. Lenotre», in *Annales de la Société J.J. Rousseau*, 1911, t. VII: *Bibliographie de l'année 1910*. Genève: Jullien Éditeur
- GLAIRE Jean-Baptiste (Abbé), WALSH Joseph-Alexis (Vicomte), 1839-1848: «Bourbon-Conti (Amélie-Gabrielle-Stéphanie-Louise de)», in *Encyclopédie catholique: répertoire universel et raisonné des sciences, des lettres, des arts et des métiers, formant une bibliothèque universelle, publiée par la Société de l'encyclopédie catholique sous la direction de M. l'abbé Glaire, de M. le Vte Walsh et d'un comité d'orthodoxie*, t. IV (1842). Paris: Parent-Desbarres, p. 207-208
- von GOETHE Johann Wolfgang, 1802 [1990]: *Die natürliche Tochter. Mit den Memoiren der Stéphanie Louise de Bourbon-Conti und drei Studien von Bernard Böschstein*. Frankfurt am Main: Insel Verlag, 1990
- , 1941 [1991]: *Poésie et vérité: souvenirs de ma vie*. Paris: Aubier, 1991
- , 2006: *Sämtliche Werke 20.1-3 Briefwechsel zwischen Goethe und Zelter in den Jahren 1799 bis 1832*. München: btb Verlag
- von GOETHE Johann Wolfgang, von SCHILLER Johann Friedrich, 1994: *Goethe – Schiller Correspondance*, vol. I-II. Paris: Gallimard
- HASTIER Louis, 1961: *Vieilles histoires, étranges énigmes*, vol. IV. Paris: Fayard
- LE RIDER (éd.), 2001: *Goethe. Écrits autobiographiques 1789-1815*. Paris: Bartillat
- LENOTRE Théodore Gosselin, 1910: *Vieilles maisons, vieux papiers* (4^{ème} série). Paris: Perrin
- LÜGER Heinz-Helmut, GIESSEN Hans W., WEIGEL Bernard (éds), 2012: *Entre la France et l'Allemagne: Michel Bréal, un intellectuel engagé*. Limoges: Lambert-Lucas
- MAGGETTI Daniel, 2009: «Ritter, Eugène», in *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)* (<http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F16003.php>; page consultée le 19.09.2012)
- MARIN Louis, 1978: *Le récit est un piège*. Paris: Minuit
- MARMIER Xavier, 1834: *Études sur Goethe*. Paris: Levrault

-
- , 1842: «Préface», in von Goethe J.W. *Théâtre de Goethe*. Paris: Charpentier, p. i-xii
- MASPERO Gaston, 1916: «Notice sur la vie et les travaux de M. Michel Bréal», in *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1916, vol. LI, N° 6, p. 544-574
- MONNIER Désiré, 1852-1854: «La fille d'un Bourbon-Conti, femme d'un procureur à Lons-le-Saunier», in *Annuaire du Département du Jura, Variétés*. Lons-le-Saunier: Gauthier, p. 258-298 (1852), p. 262-295 (1853), p. 301-348 (1854)
- , 1871: *Souvenirs d'un octogénaire de province*. Lons-le-Saunier: Gauthier
- REINACH Salomon, 1916: «Michel Bréal [avec des lettres de M. Bréal à Salomon Reinach du 12 janvier 1881 au 3 avril 1909]», in *Revue archéologique*, 5^{ème} série, 1916, t. III, p. 139-150
- RESTIF de LA BRETONNE Nicolas-Edme, 1769 [1988]: *La fille naturelle*. Genève – Paris: Slatkine Reprints, 1988
- RITTER Eugène, 1905: *Les quatre dictionnaires français*. Genève: Georg
- ROTH Philip, 2012: «An Open Letter to Wikipedia», in *The New Yorker*, 2012, September 7 (<http://www.newyorker.com/online/blogs/books/2012/09/an-open-letter-to-wikipedia.html>; page consultée le 15.09.2012)
- ROUSSEAU Jean-Jacques, 1762 [1961]: *Émile*. Paris: Garnier, 1961
- , 1965-1998: *Correspondance complète*. Oxford: Voltaire Foundation
- TOUCHARD-LAFOSSE Georges, 1833-1835: «L'illustre cuisinière», in Touchard-Lafosse G. *Les réverbères: chroniques de nuit du vieux et du nouveau Paris (publiées par la comtesse douairière de B***, auteur des «Chroniques de l'Œil-de-bœuf»)*, t. 5. Paris: C. Lachapelle, p. 121-259
- WILLERT Paul Ferdinand, 1899: «CR de *Deux études sur Goethe. Par Michel Bréal*», in *The English Historical Review*, 1899, vol. 14, N° 53 (January 1899), p. 175-176
- [SANS AUTEUR], 1799: «CR de *Mémoires historiques de Stéphanie-Louise De Bourbon-Conti écrits par elle-même Paris 1798*», in *The Critical Review or, Annals of Literature*, 1799, vol. XXV, p. 490-499
- , 1816: «Barruel-Beauvert (Antoine-Joseph, comte de)», in [«rédigé[e] par une société de gens de lettres et de savants»], *Biographie des hommes vivants ou histoire par ordre alphabétique de la vie publique de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs actions ou leurs écrits*, vol. I. Paris: L.G. Michaud, p. 222-223



Michel Bréal (1832-1915)

Le problème de la nature de la *langue* et du *langage* chez les formalistes russes

Irina IVANOVA

Université de Lausanne

Résumé:

Les discussions des formalistes russes au sujet de la nature du langage et de la langue n'attirent pas beaucoup l'attention des historiens des idées linguistiques. Or, cet aspect du formalisme mérite une étude à part. Dans notre article, nous analysons les sources des théories linguistiques des formalistes russes, ainsi que les différentes approches de la langue et du langage qui coexistaient au sein de ce mouvement. Entre autres, cela nous permet d'aborder le problème de leurs interprétations des notions de *fonction* et de *but*.

Mots-clés: langage poétique, langage pratique, formalisme russe, but, fonction, structure, langue, approche fonctionnelle, I. Boduën de Kurtenè (Baudouin de Courtenay), A. Veselovskij, F. de Saussure

Depuis les deux dernières décennies, l'étude du mouvement des formalistes est en plein essor. Leurs conceptions et leurs méthodes d'analyse d'une œuvre artistique sont discutées dans de nombreux articles et thèses. Grâce à ces recherches et publications, même les œuvres de formalistes peu connus sortent de l'oubli. Ainsi, maintenant, nous avons un panorama presque complet de ce mouvement.

Cependant, leur position sur la nature de la langue et du langage demeure toujours en marge des études. Dans les travaux des critiques littéraires, ce problème est abordé en passant, lorsque ces critiques analysent les procédés du «jeu» verbal ou la notion de *forme*¹. On trouve une analyse plus détaillée du langage chez les formalistes dans les études consacrées au langage «transmental» – «zaoum»² et dans les travaux sur la notion de *langage poétique*³. Or, ces mêmes travaux ne mettent pas en relief les positions des formalistes sur la *nature* du langage et de la langue. Cette situation n'est pas étonnante car cette question n'a pas été au premier plan des discussions des formalistes.

Toutefois, nous pensons que cet aspect du mouvement du formalisme mérite une étude à part. Nous trouvons deux raisons pour justifier l'importance de notre sujet.

Premièrement, dans leurs recherches sur les procédés de création d'une œuvre littéraire, tous les formalistes ont dû passer par l'analyse des moyens verbaux. Ainsi, derrière l'analyse d'une œuvre littéraire, on trouve souvent une philosophie du langage qui n'a pas été formulée explicitement, mais qui nécessite d'être révélée.

De plus, il ne faut pas oublier que les linguistes ont participé au mouvement formaliste à égalité avec les critiques littéraires. Il suffira de mentionner les noms de Sergej Bernštejn (1892-1970), Boris Larin (1893-1964), Evgenij Polivanov (1891-1938), Lev Ščerba (1880-1944), Grigorij Vinokur (1896-1947), Lev Jakubinskij (1892-1945) qui, tout en étant des linguistes professionnels, participaient activement aux discussions sur les œuvres littéraires. Pour cette raison, il est étonnant de lire dans la préface de Vjačeslav Ivanov au livre de Roman Jakobson (1896-1982) intitulé *Travaux de poétique [Raboty po poëtike]* que ce dernier fut «le seul linguiste professionnel à avoir travaillé au sein de l'OPOJaZ»⁴. Chez Maksim Šapir, on peut trouver l'idée que l'influence de la linguistique sur l'OPOJaZ fut très superficielle et passagère⁵.

¹ Cf. Ehrlich 1955 et Ėrlix 1996; Depretto-Genty 1991; Aucouturier 1994; Nivat 1995; Šapir 1996; Weinstein 1996; Ivanova 2010.

² Cf. Jaccard 1991.

³ Cf. Leont'ev 1968 et Ivanova 2008.

⁴ Ivanov 1987, p. 13.

⁵ Šapir 1990, p. 258.

Il faut préciser que tous les linguistes mentionnés attribuaient aux termes *langage* et *langue* des contenus différents. Ainsi, leurs différentes conceptions du *langage* et de la *langue* devraient se refléter également dans leur analyse des œuvres littéraires.

Cette différence dans l'interprétation du *langage* et de la *langue*, ainsi que l'opacité dans l'emploi d'autres notions, comme par exemple les notions de *but* et de *fonction*, déterminent la deuxième raison pour analyser la question du langage et de la langue chez les formalistes russes. Nous pensons que l'absence de clarté dans cette question explique l'existence d'affirmations erronées qui attribuent l'invention de ces notions soit à Jakobson, soit à Vinokur⁶.

Il est vrai que nous pouvons trouver les notions de *but* et de *fonction* chez plusieurs membres de ce mouvement. Cependant, il est important d'analyser dans quel sens ces termes ont été utilisés. Souvent, un même terme a été interprété de façon différente non seulement chez différents formalistes, mais parfois, chez un seul et même linguiste et critique littéraire, car le développement du formalisme prit au moins vingt ou trente ans et, en fonction de l'évolution de la position de tel ou tel formaliste, l'interprétation d'un même terme pouvait être soumise à modifications.

Pour toutes ces raisons, nous sommes d'avis qu'il est important d'éclaircir les idées des formalistes sur la nature du langage et de la langue. Cela permettra de restituer le processus de formation de leurs théories, ainsi que de mettre en évidence encore un aspect de la distinction et des variations de leurs conceptions. De plus, cette étude contribuera à rétablir le rôle joué par les linguistes dans le mouvement du formalisme russe.

Le volume limité de cet article ne nous permet pas d'aborder ce problème sous tous ses aspects. Ainsi, nous nous concentrerons sur la question des sources des positions linguistiques des formalistes russes et sur la distinction des différentes approches du langage et de la langue au sein de leur mouvement. En même temps, cela nous permettra d'aborder la question de leurs interprétations de plusieurs notions-clés, comme *fonction* et *but*.

⁶ *Ibid.*, p. 257.

1. LA LANGUE EST UNE MÉMOIRE COLLECTIVE VS LE LANGAGE EST UNE ACTIVITÉ: VIKTOR ŠKLOVSKIJ ET LEV JAKUBINSKIJ

On peut avoir accès à la philosophie du langage des formalistes grâce à leur discussion sur l'opposition entre *langage poétique* et *langage pratique*. Les réflexions sur ce sujet ont été entamées dans des articles de Viktor Šklovskij (1893-1984) et de Lev Jakubinskij (1892-1945).

Šklovskij analyse la spécificité du *langage poétique* dans ses travaux publiés entre 1914 et 1919, autrement dit, dans la période de la formation du mouvement du formalisme, période que Viktor Ėrlix appelle «les années du combat et de la polémique»⁷. Šklovskij consacre à ce problème les quatre travaux suivants: *La résurrection du mot* [*Voskrešenie slova*] (1914)⁸, «Sur la poésie et le langage transmental» [*O poèzii i zaumnom jazzyke*] (1916)⁹, «L'art comme procédé» [*Iskusstvo kak priem*] (1917)¹⁰, «Potebnja» (1919)¹¹.

Sans mettre à part la question du statut linguistique du *langage poétique*, Šklovskij l'analyse en relation avec un problème plus général, à savoir le problème de la nature artistique, créative d'une œuvre (par rapport à une œuvre verbale, c'est le problème de la «littéralité»). Tout en distinguant la théorie d'Aleksandr Potebnja (1835-1891) qui avait mis à la base de la créativité verbale la notion de *caractère imagé* [*obraznost'*], Šklovskij définit la nature artistique d'une œuvre comme un résultat de notre perception, c'est-à-dire qu'il se base sur une catégorie psychologique. Dans «L'art comme procédé», il affirme que ce caractère artistique d'une œuvre est produit par certains procédés particuliers, qui ont pour but de provoquer la perception de cette œuvre en tant qu'œuvre d'art. Sans rejeter complètement l'idée du «caractère imagé» de Potebnja, Šklovskij considère que c'est un moyen parmi d'autres pour créer cette perceptibilité d'une œuvre artistique. Selon Šklovskij, les images restent inchangeables, et ce sont les procédés d'arrangement du matériau verbal qui changent.

Le *langage poétique* (pris dans son sens très large, comme langage des toutes les œuvres littéraires) joue dans ce processus un rôle principal. Pour cette raison, il doit être orienté vers le perfectionnement de notre perception, pour briser l'automatisme de nos habitudes, de la reconnaissance [*uznavanie*]. Et c'est la forme qui joue le rôle principal dans ce processus de la perception.

Pour former le *langage poétique*, il faut rendre sa forme difficile. C'est le moyen essentiel de la création de ce langage, car sa forme doit

⁷ Ėrlix 1996, p. 69.

⁸ Šklovskij 1914.

⁹ Šklovskij 1916.

¹⁰ Šklovskij 1917.

¹¹ Šklovskij 1919.

être «palpable», «sensible», pour alourdir la perception et augmenter sa difficulté et sa durée. Pour cette raison, Šklovskij insiste sur le fait que le *langage poétique* est un langage-construction, c'est un langage compliqué et entravant. Il précise que le *langage poétique* diffère fortement du *langage pratique* par la présence de ses propres lois et par le but intentionnel qui consiste à créer les difficultés de la forme pour sortir de la perception automatique. Cette notion de *but intentionnel* qui vise la création d'une œuvre artistique joue un rôle important, car elle détermine, en large partie, le choix et l'organisation des procédés. Si le langage poétique est formé expressément pour entraver la perception par la phonétique et le lexique, la prose est une parole quotidienne, qui possède un caractère facile, économique et automatique.

Šklovskij mentionne la poésie de Velimir Xlebnikov (1895-1922) comme exemple d'un nouveau *langage poétique* créé expressément.

Cependant, en analysant ce *langage poétique* de Xlebnikov, son «langage transmental» construit, Šklovskij cherche à trouver les mêmes phénomènes dans le langage des sectaires et dans le langage des enfants. Il montre que l'expression des émotions par ce langage des sons [zvukoreč'] privé de sens ne constitue pas la spécificité de la créativité poétique seule, mais est un phénomène linguistique général¹². Néanmoins, à la question du statut de ce langage des sons, Šklovskij donne une réponse dilatoire, en notant que cela «dépend de la définition que nous donnons à la notion de mot»¹³. Il précise:

«[...] on ne peut considérer ni la poésie comme un phénomène du langage [jazyk], ni le langage [jazyk] comme un phénomène de la poésie. [...] L'histoire de la littérature est constituée de faits que les poètes canonisent, et ils introduisent en littérature les formes nouvelles qui avaient déjà existé dans la pensée langagière poétique commune»¹⁴.

Ce qui importe pour Šklovskij, c'est le fait que le *langage poétique* soit une construction. En mettant, donc, au premier rang l'aspect formel de la langue, il attache la créativité verbale à la transformation de la forme du mot et à la construction.

Ainsi, dans sa conception du langage poétique, Šklovskij est influencé aussi bien par la théorie de Potebnja (l'idée du «caractère imagé» dans le langage poétique), que par les idées d'Aleksandr Veselovskij (1838-1906), par sa théorie de la «pétrification» du mot (dans les termes de Šklovskij, le mot «meurt»¹⁵) et l'idée de la transmission de la langue d'une génération à l'autre. On peut dire que Šklovskij ne formule pas une théorie linguistique mais utilise les idées de Potebnja et de Veselovskij

¹² Šklovskij 1917.

¹³ *Ibid.*, p. 13.

¹⁴ *Ibid.*, p. 14.

¹⁵ Šklovskij 1914, p. 3.

dans ses propres recherches consacrées au statut particulier du langage poétique. En même temps, pour prouver que le *langage poétique* et le *langage pratique* possèdent leurs propres lois, il se tourne, entre autres, vers les travaux de ses contemporains, Jakubinskij et Polivanov, qui sont les élèves d'Ivan Boduën de Kurtenè (Baudouin de Courtenay [1845-1929]). Pour cette raison, la conception linguistique de Šklovskij est contradictoire; elle se caractérise par un certain éclectisme. D'une part, il garde l'idée de Veselovskij sur la langue comme «mémoire collective», d'autre part, il accepte la possibilité de créer une langue particulière qui est le *langage poétique*.

À partir de 1919, Šklovskij concentre son analyse sur la construction des œuvres prosaïques et n'ajoute pas de nouvelles remarques au sujet des spécificités du *langage poétique*.

Parmi les linguistes qui s'intéressèrent à la spécificité du langage poétique et qui discutèrent avec Šklovskij, il faut mentionner Jakubinskij, qui était l'un des fondateurs de l'OPOJaZ. On peut dire que les travaux de Šklovskij et de Jakubinskij se trouvent dans une relation dialogique, car ils furent publiés dans les mêmes recueils poétiques et, souvent, une idée exprimée dans l'article de l'un fut développée dans l'article de l'autre, et *vice versa*.

Jakubinskij développe l'analyse du *langage poétique* dans ses cinq articles publiés entre 1916 et 1923. Dans son premier article, intitulé «Sur les sons du langage versifié» [*O zvukax stixotvornogo jazyka*]¹⁶, Jakubinskij place l'opposition entre le *langage pratique* et le *langage poétique* sur une base psycho-physiologique. En développant les idées de Baudouin de Courtenay, il déclare que le langage est une activité. Conformément à cette idée, Jakubinskij précise qu'il faut opposer la *pensée langagière pratique* à la *pensée langagière poétique*. Et c'est le principe du but et le principe de l'attention qui doivent être mis à la base de cette distinction. Le *langage pratique* est utilisé dans le but de la communication. L'attention est concentrée sur l'aspect sémantique, tandis que l'aspect sonore n'a pas une grande importance. Par contre, dans le *langage poétique*, un locuteur concentre son attention sur les phénomènes verbaux (dans les termes de Jakubinskij, sur les *représentations langagières*) et on trouve le «ressentissement» conscient des sons et du rythme. De plus, Jakubinskij précise qu'à l'intérieur du *langage poétique* il faut reconnaître un *langage versifié* comme sa variante particulière.

Ainsi, cet article témoigne de l'intérêt de Jakubinskij pour la recherche de la base objective de la confrontation du *langage poétique* avec le *langage pratique*. En tant que linguiste, il argumente en faveur de la base psycho-physiologique et avec cette approche marque une rupture avec les traditions linguistiques de Potebnja et de Veselovskij. De plus, il applique la notion de *but* à l'analyse du langage.

¹⁶ Jakubinskij 1916.

Ce premier article de Jakubinskij fut bien reçu par les formalistes russes et trouva un écho dans leurs travaux. Osip Brik (1888-1945), Viktor Šklovskij, Jurij Tynjanov (1894-1943), Viktor Žirmunskij (1891-1971) et Roman Jakobson, tous ces critiques littéraires se sont référés à lui et ont cherché chez lui des arguments scientifiquement justifiés pour leur analyse.

Les deux articles suivants de Jakubinskij publiés en 1917 (intitulés «La réalisation de l'uniformité sonore dans les œuvres de Lermontov» [*Osuščestvlenije zvukovogo edinoobrazija v tvorčestve Lermontova*]¹⁷ et «L'accumulation des mêmes liquides dans le langage pratique et dans le langage poétique» [*Skoplenie odinakovyx plavnyx v praktičeskom i poëtičeskom jazyke*]¹⁸) développent l'analyse des différences entre le *langage poétique* et le *langage pratique* et présentent de multiples exemples qui illustrent la différence dans leur organisation phonétique. Cependant, Jakubinskij introduit ici des critères nouveaux. Il s'appuie sur la notion de *liberté de choix* qu'il oppose à la notion d'*automatisme*. Il indique que le *langage versifié* est marqué par des difficultés qui attirent l'attention de l'interlocuteur sur l'aspect sonore. Au contraire, le *langage pratique* est automatique et ne présente pas de difficultés sonores. On voit que c'est la même idée qu'on trouve dans les articles de Šklovskij.

Dans les années 1918-1921, Jakubinskij continue à explorer les particularités du *langage poétique*. En 1919, il publie l'article «Sur la combinaison de glossèmes dans le langage poétique» [*O poëtičeskom glossemosočetanii*]¹⁹ dans lequel il passe de l'étude du côté sonore des mots à l'analyse des combinaisons de mots et des procédés de leur construction. En analysant des exemples tirés aussi bien de la prose de Lev Tolstoï que des situations de la vie quotidienne, Jakubinskij découvre que différents procédés de créativité poétique peuvent se produire dans le *langage pratique*. Il montre que leurs auteurs créent intentionnellement ces combinaisons de glossèmes pour attirer l'attention des interlocuteurs. Ce constat de Jakubinskij l'amène aux conclusions suivantes: premièrement, la créativité verbale poétique peut concerner toutes les sortes du matériau linguistique et deuxièmement, elle peut se manifester dans le langage pratique. Ainsi, tout dépend de l'usage, du fonctionnement des phénomènes verbaux dans la parole.

On voit que Jakubinskij développe l'idée de l'absence d'homogénéité dans l'opposition *langage poétique* / *langage pratique*. En insistant sur la présence de la créativité verbale dans le *langage pratique*, il s'éloigne aussi bien de ses propres idées initiales que de la position de Šklovskij.

¹⁷ Jakubinskij 1917a.

¹⁸ Jakubinskij 1917b.

¹⁹ Jakubinskij 1919 [1986].

Une autre idée théorique de Jakubinskij mérite notre attention. Elle concerne son approche de la notion de *but*: il découvre que le but possède un caractère complexe. Tandis que Šklovskij n'appliquait la notion de *but* qu'à la création artistique, c'est-à-dire au *langage poétique*, Jakubinskij distingue d'un côté un but en soi [*samocel'*] qui est propre aux activités humaines orientées vers soi-même (*la créativité verbale poétique*), et de l'autre côté, un but pratique particulier qui est propre aux activités orientées vers d'autres buts (*le langage pratique*) et dépendant des circonstances.

L'idée de but de Jakubinskij se croise parfaitement, à notre avis, avec l'idée de Baudouin de Courtenay selon laquelle chaque individu maîtrise plusieurs «langages» qu'il peut utiliser en fonction de son état d'esprit, de son âge, de son entourage, de la période de la journée, etc. Nous pensons que c'est cette voie, qui conduisit Jakubinskij à l'approche fonctionnelle et à l'analyse de la nature complexe du *langage pratique*, qu'il suivit plus tard, en 1923, dans son article «Sur la parole dialogale» [*O dialogičeskoj reči*]²⁰.

Ainsi, dans ces quatre articles de Jakubinskij, publiés entre 1916 et 1919, on peut découvrir le fil de ses réflexions, aussi bien sur les spécificités des *langages pratique* et *poétique*, que sur les rapports entre le but de l'activité langagière, la forme linguistique et la situation. On voit comment son analyse des faits langagiers déplace son intérêt du *langage poétique* vers le *langage pratique* et comment la question du fonctionnement prend une place importante dans ses recherches.

On peut voir aussi que Jakubinskij montre le prestige du *langage pratique*, en indiquant la présence de la créativité verbale dans ce dernier. Cette position éloigne Jakubinskij des autres formalistes tels que Šklovskij, Tynjanov et Jakobson, qui privilégiaient le *langage poétique* dans leurs recherches.

Le cinquième et dernier article de Jakubinskij dans lequel il aborde le problème du *langage poétique* est son compte rendu du livre de Žirmunskij *La composition des poèmes lyriques* [*Kompozicija liričeskix stixotvorenij*] (1921)²¹. À notre avis, ce compte rendu marque une nouvelle étape dans l'évolution de la conception du langage de Jakubinskij.

²⁰ Jakubinskij 1923.

²¹ Žirmunskij 1921; Jakubinskij 1922 [1986].

2. LES VARIANTES FONCTIONNELLES DE LA LANGUE: VIKTOR ŽIRMUNSKIJ ET LEV JAKUBINSKIJ

En 1919-1921, Žirmunskij commence à prendre part à la discussion sur les spécificités du *langage poétique* et du *langage pratique*. Dans ses travaux de cette époque, consacrés à l'analyse d'œuvres littéraires et à l'élaboration d'une méthode générale, il développe l'idée de l'opposition entre ces deux variantes de la langue en termes de leurs *fonctions*²².

En se référant à la même conception de Baudouin de Courtenay que Jakubinskij, Žirmunskij va plus loin et montre qu'une langue peut avoir plusieurs variantes fonctionnelles. En s'appuyant sur le principe de but comme principe déterminant le choix des mots et de leurs combinaisons, Žirmunskij distingue les variantes suivantes: *langage pratique*, *langage scientifique* (proche du langage pratique), *langage émotionnel* (discours d'un orateur) et *langage poétique*. Il constate que dans le *langage parlé quotidien* toutes ces variantes coexistent, alors que dans l'histoire de la langue elles se combattent.

Ainsi, dans la conception de Žirmunskij, la notion de *but* est liée à la notion de *fonction* et à l'organisation lexico-grammaticale de l'énoncé. Selon lui, la fonction est l'usage intentionnel de la langue qui détermine également la composition d'un énoncé. Jakubinskij reprend cette idée dans son article «Sur la parole dialogale».

Cependant, il existe une différence importante entre les approches de Žirmunskij et de Jakubinskij dans l'interprétation de la notion de *langue*. Alors que pour Žirmunskij la langue et les «masses verbales» [*slovesnye massy*] utilisées par le locuteur lui sont déjà données, pour Jakubinskij elles se créent au moment de la production d'énoncés. Jakubinskij souligne cette différence importante entre sa conception et celle de Žirmunskij dans son compte rendu de 1922 du livre de Žirmunskij *La composition des poèmes lyriques*. Il insiste particulièrement sur le fait que le matériau verbal en question est une *création*, ce qui le distingue de Žirmunskij et des formalistes de Moscou pour qui il existe des «masses verbales» constituant le «matériau verbal» acquis dans l'enfance.

Jakubinskij critique cette interprétation de la langue comme matériau verbal qui existe indépendamment du locuteur. Selon sa conception (dans laquelle il suit Baudouin de Courtenay), la langue en général n'existe pas. Dans chaque situation donnée, le matériau verbal est produit différemment en fonction des objectifs du locuteur. Pour cette raison, Jakubinskij introduit une précision terminologique importante: il distingue le matériau verbal poétique [*poètičeskij rečevoj material*] et celui de la conversation [*razgovornyj rečevoj material*]²³.

²² Cf., par exemple, Žirmunskij 1919 et 1921 [1977].

²³ Jakubinskij 1922 [1986, p. 197].

La critique de la conception de Žirmunskij conduit Jakubinskij à l'idée de la «diversité des activités langagières» [*mnogoobrazie rečevyx dejatel'nostej*]²⁴, liée à la diversité du matériau linguistique. Les formes des activités langagières sont déterminées aussi bien par le facteur psychophysologique que par le but ou l'intention. Selon Jakubinskij, la diversité des activités langagières offre de nouvelles perspectives aux linguistes grâce à l'analyse des rapports entre les activités langagières et le matériau verbal mis en place au cours de ces activités.

Ainsi, on voit qu'au début des années 1920, dans le cadre de l'OPOJaZ, différentes conceptions de la langue et du langage coexistaient et interagissaient. Les idées de Potebnja, de Veselovskij et de Baudouin de Courtenay analysées, critiquées et appliquées servaient de base pour le développement des conceptions du *langage poétique* et du *langage pratique* chez les formalistes. Les réflexions et les discussions sur cette opposition conduisirent Žirmunskij et Jakubinskij vers l'idée de l'étude de la diversité fonctionnelle de la langue.

3. LA LANGUE EST UN SYSTÈME:

GRIGORIJ VINOKUR ET JURIJ TYNJANOV

Au début des années 1920, les formalistes russes, aussi bien ceux de Petrograd que ceux de Moscou, découvrirent le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure.

Certaines de ses idées, par exemple l'idée de la distinction des approches synchronique et diachronique, n'étaient pas nouvelles pour les élèves de Baudouin de Courtenay, puisque cette distinction avait déjà été faite dans leurs travaux (par exemple dans les travaux de Ščerba sur le dialecte sorabe et sur le système des phonèmes en russe). On peut dire que le terrain pour la réception en Russie des idées de Saussure avait été préparé en grande partie par la conception de Baudouin de Courtenay. Mais ce qui, à notre avis, fut nouveau et eut une grande influence sur la philosophie du formalisme russe, c'est l'interprétation de la notion de *système* par Saussure et son opposition du social et de l'individuel dans la langue.

Dans le Cercle linguistique de Moscou, la conception de Saussure eut une grande influence sur Vinokur qui y trouva une résolution de la contradiction entre l'empirisme des langages individuels et le caractère social de la langue en général. Vinokur affirmait qu'il existait un complexe de règles qui déterminent notre processus de parole, mais que ces règles, à leur tour, sont déterminées par ce même processus. Autrement dit, la langue elle-même est une norme à laquelle sont soumises toutes les autres manifestations de la parole.

²⁴ *Ibid.*, p. 196.

En analysant l'opposition saussurienne entre la langue et le processus de parole, Vinokur trouva dans ce dernier non seulement le côté externe – l'articulation, mais aussi «les combinaisons qui aident un locuteur à utiliser les normes verbales pour exprimer son idée personnelle»²⁵. Ainsi, Vinokur considéra la langue comme une sur-construction volontaire au-dessus d'un système de signes verbaux qui nous sont déjà donnés à l'avance²⁶.

En reliant le processus de parole, c'est-à-dire, l'individuel, à la notion de *but*, Vinokur écrit qu'«une construction stylistique est une construction intentionnelle, se conformant au but, et, par conséquent, les différents types de ces constructions peuvent se distinguer en fonction du but, de l'intention attribuée à chaque construction donnée»²⁷.

Ainsi, pour lui, le but est lié non à l'intention psychologique d'un locuteur, comme chez Jakubinskij et Žirmunskij, mais à une structure, c'est-à-dire, à la composition des éléments verbaux qui constituent un énoncé.

Cette idée détermina aussi son interprétation du *langage poétique* en tant que tendance spécifique poétique qui se réduit jusqu'au démontage de la structure de la langue en ses éléments qui, ensuite, se construisent de nouveau et de façon différente du schéma linguistique donné. Autrement dit, la créativité poétique est un travail avec le mot qui déjà n'est pas un signe, mais un objet possédant sa propre construction. Les éléments de cette construction sont recomptés et regroupés dans chaque énoncé poétique nouveau.

Ainsi, pour Vinokur, l'usage d'un mot dans une œuvre poétique est déterminé par un devoir particulier qui interprète un mot comme un objet et non pas comme une forme. Pour lui, c'est ici que se trouve la différence entre la poétique et les autres phénomènes stylistiques. C'est pour cette raison qu'il critique ceux qui font une distinction de principe entre le mot poétique et le mot pratique. Quant à lui, il considère que «le mot poétique est le même mot pratique»²⁸, mais présenté avec «une autre sauce»²⁹.

Par cette voie, Vinokur s'approche de la question des distinctions fonctionnelles dans la langue. Lui, comme Žirmunskij, s'appuie sur la notion de *fonction*, mais il modifie les accents. Vinokur définit la fonction non comme un usage intentionnel de la langue en général, mais comme une destination, une orientation du mot:

«Si la fonction communicative donne la possibilité de la communication sociale par le truchement du mot, la fonction poétique présente à un récepteur la structure même du mot, montre les éléments qui la constituent, enrichit sa

²⁵ Vinokur 1923 [1990, p. 24].

²⁶ *Ibid.*, p. 26.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibid.*, p. 28.

²⁹ *Ibid.*

conscience par la connaissance sur le nouvel objet qui est le mot. La fonction poétique nous raconte par le truchement du mot ce qu'est le mot lui-même, alors que par le truchement des autres fonctions du mot, nous reconnaissons toujours des autres objets qui se différencient du mot par leur existence: d'autres fonctions nous racontent par le truchement du mot quelque chose d'autre»³⁰.

En effet, le mot, «en acquérant la fonction poétique, ne perd pas ses autres fonctions, la fonction communicative y compris; ses fonctions se couvrent d'un nouvel élément constructif»³¹.

Avec une telle interprétation de la fonction poétique, Vinokur arrive à la même conclusion que Jakubinskij, à savoir que les moments poétiques sont propres non seulement aux œuvres littéraires, mais peuvent aussi exister dans la parole pratique quotidienne.

Ainsi, l'introduction en Russie de la philosophie du langage de Saussure conduisit les membres du Cercle linguistique de Moscou à repenser les rapports entre le *langage poétique* et le *langage pratique* sur une autre base théorique, en mettant au premier plan le principe de structure. On peut le voir comme un passage de l'interprétation psycho-physiologique de la nature du langage vers une interprétation proprement linguistique.

Outre la position de Vinokur, les idées de Saussure exercèrent une grande influence sur la conception de Tynjanov. Bien que les réflexions de Tynjanov concernent en large partie la méthodologie d'analyse d'une œuvre littéraire, c'est sa conception de la structure qui fut développée dans la linguistique structurale.

En réfléchissant sur les possibilités d'appliquer les idées de Saussure à l'analyse d'une œuvre littéraire, Tynjanov arrive à l'hypothèse que la langue existe non comme un système uni, mais comme un ensemble de relations de plusieurs systèmes: les constructions langagières.

En admettant qu'en cours d'analyse on peut utiliser une certaine abstraction comme une hypothèse de travail, il montre que tous les éléments d'une construction se trouvent dans des rapports corrélatifs et interactionnels.

En conformité avec cette hypothèse, Tynjanov propose une autre interprétation de la notion de *fonction*. Voici ce qu'il écrit: «J'appelle fonction constructive d'un élément la corrélation de chaque élément d'une œuvre littéraire en tant que système avec d'autres éléments et, ensuite, avec un système constituant un tout»³².

Ainsi, selon lui, la fonction désigne le rôle constructif de chaque élément d'un système par rapport à ses autres éléments.

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*

³² Tynjanov 1927 [1985, p. 33].

En conséquence de ses réflexions, Tynjanov propose une nouvelle interprétation de la langue – la langue comme système de constructions – et développe cette conception en introduisant de nouvelles notions, comme celles de *dominante* ou d'*orientation*, et en modifiant l'interprétation de la notion de *fonction*. Tynjanov exprima ses idées dans une série d'articles publiés entre 1924 et 1927, et plus particulièrement dans son article «Les problèmes de l'étude de la littérature et de la langue» [*Problemy izučenija literatury i jazyka*], écrit en collaboration avec Jakobson³³.

Ainsi, l'extension de la philosophie du langage de Saussure en Russie conduisit les formalistes russes vers une nouvelle interprétation des rapports entre le *langage poétique* et le *langage pratique*, ainsi que vers l'usage des notions de *système*, d'*élément constructif*, de *dominante* et de *fonction* qui furent mises à la base de l'approche structurale.

CONCLUSION

Cette analyse des discussions des formalistes russes sur la nature de la *langue* et du *langage* nous permet d'arriver aux conclusions suivantes.

Premièrement, bien que les conceptions linguistiques n'aient pas constitué une composante importante de la théorie des formalistes russes, on peut souvent trouver derrière leurs discussions littéraires des différences dans leurs interprétations de la nature du *langage*, ainsi que de la *langue*. On voit que les formalistes s'appuyaient non seulement sur la conception linguistique de Potebnja, mais aussi sur les théories de Veselovskij, de Baudouin de Courtenay et de Saussure. Cette hétérogénéité stimula les débats et engendra la formation de deux approches différentes qui devinrent par la suite très importantes: l'approche fonctionnelle et l'approche structurale.

Deuxièmement, les formalistes de l'OPOJaZ, en s'appuyant sur la théorie de Baudouin de Courtenay et sur la notion de *langage* comme une activité, contribuèrent à la constitution de l'approche fonctionnelle. L'approche structurale fut élaborée aussi bien par les formalistes de Moscou, que par les membres de l'OPOJaZ. C'est l'introduction de la théorie de Saussure qui donna une impulsion à l'élaboration de cette approche et à son application à l'analyse des œuvres littéraires.

Troisièmement, notre analyse a montré que l'interprétation des termes peut être très variée même au sein d'un même mouvement linguistique et littéraire. Les termes-clés de *fonction* et de *but*, introduits dans la linguistique russe par Jakubinskij, eurent des contenus très différents et furent utilisés aussi bien dans l'approche fonctionnelle, que dans

³³ Tynjanov, Jakobson 1928 [1977].

l'approche structurale. Cet exemple montre la nécessité et l'importance de l'analyse épistémologique même au niveau de la terminologie.

© Irina Ivanova

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUCOUTURIER Michel, 1994: *Le formalisme russe*. Paris: P.U.F.
- DEPRETTO-GENTY Catherine, 1991: «Préface», in Tynianov Iou. *Formalisme et histoire littéraire*. Lausanne: L'Âge d'homme, p. 9-40
- EHRLICH Victor, 1955: *Russian Formalism: History and Doctrine*. The Hague: Mouton
- ÈRLIX Viktor, 1996: *Russkij formalizm: istorija i teorija*. Sankt-Peterburg: Akademičeskij proekt [Formalisme russe: histoire et théorie] [traduction russe d'Ehrlich 1955]
- IVANOV Vjačeslav Vsevolodovič, 1987: «Poëtika Romana Jakobsona», in Jakobson R. *Raboty po poëtike*. Moskva: Progress, p. 5-52 [La poétique de Roman Jakobson]
- IVANOVA Irina, 2008: «Ot fonetiki poëtičeskogo jazyka k dialogu (razvitie lingvističeskoj koncepcii L'va Jakubinskogo)», in Sériot P. (éd.), *Contributions suisses au XIVe congrès mondial des slavistes à Ohrid, août 2008*. Bern et al.: Peter Lang, p. 89-108 [De la phonétique du langage poétique au dialogue (le développement de la conception linguistique de Lev Jakubinskij)]
- , 2010: «Vopros o suščnosti jazyka u russkix formalistov», in Vel'mezova E., Dobricyn A. (éds), *Porjadok xaosa – xaos porjadka. Sbornik statej v čest' Leonida Gellera / Dobritsyn A., Velmezoza E. (éds), L'ordre du chaos – le chaos de l'ordre. Hommages à Leonid Heller*. Bern et al.: Peter Lang, p. 235-250 [La question de la nature de la langue / du langage chez les formalistes russes]
- JACCARD Jean-Philippe, 1991: *Daniil Harms et la fin de l'avant-garde russe*. Bern et al.: Peter Lang
- JAKUBINSKIJ Lev Petrovič, 1916: «O zvukax stixotvornogo jazyka», in [sans éd.], *Sborniki po teorii poëtičeskogo jazyka*, vol. 1. Petrograd: [sans édition], p. 16-30 [Sur les sons du langage versifié]
- , 1917a: «Osuščestvlenie zvukovogo edinoobrazija v tvorčestve Lermontova», in [sans éd.], *Sborniki po teorii poëtičeskogo jazyka*, vol. 2. Petrograd: [sans édition], p. 63-70 [La réalisation de l'uniformité sonore dans les œuvres de Lermontov]
- , 1917b: «Skoplenie odinakovyx plavnyx v praktičeskom i poëtičeskom jazyke», in [sans éd.], *Sborniki po teorii poëtičeskogo jazyka*, vol. 2.

- Petrograd: [sans édition], p. 15-23 [L'accumulation des mêmes liquides dans le langage pratique et dans le langage poétique]
- , 1919 [1986]: «O poètičeskom glossemosočetanii», in Jakubinskij 1986, p. 189-194 [Sur la combinaison de glossèmes dans le langage poétique]
- , 1922 [1986]: «Po povodu knigi V. Žirmunskogo “Kompozicija liričeskix stixotvorenij”», in Jakubinskij 1986, p. 196-199 [Au sujet du livre de V. Žirmunskij *La composition des poèmes lyriques*]
- , 1923: «O dialogičeskoj reči», in *Russkaja reč'*, 1923, № 1, p. 96-194 [Sur la parole dialogale]
- , 1986: *Izbrannye raboty. Jazyk i ego funkcionirovanie*. Moskva: Nauka [Œuvres choisies. La langue et son fonctionnement]
- LEONT'EV Aleksej Aleksevič, 1968: «Issledovanija poètičeskoj reči», in Filin F.P. (éd.), *Teoretičeskie problemy sovetskogo jazykoznanija*. Moskva: Nauka, p. 143-151 [Les études du langage poétique]
- NIVAT Georges, 1995: «Le formalisme russe», in *Encyclopædia Universalis*, 4^{ème} édition. [Paris]: Encyclopædia Universalis, vol. 9, p. 711
- ŠAPIR Maksim Il'ič, 1990: «Komentarii», in Vinokur 1990, p. 255-404 [Commentaires]
- , 1996: «Vstupitel'nyje zametki i primečanija k stat'e R.O. Jakobson. Moskovskij lingvističeskij kružok», in *Philologica*, 1996, vol. 3, № 5/7, p. 361-380 [Notes introductives et remarques pour l'article: R.O. Jakobson. Cercle linguistique de Moscou]
- ŠKLOVSKIJ Viktor Borisovič, 1914: *Voskrešenie slova*. Sankt-Peterburg: Tipografija Z. Sokolinskago [La résurrection du mot]
- , 1916: «O poèzii i zaumnom jazyke», in [sans éd.], *Sborniki po teorii poètičeskogo jazyka*, vol. 1. Petrograd: [sans édition], p. 1-15 [Sur la poésie et le langage transmental]
- , 1917: «Iskusstvo kak priem», in [sans éd.], *Sborniki po teorii poètičeskogo jazyka*, vol. 2. Petrograd: [sans édition], p. 3-15 [L'art comme procédé]
- , 1919: «Potebnja», in [sans éd.], *Poètika (sbornik po teorii poètičeskogo jazyka)*. Petrograd: 18-aja Gosudarstvennaja Tipografija. Leštukov, 13, p. 3-6
- TYNJANOV Jurij Nikolaevič, 1927 [1985]: «O literaturnoj èvolucii», in Tynjanov Ju.N. *Arxaisty i novatory*. Leningrad: Priboj, p. 30-48 [Sur l'évolution littéraire] [éd. fac-similé Michigan: Ardis Publishers, 1985]
- TYNJANOV Jurij Nikolaevič, JAKOBSON Roman Osipovič, 1928 [1977]: «Problemy izučeniya literatury i jazyka», in Tynjanov Ju.N. *Poètika. Istorija literatury. Kino*. Moskva: Nauka, 1977, p. 282-283 [Problèmes de l'étude de la littérature et de la langue]
- VINOKUR Grigorij Osipovič, 1923 [1990]: «Poètika, lingvistika, sociologija», in Vinokur 1990, p. 22-31 [Poétique, linguistique, sociologie]

-
- , 1990: *Filologičeskie issledovanija. Lingvistika i poëtika*. Moskva: Nauka [Études philologiques. Linguistique et poétique]
- WEINSTEIN Mark, 1996: *Tynianov ou la poétique de la relativité*. Saint-Denis: Presses universitaires de Vincennes
- ŽIRMUNSKIJ Viktor Maksimovič, 1919: «Vokrug “poëtiki” OPOJaZA», in [sans éd.], *Poëtika (sbornik po teorii poëtičeskogo jazyka)*. Petrograd: 18-aja Gosudarstvennaja Tipografija. Leštukov, 13 (www.opojaz.ru/zhirmunsky/vorkug.html; page consultée le 13.03.2010) [Autour de la «poétique» de l'OPOJaZ]
- , 1921: *Kompozicija liričeskix stixotvorenij*. [Petrograd]: OPOJaZ [La composition des poèmes lyriques]
- , 1921 [1977]: «Zadači poëtiki», in Žirmunskij V.M. *Teorija literatury. Poëtika. Stilistika*. Leningrad: Nauka, 1977, p. 15-56 [Les tâches de la poétique]

Language and poetics of space: political aspects of the sublime in Nikolaj Karamzin's texts

Julija SNEŽKO

Vilnius University

Abstract:

The sublime in Nikolaj Karamzin's texts was regarded by most scientists mainly from an aesthetical point of view. However, this article shows the relation between the sublime and the political dimension in Karamzin's short texts. The sublime is understood in the sense of the aesthetics of Edmund Burke but also refers to the tradition of the «imperial sublime» in Russian poetry conceptualized by Harsha Ram. Karamzin's odes relate to this tradition. The problematic of the sublime in Karamzin's writings is regarded in relation to the poetics of space, interrelations of subjects (countries), language and time. Specific attention is paid to its links with the Russian Empire. The article argues that the sublime concerns not only landscapes, but is connected with ideas about government, history and tradition. It demonstrates that the sublime in Karamzin's texts has both positive and negative potential that is expressed on various levels, including nature, time, government and acting on the political stage.

Key words: the sublime, language, politics, poetics of space, nature, Russia, Empire, nation, subject, power, time, history, N. Karamzin

The category of the sublime in Nikolaj Karamzin's texts has already been an object of interest for scientists, preeminently, from the aesthetical point of view and concerning his literary landscapes¹. However, this article aims to show the sublime is also related to a political dimension, that is, the category of the sublime is present in his ideas about government, history, time, language or the actors (countries) on the political stage. The presence (or absence, which is also meaningful) of the sublime in the depictions of landscapes is related to subject-power relations. What is more, the sublime may have a positive or negative potential. Thus, in this article the problematics of the sublime in Karamzin's writings will be regarded in relation to the poetics of space, interrelations of subjects (countries) and time, which, finally, is related to the «national» question, or more exactly, to «imagining» some aspects of the Russian nation that are very intimately connected to the Empire. This link with the Empire will be specifically accentuated. The article will focus on Karamzin's short opuses: the odes, *Historical Eulogy to Catherine II* [*Istoričeskoe poxval'noe slovo Ekaterine II*] (1801) and small prosaic works, – leaving aside the *History of the Russian State* [*Istorija gosudarstva Rossijskogo*] (1816-1826) and touching only one aspect in the *Letters of a Russian Traveler*.

The sublime and its role in imagining the nation in one way or another overlaps with the question of language. Thus, Karamzin's literary language in the first half of the 19th century was at the centre of discussions of its «cosmopolitan» vs «national» nature. The šiškovists who put the sign of equality between the national and the Church Slavonic blamed Karamzin's language for not being national, though later it was his «cosmopolitan» language that was perceived as the national language². Con-

¹ Even though she does not problematize the category, Natal'ja Kočetkova connects it with the emergence of pre-romantic aesthetics in Russian literature, which is expressed in literary landscapes in Ossian or Jung like style with such aspects as «wild cliffs, violent streams» (Kočetkova 1986, p. 89), etc. As an example of a non-idyllic landscape she comments Karamzin's episode from the *Letters of a Russian Traveler* [*Pis'ma russkogo putešestvennika*] (1791-1792) about Grindelwald Glacier (*ibid.*, p. 90). Vadim Vacuro analyzes the depiction of nature and plot peculiarities in Karamzin's *Island of the Bornholm* [*Ostrov Borngol'm*] (1793) and traces its links with European «gothic literature» or the novel of «mysteries and horrors» that, in turn, was influenced by Burke's aesthetics and his concept of the sublime where «suffering and its premonition – fear and horror are the stimulus and source of aesthetic feeling» (Vacuro 1969, p. 193). The sublime is problematized by Vladimir Bilenkin, who explores «Karamzin's relation to the aesthetics of the sublime by investigating its application to literary landscape in his *Letters of a Russian Traveler*» (Bilenkin 1998, p. 606). He states closeness of the sublime in depiction of some natural scenes in Switzerland (for example, Wengernalp mountain scene) to Kant's conception of the sublime noting the triumph of human reason and of «transcendental self» (*ibid.*, p. 613). However Andreas Schönle doesn't agree with this interpretation stating, on the contrary, that in the interpreted passage the traveler doesn't «reach autonomy», but fully submits himself to the power of impressions and, what is more, the sublime here is underpinned with religious overtones, which brings it closer to Burke and not to Kant (Schönle 2007, p. 230).

² Lotman, Uspenskij 1997, p. 541-564 et Uspenskij 1985, p. 3-70.

tributing to this discussion was Karamzin's refusal or neutrallisation of the hierarchy of the three styles and by the same token – of the opposition of the high and the low³. In particular, in his poetry Karamzin abandons the high «soaring» style⁴ that is sublime by its nature. Regarding Karamzin's sentimental prose, the fact that all characters use the same neutral middle style language is interpreted by Jean Breuillard not only as a linguistic matter. He makes an observation that behind it lays the whole complex of ideas of the Enlightenment, e.g. about equality of all people in spite of their social conditions; faith in free exchange, commerce and dialogue, which, in turn, are fleshed out in the image of the sentimentalist faubourg⁵. Developing Breuillard's thought we can say that the correlation between this set of ideas and the middle style can be related to some extent to the idea of what we now call a modern nation. However the sublime lexis that is present in all Karamzin's works is also not only the simple stylistic marker, as it seems, but indicates some other aspects of imagining the nation as well.

In the article the sublime will be understood in the sense Edmund Burke used it in his aesthetics. The sources of the sublime are not only objects in nature that fall into the categories of «greatness», «infinity», and «uniformity» and cause reactions varying from astonishment to less powerful emotions such as «admiration», «reverence», and «respect», and are based on the ideas of «strength, violence, pain, and terror»⁶. Human virtues, institutions, governments, political authority can be endowed with sublimity and be an important source of «strengthening» for the community, because they are based on a salutary «reverential fear»⁷. Anyway, as Burke says: «I know of nothing sublime which is not some modification of power», – and that experience of the sublime «robs the mind of all its power»⁸. Thus, the most characteristic trait of the sublime is that it is always related to power. In Karamzin's writings the Burkean sublime is important when it concerns the character of government, tradition, history, and nature in relation to people and its effects on society⁹.

On the other hand, it is important to note that Karamzin's texts may be looked at through the lens of an already existing tradition of the Russian «imperial sublime» that was an inseparable part of the genre of the 18th century ode. Karamzin himself composed a few odes; *Historical Eulogy to Catherine II*, in turn, approximates odes in its composition and

³ Lotman 1966, p. 28-29.

⁴ *Ibid.*

⁵ Breuillard 1999, p. 28-31.

⁶ Burke 1844, p. 81.

⁷ Wood 2009, p. 184.

⁸ Burke 1844, p. 72.

⁹ The question of direct influence won't be considered here. Burke will be used rather as an important theoretical base. For a discussion of different theories of the sublime cf. Schönle 1998 and Laku-Labart 2009.

stylistics, where he deals with imperial power / lyrical subject / space relationships. More exactly, as it will be shown, the tradition of the «imperial sublime» weakens in his odes. *Imperial sublime* is a term offered by Harsha Ram to name the tradition of relating the theme of the Empire in Russian poetry with questions of «language, genre, style, and lyric subjectivity» and their «connection, within an autocratic state, between authority and authorship»¹⁰. The sublime in Ram's work is a linking element between lyrical subjectivity and the imperial power of the state. The sublime is mainly conceptualized as a mixed emotion of horror and delight in the lyrical subject's response to the «meeting» with the Empire which is manifested in its military and political power, or as a figure of the monarch, etc. Thus, it appears to be not only as an aesthetic category but is also intrinsically linked to power. Although the category of the sublime was never conceptualized in Russia as in the West, however, to his opinion, it occupied «a constitutive place in Russian culture»¹¹.

THE SUBLIME AND IMPERIAL SPACE

Ram observes, that specific poetics of odic space makes the experience of the sublime possible: a vertical axis associated with both lyrical and imperial power, which is stronger than the poet, is always balanced by a horizontal axis of a vast imperial space¹². In the Russian odic tradition the hugeness of Empire's space was depicted as sublime. For example, in the odes of Mixail Lomonosov space functions as a horizontal axis balancing the vertical one – that is lyrical afflatus or «vertigo» of a poet – and presents a «geographical, political and cosmic panorama»¹³. If in his odes space is constructed as a «vast geography, political and cosmic, to be surveyed» and the images were «fundamentally spectacular»¹⁴, in Karamzin's odes the imperial space is presented quite modestly. One cannot find vast elaborate panorama; instead, short indications of the Empire's boundaries are present. The lyrical subject in the ode «On the Loyalty Oath to Paul I» [*Oda na slučaj prisjagi moskovskix žitelej Pavlu Pervomu*] (1796) invites the monarch to «come through Russian areas / From the beautiful shores of the Neva / Until Ket and distant Obi», where he will see «among Siberian ice / Meadows covered with flowers»¹⁵. In the ode «On the Solemn Coronation of Alexander I» [*Na toržestvennoe koronovanie ego imperatorskogo veličestva Aleksandra I*] (1801) the lyrical

¹⁰ Ram 2003, p. 4.

¹¹ *Ibid.*, p. 17.

¹² *Ibid.*, p. 5.

¹³ *Ibid.*, p. 66.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Karamzin 1966, p. 188. If not indicated otherwise, the translation hereinafter is mine.

subject exclaims seeing that with the coming of Alexander I, Russia «[f]rom the gates of winter, ices of Kamchatka, / Till the beautiful shores of the Neva, / Till the countries of Colchis and of the Black see, / In all its vastness / Shines... with happiness of people!»¹⁶. Here delight or astonishment at the vastness and greatness of the space of the Empire is absent. Instead, the poet is delighted seeing happiness of people contained in vast space.

Further, the sublimity of nature gives place to its beauty. Karamzin describes the beautiful nature of the Empire, the coming of spring and compares the reign of Alexander I with the coming of Astraea. Vera Proskurina notices that Karamzin is one of the last poets of the 18th century to use traditional myth of the coming of the age of Astraea, or paradise, to describe the ascendance of the monarch to the throne. She states that Karamzin depicted not the abstract paradise but paradise, colored in sentimental-melancholic tones¹⁷. To describe the Empire, Karamzin uses the image of a nice garden planted by the monarch, a representation that was also a traditional utopist motive in the 18th century Russia¹⁸.

It is important to note that the monarchs, Paul I and Alexander I, are not endowed with characteristics of «dread majesty»¹⁹ that is the expression of the sublimity; the mind of the lyrical subject viewing them is not robbed of its powers. The monarch is «dreadful only to the wicked ones» («On the Loyalty Oath to Paul I»)²⁰, or «keeps thunders»²¹ for his enemies («On Ascendance to the Throne of Alexander I» [*Ego imperatorskomu veličestvu Aleksandru I*], 1801). Contrary to the odes of Lomonosov, where the poet's submission to «lyrical afflatus» is homologous to submission to autocratic power²², here the poet is relatively free from autocratic power and obeys only his «heart», which is his «Apollonius» («On the Solemn Coronation of Alexander I»)²³. It is up to him, whether he will praise the monarch or not. And it is not fear that is accentuated, but the topos of love between the monarch and his subjects; hence the sublime qualities of the emperors are diminished.

In *Historical Eulogy to Catherine II*, which due to its genre resembles an ode, though it is written in prose, one can find the usual characteristic relation of the lyrical subject to the space of the Empire, which marks the space of the Empire as the source of the sublime. Karamzin states that the «hugeness» of the Empire is difficult to conceive: «I can hardly imag-

¹⁶ *Ibid.*, p. 267.

¹⁷ Proskurina 2006, p. 102.

¹⁸ Baehr 1991, p. 65.

¹⁹ Burke 1844, p. 85.

²⁰ Karamzin 1966, p. 185.

²¹ *Ibid.*, p. 262.

²² Ram 2003, p. 68.

²³ Karamzin 1966, p. 269.

ine this almost unimaginable space»²⁴. In the first paragraph of the *Eulogy* he marks distant geographical «coordinates» of the imperial space that are covered, in turn, by a metaphorical presence of the Empress. The author says that everybody adored Catherine,

«[...] and those who hide in the darkness of the distance – under the shadow of the snowy Caucasus, or beyond eternal ices of deserted Siberia – who have never seen a salutary image of the Immortal [...]; and even for them She was a God, though invisible, but beneficial»²⁵.

The vertical axis of the Caucasus is balanced by the horizontal axis of deserted Siberia. «Darkness of distance» and the «shadow» symbolize the uncertainty of boundaries, their tendency to expand because «distance» [*otdalenie*] enters the same associative line as the receding line of the horizon that moves away while the gaze of the observer tries to seize it. The whole space is marked with the invisible presence of Catherine II, the «goddess»²⁶. Thus, the metaphorically expanding boundaries of space homologous to the presence of the «goddess» construct its sublimity.

However Karamzin again prefers to see the space of the sublime and the «unimaginable» Empire as being «structured»:

«The monarchess ordered, and Russia hitherto incommensurable in its parts similar to a wild work of Nature or a blind accident, took the shape of harmonic measure, like a perfect work of art; parts became equal to one another, and each “Gubernia” was limited to its own most convenient space»²⁷.

«Harmonic measure» correlates with the image of the Empire as a garden in his odes. Thus, structured space and beautiful nature is preferable to sublime nature and to the «unimaginable» space of the Empire.

Nature in the *Eulogy* appears to have a correlation with the types of government. This way, the sublime and wild nature correlates with the republican government or, in Karamzin's words, with «wild republican independence»²⁸. Karamzin says that this type of government is perfectly suited to places such as «snowy Alpine giant mountains, where between sharp granites and deep precipices, because of the eternal horrors of nature, passions keep silence in the cold soul of the people»²⁹. The sublimity of «icy» and «deserted» Siberia also corresponds to its wild peoples. Here we see the common aspect of sublimity pertaining both to «wild independence» and «wild people» expressed in sublime nature. And contrary to the

²⁴ Karamzin 1820, p. 85.

²⁵ *Ibid.*, p. 5.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *Ibid.*, p. 74.

²⁸ *Ibid.*, p. 50.

²⁹ *Ibid.*

horrors of nature the prosperous and harmonious society under autocratic rule is compared to a «picture pleasant to the eye with its various plays of colors» («On the Solemn Coronation of Alexander I»)³⁰.

VOLGA AS THE IMPERIAL RIVER

The symbol of Imperial Russia is the Volga in a cognominal poem. It has already been noted that the river was a widespread element of landscape in the odes of the 18th century and was «a necessary part of odic imperial discourse that mythologized activity of the Russian monarchs and the space entrusted to them»³¹. Christopher Ely marks that the Volga in poems by Karamzin, Sumarokov and Dmitriev devoted to this river is placed «on the global stage as a geographical monument of international importance»³². Being a symbol of imperial space, it is depicted as a sublime object. The lyrical subject addresses the Volga as a monarch: «[...] shall I dear on a week lira / To praise You, oh Volga»³³. The river is compared to a «divinity»; its imperial international character is underscored by the fact that various nations live peacefully [*v tišine*] on its banks³⁴. The parallel can be found in *Eulogy* and in other odes where different nations peacefully live under the rule of the monarch. Apart from the quiet and calm aspects of the river, its greatness and hence sublimity is stated preeminently in the image of the tempest: «terrible noise, rampant roar», «vortices»³⁵. The lyrical hero had narrowly escaped death in the waters of the furious river in his childhood. The river is depicted as both great and destructive. This twofold quality of the sublime can be seen clearly in *Poor Liza* [*Bednaja Liza*] (1792), in greatness («golden cupolas»³⁶) and at the same time, the destructive force of Moscow (the ruins of Simonov monastery).

³⁰ Karamzin 1966, p. 266.

³¹ Petrov 2003, p. 31.

³² Ely 2002, p. 35.

³³ Karamzin 1966, p. 118.

³⁴ *Ibid.*

³⁵ *Ibid.*, p. 119.

³⁶ Karamzin 1964, vol. 1, p. 366.

SUBLIMITY AS A LINK UNITING MOSCOW, PARIS AND LONDON

The parallel between the imperial dimension of Russia and the sublime depiction of Moscow in *Poor Liza* was noticed by A. Schönle. Imperial Moscow and the enlightened politics of Catherine II, as he observes, is the reason of the Simonov monastery's decay and hence of its ruins that symbolize the national past that falls into the aesthetics of the picturesque. Ruins are interpreted by him as a sign of modernity and rupture with the past. Sublimity refers to the problem of conceiving wholeness and pertains to the field of reactions of the subject. In his opinion, when experiencing the sublime, the storyteller cannot make «axiological judgments»³⁷ and that means that finally the storyteller cannot decide whose side he should take, the «Ancient» or the «New» Russia's, which constitutes the core of the problem of modernity³⁸. However, if sublimity were taken out of the context of modernity, interesting correlations would appear in the depiction of Moscow, on the one hand, and Paris and London, on the other hand, which also appear to be imperial and sublime cities in the *Letters of a Russian Traveler*.

Such aspects of Moscow as its «hugeness» –

«[...] the terrible mass of houses [*užasnaja gromada domov*] and churches which strike one's eyes in the form of a *majestic amphitheater*: a marvelous picture, especially when the sun is shining on [...] the countless golden cupolas, on the countless crosses rising up to the sky!»³⁹,

– and avarice:

«[...] beyond [meadows], over yellow sands flows the clear river [...] gurgling under the rudders of heavily-laden barges which sail from the most bountiful areas of the Russian Empire and supply ravenous Moscow with grain»⁴⁰,

find parallels in the depiction of London and Paris.

When Karamzin with his fellow travelers come closer to Paris, he sees a city and stares at its «immense mass of houses» [*neobozrimaja gromada zdaniij*], and their gaze «is lost in their [houses] dense shadows»⁴¹. Later when the traveler enters Paris he is overwhelmed with various im-

³⁷ Schönle 2003, p. 129.

³⁸ A different interpretation of the ruin in Karamzin's works is offered by Andrew Kahn, who, contrary to Schönle, underscores similarities in understanding ruins by Karamzin and Burke, in whose opinion they are the source of the sublime, and states that ruins in their texts function in a positive way, that is, they are associated «with human agency at work in religious and political causes» and are important to history (cf. Kahn 2003, p. 541-543).

³⁹ Proffer (ed.), 1969, p. 53.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ Karamzin 1964, vol. 1, p. 366.

pressions: «This indescribable noise, this wonderful variety of things [...], this exceptional liveliness in people led [him] to a kind of amazement», and for this reason he felt like he was a «tiny grain of sand» in the «terrible abyss» [*užasna pučina*]⁴². Approaching London, the traveler sees a vast panorama of the city with its «countless ship masts»⁴³ on the Thames. He is so perplexed by the view of «the majestic city, its surroundings and big road» that he «forgets everything» and if not for his friends he «would have stayed alone on the hill and would have gone to London on foot»⁴⁴. In both cases, Karamzin perceives the city as a sublime phenomenon that overwhelms him by its «hugeness», «grandeur» and acoustic and visual impressions. The «immense mass of houses», «countless ship masts» may have a «striking effect» because of the «greatness of dimension», vastness or quantity⁴⁵. Karamzin perceives both cities as a sublime phenomenon not only from an aesthetical point of view. The political element is also present: Karamzin is excited by the idea of London as «the center of a world trade» and that Paris «for many ages was an example for the whole of Europe» and its name «is pronounced with awe» in the whole world⁴⁶, both being among the most influential cities of that time in a cultural and political sense. Their «majesty», «grandeur», the feeling of being lost in them correspond to the «terrible mass of houses» in Moscow.

The sublime «terribleness» of Moscow through the «golden cupolas» is semantically connected to Moscow's supply in grain from «the most bountiful areas» of the Empire. Shining «golden cupolas», in turn, appear to have a correlation with the shine of the enormous wealth, «diamonds», etc., of Palais Royal which were brought from India and America and «dazzled» the traveler so that at one moment the traveler even «feels dizzy»⁴⁷. Still, if in the case of London and Paris their sublime outlook is connected mainly with surprise, delight and they do not threaten the traveler, in the case of Moscow, the sublime, further connected with melancholy, contains a destructive potential that is emblemized in ruins and is expressed in tears of the storyteller crying over the past times and death of Liza. Thus, semantically, the sublimity of Moscow, London and Paris conveys similar intertextual characteristics, due to their link with the Empire.

⁴² *Ibid.*, p. 367.

⁴³ *Ibid.*, p. 520.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 519.

⁴⁵ Burke 1844, p. 91.

⁴⁶ Karamzin 1964, vol. 1, p. 366.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 369.

THE SUBLIME ON THE POLITICAL AREA

In Karamzin's political and publicist writings, Russia, Great Britain and France are also endowed with sublimity which is closely connected with their imperial outlook on the worldwide political arena. The sublime aspect of Russia is expressed mainly in characteristics such as «terrible» [*užasnyj*], marking its ability to cause terror to other countries thus keeping others in their «place», or metaphorically subjugating them. For example, in the political world the proximity or neighborhood of Russia to other countries is perceived by these other countries as «terrifying» [*užasnoe*]: «The Italian war has proved to the world that Colossus of Russia is awful not only to its neighbors, but that its hand can reach and smash enemies far off»⁴⁸. Awfulness is directly tied to greatness: «[...] never before its greatness has been felt so vividly in all the countries» («Pleasing Prospects, Hopes and Desires of Our Time» [*Prijatnye vidy, nadeždy i želaniya nynješnego vremeni*], 1802)⁴⁹. Vladimir Dal' defines greatness [*velikij*] as «an exceeding common measure; in comparison with others vast, big»⁵⁰. So that Russia, metaphorically «exceeding» its frontiers, does not «semantically» fit its own boundaries. The word *colossus*, usually related to Empires, implicates their greatness and, hence, a reaction of fear in the subjects who «meet» them.

There is one interesting intertextual parallel between the sublime «awfulness» of Russia and that of France. As the presence of Russia might be felt as menacing to Europe, so is the proximity of France in relation to England, which is perceived by England as «awful». Karamzin cites William Windham, who says that «Colossus of France is awful»⁵¹. Windham also compares France to a «horrible ghost» that appears «everywhere» to Englishmen with its «horrors» and he expresses regret over the fact that England gave to France its «distant asylums: the Cape of Good Hope, Essequibo, Demerara, Curacao», to such a degree that he «resigns in the feeling of [their] impuissance»⁵². As in the case of Russia's proximity to its neighbors, France's «ghost» is felt equally «horrible» and, because of its supernatural power, the «ghost» can take more colonies away from Britain. Thus, the category of the sublime here is closely related to imperial aspects of both Russia and France. Metaphorically, their «presence» can be felt in the entire world: the French «ghost» is «everywhere», including in distant colonies; Russia's greatness is felt in all «lands». Similarly to the odes, where the lyric hero might be rendered «powerless» at the sight of imperial authority, in this case the country, upon facing the greatness of

⁴⁸ *Ibid.*, vol. 2, p. 271.

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ Dal' 1862-1866 [1989, vol. 1, p. 175].

⁵¹ *Vestnik Evropy*, 1803, № 13, p. 77.

⁵² *Ibid.*, 1802, № 12, p. 350.

the other and feeling fearful of it, shares a common reaction to the object of great dimensions as seen in Burke's aesthetics.

It seems that the sublime aspect of Russia expressed as «awfulness» in Karamzin's political articles is widely borrowed from Russian odes, where Russia's «awfulness» is always a positive aspect when it refers to its political might. For example, in the ode of Lomonosov it may be observed: «A Hero told to Hero: / "Not in vain did we toil, [...] so that all the world fears of Rossians. / We broadened our frontiers" [...]» («On the Taking of Khotin» [*Oda na vzjatje Xotina*], 1739)⁵³.

However, in some cases sublimity may draw closer to the negative pole in characteristics of Russia. In *Marfa the Mayoress, or the Subjugation of Novgorod* [*Marfa-Posadnica, ili pokorenie Novgoroda*] (1802), in the speech of Xolmskij, the messenger of Ioann, Novgorodians are credited with «awfulness» that pertains to the category of the sublime twice. In one instant, «awfulness» is associated with the republican government, «wildness» and love of freedom. In another instant, it is paralleled to «wise people» and the «salutary power of the one»⁵⁴. It resembles the link made between the republic government and sublime (wild and horrific) nature in the *Eulogy*. The only difference being that in *Marfa the Mayoress* there is no reference to nature. Appealing to Novgorodians, Xolmskij says that previously, ancestors of Novgorodians, because of their love of freedom, were victims of their «fierce [*ljutyj*] neighbors» and «even more fierce internecine war» [*ešče ljutejšaja mežduusobica*], and were «awful only to themselves and unhappy in the eyes of neighbors», but «under the sovereign hand of the Varangian hero they became the horror and envy of other people [...] and hardly believed in their greatness»⁵⁵. Here clearly «awfulness» and, hence, the sublime, is endowed with radically opposite meanings. Awful sublimity characterizes the government of «sovereign hand» that is based on order and, hence, is great. However, «awful freedom» is semantically close to «wild people»⁵⁶ and to animality – one of the closest synonyms of «fierce» [*ljutyj*], as it is indicated in the dictionary composed by Dal', is «beastly» [*zverskij*]⁵⁷. As Burke says, animals that can cause harm are also a source of sublime⁵⁸. Thus, the autocratic power for Russia appears to be necessarily sublime, because «salutary fear»⁵⁹ caused by it, has a potential to keep order, while the «internecine war» caused by the state of freedom approaches to negative sublime.

⁵³ Lomonosov 1986, p. 65.

⁵⁴ Karamzin 1964, vol. 1, p. 683.

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ Dal' 1862-1866 [1989, vol. 2, p. 285].

⁵⁸ Burke 1844, p. 82.

⁵⁹ Karamzin 1811 [1991, p. 102].

SUBLIMITY OF TIME

Sublimity in Karamzin's writings is also connected with time. In the poem «Volga» (1793), the river, though it is great, in turn, submits itself to the destroying effect of time flow. The lyrical subject encourages the river to flow, but warns of the «sad fate», stating that it won't be able to escape: «a hand of time» will «exhaust its gulf», but before this would happen, many people on its banks «will have turned to dust»⁶⁰. This melancholic note sounds very similar to Deržavin's motif of the power and sublimity of time to which even monarchs and empires submit⁶¹. On the one hand, time is destructive but on the other hand, when time is understood as history or an age-long governmental tradition acquiring sublimity due to the rush of times and infinity, it has the capacity of uniting or keeping order in a nation.

In the *Eulogy* history appears as a sublime force during which an age-old order is established. In Russia's case such order is, of course, autocracy. Submission (and respect towards it) becomes a part of patriotic education in Karamzin's understanding. The fact that, according to Karamzin, this order is best suited to Russia and traditions must be fully respected, was noticed by scientists many times⁶². But in the *Eulogy*, autocracy is an order related directly with sublimity. By noting this point, Karamzin is very close to Burke. Neal Wood writes that though Burke did not mention it directly the sublime is also connected with the political in the following way: «a long continuity of hereditary monarchs: institutions and procedures that have survived from time immemorial, the age-old existence of a particular form of government»⁶³. It constitutes an example of the «artificial infinity»⁶⁴ which causes reverence and respect in citizens⁶⁵. For example, the senate established by Alexander I, is called the «supreme place of the Empire» that «a Russian venerates in his soul»⁶⁶.

Karamzin writes that history, «a mirror of ages [...], presents us a play of mysterious Fate: diverse and sublime sight!»⁶⁷. Mostly he is attracted by the «appearance of great souls, half-gods of the mankind» that «make a chain in immensity [*nebozrimest'*] of ages, give hand to each other, and their life is a History of nations»⁶⁸. Namely, Peter I and Catherine II are a part of this chain. Their sublimity is also stressed by their analogy with Roman heroes and divinities. The institution of autocracy is

⁶⁰ Karamzin 1966, p. 120.

⁶¹ Ram 2003, p. 89.

⁶² Black 1975, p. 15.

⁶³ Wood 2009, p. 186.

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ *Ibid.*, p. 182.

⁶⁶ *Vestnik Evropy*, 1802, № 19, p. 234.

⁶⁷ Karamzin 1820, p. 6.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 7.

sublime because the «immeasurable Empire» should be governed with its help, and such an enterprise is compared to the «[c]reative will that governs the universe»⁶⁹. Therefore, the monarch is conceptualized as a «divinity», whose activity is difficult to understand and is mysterious in its attempt «to embrace the whole» [*celoe*]⁷⁰.

CONCLUSIVE REMARKS

To sum up, it has been shown that the category of the sublime in Karamzin's short opuses is not only an aesthetical category; it is closely related to a political dimension, that is, to accentuating the imperial «side» of Russia. The sublime carries an ambivalent meaning: it may have both a positive and negative (destructive) potential. Sublimity is expressed as greatness and the «awfulness» of Russia on the political arena is endowed with a positive meaning. However, the sublimity of Moscow as an imperial city in *Poor Liza*, which is similar to London and Paris, threatens Russia's «most bountiful areas». The Volga is a majestic imperial river; however, a lyrical hero just escapes death in its waves. The sublime flow of time is destructive in regard of the Volga itself, yet perceived as history, providence and the time sanction the institute of autocracy formed by tradition. Being sublime and causing «reverential fear» it strengthens the unity of nation. Further, the «negative» sublimity of the republican government underscored by wild and sublime nature is opposed to sublime greatness of autocracy. However, in the odes the preference is clearly given to beautiful nature and the image of the Empire as a garden instead of using more traditional images of sublime nature for the odes; and the lyrical subject is to a great degree free from the autocratic power.

© Julija Snežko

⁶⁹ *Ibid.*, p. 48.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 45.

REFERENCES

- BAEHR Stephen Lessing, 1991: *The Paradise Myth in Eighteenth-Century Russia: Utopian Patterns in Early Secular Russian Literature and Culture*. Stanford, California: Stanford University Press
- BILENKIN Vladimir, 1998: «The Sublime Moment: *Veličestvennoe* in N.M. Karamzin's *Letters of a Russian Traveler*», in *Slavic and East European Journal*, 1998, vol. 42, № 4, p. 605-620
- BLACK Joseph Laurence, 1975: *Nicholas Karamzin and Russian Society in the Nineteenth Century: A Study in Russian Political and Historical Thought*. Toronto: University of Toronto Press
- BREUILLARD Jean, 1999: «L'espace sentimentaliste», in *Modernités russes*, 1999, № 1, p. 19-31
- BURKE Edmund, 1844: *A Philosophical Inquiry into the Origin of Our Ideas of the Sublime and the Beautiful*. New York: Harper and Brothers
- DAL' Vladimir Ivanovič, 1862-1866 [1989]: *Tolkovyj slovar' živogo velikorusskogo jazyka*. Moskva: Russkij jazyk, 1989 [The Explanatory Dictionary of the Living Great Russian Language]
- ELY Christopher, 2002: *This Meager Nature: Landscape and National Identity in Imperial Russia*. DeKalb, IL: Northern Illinois University Press
- KAHN Andrew, 2003: *Letters of a Russian Traveler: A Translation, with an Essay on Karamzin's Discourses of Enlightenment*. Oxford: Voltaire Foundation
- KARAMZIN Nikolaj Mixajlovič, 1811 [1991]: *Zapiska o drevnej i novoj Rossii v ee graždanskom i političeskom otnošenijax*. Moskva: Nauka, 1991 [Memoir on Ancient and Modern Russia]
- , 1820: *Sočinenija*, vol. 8. Moskva: V tipografii S. Selivanovskago [Works]
- , 1964: *Izbrannye sočinenija*, vol. 1-2. Moskva – Leningrad: Xudožestvennaja literatura [Selected Works]
- , 1966: *Polnoe sobranie stixotvorenij*. Leningrad: Sovetskij pisatel' [Complete Poems]
- KOČETKOVA Natalija Dmitrievna, 1986: «Geroj russkogo sentimentalizma: 2) Portret i pejzaž v literature russkogo sentimentalizma», in Pančenko A.M. et al. (eds.), *Russkaja literatura XVIII veka v ee svjazj s iskusstvom i naukaj*. Leningrad: Nauka, p. 70-96 [A Hero of Russian Sentimentalism: 2) Portrait and Landscape in the Literature of Russian Sentimentalism]

-
- LAKU-LABART Filipp, 2009: «Problematika vozvyšennogo», in *Novoe literaturnoe obozrenie*, 2009, № 95, p. 12-23 [The Problem of Sublime]
 - LOMONOSOV Mixail Vasil'jevič, 1986: *Izbrannye proizvedenija*. Leningrad: Sovetskij pisatel' [Selected Works]
 - LOTMAN Jurij Mixajlovič, 1966: «Poèzija Karamzina: vstupitel'naja stat'ja», in *Karamzin 1966*, p. 5-52 [Karamzin's Poetry: Introductory Article]
 - LOTMAN Jurij Mixajlovič, USPENSKIJ Boris Andreevič, 1997: «“Pis'ma russkogo putešestvennika” Karamzina i ix mesto v razvitii russkoj kul'tury», in Ju.M. Lotman *Karamzin*. Sankt-Peterburg: Iskusstvo, p. 484-564 [Karamzin's «Letters of a Russian Traveler» and Their Place in the Development of Russian Culture]
 - PETROV Aleksej Vladimirovič, 2003: «“Volžskij xronotop” v dvux odax XVIII veka (O putjax razrušenija normativnogo xudožestvennogo myšlenija)», in Dyrđin A.A. *et al.* (eds.), *Duxovnaja žizn' provincii. Obrazy. Simvoly. Kartina mira: Materialy Vserossijskoj naučnoj konferencii (g. Ul'janovsk, 19-20 ijulia 2003 g.)*. Ul'janovsk: UIGTU, p. 31-38 [«The Volga Chronotope» in Two Odes of the 18th Century (About Ways of Destruction of Normative Art Thinking)]
 - PROFFER Carl R. (ed.), 1969: *From Karamzin to Bunin: An Anthology of Russian Short Stories*. Bloomington: Indiana University Press
 - PROSKURINA Vera Jur'jevna, 2006: *Mify imperii: literatura i vlast' v èpoxu Ekateriny II*. Moskva: Novoe literaturnoe obozrenie [Myths of Empire: Literature and Power in the Age of Catherine II]
 - RAM Harsha, 2003: *The Imperial Sublime: A Russian Poetics of Empire*. Madison: University of Wisconsin Press
 - SCHÖNLE Andreas, 1998: «Of Sublimity, Shrinkage, and Selfhood in the Works of Bruno Schulz», in *Slavic and East European Journal*, 1998, vol. 42, № 3, p. 467-482
 - , 2003: «Meždu “Drevnej” i “Novoj” Rossiej: ruiny u rannego Karamzina kak mesto “modernity”», in *Novoe literaturnoe obozrenie*, 2003, № 59, p. 125-141 [Between «Ancient» and «New» Russia: Ruins in Early Karamzin as a Place of «Modernity»]
 - , 2007: *The Ruler in the Garden, Politics and Landscape Design in Imperial Russia*. Bern *et al.*: Peter Lang
 - USPENSKIJ Boris Andreevič, 1985: *Iz istorii russkogo literaturnogo jazyka XVIII – načala XIX veka: jazykovaja programma Karamzina i ee istoričeskoe značenie*. Moskva: Izdatel'stvo MGU [From the History of the Russian Literary Language of the 18th Century to the Beginning of the 19th Century: Karamzin's Linguistic Program and its Historical Importance]
 - VACURO Vadim Èrazmovič, 1969: «Literaturno-filosofskaja problematika povesti Karamzina “Ostrov Borngol'm”», in Berkov P.N. *et al.*

- (eds.), *Deržavin i Karamzin v literaturnom dviženii XVIII – načala XIX veka*. Leningrad: Nauka, p. 190-209 [Literary and Philosophical Problematics of Karamzin's Tale «The Island of Bornholm»]
- *VESTNIK EVROPY, izdavaemyj Nikolaem Karamzinym*. Moskva: V universitetskoj tipografii [Herald of Europe, Edited by Nikolaj Karamzin]
- WOOD Neal, 2009: «The Aesthetic Dimension of Burke's Political Thought», in Hampsher-Monk L. (ed.), *Edmund Burke*. University of Exeter: ASHGATE, p. 167-190

**La «question slave»
dans la «libre discussion linguistique»
en URSS en 1950:
un épisode de l'histoire des idées linguistiques
reflété dans la littérature**

Ekaterina VELMEZOVA

Université de Lausanne

Résumé:

Il y a plusieurs raisons à l'intervention de Staline dans la «libre discussion linguistique» de 1950, parmi lesquelles l'ainsi nommée «question slave»: dans sa «nouvelle théorie du langage», Nikolaj Marr avait renoncé à la notion même de *famille de langues*, en la remplaçant par celle de *stade* dans l'évolution du langage humain. Cela supposait que ni (ce qu'on appelle traditionnellement) les familles de langues, ni les groupes de langues à l'intérieur de ces familles ne constituaient des unités ontologiques. Or, dans les années 1940-1950, à la recherche de l'amitié des «Frères slaves» et pour renforcer ses rapports amicaux avec eux, l'URSS insista souvent sur le caractère *ontologique* des liens entre les «peuples slaves», lesquels liens découlaient de la parenté des langues slaves. Ainsi la linguistique marriste, connue en URSS largement en dehors du milieu purement linguistique, ne correspondait plus à l'une des lignes centrales de la politique extérieure du pays, ce qui a pu provoquer l'intervention de Staline en linguistique. Cette «composante slave» de la «libre discussion linguistique» a été implicitement reflétée dans le roman d'Aleksandr Solženicyn *Le premier cercle*.

Mots-clés: histoire de la linguistique dans l'histoire de la littérature, *peuples et langues slaves*, politique extérieure de l'URSS, intervention stalinienne en linguistique en 1950, N. Marr et le marrisme, A. Solženicyn

La préparation, par Staline, de son intervention dans la «libre discussion linguistique» qui eut lieu en URSS en 1950, ne constitue qu'un seul épisode de l'histoire des idées linguistiques reflété dans le roman d'Aleksandr Solženicyn *Le premier cercle* [*V krugę pervom*]¹. La première version de ce roman date de 1955-1958²; quant aux événements qui se déroulent dans cette œuvre, ils ont lieu (avec de nombreuses analepses) du 24 au 27 décembre 1949, c'est-à-dire, moins de six mois avant la publication, le 20 juin 1950 dans le journal *Pravda*, du célèbre article de Staline qui critiquait sévèrement la «nouvelle théorie du langage».

On peut donner plusieurs raisons à l'intervention de Staline en linguistique en 1950. En général, on l'explique par la non-conformité des idées principales de la «nouvelle théorie du langage» de N. Marr, sévèrement critiquée par Staline en 1950, aux directions les plus importantes de la politique extérieure de l'URSS dans les années 1940-1950. L'une de ces raisons, implicitement reflétée dans l'œuvre de Solženicyn³, est la soi-disant «question slave».

La «problématique slave» est présentée dans le roman de Solženicyn déjà en tant que telle et, à première vue, sans aucun rapport avec la «libre discussion linguistique» de 1950.

1. LA «PROBLÉMATIQUE SLAVE» DANS L'ŒUVRE DE SOLŽENICYN

Déjà, le Staline-personnage de Solženicyn se voit comme un «rassembleur des terres slaves»: «Sa mère, en mourant, l'avait bien dit: “Dommage que tu ne sois pas devenu prêtre.” Lui, chef du prolétariat mondial, rassembleur des terres slaves, sa mère ne voyait en lui qu'un fruit sec...»⁴.

Il était certainement plus facile pour Staline de «rassembler les terres slaves», ainsi que les «Slaves»⁵ en général, en les opposant à des ennemis extérieurs – réels ou imaginaires.

¹ À part cet épisode, Solženicyn a «transposé» dans son œuvre la «nouvelle théorie du langage» de Nikolaj Marr (1865-1934), ainsi que l'histoire de la phonétique expérimentale.

² Solžénitsyne 1968 [1982, p. 9]. Par la suite, en 1964, le roman fut «défiguré» [*iskažen*], pour être «récrit» en 1968 (*ibid.*).

³ De façon plus manifeste, comme raisons de l'intervention du dictateur dans la linguistique en 1950, dans le roman de Solženicyn sont indiqués son ennui profond, ainsi que son désir de contribuer au développement de la Science (*ibid.*, p. 147).

⁴ *Ibid.*, p. 143.

⁵ Les guillemets indiquent ici le caractère non ontologique de cette notion. En le sous-entendant également dans la suite de cet article, nous n'utiliserons plus de guillemets ni pour cette notion, ni pour les notions semblables, comme *pays slaves*, *peuples slaves*, etc.

1.1. LES «SLAVES» ET LEURS ENNEMIS

Ce sont les Américains que Solženicyn présente dans son roman comme les ennemis jurés des Slaves. En réalité, effectivement, après la fin de la Seconde guerre mondiale et surtout après 1949, l'année de la création de la République Démocratique Allemande, l'opposition «ontologique» (considérée comme telle pendant la guerre) des «Slaves» et des «Allemands» n'avait plus de sens. Les «Frères slaves», auxquels, avec le temps, s'étaient joints, dans le sens politique, les peuples non-slaves du camp socialiste, avaient dorénavant un nouvel ennemi – les «impérialistes américains», et à cette époque les problèmes correspondants étaient souvent discutés dans la presse des pays slaves⁶.

À part la ligne de sujet principale du roman (c'est l'ambassade américaine qu'un diplomate soviétique appelle, en essayant de prévenir les Américains des plans des Soviétiques de voler aux États-Unis le secret de la production de la bombe atomique), le thème de l'antagonisme des Slaves avec les Américains apparaît dans le roman de Solženicyn également dans plusieurs épisodes plus particuliers – comme, par exemple, dans le dialogue suivant du dissident dissimulé serbe Douchan Radovitch avec le staliniste convaincu Makaryguine:

«– [...] les Américains sont censés nous larguer par avion des hannetons du Colorado [il s'agit des doryphores. – E.V.]? Est-ce bien le cas?
Les oreilles décollées de Makaryguine rougirent:
– Pourquoi pas? Si parfois on passe la mesure, c'est que la politique de l'État l'exige»⁷.

À la fin des années 1940 et au début des années 1950, des sabotages de ce type de la part des Américains étaient effectivement discutés dans les pages des périodiques des pays slaves. Parfois des articles avec ce contenu se répétaient d'un périodique à l'autre. Voici, par exemple, ce qu'on pouvait lire dans l'un des numéros de la revue *Slavjane* [*Les Slaves*] au début des années 1950 – et cet extrait fait écho au passage susmentionné du roman de Solženicyn:

«Les travailleurs de Tchécoslovaquie sont de nouveau obligés de mener la lutte contre les parasites des champs de pommes de terre – les doryphores [*kolodradskij žuk*], largués depuis la zone d'occupation américaine de l'Allemagne. “Ces derniers temps, annonce le journal “Zemědělské noviny”⁸, on trouve des doryphores en grande quantité dans la région de Plzeň”. On a

⁶ Sur la transformation, dans la politique soviétique de la seconde moitié des années 1940, de l'opposition «Slaves – Allemands» en l'opposition «Slaves / peuples du camp socialiste – impérialistes américains», cf. Velmezova 2005.

⁷ Soljénitsyne 1968 [1982, p. 431].

⁸ *Zemědělské noviny* ('Journal agricole'). – E.V.

également constaté l'apparition de hannetons américains dans la région de Karlovy Vary. «À présent dans nos champs apparaissent de plus en plus souvent les parasites les plus dangereux – les doryphores américains, peut-on lire dans le journal “Straž miru”⁹. Des preuves incontestables témoignent du fait que les impérialistes occidentaux larguent de nouveau chez nous les hannetons pour nuire, cette année encore, à la récolte des pommes de terre. [...] Ce n'est pas la première fois que les travailleurs de Tchécoslovaquie se heurtent aux actions les plus ignobles des impérialistes américains. Grâce aux efforts des travailleurs, les parasites des champs, largués par les avions américains en 1950, ont été exterminés à temps. L'Union soviétique avait porté au peuple tchécoslovaque un grand secours dans l'extermination des doryphores, ce sur quoi la presse tchécoslovaque a écrit avec le sentiment d'une reconnaissance profonde»¹⁰.

Pour résister à cet ennemi extérieur – les «impérialistes américains» –, le personnage de Stalin «rassemble», dans le roman de Solženicyn, les Slaves autour de la Russie ou, plus précisément, autour de l'Union soviétique.

1.2. LES «SLAVES RUSSES»

C'est à plusieurs reprises que Solženicyn souligne l'importance de la notion de *russe* pour son personnage-dictateur. Ainsi, «le Père des Peuples de l'Orient et de l'Occident»¹¹ considère que, à part les Russes, tous, ou *presque* tous les peuples, l'ont trahi:

«Et les Ukrainiens qui le trahissaient! (En 1944, Staline songea à les déporter massivement en Sibérie, mais ils étaient trop nombreux pour qu'on pût les remplacer.) Traîtres aussi les Litvaniens, les Estoniens, les Tatares, les Cosaques, les Calmouques, les Tchétchènes, les Ingouches, les Lettons. Même les Lettons, le fer de lance de la révolution! Et ses frères, les Géorgiens, il y a des chances qu'ils aient attendu la venue d'Hitler, eux à qui on avait épargné toutes les mobilisations! Les seuls fidèles au Père furent les Juifs¹² et les Russes»¹³.

⁹ *Straž miru* ('Défense de la paix'). – E.V.

¹⁰ [Sans auteur], 1953.

¹¹ Solženitsyne 1968 [1982, p. 61].

¹² En ce qui concerne la «question juive», dans cette citation semble reflétée plutôt l'opinion de Solženicyn lui-même, que celle de Stalin. Entre autres, dans son livre *Deux siècles ensemble [Dvesti let vmeste]* (Solženitsyne 2001-2002 [2002-2003]), dans le chapitre «Dans la guerre avec l'Allemagne», Solženicyn écrit la chose suivante: pendant la période dure de la guerre, les Juifs sont, effectivement, restés fidèles au «Père des Peuples». «Non, le régime de Staline ne valait pas mieux que celui de Hitler. Mais, pour les Juifs du *temps de guerre*, ces deux monstres ne pouvaient pas être à égalité! Car si c'était l'*autre* monstre qui avait gagné, qu'en aurait-il été des Juifs soviétiques? Cette guerre-là n'était-elle pas pour eux leur propre guerre, un combat viscéral, leur *Guerre patriotique à eux*: croiser le fer avec l'adversaire le plus redoutable de toute l'histoire juive? Les Juifs qui ont donné ce sens-là à la guerre, ceux qui n'ont pas dissocié leur sort de celui des Russes, [...] ceux-là se sont lancés dans la lutte à corps perdu» (*ibid.*, t. 2, p. 400). Quant à Stalin, son attitude envers la «question juive» n'a pas toujours été la même,

Et encore:

«Dans les années 30, par pure politique, il avait relancé le vieux mot de *patrie*, inusité depuis plus de quinze ans et quasi malsonnant. Avec le temps, il avait éprouvé un réel plaisir à prononcer ces mots de *patrie*, de *Russie*. [...]

Autrefois, il avait expédié les affaires du parti sans trop se préoccuper de savoir combien de Russes y laissaient la peau. Progressivement, le peuple russe s'imposa à son attention, à son affection – ce peuple qui ne l'avait jamais trahi, qui avait eu faim aussi longtemps qu'il avait fallu, qui s'était tranquillement fait tuer à la guerre comme dans les camps, qui avait affronté les pires épreuves sans jamais se rebeller. Dévoué, sans façons. [...] Après la victoire, Staline avait été parfaitement sincère lorsqu'il avait déclaré que le peuple russe se recommandait par son esprit lucide, sa fermeté de caractère et sa patience. Le temps fit que Staline en vint à souhaiter de passer pour russe. [...]

Staline songeait parfois que ce n'était point hasard s'il était imposé à ce pays dont il avait conquis le cœur, plutôt que tous ces illustres braillards, que tous ces talmudistes barbichus, sans lignée, sans racines, sans poids»¹⁴.

Et si le Stalin-personnage de Solženicyn «rassemble» les «Frères slaves» autour de la Russie, il est d'autant plus vexé quand tel ou tel «peuple-frère slave» s'écarte du chemin du développement vers le communisme qui lui a

mais a changé avec le temps (cf., par exemple, *ibid.*, chapitres 18-20). Sans vouloir entrer, ici, en détail dans le problème complexe «Stalin et les Juifs», qui dépasse largement le cadre de la problématique annoncée dans le titre de cet article et auquel de nombreuses recherches ont déjà été consacrées, soulignons le fait suivant. Dans la dernière citation du roman de Solženicyn («Et les Ukrainiens qui le trahissaient!..») sont manifestement énumérées différentes nations. Or, par exemple, dans son célèbre article «Le marxisme et la question nationale» [*Maršizm i nacional'nyj vopros*] Staline ne considérait même pas que les Juifs constituaient une nation: «[...] qu'est-ce par exemple que cette nation juive, constituée par des Juifs géorgiens, daghestanais, russes, américains et autres, dont les membres ne se comprennent pas les uns les autres (parlent des langues différentes), vivent dans différentes parties du globe, ne se verront jamais, n'agiront jamais en commun, ni en temps de paix, ni en temps de guerre? (Staline 1913 [1950, p. 9]). Plus tard, dans les années 1920-1940, Staline semblait hésiter en considérant les Juifs tantôt comme l'une des «nationalités d'Europe» «ne jouissant pas de la plénitude des droits» (Staline 1921a [1950, p. 64]), tantôt, toujours, comme l'un «des groupes nationaux instables, des minorités nationales incrustées dans les majorités compactes d'autres nationalités et n'ayant pas, dans la plupart des cas, de territoire déterminé» (Staline 1921b [1950, p. 162]). (Mentionnons d'ailleurs, sous ce rapport, la création, en 1934, d'une région autonome juive en URSS, ce qui pouvait, finalement, «attacher» les Juifs soviétiques à un territoire particulier.) En tout cas, à l'époque décrite dans le roman de Solženicyn (fin des années 1940) le dictateur semblait en grande partie revenir à sa position exprimée en 1913. Il suffit de se référer à l'article de l'écrivain et personnalité publique soviétique Il'ja Èrenburg (1891-1967), qui lui avait été «commandé d'en haut» et qu'il a publié en septembre 1948 dans le journal *Pravda*. Dans ce texte, Èrenburg exprimait l'avis que «les Juifs ne sont pas une nation, mais sont condamnés à l'assimilation» (Solžénitsyne 2001-2002 [2002-2003, t. 2, p. 431]), etc. Dans le cadre de la thématique «solženicynienne» générale, sur la situation des Juifs en URSS entre 1945 et 1953, cf. le chapitre 22 de son livre *Deux siècles ensemble*. – E.V.

¹³ Solžénitsyne 1968 [1982, p. 126].

¹⁴ *Ibid.*, p. 144-145.

été prédestiné par le «Père des Peuples». Dans le roman de Solženicyn, c'est avant tout le cas de la Yougoslavie.

1.3. L'«IDÉE SLAVE» TRAHIE

1.3.1. LES YUGOSLAVES, «TRAÎTRES DES SLAVES»

À la fin des années 1940, une crise grave s'est manifestée dans les rapports de l'URSS et de la Yougoslavie. Tout comme l'intervention stalinienne en linguistique, cette crise a pu avoir plusieurs raisons en même temps. L'une d'elles consistait dans le fait que la Yougoslavie insistait sur son autonomie politique et sur son indépendance de l'Union soviétique dans une mesure plus importante que celle que Staline était prêt à lui accorder – entre autres, dans le cadre de la soi-disant «Fédération balkanique», dont Staline, à cette époque, discutait les plans de création avec les leaders des partis communistes de Bulgarie (Georgi Dimitrov [1882-1949]) et de Yougoslavie (Josip Broz Tito [1892-1980]). En rapport avec ce dernier, on parlait, à la fin des années 1940, du titisme (ou du titoïsme) – une nouvelle idéologie communiste liée au nom de Tito. D'après l'un des principes de base du titisme, pour chaque État les moyens de la progression vers le communisme devaient être déterminés par cet État même (dans ce cas particulier, par la Yougoslavie), et non par des forces extérieures (Tito pensait manifestement à l'Union soviétique et à Staline en personne). À la fin de l'année 1949, en conservant formellement des relations diplomatiques, l'URSS et la Yougoslavie ont, de facto, rompu leurs rapports, après quoi une campagne propagandiste a commencé en Union soviétique, qui visait au discrédit du gouvernement yougoslave. On prétendait entre autres que, en Yougoslavie, régnait un régime policier anti-communiste et fasciste. À cette époque, la presse soviétique discutait de la «clique de Tito et de Ranković»¹⁵, et on disait même qu'on préparait en URSS un attentat contre Tito: ces plans auraient été révoqués seulement après la mort de Staline en 1953.

Cette situation est reflétée dans le roman de Solženicyn – y compris une «bagatelle» comme la préparation susmentionnée d'un attentat contre le vie de Tito. Ainsi, pendant l'une de ses visites nocturnes, le personnage d'Abakoumov¹⁶ le mentionne en parlant à Staline:

«[...] Abakoumov [...] entreprit d'abord d'exposer les préparatifs louables d'un attentat contre Tito, dont il ne savait même plus lui-même s'il était réel ou fictif. Il assurait qu'une bombe à retardement serait déposée à bord du yacht de celui-ci avant son départ pour Brioni.

¹⁵ Aleksandar Ranković (1909-1983) fut à cette époque le ministre de l'Intérieur de la Yougoslavie. Antistalinien, il soutint Tito quand Staline déclara la guerre ouverte à ce dernier.

¹⁶ En 1946-1951, Viktor Abakoumov (1908-1954) fut le ministre de la Sécurité de l'État, en URSS.

Staline releva la tête, remit sa pipe éteinte dans sa bouche, la fit siffler par deux fois. Pas un geste, pas un signe d'intérêt, mais Abakoumov qui, malgré tout, lisait dans les pensées du Patron, sentit qu'il était tombé dans le mille.

– Et... Rankovitch? lui demanda Staline.

Oui, oui! Il fallait attendre le bon moment pour que Rankovitch, et Kardelj¹⁷, et Moché Piade¹⁸, et toute cette clique saute en l'air de conserve! Les prévisions tablaient sur le printemps, sur l'été au plus tard. (L'explosion devait entraîner la mort de tout l'équipage, mais le ministre n'aborda pas ce point de détail et son interlocuteur ne lui demanda aucune précision là-dessus.)¹⁹.

C'est précisément à cause des problèmes dans les relations entre l'URSS et la Yougoslavie que, à cette époque, sur tous les portraits de Stalin, on recouvrait de peinture ses décorations yougoslaves:

«Dans les bureaux des simples magistrats instructeurs, il [Stalin] était déjà plus grand que nature. Dans celui d'Abakoumov, le Guide de l'Humanité se dressait sur cinq mètres. Un kremlinographe méticuleux l'avait représenté en pied, des bottes à la casquette de maréchal, chamarré de toutes les décorations qu'il ne portait jamais et qu'il s'était pour une bonne part octroyées, le reste lui ayant été offert par d'autres souverains ou présidents. Les croix yougoslaves avaient été recouvertes de peinture et se confondaient avec le drap de la tunique»²⁰.

Stalin lui-même ne pouvait pas pardonner à Tito sa trahison politique:

«La taïga ne se serait pas risquée à chuchoter qu'il peut exister d'autre socialisme quand, sortant de sa tanière, ce dragon fuligineux de Tito était venu s'étaler en travers de toutes les voies.

Héros de légende, Staline s'épuisait à trancher les têtes renaissantes de l'hydre!..

Comment avait-il pu se méprendre de cette âme de scorpion? Lui, si grand connaisseur du cœur humain! [...] Staline, avec un gémissement, [...] prit entre ses mains sa tête [...]»²¹.

À cette époque, le problème yougoslave ne laissait pas insensibles même les détenus politiques, comme cela nous est montré dans *Le premier cercle* avec l'exemple du personnage de Lev Rubin:

¹⁷ En 1945 et en 1946-1963, Edvard Kardelj (1910-1979) fut vice-président du gouvernement de la Yougoslavie, ainsi que, en 1948-1953, ministre des Affaires étrangères de ce pays. – E.V.

¹⁸ Moša Pijade (1890-1957) fut l'un des compagnons d'armes les plus proches de Tito, détesté, pour cette raison, par Stalin. – E.V.

¹⁹ Soljénitsyne 1968 [1982, p. 134].

²⁰ *Ibid.*, p. 88-89.

²¹ *Ibid.*, p. 127.

«La flambée qui avait pendant plusieurs heures galvanisé Roubine s'éteignit. Il s'avisait qu'il avait mal au foie, qu'il perdait ses cheveux, que sa femme vieillissait, qu'il avait encore plus de cinq ans à tirer et que, d'année en année, les *Apparatchiki* embourbaient un peu plus la révolution dans le marécage – et puis qu'on venait de clouer la Yougoslavie au pilori»²².

D'autre part, dans le roman de Solženicyn, Rubin est décrit comme le fondateur d'une discipline particulière – la «phonoscopie», qui devrait rendre possible l'identification des criminels en s'appuyant sur l'enregistrement de leurs voix. À la fin des années 1940, les détenus de la «Charaga», cette prison pour intellectuels toute particulière, n'étaient encore qu'au début de leurs recherches, ils organisaient encore les premières expériences – en travaillant, le plus clair de leur temps, sur la création de lignes téléphoniques secrètes pour Staline en personne. Dans ce dernier projet, l'une des opérations nécessaires consistait à faire en sorte que le texte sonore de départ soit codé pour être transmis, avant d'être décodé à l'autre bout de la ligne. Après le codage et le décodage, le texte sonore qu'on transmettait secrètement devait être proche du texte original dans la plus grande mesure du possible. Là encore, à l'époque décrite dans le roman, les expériences correspondantes ne faisaient que commencer, il n'y avait pas encore de résultats concrets – or, à un moment donné, la direction de la Charaga se vit obligée de jeter de la poudre aux yeux des vérificateurs réguliers de la progression de ce travail. C'est pourquoi, pour que celui qui écoutait pût comprendre le texte transmis, pour qu'il fût capable de reconstruire son contenu après le codage et le décodage, il fallait lui lire de l'information sur les événements dont tout le monde était au courant à cette époque et qui, pour cette raison, n'étaient pas difficiles à rapporter par la suite. Dans le roman de Solženicyn, les événements yougoslaves étaient justement présentés comme des événements connus de tous:

«Ce que Mamourine énonçait n'avait rien du parler vivant. Sa lecture était délibérément posée, nette, et comme, de surcroît, il annonçait un article sur l'impudence des garde-frontières yougoslaves et l'insolence de Rankovič [*sic* dans le texte français. – E.V.], sanglant bourreau qui avait transformé en geôle un pays épris de liberté, Iakonov devinait sans peine ce qu'il n'entendait pas. Il s'en rendait bien compte, mais, oubliant ce qu'il devait à la pure conjecture, il se persuadait que l'audibilité s'était améliorée depuis le déjeuner»²³.

Ainsi, à la fin des années 1940, en URSS tout le monde était au courant de la «trahison» des Yougoslaves.

²² *Ibid.*, p. 583-584.

²³ *Ibid.*, p. 69.

1.3.2. LES BULGARES, «TRAÎTRES DES SLAVES» AUSSI

En rapport avec la «question yougoslave», un autre nom propre «problématique» slave apparaît dans le roman de Solženicyn – celui de Traïtcho Kostov. Membre du Bureau politique du Comité central du parti communiste de Bulgarie, T. Kostov (1897-1949) – tout comme Tito – essayait de défendre avant tout les intérêts (entre autres, économiques) de son propre pays pendant la discussion de la création de la Fédération balkanique: d’après lui, l’URSS essayait d’imposer à la Bulgarie plusieurs points du traité économique qui étaient nuisibles pour cette dernière. En conséquence, en juin 1949 Kostov fut exclu du parti communiste et arrêté. Soumis à la torture en prison, en octobre 1949 il se vit obligé de reconnaître des accusations fictives à son encontre. Or, en décembre 1949, au cours d’un procès politique en audience publique et en présence de journalistes étrangers, il revint publiquement sur ses aveux, ce qui provoqua la rage de Stalin:

«Kostov. Staline ressentit une morsure. La rage lui monta à la tête, il rua d’une botte sur la gueule de Traïtcho, sur sa gueule ensanglantée! Ses paupières grises frémissaient de satisfaction: justice était faite.

Maudit Kostov! Immonde salaud!

Surprenant, comme on découvre après coup les perfides menées de ces coquins! Ils avaient tous été trotskistes, mais ils avaient bien caché leur jeu! Kun²⁴, au moins, on avait eu sa peau en 37, tandis que Kostov, moins de dix jours plus tôt, traînait dans la boue un tribunal socialiste. Combien de bons procès Staline n’avait-il pas menés à bien? Combien d’ennemis n’avait-il pas contraints à se salir eux-mêmes! Pour en venir à ce sale coup au procès de Kostov! Un scandale international! Quelle infâme versatilité! Tromper des juges d’instruction éprouvés, ramper à leurs pieds pour tout désavouer en séance plénière! Devant les journalistes étrangers! Et la tenue, alors? Et la conscience communiste? Et la solidarité prolétarienne? Aller jusqu’à se plaindre devant les impérialistes! Tu n’es pas coupable, je ne dis pas non, mais sache au moins mourir pour le bien de la cause communiste!»²⁵.

C’est pourquoi, voici comment Stalin fête son propre anniversaire, en décembre 1949: «Son anniversaire s’était déroulé ainsi: le 20 au soir, Traïtcho Kostov était mort sous les coups. Quand les yeux de ce chien étaient devenus vitreux, la fête avait pu commencer pour de bon»²⁶.

²⁴ Homme politique et journaliste hongrois, Béla Kun (1886-1938) fut victime des purges staliennes. Le thème du refroidissement des relations soviéto-hongroises apparaît également dans le roman de Solženicyn (cf. par exemple *ibid.*, p. 126, p. 327, p. 430). Or, la «question hongroise» est déjà en dehors de la «problématique slave» de cet article, c’est pourquoi, nous ne l’analyserons pas ici. – E.V.

²⁵ *Ibid.*, p. 129.

²⁶ *Ibid.*, p. 106.

Pourtant, Kostov n'était pas le seul Bulgare à avoir trahi, d'après Stalin, l'«idée slave». Un autre «traître bulgare» fut G. Dimitrov, déjà mentionné plus haut (cf. 1.3.1), qui soutenait activement le projet de la création d'une fédération bulgare-yougoslave, ce qui a provoqué le mécontentement du gouvernement soviétique, après la rupture de Stalin et Tito (que Dimitrov n'a pas eu peur de soutenir à cette époque). Or, pour «neutraliser» Dimitrov, Stalin avait visiblement moins de difficultés que dans le cas de Kostov: «[...] Dimitrov, à la clinique cardiologique du Kremlin, désavoua sa lubie de Fédération Balkanique»²⁷.

1.3.3. LES TCHÈQUES ET LES POLONAIS, ENCORE D'AUTRES «TRAÎTRES DES SLAVES»

Parmi encore d'autres traîtres de l'«idée slave», dans le roman de Solženicyn est mentionné le secrétaire général (en 1943-1948) du Parti ouvrier unifié polonais Władysław Gomułka (1905-1982): même si, en Pologne même, on le considérait parfois comme un «Stalin local», Gomułka avait néanmoins l'intention d'édifier le communisme dans son pays de façon particulière, sans nécessairement en retourner chaque fois à l'URSS. C'est pourquoi le Stalin-personnage de Solženicyn était tellement préoccupé par l'idée de contribuer à sa chute:

«Il fallait demander à Abakoumov... si on avait bien arrêté Gomulka...»²⁸.

«Staline soupira, bourra sa pipe, l'alluma:

– Ah oui! – avec la première bouffée bleue, un souvenir lui était revenu [...]. Et Gomulka, on l'a arrêté?

Gomułka venait d'être destitué de toutes ses fonctions et roulait sans freins vers l'abîme.

– Je pense bien! répondit Abakoumov, soulagé, en se soulevant légèrement sur son siège. (Staline en avait déjà été informé)»²⁹.

Et si on se rappelait encore d'autres «traîtres» aussi bien tchèques que polonais... Car, jadis, grâce à Stalin «Mikolajczyk³⁰ fut vivement dégom-

²⁷ *Ibid.*, p. 126. Au printemps 1949, peu de temps avant sa mort, Dimitrov était effectivement arrivé à Moscou pour suivre un traitement médical. Pourtant, deux semaines après son arrivée, sa santé s'était détériorée et le 2 juillet 1949 il mourut suite à une insuffisance cardiaque, constatée par les médecins soviétiques.

²⁸ *Ibid.*, p. 146.

²⁹ *Ibid.*, p. 136. D'après la Wikipédia russe (http://ru.wikipedia.org/wiki/%D0%93%D0%BE%D0%BC%D1%83%D0%BB%D0%BA%D0%_%D0%92%D0%BB%D0%B0%D0%B4%D0%B8%D1%81%D0%BB%D0%B0%D0%B2; page consultée le 8.11.2013), Gomułka a été effectivement destitué de toutes ses fonctions étatiques en janvier 1949, et en novembre 1949 il a été exclu du Parti ouvrier unifié polonais. Par contre, d'après ce même site, Gomułka n'a été arrêté qu'en juillet 1951 (cf. aussi la Wikipédia polonaise: http://pl.wikipedia.org/wiki/W%C5%82ady%C5%82aw_Gomu%C5%82ka; page consultée le 10.11.2013).

mé, Beneš³¹ comme Masaryk³² eurent des ennuis cardiaques [...]»³³, etc., etc.

Il se trouve ainsi que, en décembre 1949, quand, d'après Solženicyn, Staline se met à composer son article linguistique et antimarriste, un grand désordre règne parmi les «Frères slaves» – les peuples slaves que le dictateur essayait de rassembler autour de l'Union soviétique. Les uns après les autres, les Yougoslaves, les Bulgares, les Tchèques et les Polonais trahissaient aussi bien l'«idée slave» en général que le «Père des Peuples» en personne. Pourquoi donc – posons cette question déjà sans rapport avec le roman de Solženicyn – au lieu de «mettre de l'ordre» dans le «camp slave», Staline ne trouva rien de mieux à faire à cette époque que de la linguistique, en préparant la critique de Marr et de sa doctrine? Comme nous essayerons de le montrer, dans ce cas particulier la politique du rassemblement des Slaves et la critique de la «nouvelle théorie du langage» étaient, pour Staline, directement liées l'une à l'autre.

2. PEUPLES ET LANGUES SLAVES DANS LA «NOUVELLE THÉORIE DU LANGAGE» DE MARR

Dans l'une de nos recherches³⁴ nous avons déjà montré que Marr n'écrivait pas beaucoup au sujet des langues slaves, mais s'il le faisait, il distinguait les mêmes langues slaves que les linguistes «traditionnels». Par contre, il remplissait différemment le contenu de la notion même de *langues slaves*. D'après sa «nouvelle théorie du langage», les langues évoluent non pas par divergence, mais par convergence, c'est-à-dire, d'une multitude de langues à l'origine vers une seule et unique langue du futur. C'est pourquoi, pour lui, ni les *familles de langues*, ni leurs *groupes* (à l'intérieur des *familles*) n'existaient en tant que tels dès le début, mais ils se formaient avec le temps, grâce aux conditions économiques et sociales plus ou moins identiques de la vie des peuples correspondants. De la même façon, Marr supposait que les Slaves constituaient une formation non pas

³⁰ En 1943-1944, Stanisław Mikołajczyk (1901-1966) fut ministre du gouvernement polonais en exil (que Staline ne reconnut plus à partir de 1943). De retour en Pologne en 1945, il fut, en tant qu'ancien émigré, menacé d'arrestation, mais il réussit à quitter la Pologne pour se retrouver aux États-Unis. – *E.V.*

³¹ Président de la Tchécoslovaquie en 1935-1938 et en 1945-1948, Edward Beneš (1884-1948) présenta sa démission après l'arrivée des communistes au pouvoir en Tchécoslovaquie. Dans sa lettre officielle adressée au parlement du pays, il expliquait cette décision par des problèmes de santé. – *E.V.*

³² Le premier Président de la Tchécoslovaquie, Tomáš Garrigue Masaryk (1850-1937) non seulement défendait les principes éthiques dans la politique, mais, de surcroît, admirait la culture anglo-américaine, ce qui devait provoquer la haine de Staline. – *E.V.*

³³ Solženitsyne 1968 [1982, p. 126].

³⁴ Velmezova 2009.

ontologique, mais secondaire, apparue une fois les conditions sociales et économiques nécessaires réunies.

Ce fait fut probablement l'un des facteurs décisifs pour déterminer la critique des théories de Marr par Stalin en 1950, quand l'une des tâches d'alors de la politique extérieure de l'Union soviétique consistait à insister sur l'unité et sur les liens étroits entre les peuples slaves³⁵, en soulignant, entre autres, le caractère ontologique de l'unité (en particulier, linguistique) slave.

3. PEUPLES ET LANGUES SLAVES DANS LES TRAVAUX LINGUISTIQUES DE STALIN EN 1950: LE «FACTEUR SLAVE» DE LA «LIBRE DISCUSSION LINGUISTIQUE»

Ainsi la critique, par Stalin, de la «nouvelle théorie du langage» dont le créateur niait l'existence ontologique des familles de langues – et donc, en particulier, l'existence ontologique du groupe slave de la famille linguistique indo-européenne – supposait en même temps une «preuve» implicite à l'appui du fait que, aussi bien Tito, Ranković et Kostov que tous les autres «traîtres» de l'«idée slave» avaient tort, en se détournant de l'«unité ontologique» de la «fraternité slave», consolidée par Stalin autour de l'Union soviétique.

En revenant aux postulats de base de la linguistique «traditionnelle» (historique et comparée), Stalin reconnaissait dans son article de 1950 l'existence des familles de langues (ainsi que, donc, des groupes de langues, «traditionnellement» distingués à l'intérieur de ces familles³⁶). En même temps, dans son article Stalin ne mentionne qu'un seul groupe de langues, et ce sont précisément les langues *slaves*. De plus, c'est en rapport avec la parenté des *peuples (nations)* correspondants que Stalin discute de la parenté des langues slaves, ce qui indique, de façon indirecte, la nécessité d'insister sur les liens entre les *peuples slaves* comme l'une des raisons de l'organisation de la «libre discussion linguistique» de 1950:

«Marr considère de haut toute tentative d'étudier les groupes (familles) de langues, il y voit une manifestation de la théorie de la “langue mère”. Or, on ne saurait nier que la parenté linguistique de nations telles que les nations slaves, par exemple, ne fait aucun doute; que l'étude de la parenté linguistique de ces nations pourrait être d'une grande utilité pour l'étude des lois de l'évolution de la langue. Sans compter que la théorie de la “langue mère” n'a rien à voir ici»³⁷.

³⁵ Cf. également sur ce sujet Alpatov 1991 [2004, p. 130-131], ainsi que Robinson 2004, chapitre 3.

³⁶ Même si, comme nous le verrons dans la citation suivante, Stalin utilisait les notions de *famille* et de *groupe de langues* de façon synonymique.

³⁷ Staline 1950 [1979, p. 218].

En général, dans le discours linguistique de Stalin datant de 1950, les langues slaves sont mentionnées plus souvent que les autres (tandis que, parmi les langues slaves, c'est le russe qui remporte la palme, quant à la fréquence des mentions). De plus, en énumérant les langues en général, Stalin mentionne les langues slaves ensemble, l'une après l'autre, et c'est par les idiomes slaves que le dictateur commence toujours ses énumérations:

«N'est-ce pas un fait que *le russe, l'ukrainien, l'ouzbek* servent actuellement la culture socialiste de ces nations pas plus mal qu'elles servaient leur culture bourgeoise avant le bouleversement d'Octobre»³⁸.

«Ce n'est un secret pour personne que *le russe* a aussi bien servi le capitalisme et la culture bourgeoise russes avant le bouleversement d'Octobre qu'elle sert actuellement le régime socialiste et la culture socialiste de la société russe. Il faut en dire autant des *langues ukrainienne, biélorusse, ouzbek, kazakh, géorgienne, arménienne, estonienne, letton[n]e, lituanienne, moldave, tatare, azerbaïdjanaise, bachkire, turkmène* et autres langues des nations soviétiques qui ont aussi bien servi l'ancien régime bourgeois de ces nations qu'elles servent le régime nouveau, socialiste»³⁹.

Solženitsyn prend note de cette particularité du discours linguistique stalinien et la parodie. Le Stalin-personnage de son roman, en énumérant les langues et en commençant par des langues slaves, ne sait même pas encore ce qu'il veut dire, précisément:

«[...] "Quelle que soit la langue des nations soviétiques que nous envisagions, *russe, ukrainien, biélorusse, ouzbek, kazakh, géorgien, arménien, estonien, letton, lituanien, moldave, tatare, azerbaïdjanais, bachkire, turkmène* (bon Dieu, plus il vieillissait plus il éprouvait de la peine à s'arrêter dans les énumérations. [É]tait-ce d'ailleurs souhaitable? La répétition permettait de mieux inculquer ses idées au lecteur et de lui faire passer le goût des objections)... chacun comprendra à l'évidence..."»⁴⁰.

Ainsi, à la fin des années 1940, la «nouvelle théorie du langage» de Marr, connue largement en dehors des cercles linguistiques, contredisait manifestement la «ligne slave» de la politique extérieure de l'URSS. De ce fait, ce sont précisément les problèmes avec les «Frères slaves» qui pouvaient devenir l'un des facteurs décisifs de l'intervention de Stalin en linguis-

³⁸ *Ibid.*, p. 209; nous soulignons. – E.V.

³⁹ *Ibid.*, p. 200; nous soulignons. – E.V. Cf. aussi *ibid.*, p. 210, où il s'agit déjà non pas des «langues slaves», mais des «cultures slaves»: «Est-ce que nos camarades ne connaissent pas la formule bien connue des marxistes, disant que les *cultures* actuelles *russe, ukrainienne, biélorusse* et autres sont socialistes par le contenu et nationales par la forme, c'est-à-dire par la langue?» (nous soulignons. – E.V.).

⁴⁰ Solženitsyne 1968 [1982, p. 148; nous soulignons. – E.V.].

tique en 1950, ce qui a été implicitement reflété par Solženicyn dans son roman *Le premier cercle*: le Stalin-personnage littéraire commence à rédiger un article antimarriste précisément au moment où il était préoccupé par les problèmes des «traîtres» de l'«idée slave», et cette coïncidence dans le temps suppose l'interdépendance des deux problématiques correspondantes.

© Ekaterina Velmezova

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALPATOV Vladimir Mixajlovič, 1991 [2004]: *Istorija odnogo mifa. Marr i marrizm*. Moskva: URSS, 2004 [L'histoire d'un mythe. Marr et le marrisme]
- ROBINSON Mixail Andreevič, 2004: *Sud'by akademičeskoj èlity: otečestvennoe slavjanovedenie (1917 – načalo 1930-x godov)*. Moskva: Indrik [Le sort de l'élite académique: la slavistique russo-soviétique (1917 – début des années 1930)]
- SOLJÉNITSYNE Alexandre, 1968 [1982]: *Le premier cercle*. Paris: Fayard, 1982
- , 2001-2002 [2002-2003]: *Deux siècles ensemble*. Paris: Fayard, 2002-2003
- STALINE Joseph, 1913 [1950]: «Le marxisme et la question nationale», in *Staline 1950*, p. 3-41
- , 1921a [1950]: «De la façon de poser la question nationale», in *Staline 1950*, p. 64-67
- , 1921b [1950]: «Des tâches immédiates du Parti dans la question nationale», in *Staline 1950*, p. 157-162
- , 1950: *Le marxisme et la question nationale et coloniale*. Édition électronique réalisée par V. Gouysse à partir de l'ouvrage publié en 1950 aux Éditions Sociales, Paris (http://communisme-bolchvisme.net/download/Staline_Le_marxisme_et_la_question_nationale_et_coloniale.pdf; page consultée le 18.11.2013)
- , 1950 [1979]: «Marxisme et questions de linguistique. Lettre à la camarade E. Kracheninnikova. Lettre au camarade Sanjéiev. Lettre aux camarades D. Belkine et S. Fourer. Lettre au camarade A. Kholopov», in Gadet F., Gayman J.-M., Mignot Y., Roudinesco E. (éds), *Les maîtres de la langue, avec des textes de Marr, Staline, Polivanov*. Paris: François Maspero, 1979, p. 198-236
- VELMEZOVA Ekaterina, 2005: «Obraz “bratskogo češkogo naroda”»: žurnal “Slavjane”», in Glanc T., Meyer H., Velmezova E. (eds), *Inventing Slavia / Izobretenie Slavii*. Praha: Národní knihovna ČR – Slo-

- vanská knihovna, p. 83-98 [L'image du «peuple frère tchèque»: la revue *Slavjane*]
- , 2009: «Peuples et langues slaves: une “aberration” de la “linguistique traditionnelle”? La *slavistique fantastique* de N.Ja. Marr», in Velmezova E., Sériot P. (éds), *Discours sur les langues et rêves identitaires. Actes de l'école doctorale de Suisse occidentale en histoire des théories linguistiques* [*Cahiers de l'ILSL*, 2009, № 26], p. 187-198
- [SANS AUTEUR], 1953: «Koloradskij žuk v Českoslovakii», in *Slavjane*, 1953, № 9, p. 31 [Le doryphore en Tchécoslovaquie]



La revue *Slavjane* [Les Slaves]

**Vivant et langage.
Regard sur le débat
François Jacob / Roman Jakobson**

Anne-Gaëlle TOUTAIN

Laboratoire «Histoire des théories linguistiques» (UMR 7597), Paris

Résumé:

Nous proposons dans cet article une relecture du débat qui opposa Roman Jakobson et François Jacob sur la question de la nature des analogies existant entre la structure des idiomes (le «code verbal») et le code génétique, en considération desquelles Jacob a pu parler de «modèle linguistique en biologie». Cette relecture est celle d'une linguiste saussurienne, en tant que la théorisation saussurienne de la langue vient rompre avec toute représentation en termes de structure, et nous nous efforçons ainsi de faire apparaître le caractère non linguistique (parce que structuraliste, d'une part, parce qu'empiétant sur le domaine du biologiste, d'autre part, enfin parce qu'analogique, au lieu de théorique) de la position jakobsonienne. Nous voudrions ainsi contribuer à reposer sur de nouvelles bases la question des rapports entre vivant et pensée.

Mots-clés: épistémologie, modèle, structure, système, valeur, interdisciplinarité, fondements biologiques du langage, neurolinguistique

En mars 1974 paraissait dans *Critique* un article de François Jacob (1920-2013) intitulé «Le modèle linguistique en biologie»¹ et poursuivant un débat inauguré en 1968 lors de l'émission *Vivre et parler*², mais que nourrissaient déjà et ont continué de nourrir ensuite certains textes de Roman Jakobson (1896-1982)³. Le débat est le suivant: eu égard aux remarquables analogies existant entre le code génétique et le «code verbal», faut-il voir là une simple convergence ou existe-t-il un rapport entre les deux codes? Comme l'écrit Jacob dans cet article de 1974, les deux protagonistes sont demeurés en désaccord:

«C'est là une question dont nous avons eu plusieurs fois, Roman Jakobson et moi-même, l'occasion de discuter amicalement sans que l'un parvienne encore à convaincre l'autre. Dans ce débat, Roman Jakobson a toujours favorisé la seconde hypothèse: l'idée qu'entre les deux systèmes une relation étroite est imposée par une sorte de filiation; de mon côté, je préférerais m'en tenir à la première: l'idée que des fonctions analogues imposent des contraintes analogues»⁴.

On doit cependant s'étonner, à la lecture de ce débat, de l'asymétrie des arguments développés par chacune des deux parties, et d'autant plus que celle-ci paraît renvoyer à un défaut fondamental: celui du point de vue du linguiste, face au point de vue du biologiste. C'est un tel point de vue de linguiste que nous voudrions nous efforcer de promouvoir dans cet article, dans la mesure où il nous semble constituer la condition nécessaire de toute collaboration fructueuse de la biologie et des sciences humaines concernant le langage, collaboration appelée de ses vœux par Jacob dans les dernières pages de *La logique du vivant*, mais également par Jakobson dans nombre de ses textes, et notamment dans ceux que nous envisagerons ici.

C'est donc l'existence d'analogies entre les deux objets linguistique et biologique (le code génétique) qui fit naître ce débat entre le biologiste Jacob et le linguiste Jakobson. Comme il l'expliqua notamment au début

¹ Jacob 1974.

² Cf. Jacob, Jakobson, Lévi-Strauss, L'Héritier 1968a et 1968b. Cette émission de Gérard Chouhan et Michel Tréguer, produite par le Service de la Recherche de l'O.R.T.F., a été diffusée le lundi 19 février 1968 à 22h10 sur la première chaîne.

³ Il s'agit de «Relations entre la science du langage et les autres sciences», publié dans les *Essais de linguistique générale II* (p. 9-76) et qui est l'une des multiples versions d'un rapport de 1967 au dixième congrès international des linguistes (Jakobson 1969), et de *The Sound Shape of Language* (1979), ouvrage écrit en collaboration avec Linda Waugh (republié dans le volume VIII des *Selected Writings*, p. 1-315), et traduit en français aux Éditions de Minuit, sous le titre *La charpente phonique du langage* (Jakobson, Waugh 1980).

⁴ Jacob 1974, p. 199.

de l'émission *Vivre et parler*, Jacob fut impressionné par la découverte du système de communication qu'est le code génétique, dans la mesure où, alors que «le biologiste est un peu privilégié, en ce sens que les objets de la biologie touchent aux deux frontières: d'une part, au monde inanimé, d'autre part, au monde de la pensée et du langage, et que les biologistes bien sûr sont actifs le long de ces deux frontières»⁵, elle implique «qu'un certain nombre des phénomènes qui se passent au niveau de la cellule ou des organismes, au niveau purement biologique, ont certainement des points très communs avec ce qui se passe au niveau des sociétés humaines et des langages humains»⁶. Jacob fait ici⁷ référence d'une part aux analogies de structure et de fonctionnement qui existent entre le code génétique et le code verbal, deux codes linéaires analysables en termes de signes, de phrases et de phonèmes, c'est-à-dire d'unités qui sont en elles-mêmes vides de sens mais constituent des unités signifiantes, d'autre part au rôle dans la constitution des niveaux successifs d'intégration qu'implique la notion d'organisation de ces systèmes de communication que l'on trouve ainsi «à tous les étages de la biologie, que ce soit à l'étage le plus simple, qui est celui de la cellule ou à celui des organismes, c'est-à-dire des organismes pluri-cellulaires ou à celui des organismes, des individus en société»⁸. Le développement final de *La logique du vivant* insiste quant à lui sur l'existence de différents niveaux d'«intégrons», cellule, organisme, couples ou groupes d'animaux, en particulier d'insectes, puis les «intégrons culturels et sociaux»⁹, «où la coordination des éléments repose, non plus sur l'interaction de molécules, mais sur l'échange de messages chiffrés»¹⁰, organisations familiales, ethnies, états ou coalitions de nations, et cette notion permet ainsi à Jacob d'articuler le questionnement biologique au questionnement des sciences dites humaines, mais d'une manière dont il nous paraît utile de souligner le caractère extrêmement ambigu. Jacob dénonce l'insuffisance du modèle biologique lorsqu'il s'agit de cette «nouvelle hiérarchie d'intégrons»¹¹, de ce nouvel espace que constituent culture, société et langage, mais maintient cependant l'analogie en s'exprimant en termes d'intégron, c'est-à-dire de tous organisés impliquant des systèmes de communication. Dans *Vivre et parler*, instigateur du débat, il donnait la parole aux linguistes, c'est-à-dire, en l'occurrence, à Jakobson:

«M. T. [Michel Tréguer] – François Jacob, est-ce que je résume bien le début de la conversation si je dis, si je pose la question suivante: puisque nous re-

⁵ Jacob, Jakobson, Lévi-Strauss, L'Héritier 1968a, p. 3.

⁶ *Ibid.*

⁷ Cf. *ibid.*, p. 3-4.

⁸ *Ibid.*, p. 3.

⁹ Jacob 1970 [2004, p. 341].

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*

trouvons à tous les niveaux d'organisation, disons de la matière (quand même) des phénomènes de communication, il est probable que nous allons retrouver des analogies de méthode ou de concept, même, entre ces différents niveaux, qui vont peut-être se traduire par des analogies de vocabulaire, mais y a-t-il reflet d'un niveau dans l'autre, y a-t-il liaison véritable dans la façon dont les mécanismes fonctionnent? Est-ce que c'est bien ça?

F. J. [François Jacob] – Je pense que c'est partiellement la question. Et, en particulier, le fait qui est frappant, c'est qu'une des façons les plus simples de faire du compliqué, c'est de combiner du simple. Et je crois qu'il est particulièrement frappant de trouver que l'information génétique est faite par la juxtaposition et la séquence de quatre unités, et que le langage est également fait par l'organisation, la combinaison, la permutation et la séquence d'un très petit nombre d'unités. Maintenant, le problème de la terminologie est évidemment un problème difficile parce que quand un biologiste parle de structure, par exemple, ou quand un physicien parle de structure, ce n'est pas exactement dans le même sens que celui auquel je pense que les sciences humaines l'entendent. Une structure, pour un physicien, un chimiste et un biologiste, c'est essentiellement – c'est un peu la même chose – mais c'est essentiellement une disposition d'atomes en trois dimensions.

L'H. [Philippe L'Héritier] – Spatiale.

F. J. – Avant tout. Une disposition spatiale d'atomes. Alors, pour ce qui est du problème du langage, nous, généticiens moléculaires, nous avons été extrêmement frappés par cette similitude qui existe entre la combinatoire génétique et la combinatoire langage, mais je préférerais laisser au linguiste l'autorisation de parler pour nous, qu'il nous donne l'autorisation de parler langage ou d'utiliser un certain nombre de termes qui sont les leurs à l'origine»¹².

La réponse donnée alors par Jakobson est analogue à celle qu'il donnera ensuite notamment dans «Relations entre la science du langage et les autres sciences» et – avec Waugh – dans *La charpente phonique du langage*: une réponse affirmative, conduisant à une énumération d'analogies entre code verbal et code génétique. Celles-ci, comme celles de Jacob¹³, qu'elles rencontrent largement, sont structurales et fonctionnelles. Dans *La charpente phonique du langage*¹⁴, Jakobson et Waugh énumèrent ainsi le rapport son / sens ou structure / fonction, en synchronie et en diachronie, qui fait du code génétique et du langage des systèmes porteurs d'information et dotés d'une finalité, la dualité code / message, la constitution en forme de structure de structures, et notamment la double articulation en unités significatives et distinctives et la subdivision des unités distinctives en traits (code verbal) ou en oppositions binaires de propriétés

¹² Jacob, Jakobson, Lévi-Strauss, L'Héritier 1968a, p. 5-6.

¹³ Cf. *ibid.*, p. 3-4, mentionné ci-dessus (cf. la note 7), ainsi que Jacob 1965, p. 22-25 et 1970 [2004, p. 295-297]. Il s'agit là de descriptions du fonctionnement de l'hérédité. C'est, outre dans une rapide réplique de *Vivre et parler*, dans «Le modèle linguistique en biologie» que Jacob adopte une perspective comparative, mentionnant alors, pour en reprendre quelques-unes, les analyses de Jakobson (cf. Jacob 1974, p. 198-199 et la note 39 ci-dessous).

¹⁴ Cf. Jakobson, Waugh 1980, p. 83-86 (Jakobson, Waugh 1988, p. 68-70).

polaires (code génétique), l'existence de règles de synonymie et l'importance des niveaux syntaxique et supraphrastique pour la diversification des messages, enfin, plus loin¹⁵, la mort imposée de l'intérieur, partie intégrante du système sexuel, qui «incite à évoquer l'association constante en poésie des images de l'amour et de la mort, ainsi que le rôle important joué par l'oubli dans la mobilité perpétuelle du langage»¹⁶. La lecture de *Vivre et parler*¹⁷ conduit à ajouter à cette liste la nature de triplets des codons, à laquelle correspond dans le langage la structure trilitère d'un grand nombre de racines indo-européennes et sémitiques, ainsi que le caractère testamentaire du langage, permettant de parler d'hérédité verbale. «Relations entre la science du langage et les autres sciences»¹⁸ ajoute enfin pour sa part l'existence dans le code génétique d'une syntaxe et de procédés démarcatifs, la possibilité de comparaisons au niveau de l'analyse du discours pour la linguistique et de la «macro-organisation» des messages génétiques et de ses éléments constitutifs les plus élevés, les «réplicons» et les «ségrégons»¹⁹ pour le code génétique, une même sensibilité au contexte, une «stricte «colinéarité» de la séquence temporelle dans des opérations de codage et de décodage»²⁰ commune au langage naturel et au code génétique, et une fonction analogue des synonymes²¹. Jakobson décelait en outre dans ce dernier texte une «légère analogie sur le plan moléculaire avec ce qu'est le dialogue pour le langage»²² et y affirmait qu'inversement la linguistique découvrait à présent l'importance du «rôle temporel du langage»²³, de même que dans le domaine biologique «la transmission de l'information héréditaire à des cellules filles et à des organismes à venir maintient un ordre unidirectionnel en forme de chaîne»²⁴. On voit à travers ces deux dernières affirmations de «Relations entre la science du langage et les autres sciences» que la perspective comparative jakobsonienne implique un type particulier de collaboration entre linguistes et biologistes: dans la mesure où les objets sont analogues, et posent des problèmes analogues, la solution apportée dans un domaine pourrait valoir sur un autre. On lit ainsi dans *La charpente phonique du langage*:

«Passant des organismes les plus simples à de plus complexes, Jacob indique clairement que, dans chaque cas, l'interaction des parties constituantes sous-tend "l'organisation du tout", tout auquel l'intégration confère de nouvelles

¹⁵ Cf. Jakobson, Waugh 1980, p. 87 (Jakobson, Waugh 1988, p. 72).

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Cf. Jacob, Jakobson, Lévi-Strauss, L'Héritier 1968a, p. 6.

¹⁸ Cf. Jakobson 1973 [1979, p. 51-54].

¹⁹ *Ibid.*, p. 53.

²⁰ *Ibid.*

²¹ Cf. également *ibid.*, p. 54-55, cité ci-dessous dans la note 31.

²² *Ibid.*, p. 54.

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*

propriétés structurales. Or, depuis l'apparition de la cybernétique, une telle interaction entre les constituants d'un organisme vivant ou entre cet organisme et son environnement, et aussi entre les membres d'une société humaine, se laisse traiter comme un problème de communication, si bien que le langage devient un modèle d'"interaction entre éléments d'un tout intégré". Car si la formation d'un mammifère, y compris l'être humain, inscrite dans le message génétique, méduse le scientifique qui y voit "une merveille d'exactitude et de précision", la même admiration doit aller au langage, ce procédé extraordinairement subtil et précis de communication interne et externe, avec sa structure sensible au contexte, son éventail de redondances auxiliaires, la variété de ses transpositions créatrices et, surtout, sa gamme de passages de l'explicite à l'elliptique, et inversement. Sans oublier qu'il s'agit d'un système unique et universel, capable de générer des jugements et des propositions équilibrées»²⁵.

Or, dans ce passage, Jakobson invite les biologistes à s'inspirer des résultats obtenus dans le domaine linguistique. Il en va de même dans cet autre, où il s'agit cette fois du caractère orienté de l'évolution:

«Bref, en dépit de toutes les réticences, l'apport décisif pour l'évolution des "nouveaux systèmes de communication, tant à l'intérieur de l'organisme qu'entre celui-ci et son environnement"²⁶, devient une réalité de plus en plus évidente aux yeux des biologistes comme des linguistes. À cela s'ajoute le fait que l'idée de mutation aléatoire fondée sur le hasard, les erreurs de reproduction, les additions ou omissions accidentelles et les interversions au sein du message génétique, se voit utilement rectifiée par l'observation qu'une évolution résultant exclusivement "de mutations, chacune se produisant au hasard" est impossible et "démentie par la chronologie et par l'arithmétique"²⁷; même les organismes microscopiques les plus simples "sont élaborés par une suite d'intégrations"²⁸. C'est là un domaine où l'interrogation réciproque des disciplines connexes ne saurait être superflue, surtout si l'on considère que "nous savons encore peu de choses" de la façon dont les cellules communiquent entre elles, que le phénomène de différenciation du monde vivant, en particulier le développement de ses formes supérieures, attend d'être élucidé, et que le danger de généralisation prématurée n'est jamais exclu. Ainsi, pour en rester au même problème, ceux qui étudient l'évolution linguistique pourraient chercher à savoir si l'accumulation d'erreurs dans les messages génétiques qui dirigent la multiplication des systèmes vivants se fait purement au hasard. Car, en linguistique, à l'ancien dogme qui n'acceptait que des changements aveugles et fortuits, ensuite seulement réarrangés, on a peu à peu opposé la

²⁵ Jakobson, Waugh 1980, p. 86 (Jakobson, Waugh 1988, p. 71). Jakobson et Waugh se réfèrent ici à deux passages de *La logique du vivant* (Jacob 1970 [2004, p. 267-268 et p. 271]), auxquels cependant ils en ajoutent un troisième (*ibid.*, p. 334), sur lequel ils se fondent pour comparer «formation d'un mammifère» et langage, reprenant ainsi à leur compte l'analogie de Jacob et proposant un modèle au biologiste.

²⁶ *Ibid.*, p. 329. Ces citations de *La logique du vivant*, dans *La charpente phonique du langage*, sont souvent inexactes car traduites de l'anglais. – A.-G.T.

²⁷ Pour ces deux citations, cf. ci-dessous la note 49. – A.-G.T.

²⁸ Jacob 1970 [2004, p. 323]. – A.-G.T.

notion de finalité des “fautes orientées”, pour reprendre l’expression du topologiste René Thom. Et ces fautes réitérées apparaissent dès lors plus comme des déviations que comme de simples erreurs. Quoi qu’il en soit, le dialogue interdisciplinaire, ouvert et sans préjugés, entre linguistique et génétique est une chose indispensable et qui devrait se développer encore, dans la mesure en particulier où ces deux sciences apparentées ont profondément implanté dans leur matière même “la lutte permanente entre ce qui était et ce qui va être, entre l’identité de la reproduction et la nouveauté de la variation”^{29,30}.

Le sujet du débat lui-même est en réalité d’ordre biologique, et Jacob a ainsi beau jeu de répondre à Jakobson sur son propre terrain, là où ce dernier ne saurait développer d’autre argument que celui d’un possible fondement biologique du langage. Jacob écrit ainsi dans «Le modèle linguistique en biologie»³¹ pour justifier sa position en faveur de l’hypothèse

²⁹ *Ibid.*, p. 33. – A.-G.T.

³⁰ Jakobson, Waugh 1980, p. 87-88 (Jakobson, Waugh 1988, p. 72-73). La traduction modifie légèrement le texte anglais. En particulier, le «bref» initial ne figure pas dans le texte anglais, «[à] cela s’ajoute le fait que... » traduit «[e]ven», et «chercher à savoir» «ask».

³¹ Cf. également cet échange de *Vivre et parler*:

«R. J. [Roman Jakobson] – Et je ne crois pas que ce soit si étonnant que la langue se soit modelée sur la structure moléculaire parce que c’est clair que, fondamentalement, la langue, la capacité de comprendre la langue, d’apprendre la langue, d’utiliser la langue, etc., sont des faits biologiques. Il y a, là encore, un phénomène qui distingue la langue de tous les phénomènes culturels, et qui en fait la prémisses de la culture. C’est le fait qu’on apprend toutes les lois de structure phonologique et grammaticale à l’âge de deux ou trois ans.

F. J. – Oui, seulement le fondement biologique de cette capacité, c’est essentiellement le système nerveux, c’est-à-dire l’agencement et la mécanique des neurones.

M. T. – *Et non pas le code génétique.*

F. J. – Et pas le code génétique.

R. J. – Vous ne croyez pas que ce principe peut toujours agir et exister, puisqu’il existe un outil d’hérédité tel que la langue – parce que c’est l’unique véritable hérédité qui existe à côté de l’hérédité moléculaire (j’emploie peut-être des termes trop anthropomorphiques) – et qu’elle se sert justement de ce modèle d’un autre type d’hérédité.

L’H. – Mais ça revient à dire que les deux mécanismes utilisent pour transférer l’information un système unilinéaire. Un système séquentiel. Un arrangement séquentiel.

R. J. – Et hiérarchique. C’est ça» (Jacob, Jakobson, Lévi-Strauss, L’Héritier 1968a, p. 7).

Jakobson affirmait plus haut:

«R. J. – Quand même, c’est sûr maintenant que nous ne pouvons plus avoir pour ainsi dire un rideau de fer entre la culture et la nature. Qu’il y a là le rôle de la culture chez les animaux et le rôle de la nature pour l’homme. Et la langue, c’est justement un phénomène qui est à cheval dans la nature biologique et la culture. Eh bien! je pense que ce qu’on a, ce qui est inné dans les phénomènes du langage, c’est d’abord la capacité d’apprendre la langue, parce que ce sont seulement les êtres humains qui peuvent l’apprendre. Ensuite, ce qui est inné, ce qui est probablement une hérédité moléculaire, c’est ce principe architectonique et qu’on retrouve dans chaque langue. Chaque langue a la même hiérarchie des unités et des valeurs. Eh bien! je pense que ce n’est pas trop hardi de supposer que cette structure, cette similarité de structure entre les molécules et la langue est due au fait que la langue a été, dans son architecture, modelée sur les principes de la génétique moléculaire parce que c’est aussi un phénomène biologique que cette structure de la langue» (*ibid.*, p. 6), et on lira ensuite dans «Relations entre la science du langage et les autres sciences», cité par Jacob (cf. Jacob 1974, p. 199) dans une de ses versions anglaises, parue en 1973 dans *Main Trends in the Science of Language*: «Comment interpréter tous ces caractères isomorphes entre le code génétique, qui “apparaît comme essentiellement identique dans tous les organismes” [...] [J.D. Watson, *Molecular Biology of the Genes*. New York –

selon laquelle «des fonctions analogues imposent des contraintes analogues», au lieu de la «filiation» à laquelle Jakobson donne sa préférence:

«Pour le biologiste, en effet, il est difficile de voir comment la structure du langage humain aurait pu se modeler sur celle de l'hérédité. Aucun mécanisme ne peut actuellement être envisagé qui permette à l'évolution de copier dans un autre code l'agencement de celui sur lequel elle-même se fonde. Dans les processus de décryptage génétique, le transfert de l'information s'effectue toujours en sens unique, de l'acide nucléique vers la protéine. Par la nature même du code génétique et des relations qu'il entretient avec les autres composants de la cellule, aucune espèce moléculaire n'a les moyens de connaître le système par quoi se détermine sa propre architecture. Il n'y a, dans la cellule, aucun constituant pour "comprendre" le code dans son ensemble. Les

Amsterdam: W.A. Benjamin, 1965, p. 386; cf. Jakobson 1973 (1979, p. 75). – A.-G.T.], et le modèle architectonique qui sous-tend les codes verbaux de toutes les langues humaines et qui, notons-le, n'est propre à aucun autre système sémiotique qu'au langage naturel ou à ses substituts? La question de ces traits isomorphes devient particulièrement instructive quand nous songeons qu'il n'existe rien d'analogue dans aucun système de communication animale.

Le code génétique, première manifestation de la vie, et, d'autre part, le langage, attribut universel de l'humanité, grâce auquel elle accomplit son saut capital de la génétique à la civilisation, sont les deux mémoires fondamentales où s'emmagasine l'information transmise par les ancêtres à leurs descendants, l'hérédité moléculaire et le patrimoine verbal, condition nécessaire de la tradition culturelle.

Les propriétés que nous avons décrites et qui sont communes au système d'information verbale et au système d'information génétique assurent à la fois une spéciation et une individualisation illimitée. Les biologistes affirment que l'espèce "est la clef de voûte de l'évolution" et que sans spéciation il n'y aurait pas de diversification du monde organique ni de rayonnement adaptatif [...] [E. Mayr, *Animal Species and Evolution*. Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1966, p. 621; cf. A.E. Emerson, «The Evolution of Behavior among Social Insects», in Roe A., Simpson G.G. (eds.), *Behavior and Evolution*. New Haven: Yale University Press, p. 311-335 et «The Impact of Darwin on Biology», in *Acta Biotheoretica*, 1962, vol. XV, issue 4, p. 175-216; cf. Jakobson 1973 (1979, p. 72, p. 68). – A.-G.T.]; de même, les langues, avec leurs structures régulières, leur équilibre dynamique et leur pouvoir de cohésion, apparaissent comme les corollaires obligés des lois universelles qui régissent toute structure verbale. Si, en outre, les biologistes comprennent que la diversité indispensable de tous les organismes individuels, loin d'être fortuite, représente "un phénomène universel et nécessaire propre aux êtres vivants" [...] [G.G. Simpson, «Biology and the Nature of Life», in *Science*, 1962, vol. CXXXIX, p. 386; cf. Jakobson 1973 (1979, p. 74). – A.-G.T.], les linguistes, quant à eux, reconnaissent le caractère créateur du langage dans la variabilité illimitée de la parole individuelle et dans la diversification infinie des messages verbaux. Pour la linguistique comme pour la biologie, "la stabilité et la variabilité résident dans la même structure" [...] [A. Lwoff, *Biological Order*. Cambridge, Mass.: MIT Press, 1965, p. 99; cf. Jakobson 1973 (1979, p. 72). – A.-G.T.] et s'impliquent réciproquement. Étant donné que "l'hérédité, elle-même, est essentiellement une forme de communication" [...] [B. Wallace, A.M. Srb, *Adaptation*. Englewood Cliffs, N. J.: Prentice-Hall, 1964, p. 91; cf. Jakobson 1973 (1979, p. 75). – A.-G.T.], et que l'architectonique universelle du code verbal est certainement un héritage moléculaire de tout *Homo sapiens*, il est légitime de se demander si l'isomorphisme de ces deux codes différents, le génétique et le verbal, s'explique par une simple convergence due à des besoins similaires ou si les fondements des structures linguistiques manifestes, plaquées sur la communication moléculaire, ne se seraient pas directement modelés sur les principes structuraux de celle-ci (Jakobson 1973 [1979, p. 54-55]). On passe ici de l'affirmation à l'interrogation. Dans *La charpente phonique du langage*, le propos est encore plus réservé puisque l'hypothèse n'est pas mentionnée mais, comme nous le verrons ci-dessous, il est non moins remarquable.

éléments qui traduisent le texte génétique ne reconnaissent qu'un triplet nucléique pris séparément. Ceux qui le reproduisent établissent une simple relation biunivoque entre paires d'éléments nucléiques. Le système paraît agencé pour maintenir le texte génétique à l'abri de toute action *concertée* du milieu. Il n'existe aucun accès *direct* à la structure du code génétique. Pour la retrouver, il faut passer par le long détour de la sélection naturelle, de ses hasards, de ses échecs»³².

C'est là ce que nous qualifions plus haut d'asymétrie des deux argumentations de Jacob et de Jakobson. Celle-ci va cependant plus loin, dans la mesure où Jacob se montre nettement plus précis que Jakobson dans sa comparaison des deux codes génétique et verbal. C'est ainsi que Jacob³³ prend soin de circonscrire l'analogie de fonction qui lie les deux systèmes – qui fonctionnent tous deux pour accumuler, conserver et transmettre l'information, mais présentent des différences dans leur fonction de communication, dans la mesure où il n'existe en biologie ni émetteur ni récepteur –, ce qui le conduit³⁴ à «s'interroger sur la logique qui régit chacun des deux systèmes de communication; à se demander si les analogies observées relèvent ou non de contraintes semblables»³⁵. Il ramène alors ces analogies à deux principales: la combinaison d'éléments vides de sens mais constitutifs d'éléments signifiants, la linéarité du message. Tandis que Jakobson insiste sur le fait que la double articulation n'est commune qu'aux deux codes génétique et verbal³⁶, Jacob remarque que la combinatoire d'éléments opère dans la nature chaque fois qu'il s'agit de produire une grande diversité de structures à partir d'un nombre limité de matériaux³⁷, matériaux dès lors nécessairement dépourvus de sens en eux-

³² Jacob 1974, p. 200.

³³ Cf. *ibid.*

³⁴ Cf. *ibid.*, p. 200-203.

³⁵ *Ibid.*, p. 200-201.

³⁶ Cf. Jakobson, Waugh 1980, p. 86 (Jakobson, Waugh 1988, p. 71), cité ci-dessous, ainsi que Jakobson 1973 [1979, p. 54], cité dans la note 31. On lit encore dans ce deuxième texte: «[...] de tous les systèmes transmetteurs d'information, le code génétique et le code verbal sont les seuls qui soient fondés sur l'emploi d'éléments discrets qui, en eux-mêmes, sont dépourvus de sens mais servent à constituer les unités significatives minimales, c'est-à-dire des entités dotées d'une signification qui leur est propre dans le code en question» (*ibid.*, p. 52).

³⁷ Comme il est apparu ci-dessus (cf. Jacob, Jakobson, Lévi-Strauss, L'Héritier 1968a, p. 6), l'argument est également développé dans *Vivre et parler*, où Jacob répond à Jakobson (cf. la deuxième citation produite dans la note 31): «Effectivement, l'ordre des hiérarchies est très, très remarquable, mais le problème qu'on peut se poser, c'est de savoir si finalement la meilleure façon de faire du compliqué n'est pas simplement par une combinaison d'éléments simples, et en fait ceci se trouve pratiquement à tous les niveaux de la nature puisque les physiciens se sont aperçus avec stupéfaction, au début de ce siècle, que l'atome, qui était considéré comme son nom l'indique comme insécable, est lui-même une combinatoire, que tous les atomes des différents types du tableau de Mendéléiev sont également des combinaisons d'unités simples, que les molécules sont des combinaisons d'un petit nombre d'atomes et, finalement, ç'a été effectivement une révélation extraordinaire en génétique de constater que les gènes, qu'on connaissait depuis le début du siècle et que l'on considérait comme des unités enfilées sur un collier de perles, n'étaient pas chacun une structure complètement différente l'une de l'autre à la façon des idéogrammes.

mêmes, sans quoi le système ne pourrait fonctionner. Seule lui semble limitée à l'hérédité et au langage la linéarité, qui lui paraît cependant relever chaque fois de contraintes distinctes. Elle résulte dans le langage de l'utilisation d'un appareil auditif et vocal; dans le cas de l'hérédité, elle est liée à la nécessité de la reproduction à l'identique, dans la mesure où il est impossible de reproduire une structure en trois dimensions et où une chaîne est beaucoup plus simple à reproduire qu'une surface. Jacob conclut:

«Pour le biologiste, il paraît ainsi probable que les remarquables analogies de structure observées entre hérédité et langage sont dues avant tout à la convergence d'exigences nées de fonctions voisines. Les solutions adoptées dans les deux cas sont semblables parce que les plus simples; et peut-être même les seules possibles, quoique pour des raisons différentes. Il est clair alors que la connaissance d'un système peut aider à l'analyse de l'autre. Mais c'est là un processus à sens unique car il ne semble pas que la génétique ait jusqu'ici beaucoup contribué à la démarche de la linguistique. Celle-ci, en revanche, fournit un excellent modèle à celle-là»³⁸.

Le terme de *modèle* figure au titre de l'article de Jacob et, de fait, s'il s'agit chez Jakobson d'analogies, la linguistique joue en revanche pour Jacob le rôle d'un modèle théorique³⁹, notion dont un article de Georges Canguilhem permet de préciser les enjeux épistémologiques:

Pendant très longtemps, on a considéré que les gènes étaient des idéogrammes, et non pas simplement des phrases écrites avec une combinatoire très simple.

Enfinement, je suis d'accord avec vous. Il y a des niveaux hiérarchiques qui sont extraordinairement frappants de similitude entre le langage et le système de codage de l'information génétique dans les acides nucléiques, mais je me demande dans quelle mesure ça n'est pas à peu près la seule façon de faire cette extraordinaire variété et diversité que nous rencontrons dans les organismes, avec des moyens finalement extraordinairement simples» (Jacob, Jakobson, Lévi-Strauss, L'Héritier 1968a, p. 6), à quoi Jakobson répondra ensuite: «[...] ce qui est frappant, c'est que nous avons un grand nombre de phénomènes de vie sociale et de culture où nous avons des complexités énormes, une complexité encore plus grande que dans la langue; or, dans aucun de ces domaines, vous ne trouvez de ces sous-unités qui n'ont pas de valeur autonome et seulement servent de principes constructifs» (*ibid.*, p. 7).

³⁸ Jacob 1974, p. 203.

³⁹ Jacob poursuit ainsi: «Faute, peut-être, de pouvoir s'offrir de véritables théories à fondement mathématique, la biologie fonctionne le plus souvent à l'aide de modèles. Il existe, en effet, en biologie, de nombreuses généralisations mais fort peu de véritables théories. Et encore la plus importante de celles-ci, la théorie de l'évolution, jouit-elle d'un statut particulier puisque, reposant sur l'histoire, elle ne se prête à aucune vérification directe. Quant aux autres théories qu'a produites la biologie, celle de la conduction nerveuse, ou celle de l'hérédité, par exemple, elles sont le plus souvent d'une extrême simplicité et ne font intervenir qu'une part modeste d'abstraction. Et quand surgit quelque entité abstraite, comme le gène, les biologistes n'ont de cesse qu'ils ne lui aient substitué des éléments matériels, particules ou molécules. Comme si, pour jouer son rôle en biologie, une théorie devait d'abord se référer à quelque modèle concret. Dans ce nécessaire dialogue entre la théorie et l'expérience qu'implique la démarche des sciences naturelles, c'est le plus souvent le modèle qui, en biologie, joue le rôle de théorie pour guider l'expérience. D'où la tendance fréquente à prendre le modèle pour une explication et les analogies pour des identités.

«L'imagination est portée à croire que construire un modèle c'est emprunter un vocabulaire pour obtenir une identification de deux objets. Quand on a eu nommé membrane la limite cellulaire, les lois de l'osmose et la fabrication de la cloison semi-perméable ont paru fournir un langage et un modèle. Il semble, au contraire, que le biologiste ait tout intérêt à retenir la leçon du physicien-mathématicien: ce qu'on doit demander à un modèle c'est la fourniture d'une syntaxe pour construire un discours transposable mais original.

En disant que l'extension de la méthode des modèles ne constitue peut-être pas une révolution dans l'heuristique biologique, nous voulons dire simplement que les critères de validité d'une recherche sur modèle restent conformes au schéma de la relation dialectique entre l'expérience et son interprétation. Ce qui valide une théorie, ce sont les possibilités d'extrapolation et d'anticipation qu'elle permet dans des directions que l'expérience, maintenue au ras d'elle-même, n'aurait pas indiquées. De même, les modèles se jugent et se déposent les uns les autres par leur plus grande ampleur respective quant aux propriétés qu'ils font retrouver dans l'objet problématique, et aussi par leur plus grande aptitude respective à y déceler des propriétés jusqu'alors inaperçues. Le modèle, dirait-on, prophétise. Mais les théories mathématiques en physique le font aussi»⁴⁰.

C'est donc une construction théorique de l'objet, et non une identité, qu'implique le recours à un modèle. On notera, à cet égard, l'expression de *légère analogie* que nous avons rencontrée ci-dessus dans une citation de Jakobson⁴¹, et qui témoigne de la nature de la perspective jakobsonienne, analogique, et non théorique. De ce point de vue, la proposition de Jacob: «[...] il ne semble pas que la génétique ait jusqu'ici beaucoup contribué à la démarche de la linguistique», est à la fois juste et apparemment contestable. Apparemment contestable, dans la mesure où le fait remarquable est précisément que la perspective jakobsonienne implique une réversibilité des influences, fondée sur une analogie d'objets. Juste, dans la

C'est à son efficacité comme opérateur que se mesure la valeur d'un modèle. Et, en ce sens, le modèle linguistique a joué un grand rôle dans la démarche récente de la génétique. Pour l'analyse des mutations par exemple. Une fois le message génétique comparé à un texte écrit avec un alphabet, il est apparu logique d'assimiler les mutations aux erreurs de copie qu'introduisent dans un texte le copiste ou l'imprimeur. Comme un texte, en effet, la spécificité génétique peut être modifiée par le changement d'un signe en un autre, par la délétion ou l'addition d'un ou de plusieurs signes, par la transposition de signes d'une phrase à une autre, par l'inversion d'un groupe de signes; bref, par tout événement qui dérange l'ordre établi. Même démarche pour la mise en évidence d'une ponctuation dans le texte génétique. Si la chaîne nucléique est continue par sa structure, mais discontinue par ses fonctions, il y faut des signaux pour marquer le début et la fin des "phrases". Une fois cette exigence formulée par analogie, l'existence de "signaux de ponctuation" allait être rapidement mise en évidence dans l'ADN. La plupart des modèles utilisés pour la biologie, les modèles mécaniques notamment, se sont en général avérés plus féconds dans l'étude des fonctions que dans celle des structures. Si le modèle linguistique a jusqu'ici présenté une valeur exceptionnelle pour l'analyse moléculaire de l'hérédité, c'est peut-être qu'il s'applique souvent aussi bien à la structure qu'aux fonctions du matériel génétique. Rarement modèle imposé par les conceptions d'une époque aura trouvé applications plus fidèles» (*ibid.*, p. 203-204).

⁴⁰ Canguilhem 1968 [2002, p. 315-316].

⁴¹ Cf. la note 22 ci-dessus.

mesure où il s'agit alors moins de génétique que de biologie, et surtout dans la mesure où il ne s'agit pas de linguistique. Jakobson se fonde sur les analogies existant entre codes verbal et génétique pour caractériser le langage comme un organisme. Il se produit en effet un glissement dans l'argumentation de Jakobson qui, du code génétique, en vient à l'organisme, glissement lisible notamment dans un des passages cités ci-dessus⁴², où Jakobson et Waugh font du langage un «modèle d'«interaction entre éléments d'un tout intégré»», mais passent ensuite, dans le cadre de la comparaison avec la formation d'un mammifère, du «procédé extraordinairement subtil et précis de communication interne et externe» à une structure variante, créatrice et génératrice. Plus haut dans ce développement de *La charpente phonique du langage*, la comparaison entre les deux systèmes d'information impliquait de même avant tout une assimilation du langage à un organisme. On lit en effet en ouverture de l'énumération des analogies liant codes génétique et verbal:

«Dans les sciences de la vie et du langage – nous citons ici en les complétant les thèses de Jacob –, “il n'est plus possible de séparer une structure de sa signification, non seulement pour l'organisme [et pour le langage], mais encore pour toute la suite d'événements qui ont conduit l'organisme [et le langage] à devenir ce qu'il est”⁴³. Les biologistes comme les linguistes ont constaté l'existence d'un ensemble impressionnant d'attributs communs à la vie et au langage depuis l'apparition de celui-ci. On a là deux systèmes porteurs d'information et possédant une finalité, qui impliquent l'un et l'autre la présence de messages et d'un code sous-jacent. Dès les premiers germes de vie, “le statut particulier assigné aux organismes vivants de par leur origine et leur but”⁴⁴ a consisté en messages codés spécifiant les structures moléculaires et transmis sous forme d'instructions de génération en génération. Et les constitutions respectives des deux codes – le génétique, découvert et déchiffré à notre époque, et le verbal, exploré par des générations de linguistes – manifestent une série d'analogies remarquables^{45,46}.

C'est là une métaphore ancienne, dont la fin du XIX^{ème} et le début du XX^{ème} siècles avaient cru se débarrasser, mais qui perdure dans le structuralisme, où la notion de structure implique une représentation en termes d'entité. C'est là par ailleurs, ce nous semble, l'enjeu de la perspective analogique jakobsonienne, dans le cadre de laquelle l'hypothèse d'un modelage du langage sur le code génétique a moins la valeur d'une étiologie que celle d'un couronnement des analogies énumérées. Ce couronne-

⁴² Cf. Jakobson, Waugh 1980, p. 86 (Jakobson, Waugh 1988, p. 71).

⁴³ Cf. Jacob 1970 [2004, p. 321]. – A.-G.T.

⁴⁴ Cf. *ibid.*, p. 320. – A.-G.T.

⁴⁵ Cf. encore notamment le passage de «Relations entre la science du langage et les autres sciences» que nous avons cité ci-dessus dans la note 31, où il est question, à propos du langage, de spéciation, les langues apparaissant ainsi comme des organismes. – A.-G.T.

⁴⁶ Jakobson, Waugh 1980, p. 83-84 (Jakobson, Waugh 1988, p. 69).

ment est en effet le seul enjeu linguistique de cette hypothèse, qui relève sinon de la biologie. On lit ainsi dans *La charpente phonique du langage*, où Jakobson et Waugh n'évoquent pas cette hypothèse:

«Dans la mesure où l'on conçoit la "faculté de langage" comme l'héritage génétique couronnant l'ascension de l'espèce humaine, on peut supposer que le plan de base du langage, sa forme nécessaire commune à tous les codes verbaux du monde, va avec cet héritage. Du reste, la "double articulation" ou, en d'autres termes, le fait que les unités signifiantes soient composées de sous-unités discrètes dépourvues de sens intrinsèque, n'est commune qu'aux deux codes génétique et verbal, dont l'isomorphisme apparaît profondément enraciné dans la totalité de leur modèle et de leurs mécanismes. De toute évidence, nous ne sommes pas en mesure d'expliquer cette correspondance, et il en sera ainsi tant que l'origine du langage pour les linguistes et la genèse de la vie pour les généticiens resteront des problèmes insolubles. "Mais comment tout cela a-t-il commencé? [...] Quelle est l'origine du code génétique? [...] Pourquoi tel triplet d'acide nucléique [*sic.* – A.-G.T.] «signifie»-t-il telle sous-unité protéinique [*sic.* – A.-G.T.] et non telle autre? [...] Rien n'indique que la transition de l'organique au vivant puisse jamais être analysée⁴⁷." En outre, "nous ignorons toujours comment les circuits acquis se superposent au réseau de l'hérédité, et comment l'inné et l'acquis s'ajustent l'un à l'autre^{48, 49}».

L'hypothèse d'un «héritage génétique couronnant l'ascension de l'espèce humaine» se conjugue ici avec l'affirmation que l'explication de la correspondance existant entre les deux codes génétique et verbal est liée à la solution des problèmes de l'origine du langage et de la genèse de la vie, et non du premier seul. S'affrontent ainsi deux exigences contradictoires: celle d'une étiologie du langage – étiologie biologique, que Jacob réfute comme telle dans la forme que lui confère Jakobson dans *Vivre et parler* et dans «Relations entre la science du langage et les autres sciences» –, et celle d'une appréhension linguistique du langage, paradoxalement fondée sur la métaphore biologique, métaphore qui soutient la représentation en termes de structure. De fait, la notion de structure n'est pas linguistique⁵⁰,

⁴⁷ Cf. Jacob 1970 [2004, p. 326-327]. – A.-G.T.

⁴⁸ Cf. *ibid.*, p. 337. – A.-G.T.

⁴⁹ Jakobson, Waugh 1980, p. 86-87 (Jakobson, Waugh 1988, p. 71).

⁵⁰ Elle est par ailleurs – et corrélativement – idéologique (l'organisation contre le chaos, la téléologie et la structure nomothétique contre le hasard), caractère tout particulièrement net chez Jakobson, dont un des passages cités ci-dessus (Jakobson, Waugh 1980, p. 87-88 [Jakobson, Waugh 1988, p. 72-73]) témoigne de la position antidarwiniste, bien documentée par Patrick Sériot (Sériot 1994a; 1994b; 1999 et 2003). Ce passage est tout particulièrement remarquable, en ce que Jakobson et Waugh en viennent à falsifier – par contresens – le propos de Jacob. De fait, quoi qu'en écrivent Jakobson et Waugh, jamais, dans *La logique du vivant*, non plus que dans d'autres écrits, Jacob ne se départit de la représentation darwinienne de l'évolution. Dans le passage cité alors par Jakobson et Waugh (Jacob 1970 [2004, p. 329 et suiv.]), Jacob ne renonce pas au hasard mais affirme la nécessité d'envisager d'autres événements qu'une succession de mutations, dans la mesure où «[p]our accorder les accroissements de programme au rythme de l'évolution, il faut des événements peu communs» (*ibid.*, p. 333).

dans la mesure où elle ne permet pas de rompre avec la représentation commune de la langue à laquelle se réfère Jacob, et que le linguiste – de son point de vue, et naturellement sans que cela ait aucune incidence sur l'analyse moléculaire de l'hérédité – doit rectifier.

Il faut en premier lieu clarifier une équivoque. Si les codes génétique et verbal sont «deux systèmes d'information», le premier est un système signalétique, le second – qui dès lors ne saurait être considéré comme un «système d'information» – est un système de signes. Nous nous référons ici à la théorisation saussurienne de la langue et du signe, abandonnée par les structuralistes – en dépit d'une filiation revendiquée – et, ce nous semble, méconnue par la linguistique postsaussurienne⁵¹. Saussure définit la langue comme un système de valeurs, c'est-à-dire comme un système de signes dont les signifiants naissent de leur combinaison avec la pensée et réciproquement les signifiés de leur combinaison avec la matière phonique, dans la mesure où cette combinaison les délimite comme signifiés et comme signifiants. Signifiants et signifiés sont alors tout à la fois des valeurs purement relatives, oppositives et négatives, et des effets de signe, dès lors apparemment dotés d'une positivité, en réalité effets de langue. C'est là le concept de système, qui apparaît ainsi tout différent de celui de structure: définitoire des signes comme *articuli* (lieux d'une délimitation-combinaison) et de la langue comme étiologie du signe, et non notion d'organisation visant à ordonner les éléments constitutifs des idiomes. La langue apparaît alors comme un fonctionnement, une articulation – socialement codée – de la pensée dans la matière phonique, dont son et sens, en tant que linguistiques – et constitutifs des idiomes –, sont les effets. Ainsi se définit, du point de vue linguistique, la langue, définition qui doit donc être le cadre d'élaboration du donné, et dès lors de l'examen de la nature et de la structure des idiomes. Dans ce cadre, peut-être, pourra-t-on dépasser l'alternative dont, dans *Le jeu des possibles*⁵², Jacob dénonce la simplicité – entre la «bande magnétique vierge» et le «disque de phonographe» –, et poser en termes nouveaux la question des rapports entre le vivant et la pensée⁵³. En effet, il ne sera plus question

⁵¹ Nous nous permettons de renvoyer ici à nos propres travaux (Toutain 2008a; 2008b; 2009a; 2009b et 2013), et notamment à la thèse de doctorat que nous avons achevée en 2012 (Toutain 2012).

⁵² Cf. Jacob 1981, p. 119 et suiv.

⁵³ Jacob écrit dans *La logique du vivant*: «On ignore comment s'articulent l'inné et l'appris. Car, aujourd'hui, ces derniers ne s'opposent plus: ils se complètent. Pour les éthologues, quand un comportement met en jeu une part acquise par l'expérience, c'est en fonction du programme génétique. L'apprentissage vient s'insérer dans le cadre que fixe l'hérédité. Sans doute pourra-t-on bientôt analyser le mécanisme moléculaire de la synapse, l'articulation des cellules nerveuses, l'unité de connexion anatomique sur quoi repose tout l'agencement du réseau nerveux. Et l'on peut être assuré que les réactions caractérisant l'activité du cerveau apparaîtront au biochimiste tout aussi banales que celles de la digestion. Mais décrire en termes de physique et de chimie un mouvement de la conscience, un sentiment, une décision, un souvenir, c'est là une autre affaire. Rien ne dit qu'on y parvienne jamais. Pas seulement à cause de la complexité, mais aussi parce qu'on sait, depuis Gödel, qu'un système logique ne peut suffire à sa propre description» (Jacob

alors d'une structure biologiquement fondée⁵⁴, structure dont la théorisation saussurienne de la langue révèle le caractère imaginaire, mais d'une pluralité d'objets: la langue, et ce que nous proposons d'appeler la *neuro-langue*, pour désigner l'articulation de la langue avec le système nerveux central⁵⁵. Par ailleurs, articulation socialement codée de la pensée dans la matière phonique, la langue saussurienne instaure un espace de fonctionnement – l'espace du langage, ou la «culture» –, ou plus exactement, elle est ce fonctionnement même – ce pour quoi sa définition est étymologie. À la langue et à la neurolangue s'ajoute ainsi le langage, objet de la psychanalyse⁵⁶. S'opposeront alors, en second lieu, non plus deux entités, mais deux logiques hétérogènes, celle du langage et celle du vivant. La première émerge au cours de l'évolution et est ainsi inséparable du vivant qu'elle spécifie; elle n'en demeure pas moins hétérogène à la seconde, où le langage introduit une discontinuité, discontinuité que Saussure nous impose de penser comme telle, dans la mesure où la langue vaut pour lui étymologie du langage au lieu de faire figure d'émanation du cerveau de l'homme, structure à concevoir en termes d'inné et d'acquis et système de communication constitutif de nouveaux intégrons. Reste, néanmoins, à imaginer les modalités d'élaboration d'une telle discontinuité, et nous n'avons voulu contribuer qu'à poser le problème.

© Anne-Gaëlle Toutain

1970 [2004, p. 337]). La leçon inaugurale au Collège de France s'achevait en revanche sur ces mots: «On peut raisonnablement espérer comprendre un jour le principe des *mécanismes élémentaires* qui interviennent dans ces deux merveilles de la nature: la formation d'un homme à partir d'un œuf et la pensée consciente de l'homme. Tous les progrès récents confirment l'idée que chacun des phénomènes biologiques peut, en dernière analyse, se réduire à des notions tirées de la physique et de la chimie. Mais la connaissance de structures et l'intelligence de mécanismes suffiront-elles à la description de processus aussi complexes que la morphogenèse ou la pensée? Parviendra-t-on à démêler l'ordre dans lequel les *millions* de réactions inscrites dans le programme génétique d'un œuf s'enchaînent dans le temps et dans l'espace pour donner naissance au corps d'un mammifère? Y a-t-il une chance de préciser un jour, dans le langage de la physique et de la chimie, la *somme* des interactions d'où jaillissent une pensée, un sentiment, une décision? Il est aujourd'hui permis d'en douter; mais se risquer au jeu des prévisions, c'est être assuré de perdre. Qui eût dit, il y a seulement vingt ans, que la chimie des gènes serait comprise avant celle des tendons et leur mode d'action avant celui des hormones? Dans le domaine de la connaissance s'applique chaque jour davantage le mot de Valéry: "Nous entrons dans l'avenir à reculons"» (Jacob 1965, p. 33).

⁵⁴ Comme par exemple chez Noam Chomsky, auquel se réfère Jacob à la fin de *La logique du vivant*: «De tous les organismes, c'est l'homme qui possède le programme génétique le plus ouvert, le plus souple. Mais où s'arrête la souplesse? Quelle est la part du comportement prescrite par les gènes? À quelles contraintes de l'hérédité l'esprit humain est-il soumis? De toute évidence, de telles contraintes existent à certains niveaux. Mais où tracer la limite? Pour la linguistique moderne, il y a une grammaire de base, commune à toutes les langues; cette uniformité refléterait un cadre imposé par l'hérédité à l'organisation du cerveau» (Jacob 1970 [2004, p. 343]).

⁵⁵ Et, par exemple, comme le soulignait Jacob, la détermination de la forme des idiomes par l'utilisation d'un appareil vocal et auditif.

⁵⁶ Cf. Toutain (à paraître [a]), (à paraître [b]) et 2012.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- CANGUILHEM Georges, 1968⁵⁷ [2002]: «Modèles et analogies dans la découverte en biologie», in Canguilhem G. *Études d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*. Paris: Librairie philosophique J. Vrin, 2002, p. 305-318
- JACOB François, 1965: *Collège de France. Chaire de génétique cellulaire. Leçon inaugurale faite le vendredi 7 mai 1965 par M. François Jacob, Professeur*. Paris: Collège de France
- , 1970 [2004]: *La logique du vivant. Une histoire de l'hérédité*. Paris: Gallimard, 2004
- , 1974: «Le modèle linguistique en biologie», in *Critique*, 1974, vol. XXX, № 322, p. 197-205
- , 1981: *Le jeu des possibles. Essai sur la diversité du vivant*. Paris: Fayard
- JACOB François, JAKOBSON Roman, LÉVI-STRAUSS Claude, L'HÉRITIER Philippe, 1968a: «Vivre et parler», in *Les Lettres françaises*, 1968, № 1221, p. 3-7
- , 1968b: «Vivre et parler II», in *Les Lettres françaises*, 1968, № 1222, p. 4-5
- JAKOBSON Roman, 1969: «Linguistics in its Relation to Other Sciences», in Graur A. et al. (eds), *Actes du dixième congrès international des linguistes, Bucarest, 28 août – 2 septembre 1967*, vol. I. Bucarest: Éditions de l'Académie de la République socialiste de Roumanie, p. 75-122
- , 1973 [1979]: «Relations entre la science du langage et les autres sciences», in Jakobson R. *Essais de linguistique générale*, vol. II: *Rapports internes et externes du langage*. Paris: Les Éditions de Minuit, 1979, p. 9-76
- JAKOBSON Roman, WAUGH Linda, 1980: *La charpente phonique du langage*. Paris: Les Éditions de Minuit
- , 1988: «*The Sound Shape of Language*», in Jakobson R. *Selected Writings*, vol. VIII. Berlin – New York – Amsterdam: Mouton Publishers, p. 1-315
- SÉRIOT Patrick, 1994a: «Aux sources du structuralisme: une controverse biologique en Russie», in Sériot P. (éd.), *Les sciences du langage. Enjeux et perspectives [Études de lettres, 1994, № 1 (janvier-mars 1994)]*, p. 89-103 (<http://www2.unil.ch/slav/ling/recherche/biblio>)

⁵⁷ Pour la publication française. Le texte est paru en 1961 dans une traduction anglaise.

- /94drw.html; page consultée le 09.09.2009)
- , 1994b: «L'origine contradictoire de la notion de système: la genèse naturaliste du structuralisme pragois», in Mahmoudian M., Sériot P. (éds), *L'École de Prague: l'apport épistémologique* [Cahiers de l'ILSL, 1994, N° 5], p. 19-58
- , 1999: *Structure et totalité. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*. Paris: P.U.F.
- , 2003: «La pensée nomogénétique en URSS dans l'entre-deux-guerres: l'histoire d'un contre-programme», in Sériot P. (éd.), *Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne* [Cahiers de l'ILSL, 2003, N° 14], p. 183-191
- TOUTAIN Anne-Gaëlle, 2008a: «Empirisme, évidence et idéologie. Quelques enjeux du “dépassement” jakobsonien de l'opposition saussurienne synchronie / diachronie», in *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, 2008, t. CIII, fasc. 1, p. 63-116
- , 2008b: «Valeur, fonctionnement et fonction. La filiation Saussure – Jakobson: un malentendu?», in Durand J., Habert B., Laks B. (éds), *Actes du congrès mondial de linguistique française*. Paris: Institut de linguistique française, p. 1029-1042 (<http://www.linguistiquefrancaise.org/> ou <http://dx.doi.org/10.1051/cmlf08014>; pages consultées le 06.09.2013)
- , 2009a: «La langue: du concept saussurien à l'objet hjelmslevien. Une tentative de formulation de la spécificité et des enjeux du point de vue saussurien», in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 2009, N° 61, p. 61-74
- , 2009b: «Valeur et fonctionnement: nouveauté, enjeux et fécondité de la définition saussurienne de la langue, ou de l'actualité scientifique de Saussure», in *Letras e letras*, 2009, vol. XXV, N° 1, p. 177-198 (<http://www.letraseletras.ileel.ufu.br/viewissue.php?id=16>; page consultée le 06.09.2013)
- , 2012: «Montrer au linguiste ce qu'il fait». *Une analyse épistémologique du structuralisme européen (Hjelmslev, Jakobson, Martinet, Benveniste) dans sa filiation saussurienne*. Thèse de doctorat (Paris IV-Sorbonne) (http://www.e-sorbonne.fr/sites/www.e-sorbonne.fr/files/theses/TOUTAIN_Anne-Gaëlle_2012_Montrer-au-linguiste-ce-qu-il-fait.pdf ou <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00788676>; pages consultées le 06.09.2013)
- , 2013: «Entre interprétation et réélaboration: Hjelmslev lecteur du *Cours de linguistique générale*», in *Les dossiers de HEL* [supplément électronique à la revue *Histoire. Épistémologie. Langage*], 2013, N° 3 (<http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/num3.htm/toutai.pdf>; page consultée le 06.09.2013)
- , (à paraître [a]): «La théorie de la psychose du psychanalyste Alain Manier: une articulation inédite entre linguistique et psychanalyse», in Vilela I. (dir.), *Saussure et la psychanalyse*. Limoges: Lambert-Lucas

—, (à paraître [b]): «Pensée lingui-spéculative et domaine des articulations: Damourette et Pichon, Saussure, Manier», in *Langage et inconscient*, N° 5



Roman Jakobson (1896-1982)

Sur la célébration du centenaire du formalisme russe (1913 – 2013)

Ekaterina VELMEZOVA

Université de Lausanne

C'était il y a 100 ans, le 23 décembre 1913, que Viktor Šklovskij (un étudiant qui avait vingt ans à cette époque) fit son exposé «Place du futurisme dans l'histoire de la langue» [*Mesto futurizma v istorii jazyka*] sur l'es-trade du café «Le chien errant» [*Brodjačaja sobaka*], bien connu comme lieu de rencontres littéraires et artistiques à Saint-Pétersbourg. À partir de son exposé, Šklovskij rédigea l'article «La résurrection du Mot» [*Vos-krešenie slova*]. D'après M. Aucouturier, on peut considérer ce texte comme «l'acte de naissance du formalisme»¹. D'autre part, dans ce texte, publié en 1914², a été exposé un certain nombre de réflexions de Šklovskij qui, par la suite, seront développées par les formalistes russes réunis dans le groupe OPOJaZ (Société pour l'étude du langage poétique [*Obščestvo izučenija poëtičeskogo jazyka*]). Comme le souligne Vjač.Vs. Ivanov, en 1913, au cours de cette dernière année avant la Première guerre mondiale, de nombreuses idées semblables étaient dans «l'air du temps» en Russie³. C'est une autre raison pour laquelle on considère en général cette année comme celle de la naissance du formalisme russe.

Cent ans après, en 2013, plusieurs événements intellectuels ont été organisés pour célébrer le centenaire du formalisme russe. Entre autres, deux colloques internationaux ont eu lieu à Paris et à Moscou, respectivement en avril et en août 2013.

¹ Aucouturier 1994, p. 5.

² Šklovskij 1914.

³ Ivanov 2013, p. 12.

1. «L'ARRIÈRE-PLAN LINGUISTIQUE DU FORMALISME RUSSE»

Organisé par S. Archaimbault (Laboratoire d'Histoire des Théories Linguistiques, CNRS / Université Paris Diderot), C. Depretto (Université Paris-Sorbonne) et S. Tchougounnikov (Université de Bourgogne [Dijon]), le colloque parisien a eu lieu les 4 et 5 avril au Centre d'Études Slaves. Y ont été présentés, en français et en anglais, les exposés de 15 participants de 9 pays (France, Suisse, Russie, Italie, Grande-Bretagne, Allemagne, Tchéquie, Ukraine et Japon). La thématique du colloque était centrée sur l'aspect linguistique de l'activité intellectuelle des formalistes, ce que laissait déjà voir le titre de la manifestation: «L'arrière-plan linguistique du formalisme russe». Comme cela a été souligné, «[e]n Russie, le courant formaliste s'est développé en intégrant les réflexions [d]es grandes tendances de la linguistique de l'époque: l'École dite de Kharkov fondée par A. Potebnja (1835-1891); l'École linguistique de Moscou, liée au nom de Ph. Fortunatov (1848-1914), enfin celle souvent dénommée École linguistique de Kazan, de Jan Baudouin de Courtenay (1845-1929). Ces courants entretenaient eux-mêmes des relations complexes avec la linguistique occidentale de l'époque»⁴, et c'est précisément cet arrière-plan linguistique du formalisme russe qui était au centre des discussions du colloque parisien.

Plus de la moitié des exposés présentés à Paris était consacrée aux travaux de chercheurs particuliers, dont certains étaient perçus comme les précurseurs des formalistes russes – comme, entre autres, I.A. Boduën de Kurtenè (exposé de S. Wakoulenko [Ukraine]). E. Ourjountseva (France) a présenté les résultats de sa recherche sur V. Šklovskij, tandis que C. Cadamagnani (Italie) a discuté des travaux de B. Jarxo et de M. Petrovskij, qui, d'après la chercheuse, ont été «à la base du formalisme moscovite». E. Simonato (Suisse) a parlé de l'argot dans la doctrine d'E. Polivanov. Une grande partie des exposés présentés au colloque a été consacrée à L. Jakubinskij: ce furent les conférences des chercheurs français S. Archaimbault et R. Comtet («Jakubinskij et ses sources d'inspiration» et «L'histoire de la langue chez Jakubinskij», respectivement), des universitaires allemandes K. Meng (traductrice des travaux de Jakubinskij en allemand) et M.-C. Bertau («Lev Jakubinskij: Kinds of Verbal Interaction as Linguistic Subject» et «Le "naturel" du dialogue, quelle catégorie?»), ainsi que du chercheur japonais V. Gretchko («Lev Jakubinskij in the Linguistic-Political Crossfire of the 1930»).

Le formalisme «au croisement» des différents arts et disciplines – tel était le sujet général qui réunissait, thématiquement, les exposés de C. Depretto (France) «Poétique et linguistique: l'expérience des forma-

⁴ Archaimbault 2013.

listes russes» et d'E. Velmezova (Suisse) «L'arrière-plan linguistique du formalisme russe dans la littérature: *Le faiseur de scandales* de V. Kaverine» (les deux exposés touchaient aux problèmes de la linguistique des formalistes étudiée à travers le prisme de la littérature), de S. Romashko (Russie) «FORMALISME, formalisme et la communication comme productivité» (formalisme *vs* sciences de la communication), de S. Tchougnounikov (France) «Le formalisme et la linguistique psychologique» (formalistes et recherches psychologiques au début du XX^{ème} siècle), de P. Flack (Tchéquie) «La linguistique structurale et son ferment néo-kantien: l'étape formaliste en Russie» (formalisme et philosophie).

Au centre de l'exposé du chercheur britannique G. Tihanov, il y avait le caractère très moderne des recherches des formalistes.

2. «CENT ANS DE FORMALISME RUSSE (1913 – 2013)»

Le colloque de Moscou, intitulé «Cent ans de formalisme russe (1913 – 2013)» [*100 let russkogo formalizma (1913 – 2013)*], s'est déroulé entre le 25 et le 29 août à l'Université d'État des Sciences Humaines de Russie (RGGU) et à l'École Supérieure d'Économie, avec la participation de l'Institut de la littérature mondiale, l'Institut de la langue russe, l'Institut des études slaves (ces trois instituts sont rattachés à l'Académie des Sciences de Russie), de l'Institut de la culture mondiale (qui fait partie de l'Université d'État de Moscou [MGU Lomonossov]) et du Musée d'Andrej Belyj à Moscou. Le président du Congrès fut Vjač. Ivanov (représentant, à la fois, de l'Université d'État de Moscou, de l'Université d'État des Sciences Humaines de Russie et de l'Université de Californie à Los Angeles). Initialement, le programme du Congrès comptait plus de 120 participants de 19 pays (Russie, Suisse, France, Allemagne, Italie, Belgique, Grande-Bretagne, Pays-Bas, Finlande, Tchéquie, Pologne, Croatie, Serbie, Lituanie, Hongrie, Estonie, États-Unis, Chine et Japon), qui devaient présenter leurs exposés en russe et en anglais. (En réalité, comme cela est pratiquement toujours le cas des grands congrès, certains participants prévus n'ont pas pu venir à Moscou.) Parmi les conférenciers pléniers, il y avait A. Hansen-Löve (Allemagne), Vjač. Ivanov (Russie – États-Unis), J.E. Bowlt (États-Unis), E. Tarasti (Finlande) et C. Depretto (France). Déjà leurs exposés permettaient de distinguer plusieurs axes thématiques du Congrès, entre autres:

– la «méthode formelle» *vs* la «science russe» en général (exposé d'A. Hansen-Löve «From Jakobson's Linguistic Turn to Postverbal Mediality: Some Observations on Russian Logocentrism»);

– le formalisme russe dans le contexte de l'évolution des idées durant le XX^{ème} siècle – entre autres, dans le contexte européen (exposés de Vjač. Ivanov «Le système formel et son interprétation dans la science des

XX^{ème} – XXI^{ème} siècles»⁵ et d'E. Tarasti «On the Origins of the European Semiotics – the Contribution of Russian Formalism»);
 – la réception des idées des formalistes en dehors de la Russie (exposé de C. Depretto «Les idées de V. Šklovskij en France: tradition et réception [1965-2011]»);
 – l'intérêt pour tel ou tel chercheur ou artiste dont l'héritage a été étudié à la lumière de la méthode formelle (exposé de J.E. Bowlt «Vasilij Kandinskij et la méthode formelle»).

Tous les autres exposés ont été divisés en 16 groupes thématiques, avec de deux à une quinzaine d'exposés à l'intérieur de chaque groupe:

- 1) «Le formalisme russe dans le contexte intellectuel européen de son époque» (en particulier, y ont été présentés les exposés des chercheurs britanniques G. Tihanov et C. Brandist «Revisiting Russian Formalism: Modernity and the Significance of Language» et «Formalism, Sociological Poetics and the Role of the Veselovskii Institute», respectivement; exposé de P. Flack [Tchéquie] «Russian Formalism and the Neo-Kantians»⁶);
- 2) «La corrélation du formalisme et de l'avant-garde russe (du futurisme vers l'OBerlou [Association pour l'art réel (*Ob'edinenie real'nogo iskusstva*)])» (avec les exposés des chercheurs russes V. Feščenko «La poésie transmentale en théorie et dans une expérience artistique [V. Šklovskij, A. Kručenyx, I. Zdanevič]» et G. Levinton «L'histoire de la polémique du formalisme de gauche et du formalisme de droite», exposé d'O. Burenina-Petrova [Suisse] sur le théâtre populaire et le théâtre de Vs. Mejerxol'd; exposé de D. Ioffe [Belgique] sur l'œuvre de V. Xlebnikov);
- 3) «L'histoire de l'art à travers le formalisme» (avec, entre autres, l'exposé de la chercheuse russe N. Zlydneva sur A. Riegle et A. Gabričevskij);
- 4) «Le transfert des idées des formalistes en Europe occidentale et orientale» (exposés d'A. Dmitriev [Russie] «Les contextes ukrainiens du formalisme russe», de T. Glanc [Allemagne] sur l'interprétation des sources du formalisme par R. Jakobson, d'O. Yudin [Belgique] sur les méthodes formelles dans l'ethnolinguistique polonaise actuelle); ce groupe contenait également le sous-groupe thématique particulier «La réception des idées des formalistes en République populaire de Chine»;
- 5) «Les approches formalistes de l'histoire de la littérature» (en particulier, y fut présenté l'exposé de T. Nikolaeva [Russie] sur l'œuvre de M. Proust analysée avec les méthodes élaborées par V. Šklovskij);
- 6) «Le formalisme russe en tant qu'objet des réflexions philosophiques et culturologiques» (exposé de S. Zenkin [Russie] «Les intuitions énergétiques du formalisme russe»);

⁵ Ici et plus bas, en français sont indiqués les titres des exposés qui ont été présentés en russe.

⁶ La grande envergure du congrès moscovite, qui s'est déroulé en plusieurs sessions parallèles, explique le fait qu'il nous était impossible d'écouter tous les exposés; c'est pourquoi, nous ne mentionnerons que certains d'entre eux.

- 7) «Le formalisme et la GAXN (Académie d'État des sciences artistiques [*Gosudarstvennaja Akademija xudožestvennyx nauk*]) (entre autres, I. Sirotkina [Russie] y a présenté un exposé sur l'histoire de la biomécanique);
- 8) «Le formalisme et l'École de Tartu-Moscou» (avec l'exposé de T. Kuzovkina [Estonie] «Ju.M. Lotman sur le formalisme: plusieurs étapes de la réception [à la base des matériaux des archives (personnelles) du chercheur]»);
- 9) «Andrej Belyj et les formalistes russes»;
- 10) «Les formalistes: Tertium comparationis» (parmi d'autres, I. Popova [Russie] y a fait l'exposé intitulé «Baxtin et les formalistes: sur un cas non relevé de rapprochement»);
- 11) «La théorie de la versification et la poétique théorique» (exposés de M. Lotman [Estonie] «Formalisme et structuralisme dans l'étude des vers chez Roman Jakobson», d'I. Pilščikov [Russie – Estonie] «La réunion du Cercle linguistique de Moscou le 1^{er} juin 1919 et les problèmes de l'étude de la versification à notre époque», de F. Dvinjatin [Russie] «La distribution des classes morphologiques principales des mots dans les textes poétiques russes»);
- 12) «Le formalisme et l'art du cinéma»;
- 13) «Les formalistes et le folklore» (à cette session, ont été présentés les exposés des chercheurs russes A. Toporkov [«Approches formelles dans les études du folklore en Russie dans les années 1910-1920»], T. Ivanova [«L'«École formelle» et les études du folklore menées à l'Institut de l'histoire de l'art de Russie»], A. Pančenko [«Le formalisme russe et les études du folklore au XX^{ème} siècle»], S. Sorokina [«Les idées de l'École formelle et la conception du théâtre folklorique chez P.G. Bogatyrev»]. À l'héritage intellectuel de Bogatyrev, étudié à la lumière des rapports du savant avec les formalistes «littéraires», a été également consacré l'exposé d'E. Velmezova [Suisse] «P. Bogatyrev vs F. de Saussure: sur les problèmes de la définition “formelle” de la synchronie en linguistique et dans les études du folklore»);
- 14) «[D'autres] aspects du formalisme» (avec, entre autres, l'exposé d'E. Dmitrieva «“Les Allemands sont certainement derrière nous”. Au sujet des raisons et du caractère du rejet des idées d'Oscar Walzel par les représentants de l'École formelle russe»);
- 15) «Viktor Šklovskij et / comme l'histoire de la littérature»;
- 16) «La situation littéraire et la “vie quotidienne” [*byt*] littéraire».

3. L'ACTUALITÉ DU FORMALISME

Malgré le caractère manifestement pluridisciplinaire des deux colloques, les slavistes ont constitué le plus grand nombre des participants et du public. Cela indique, une fois de plus, les liens intrinsèques des formalistes non seulement avec «l'air du temps» de leur époque, mais aussi avec «l'air du lieu», avec le contexte intellectuel particulier qui a certainement contribué à la propagation de leurs théories.

Un aspect particulièrement intéressant des colloques de Paris et de Moscou consistait dans les tentatives de leurs nombreux participants d'établir des liens entre l'histoire (le «formalisme [classique]» des années 1910-1920 en Russie) et l'état moderne des disciplines philologiques dans de nombreux pays. Cela témoigne du fait que certaines facettes du formalisme russe n'appartiennent pas entièrement à l'histoire des idées, mais restent toujours d'actualité.

Les livrets des résumés des conférences ont été publiés aussi bien à Paris qu'à Moscou. Les actes des deux colloques seront également publiés.

© Ekaterina Velmezova

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARCHAIMBAULT Sylvie, 2013: «La part du langage dans le “formalisme”: l'arrière-plan linguistique des “formalistes russes”» (information publiée par M. Escola), in *Fabula, la recherche en littérature (Agenda)* (http://www.fabula.org/actualités/l-arriere-plan-linguistique-du-formalisme-russe_55819.php; page consultée le 2.10.2013)
- AUCOUTURIER Michel, 1994: *Le formalisme russe* (QSJ). Paris: P.U.F.
- IVANOV Vjačeslav Vsevolodovič, 2013: «Predislovie», in Ivanov V.V. (éd.), *Russkij formalizm (1913-2013). Meždunarodnyj kongress k 100-letiju russkoj formal'noj školy. Moskva, 25-29 avgusta 2013. Tezisy dokladov*. Moskva: Institut slavjanovedenija RAN, p. 12-16 [Préface]
- ŠKLOVSKIJ Viktor Borisovič, 1914: *Voskrešenie slova*. Sankt-Peterburg: Tipografija Z. Sokolinskago [La résurrection du mot]

Sommaire

E. Velmezova:	<i>Présentation</i>	1
---------------	---------------------------	---

I. Conférenciers invités

R. Comtet:	<i>Le dictionnaire plurilingue de Pallas (1787-1789) au carrefour des idées linguistiques de son temps</i>	7
G. Jucquois:	<i>Faut-il décidément choisir entre la linguistique aréale et la linguistique génétique?</i>	35
J. Léon:	<i>Traduction automatique et modes d'intégration dans les sciences du langage. Le cas des premiers travaux britanniques et russes</i>	49
P. Swiggers:	<i>Regards dialectiques sur la vie du langage: la «biogéologie» du langage de Jules Gilliéron</i>	73

II. Doctorants et jeunes docteurs

Linguistique, épistémologie, philosophie du langage

V. Feščenko:	<i>Aux sources de la conceptologie russe: la philosophie du mot de Sergej Askol'dov</i>	103
P. Flack:	<i>Le moment phénoménologique de la linguistique structurale</i>	117

**Linguistique et problèmes du «social»:
aspects historiques**

- K. Chobotová: *Le discours sur la théorie de la langue littéraire en Tchécoslovaquie*..... 127
- S. Moret: *Emprunts et vigueur des langues et des nations chez Antoine Meillet: les exemples arménien et albanais* 145
- E. Simonato-Kokochkina: *Intelligentnyj golos ('le parler de l'intelligentsia') comme objet d'étude de la sociolinguistique* 159
- I. Tylkowski: *Les conceptions du dialogue et leurs sources chez Lev Jakubinskij et Valentin Vološinov*... 171

**Histoire des idées linguistiques
et analyse littéraire**

- A. Chidichimo: *Michel Bréal lecteur de Johann Wolfgang von Goethe: un jeu de textes entre réalité et fiction*..... 187
- I. Ivanova: *Le problème de la nature de la langue et du langage chez les formalistes russes*..... 213
- Ju. Snežko: *Language and poetics of space: political aspects of the sublime in Nikolaj Karamzin's texts*..... 229
- E. Velmezova: *La «question slave» dans la «libre discussion linguistique» en URSS en 1950: un épisode de l'histoire des idées linguistiques reflété dans la littérature*..... 245

**Sciences du langage et sciences de la nature
dans une perspective historique**

- A.-G. Toutain: *Vivant et langage. Regard sur le débat François Jacob / Roman Jakobson*..... 261

III. Annexe

E. Velmezova: *Sur la célébration du centenaire du formalisme russe (1913 – 2013)*..... 279

Sommaire..... 285